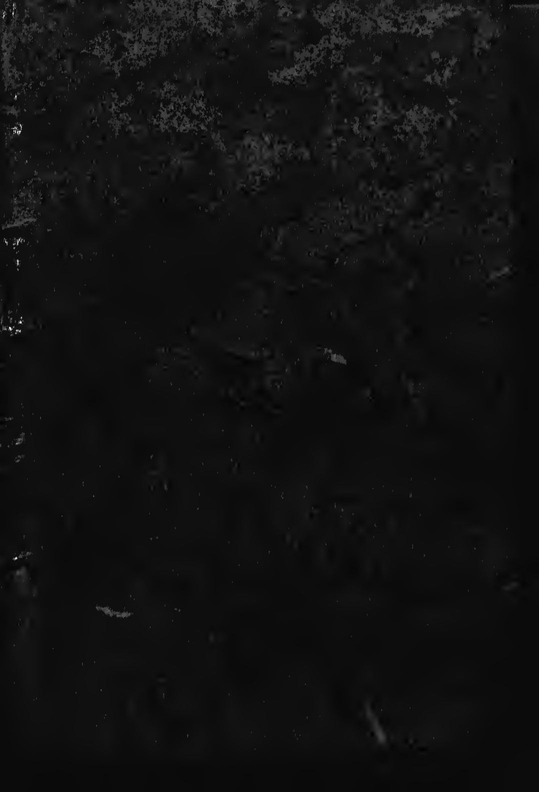








TROISIÈME VOYAGE
DE COOK,
OU
VOYAGE A L'OCÉAN PACIFIQUE,
ORDONNÉ PAR LE ROI D'ANGLETERRE.

TOME TROISIEME.



TROISIÈME VOYAGE
DE COOK,
OU
VOYAGE A L'OCÉAN PACIFIQUE,

ORDONNÉ PAR LE ROI D'ANGLETERRE,

POUR faire des Découvertes dans l'HÉMISPHERE NORD, pour déterminer la position & l'étendue de la Côte Ouest de l'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE, sa distance de l'ASIE, & résoudre la question du Passage au Nord.

EXÉCUTÉ sous la direction des Capitaines COOK, CLERKE *&* GORE, *sur les Vaisseaux* la Résolution & la Découverte, *en 1776, 1777, 1778, 1779* & *1780.*

TRADUIT DE L'ANGLOIS, PAR M. D********.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. LXXXV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.





VOYAGE A LA MER PACIFIQUE.

SUITE DU LIVRE III.

CHAPITRE XIII.

Observations faites aux Isles Sandwich *sur la Longitude, la déclinaison de l'Aimant & les Marées. Suite du Voyage. Remarques sur la douceur du temps que nous eûmes jusqu'au quarante-quatrieme degré de Latitude Nord. Rareté des oiseaux de mer dans l'hémisphere septentrional. Description de quelques animalcules de mer. Arrivée à la côte d'*Amérique. *Aspect du Pays. Vents défavorables & ciel orageux. Remarques sur la* Riviere de Martin d'Aguilar *& le prétendu* Détroit de Juan de Fuca. *Découverte d'une* Entrée *où mouillerent les Vaisseaux. Conduite des Naturels.*

LORSQUE la *Découverte* nous eut joints, nous marchâmes au Nord, en tenant au plus près le vent qui souffloit en jolie brise de la partie de

1778. Février.

1778. Février.

l'Eſt ; & comme il ne nous arriva rien qui mérite d'être cité dans mon Journal, le Lecteur me permettra d'inſérer ici les obſervations nautiques faites ſur les Iſles dont nous venions de nous éloigner, & dont nous avions eu le bonheur d'enrichir la Géographie de cette portion de l'Océan Pacifique.

La longitude des Iſles *Sandwich* fut déterminée par ſoixante-douze ſuites d'obſervations de la Lune ; nous fîmes quelques-unes de ces obſervations, tandis que nous étions à l'ancre dans la rade de *Wimoa ;* nous en fîmes avant & après notre arrivée, d'autres que nous rapportâmes au même point, à l'aide de la montre marine ou du *garde-temps :* le réſultat moyen fixe la longitude de la rade à .... 200^d 13′ 0″ E.

Le garde-temps la fixe	Selon le mouvement journalier qu'il avoit à *Greenwich* à...........	202	0 0
	Selon le mouvement journalier qu'il avoit à *Ulieta* à....	200	21 0

La latitude de la rade d'après un milieu de deux obſervations méridiennes du Soleil, eſt de .... $21^{d}\ 56'\ 15''$ N.

Les obſervations ſur la déclinaiſon de l'aimant, ne furent pas trop d'accord; il eſt vrai que nous ne les fîmes pas toutes précifément au même endroit; mais la différence des ſtations devoit donner très-peu de différence dans les réſultats: le lecteur s'en appercevra, s'il jette les yeux ſur la Table ſuivante.

Époque. Janvier.	Latitude.	Longitude.	Bouſſole.	Déclinaiſon Eſt.	Terme moyen de la déclinaiſon.
18. A. M.	$21^{d}\ 12'$	$200^{d}\ 41'$	de Gregory	$10^{d}\ 10'\ 10''$	$9^{d}\ 51'\ 38''$
			de Knight	9 20 5	
			de Martin	10 4 40	
19. P. M.	21 51	200 20	de Knight	10 2 10	10 37 20
			de Gregory	11 12 30	
28. A. M.	21 22	199 56	de Gregory	9 1 20	9 26 57
			de Knight	9 1 25	
			de Martin	10 18 5	
28. P. M.	21 36	199 50	de Gregory	11 21 15	11 12 50
			de Knight	10 40 0	
			de Martin	11 37 50	
Terme moyen des calculs ci-deſſus	21 29	200 12			10 17 11

Le 18 Janv. 21 12 200 41 l'extrémité ſeptentrionale de l'aiguille inclinoit de $41^{d}\ 1'\ 7''$.

1778. Février.

Les marées font fi peu confidérables aux Ifles *Sandwich*, que, malgré le reffac élevé qui battoit la côte, il nous étoit à peine poffible de favoir fi nous avions la mer haute ou baffe, le flot ou le juffant. En général, nous trouvâmes au côté méridional d'*Atooi*, un courant qui portoit à l'Oueft ou au Nord-Oueft ; mais tandis que nous étions à l'ancre, par le travers de *Oneeheou*, il portoit à-peu-près Nord-Oueft & Sud-Eft, fix heures d'un côté & fix heures de l'autre, & il avoit tant d'impétuofité, que les vaiffeaux évitoient, quoique le vent fouflât avec force ; c'étoit fûrement une marée réguliere, & autant que je pus en juger, le flot venoit du Nord-Oueft.

7.

Je reprens la fuite de notre voyage. Le 7, par 29d de latitude Nord, & 200d de longitude orientale, le vent paffa au Sud-Eft ; il nous permit de gouverner Nord-Eft & Eft ; & nous continuâmes cette route jufqu'au 12. Le 12, le vent avoit tourné au Nord & à l'Eft-Nord-Eft par le Sud & l'Oueft : je revirai de bord, & je cinglai au Nord : notre latitude étoit de 30d Nord, & notre longitude de 206d 15′ Eft. Quoique nous fuffions dans une latitude avancée & en plein hiver, nous n'éprouvions un peu de froid le matin & le foir, que depuis quelques jours ; d'où il

paroît résulter que la chaleur du Soleil a une influence égale & durable dans toutes les saisons, jusqu'à 30 degrés de chaque côté de la Ligne: on sait que la disproportion de température devient très-grande après le trentieme parallele; & il faut attribuer une si douce température, presque uniquement à la direction des rayons du Soleil, car la nudité de la mer dans ces parages, ne suffit pas pour l'expliquer.

1778. Février.

Le 19, par 37^d de latitude Nord, & 206^d de longitude orientale, le vent passa au Sud-Est, & je pus remettre le Cap à l'Est, en inclinant vers le Nord: nous étions le 25, par $42^d\ 30'$ de latitude, & 219^d de longitude, & nous commençâmes à rencontrer les algues de rochers, dont parle l'Historien du Voyage du Lord Anson, sous le nom de *Sea-leek*, (poireau de mer) & que les vaisseaux destinés pour *Manille*, rencontrent ordinairement: nous apperçûmes aussi des pieces de bois de temps en temps; mais si nous n'avions pas su que le continent d'*Amérique* étoit peu éloigné, nous aurions jugé, d'après le peu d'indices du voisinage de terre, qu'il ne se trouvoit point de côtes à quelques milliers de lieues de nous: nous avions à peine vu un oiseau ou quelque animal océanique, depuis notre départ des Isles *Sandwich*.

19.

25.

1778.
1 Mars.

Le premier Mars, par $44^d\ 49'$ de latitude Nord, & 228^d de longitude orientale, nous eûmes un jour de calme : ce calme fut suivi d'un vent du Nord, avec lequel je marchai au plus près à l'Est, afin de découvrir la côte d'*Amérique;* selon les Cartes, nous ne devions pas en être éloignés. L'air avoit toujours de la douceur, & je fus étonné de ne pas trouver, à cette saison de l'année, un climat plus rigoureux dans une si haute latitude & si près d'un continent d'une immense étendue. L'hiver de 1778, dut être d'une douceur peu ordinaire ; sans cela je ne puis expliquer comment Sir François Drake, éprouva des froids si vifs à la même hauteur, dans le mois de Juin. (*a*) Viscaino, qui traversa les mêmes parages au milieu de l'hiver, dit peu de chose du froid, il est vrai, & il cite, comme une chose assez remarquable, une chaîne de montagnes couvertes de neige, qu'on rencontre quelque part sur la côte. (*b*) Nous apperçûmes si

(*a*) Voyez le Journal de Sir François Drake, dans le Recueil de Campbell, édition de Harris, *Vol. I*, *pag.* 18, & dans les autres Recueils.

(*b*) Voyez Torquemada, Récit de l'expédition faite par Viscaino, en 1602 & 1603, dans le second Volume de l'*Histoire de la Californie* de Vanegas, Traduction Angloise, depuis la page 229 jusqu'à la page 308.

peu d'oiſeaux en comparaiſon de ceux que nous avions rencontrés par les mêmes latitudes au Sud de la Ligne, que pour expliquer ce fait ſingulier, on eſt obligé de recourir à la rareté des différentes eſpeces, ou dire que cette partie de l'océan ne leur offre point d'aſyle ; on peut en conclure, qu'au-delà du quarantieme parallele de l'hémiſphere auſtral, les eſpeces ſont beaucoup plus nombreuſes, & les Iſles où elles ſe réfugient, en plus grande quantité qu'entre la côte de la *Californie* & le *Japon*.

1778. Mars.

Il ſurvint un calme le 2 au matin, & durant cet intervalle, quelques portions de la mer nous parurent couvertes d'une glaire ou d'une matiere viſqueuſe, autour de laquelle nageoient des animalcules : ceux qui nous frapperent le plus, étoient gélatineux, ou de la claſſe des *Mollusca* & preſque globulaires; nous en diſtinguâmes en outre une ſeconde eſpece plus petite, qui paroiſſoit blanche & luſtrée, & qui étoit fort nombreuſe : nous prîmes quelques-uns de ces derniers, nous les mîmes dans un verre rempli d'eau ſalée, & lorſqu'ils étoient en repos & penchés, ils reſſembloient à de petites feuilles ou à de petits morceaux d'argent. Quand ils nageoient, ce qu'ils faiſoient avec la même facilité ſur le dos, ſur le côté ou le ventre, ils imitoient,

2.

1778. Mars.

ſelon leur poſition à l'égard du jour, les couleurs les plus brillantes des pierres précieuſes : on eût dit quelquefois, qu'ils avoient une tranſparence parfaite; d'autres fois ils offroient diverſes teintes de bleu, intermédiaires entre le ſaphir pâle & le violet foncé; ces nuances étoient ſouvent mêlées de teintes de rubis ou d'opale, & ſi éclatantes, qu'elles ſuffiſoient pour couvrir de lumiere le vaſe & l'eau. Les couleurs ſembloient plus vives, ſi on préſentoit le verre au grand jour, & en général, elles s'évanouiſſoient quand les animalcules ſe repoſoient au fond, où ils prenoient une teinte brunâtre. Lorſqu'on éclairoit le vaſe avec une chandelle, ils étoient d'un beau verd pâle, parſemé de points bien luſtrés, & dans l'obſcurité, ils avoient la foible lueur d'un charbon qui s'éteint : nous reconnûmes qu'ils forment une nouvelle eſpece d'*Oniſcus*, &, d'après leurs propriétés, M. Anderſon, à qui on doit ces détails, leur donna le nom d'*Oniſcus fulgens*. Ils contribuent vraiſemblablement à rendre la mer lumineuſe, phénomene qui frappe ſouvent les Navigateurs durant la nuit. Le même jour, deux gros oiſeaux ſe poſerent ſur les flots, près de nous; l'un étoit une *Procellaria maxima* (le *Quebrantahueſſos*,) & l'autre, plus petit de moitié, nous parut être une albatroſſe : celui-ci

avoit la partie supérieure des ailes, & l'extrémité de la queue noires, le reste du corps blanc, le bec jaunâtre; en tout il ressembloit assez au goëland de mer, mais il étoit plus gros.

1778. Mars.

Le 6, à midi, par $44^d\ 15'$ de latitude Nord, & 234^d & demi de longitude orientale, nous apperçûmes deux veaux marins & plusieurs baleines, & le lendemain à la pointe du jour, nous découvrîmes la côte si desirée de la *Nouvelle-Albion*, (*a*) qui se prolongeoit du Nord-Est au Sud-Est, à la distance de dix ou douze lieues. A midi, notre latitude étoit de $44^d\ 33'$ Nord, & notre longitude de $235^d\ 20'$ Est, & la terre s'étendoit du Nord-Est un demi-rumb-Nord, au Sud-Est-quart-Sud, à environ huit lieues. La sonde rapportoit soixante-treize brasses, fond de vase, & elle en rapporta quatre-vingt-dix, environ une lieue plus au large. La terre paroissoit d'une hauteur médiocre; des collines & des vallées en varioient la surface, & elle se montroit couverte de bois presque par-tout: nous n'y remarquâmes rien de frappant, si j'en excepte une colline, dont le sommet élevé étoit plat. A midi, cette colline nous restoit dans

6.

7.

(*a*) Cette partie de la Côte Ouest de l'*Amérique* septentrionale, fut ainsi nommée par Sir François Drake.

1778. Mars.

l'Eſt : la terre formoit, à l'extrémité ſeptentrionale, une pointe, que j'appellai Cap *Foulweather*, (*gros temps*) à cauſe du mauvais temps que nous eûmes bientôt après l'avoir découvert. Je le crois placé à 44^d $55'$ de latitude Nord, & 235^d $54'$ de longitude orientale.

Nous eûmes de légers ſouffles de vents variables, & des calmes juſqu'à huit heures du ſoir, époque où il s'éleva une briſe du Sud-Oueſt; à l'aide de cette briſe, je marchai au Nord-Oueſt à petites voiles, attendant le jour pour ranger la côte : mais le huit, à quatre heures du matin, le vent ſauta au Nord-Oueſt, & ſouffla par rafalles accompagnées de pluie. Notre route fut Nord-Eſt juſqu'à près de dix heures; voyant alors que je ne pouvois point faire de progrès ſur ce bord, & n'appercevant rien qui reſſemblât à un havre, je revirai, & je pris le large dans la partie du Sud-Oueſt : le Cap *Foulweather* nous reſtoit au Nord-Eſt-quart-Nord, à environ huit lieues. A midi, le vent paſſa plus à l'Oueſt, le ciel s'éclaircit & devint beau, & à l'aide du garde-temps, nous pûmes faire des obſervations de Lune; nous rapportâmes, à ces obſervations, celles que nous avions faites depuis le 17 Février; elles formerent en tout ſoixante-douze ſuites, dont le réſultat moyen indiqua la longi-

8.

tude à 235^{d} 15′ 26″ Eſt, 14′ 11″ de moins que ne l'annonçoit la montre. J'ai déterminé la poſition de la côte, d'après cette longitude, & ſi elle n'eſt pas exacte, je ſuis perſuadé que c'eſt de peu de milles.

1778. Mars.

Notre embarras & nos travaux augmenterent le ſoir : le vent paſſa au Nord-Oueſt, il ſouſſla par raſalles, accompagnées de grêle & de pluie neigeuſe. Le ciel étant épais & brumeux, je portai le Cap au large, juſqu'à près de midi du lendemain : à cette époque, je revirai de bord, & je me rapprochai de la terre, qui, à deux heures après-midi, ſe montroit dans l'Eſt-Nord-Eſt. L'atmoſphere ſe trouvoit toujours dans le même état, mais le ſoir le vent prit davantage de la partie de l'Oueſt, & le ciel s'embrumoit de plus en plus, ce qui m'obligea de revirer & de marcher au large juſqu'à près de quatre heures du matin du jour ſuivant, que je me haſardai à rallier la côte.

10.

Nous revîmes la terre à quatre heures du ſoir; à ſix heures, elle ſe prolongeoit du Nord-Eſt un demi-rumb-Eſt, au Sud-Eſt-quart-Sud, à la diſtance d'environ huit lieues; nous revirâmes alors, & nous jettâmes la ſonde, mais une ligne de cent-ſoixante braſſes ne donna point de fond : je portai au large juſqu'à minuit, époque où je

1778. Mars. 11.

me rapprochai de la côte. Le 11, à ſix heures & demie du matin, nous en étions à trois lieues & elle s'étendoit du Nord-quart-Nord-Eſt un demi-rumb-Eſt, au Sud un demi-rumb-Eſt : chacune des extrémités étoit à la diſtance d'environ ſept lieues : n'appercevant rien qui annonçât un havre, & le temps étant très-incertain, je revirai de bord, & je gagnai le large dans le Sud-Oueſt ; nous avions alors cinquante-cinq braſſes, fond de vaſe.

Cette partie de la terre, dont nous nous trouvions ſi peu éloignés lorſque nous revirâmes, eſt d'une hauteur modérée, mais elle s'élève davantage en quelques endroits de l'intérieur du pays : elle eſt ſemée d'une multitude de mondrains & de petites collines, quelquefois entiérement couverts de grands arbres très-droits, & d'autres qui étoient plus bas, & qui ſe montroient en bandes détachées comme les taillis ; les flancs de la plupart des mondrains, & les intervalles qui les ſéparoient, étoient nuds. Elle offre peut-être une perſpective plus agréable en été ; mais, à cette époque de l'année, elle ne faiſoit point de plaiſir à l'œil : une neige, que nous jugeâmes d'une profondeur conſidérable, entre les petites collines & les mondrains, & qu'il étoit aiſé de prendre de loin pour des rochers blancs, revêtoit

tous les terreins nuds vers la côte; il y en avoit moins ſur les mondrains, & plus avant dans l'intérieur du pays, on n'en appercevoit point du tout. D'où il réſulte peut-être, que celle que nous vîmes près de la mer, étoit tombée durant la nuit; en effet, nous n'avions pas eu une nuit auſſi froide depuis notre arrivée ſur la côte, & il tomba, par intervalles, une pluie neigeuſe : la côte paroiſſoit preſque droite dans tous ſes points; elle ne préſentoit aucune ouverture ni aucune entrée, & elle ſembloit terminée par une eſpece de greve ſablonneuſe blanche : au reſte, pluſieurs Officiers penſerent que cette apparence étoit un effet de la neige, & les deux extrémités de la terre, qui ſe trouvoit alors devant nous, paroiſſoient former deux pointes. L'extrémité ſeptentrionale étoit celle que nous avions découverte la premiere le 7, & je lui ai donné, pour cela, le nom de Cap *Perpetua :* elle gît par 44ᵈ 6′ de latitude Nord, & 235ᵈ 52′ de longitude Eſt. J'ai appellé Cap *Gregoire*, (*a*) l'extrémité méridionale : ſa latitude eſt de 43ᵈ 30′ & ſa longitude de 235ᵈ 57′ Eſt. Il eſt aiſé de reconnoître le Cap *Gregoire :* la terre s'éleve preſque

1778. Mars.

(*a*) Le 7 Mars eſt diſtingué, dans notre Calendrier, par le nom de *Perpetua* M.; & le 12, par celui de *Gregoire* Ev.

1778. Mars.

directement de la mer, à une assez grande hauteur, tandis que celle qui l'environne est basse.

Je continuai à marcher au large, jusqu'à une heure de l'après-midi. Je revirai de bord à cette époque, & je me rapprochai de la terre, espérant que le vent viendroit de la côte pendant la nuit. Je me trompai, car à cinq heures, il tourna à l'Ouest & au Sud-Ouest, ce qui m'obligea de nouveau à m'éloigner de la côte. Le Cap *Perpetua* nous restoit alors au Nord-Est-quart-Nord, & la terre la plus éloignée que nous vissions au Sud du Cap *Gregoire*, se montroit dans le Sud-quart-Sud-Est, &, selon le calcul que je fis, à la distance de dix ou douze lieues. Si je ne me trompe pas dans cette estime, sa latitude est de 43^d 10$'$ & sa longitude de 235^d 55$'$ Est : c'est à-peu-près la position du Cap *Blanc*, découvert ou vu par Martin d'Aguilar, le 19 Janvier 1603. Il faut observer que les Géographes se sont avisés de placer, dans le parallele où nous nous trouvions, une large entrée ou détroit, dont ils attribuent la découverte au même Navigateur; cependant, il se contente de dire qu'il apperçut une grande riviere, qu'il voulut la remonter, mais que les courans l'en empêcherent. (*a*)

(*a*) Voyez l'*Histoire de la Californie*, Traduction Angloise, Vol. II, pag. 292.

Le vent, ainsi que je l'ai déjà remarqué, avoit passé le soir au Sud-Ouest; mais il étoit très-peu fixe, & il soufloit par rafalles, accompagnées d'ondées de neige. Au milieu d'une de ces rafalles qui survint à minuit, il sauta tout d'un coup à l'Ouest-Nord-Ouest; il souffla bientôt avec beaucoup de force, & en rafalles impétueuses, entre-mêlées de pluie neigeuse ou de neige. Il fallut nous étendre au Sud, afin de nous éloigner du rivage. Nous gagnâmes en effet la partie du Sud sous les basses voiles, & les huniers auxquels on avoit pris tous les ris : il étoit dangereux de porter autant de voile; mais nous fûmes contrains d'en courir les risques, afin d'éviter le danger plus pressant de nous affaler sur la côte. L'ouragan dura jusqu'à huit heures du matin du 13; le vent s'affoiblit alors, & je me rapprochai de la terre. Nous avions été jettés en arriere, à une distance considérable, car au moment où je repris le chemin de la côte, nous nous trouvions par 42^{d} $45'$ de latitude, & 233^{d} $30'$ de longitude.

1778. Mars.

13.

Le vent se tint à l'Ouest & au Nord-Ouest. Des ouragans, un temps modéré & des calmes se succéderent tour-à-tour jusqu'au 21 au matin; jour où, après un calme de quelques heures, il s'éleva une brise du Sud-Ouest : elle amena le

21.

1778. Mars.

beau temps, & je mis le cap au Nord-Eſt, afin de rallier la terre, au-delà de cette partie de la côte, où nous avions été ballotés ſi déſagréablement pendant quinze jours. Le ſoir, le vent paſſa à l'Oueſt, & le 22 à huit heures du matin, nous vîmes la terre ſe prolonger du Nord-Eſt à l'Eſt, à la diſtance de neuf lieues. Nous étions alors par 47^d $5'$ de latitude Nord, & 235^d $10'$ de longitude orientale.

22.

Je continuai à marcher au Nord avec une jolie briſe de l'Oueſt & de l'Oueſt-Nord-Oueſt, juſqu'à près de ſept heures du ſoir; je revirai enſuite de bord pour attendre le jour. La ſonde rapportoit quarante-huit braſſes ; nous étions à environ quatre lieues de la terre, qui s'étendoit du Nord au Sud-Eſt un demi-rumb-Eſt, & une petite colline ronde, qui paroiſſoit être une Iſle, nous reſtoit au Nord trois quarts de rumb-Eſt, à ſix ou ſept lieues, ſelon ce que je conjecturai. Je jugeai que ſa hauteur étoit aſſez grande, quoiqu'on l'apperçût à peine de deſſus le pont. Entre cette Iſle ou ce rocher, & l'extrémité ſeptentrionale du continent, on voyoit une petite ouverture, qui me donna l'eſpérance de trouver un havre : à meſure que nous en approchâmes, mon eſpoir diminua, & enfin nous eûmes des raiſons de croire que l'ouverture étoit fermée

par

par un terrein bas : c'eſt pour cela que je donnai le nom de Cap *Flattery*, à la pointe qu'on apperçoit au Nord : il gît par 48d 15′ de latitude ſeptentrionale, & 235d 3′ de longitude Eſt. On y voit une colline ronde d'une élévation modérée. Toute cette partie de la côte eſt d'une hauteur aſſez égale ; elle eſt bien boiſée, elle ſemble fertile, & elle offre un coup-d'œil très-agréable. Les Géographes ont placé le prétendu détroit de Juan de Fuca dans la latitude où nous nous trouvions; mais nous ne découvrîmes rien qui reſſemblât à un détroit, & il eſt hors de toute probabilité qu'il y en ait un. (*a*)

1778. Mars.

Je marchai au large dans la partie du Sud, juſqu'à minuit ; je revirai de bord à cette époque, & je gouvernai au Nord-Oueſt avec une jolie briſe du Sud-Oueſt. Je voulois rallier la terre dès que le jour paroîtroit; mais, au lever de l'aurore, le vent ſouffla ſur la côte avec beaucoup de force, & il tomba de la pluie : nous étions réduits à marcher ſous les baſſes voiles & les huniers, tous les ris pris, & au-lieu

23.

(*a*) Voyez la Relation apocriphe de Juan de Fuca & de ſon prétendu Détroit, par Michel Locke, dans Purchaſs, Vol. III, pag. 849-852, & dans pluſieurs autres Recueils.

d'attaquer la terre, je fus bien-aiſe de gagner le large, ou de me tenir à la diſtance où je me trouvois. Le vent du Sud-Oueſt fut néanmoins de peu de durée, car le ſoir il repaſſa à l'Oueſt: ainſi, nous avions ſans ceſſe à affronter des vents impétueux de l'Oueſt & du Nord-Oueſt; ils ſe calmoient quelquefois & paſſoient au Sud, à l'approche de la nuit; mais ce changement étoit toujours un préſage sûr d'un ouragan, qui venoit du Sud-Sud-Eſt, & qui étoit accompagné de pluie & de pluie neigeuſe. L'ouragan ne duroit guères plus de quatre ou ſix heures, & il étoit ſuivi d'un autre vent frais du Nord-Oueſt, qui, pour l'ordinaire, amenoit le beau temps. C'eſt à l'aide de ces coups de vent du Sud, que nous gagnâmes le Nord-Oueſt de ce parage.

1778. Mars.

29. Enfin le 29, à neuf heures du matin, au moment où nous cinglions au Nord-Eſt, nous découvrîmes de nouveau la terre, qui, à midi, ſe prolongeoit du Nord-Oueſt quart-Oueſt à l'Eſt-Sud-Oueſt : nous étions éloignés d'environ ſix lieues de la partie la plus voiſine. Nous nous trouvions par 49ᵈ 29′ de latitude Nord, & 232ᵈ 29′ de longitude Eſt; l'aſpect du Cap différoit beaucoup des cantons que nous avions vus auparavant, car on y appercevoit par-tout de

hautes montagnes dont les fommets étoient chargés de neige; mais les vallées entre ces montagnes, & les terreins hauts & bas qu'on voit fur la côte de la mer, étoient couverts dans une largeur confidérable de grands arbres droits, qui offroient un très-beau point-de-vue, & qui préfentoient à l'œil une vafte forêt; l'extrémité Sud-Eft de la terre formoit une pointe baffe, en travers de laquelle il y a beaucoup de brifans produits par des rochers fubmergés. Je l'ai appellée la *Pointe des brifans;* elle gît par 49^d $15'$ de latitude Nord, & 233^d $20'$ de longitude Eft; l'autre extrémité eft fituée par environ 50^d de latitude, & 232^d de longitude. J'ai nommé celle-ci, *Pointe Woody;* (pointe boifée) elle eft très-faillante au Sud-Eft, & le terrein y eft élevé: entre ces deux pointes la côte forme une large baie, à laquelle j'ai donné le nom de *Baie Hope*, (Baie de l'Efpérance) parce que je comptois y rencontrer un bon havre; je reconnus enfuite que je ne m'étois pas trompé.

Lorfque nous fûmes plus près de la côte, nous apperçûmes deux coupures qui reffembloient à deux entrées, l'une au coin Nord-Oueft, & l'autre au coin Nord-Eft de la baie. Ne pouvant atteindre la premiere, je portai fur la feconde, & je dépaffai quelques brifans ou rochers

1778. Mars.

submergés, qui gissent à une lieue ou un peu plus du rivage. La sonde indiqua dix-neuf ou vingt brasses une demi-lieue en-dehors de ces brisans ; mais, dès que nous les eûmes laissé de l'arriere, la profondeur de l'eau augmenta jusqu'à trente, quarante & cinquante brasses fond de sable, & plus près, nos lignes les plus longues ne donnerent point de fond. Malgré les apparences, nous n'étions pas encore sûrs qu'il y eût une entrée ; mais, comme nous nous trouvions dans une baie profonde, j'avois résolu de mouiller, afin de faire de l'eau, article dont nous avions alors grand besoin. A mesure que nous avançâmes, nous reconnûmes qu'il y avoit une entrée : à cinq heures nous atteignîmes la pointe Ouest de cette entrée, où nous fûmes en calme quelque temps. Les canots prirent les vaisseaux à la remorque ; mais la *Résolution* fut à peine par-delà l'ouvert de l'entrée, qu'il s'éleva du Nord-Ouest une brise, à l'aide de laquelle je pus m'étendre dans un bras de l'entrée, qui couroit au Nord-Est : nous fûmes encore en calme ici, & obligés de mouiller par quatre-vingt-cinq brasses, si près de la côte, que nous la touchions avec une hansiere. Le vent manqua au Capitaine Clerke, avant qu'il eût gagné le dedans du bras, où il mouilla par soixante-dix brasses.

1778. Mars.

Du moment où nous approchâmes de l'entrée, nous nous apperçûmes que la côte étoit habitée. Trois canots s'avancerent vers la *Résolution*, à l'endroit où nous fûmes en calme pour la premiere fois; l'une de ces embarcations portoit deux hommes, la seconde six, & la troisieme dix : l'un des Sauvages se leva, il fit un long discours, & des gestes que nous prîmes pour une invitation de descendre à terre. Sur ces entrefaites, il jetta des plumes vers nous, (*a*) & plusieurs de ses camarades nous jetterent des poignées de poussiere ou d'une poudre rouge: celui qui remplit les fonctions d'orateur, étoit couvert d'une peau, & il tenoit dans chacune de ses mains quelque chose qu'il secouoit, & d'où il tiroit un son pareil à celui des grelots de nos enfans. Lorsqu'il se fut fatigué à débiter sa harangue & ses exhortations, dont nous ne comprîmes pas un seul mot, il se reposa; mais deux autres hommes prirent successivement la parole: leur discours ne fut pas aussi long, & ils ne le déclamerent pas avec autant de véhémence.

(*a*) Les Naturels établis sur cette côte, douze degrés plus au loin au Sud, offrirent aussi des plumes à Sir François Drake ; voyez une Relation de son Voyage, dans la Collection de Campbell, édit. de Harris, Vol. I, pag. 18.

1778. Mars.

Nous obſervâmes que deux ou trois d'entr'eux avoient leurs cheveux entiérement couverts de petites plumes blanches, & que quelques-uns en avoient de plus grandes, fichées en différentes parties de leurs cheveux. Quand ils eurent terminé leurs bruyans diſcours, ils ſe tinrent à peu de diſtance du Vaiſſeau; ils converſerent entr'eux d'une maniere familiere, & ils ne montrerent pas la moindre ſurpriſe ou la moindre défiance : pluſieurs ſe leverent de temps en temps, & prononcerent des phraſes qui reſſembloient à celles de leurs premieres harangues, & l'un d'eux chanta un air agréable, dans lequel nous remarquâmes plus de douceur & de mélodie que nous ne l'aurions imaginé ; il répéta ſouvent le mot *Haela*, qui nous parut être le refrein de la chanſon. La briſe qui s'éleva bientôt après, nous ayant approché davantage de la côte, les pirogues arriverent près de nous en plus grand nombre, & il y en eut à la hanche de la *Réſolution* juſqu'à trente-deux, qui portoient chacune de trois à ſept ou huit hommes & femmes. Pluſieurs des Sauvages ſe tinrent debout ſur les pirogues ; ils haranguerent, & ils firent des geſtes, ainſi que les premiers. Une tête qui offroit un œil & un bec d'oiſeaux d'une grandeur énorme, étoit peinte ſur une de leurs embarcations;

nous y diſtinguâmes un homme, qui paroiſſoit être un Chef, & qui n'étoit pas moins remarquable par ſa figure bizarre : une multitude de plumes pendoient de ſa tête, & il avoit le viſage peint d'une maniere extraordinaire ; (*a*) il tenoit à la main un morceau de bois ſculpté, qui repréſentoit un oiſeau de la groſſeur d'un pigeon, &, en le ſecouant, il en tiroit un ſon aſſez ſemblable à celui d'un grelot ; il prononça auſſi d'un ton criard, une harangue accompagnée de quelques geſtes très-expreſſifs.

1778. Mars.

Les Sauvages ſe conduiſirent d'une maniere très-paiſible, & nous ne leur ſupposâmes aucune vue d'hoſtilité ; toutefois nous ne pûmes en déterminer un ſeul à venir à bord : au reſte, ils nous vendirent de bon cœur tout ce qu'ils avoient, & ils ſe contenterent de ce que nous leurs offrîmes en échange ; mais ils faiſoient plus de cas du fer que de toute autre choſe, & ils ſembloient connoître parfaitement l'uſage de ce métal. La plupart des pirogues nous ſuivirent

(*a*) Viſcaino rencontra ſur la côte de la *Californie*, tandis qu'il étoit dans le havre de *San-Diego*, des Sauvages *qui avoient le viſage peint & barbouillé en noir & blanc*, *& la tête chargée de plumes*. Hiſtoire de la *Californie*, citée plus haut.

1778. Mars.

au mouillage ; & dix ou douze de ces embarcations demeurerent à la hanche de la *Réſolution* la plus grande partie de la nuit.

Nous avions lieu d'eſpérer que notre relâche ici ſeroit agréable , que nous pourrions y embarquer les choſes dont nous avions beſoin , & que ces jours de repos nous ſeroient oublier les fatigues & les peines auxquelles des vents contraires & un ciel conſtamment orageux , nous avoient preſque toujours aſſujettis , depuis notre arrivée ſur la côte d'*Amérique*.





VOYAGE A LA MER PACIFIQUE.

LIVRE IV.

Opérations parmi les Naturels de l'Amérique Septentrionale. Découvertes faites le long de cette Côte & de l'extrémité orientale de l'Asie jusqu'au Cap de Glace, c'est-à-dire, jusqu'au point où nous fûmes arrêtés par les glaces. Retour aux Isles Sandwich.

CHAPITRE PREMIER.

Les Vaisseaux gagnent une Entrée *sur la Côte d'*Amérique, *& ils amarrent dans un Havre : entrevues avec les Naturels. Ce que nous achetâmes d'eux. Vols. On établit les Observatoires & les Charpentiers se mettent à l'Ouvrage. Jalousie des*

*Habitans de l'*Entrée *qui veulent empêcher les autres Tribus de communiquer avec nos Vaiſſeaux. Temps orageux & pluvieux. Je fais la reconnoiſſance de l'*Entrée. *Maniere de vivre des Naturels dans leurs Villages. Leur maniere de ſécher le poiſſon*, &c. *Nous recevons la viſite d'une Tribu étrangere. Cérémonies de la préſentation. Nous nous rendons pour la ſeconde fois à un des Villages. Nous achetons la permiſſion de couper de l'herbe. Les Vaiſſeaux appareillent. Ce que nous donnâmes aux Naturels & ce que nous en reçûmes lors de notre départ.*

1778. Mars.

LES Vaiſſeaux ayant trouvé un excellent abri dans une *Entrée* dont les côtes paroiſſoient habitées par une peuplade douce & paiſible, qui nous donnoit lieu d'eſpérer un commerce amical, je cherchai, dès le lendemain du jour où nous mouillâmes, un havre commode où nous puſſions nous établir durant notre relâche. Trois canots armés partirent pour ce ſervice, ſous le commandement de M. King; &, bientôt après, je partis de mon côté, afin d'examiner moi-même quel ſeroit le lieu le plus propre à mon objet. Je n'eus pas de peine à trouver ce que nous

30.

defirions. Je rencontrai au Nord-Oueft du bras que nous occupions, & non loin des vaiffeaux, une anfe bien fermée & convenable de tout point. M. King ne fut pas moins heureux, car il découvrit & il examina, un havre, meilleur encore, au côté Nord-Oueft de la terre; il auroit fallu plus de temps pour nous y rendre, & je me déterminai en faveur de l'anfe qui étoit à notre portée. Craignant de ne pouvoir y mener & y amarrer les vaiffeaux avant la nuit, je crus devoir demeurer jufqu'au lendemain à l'endroit où nous étions, & afin de ne point perdre de temps, j'employai le refte de la journée à des travaux utiles; j'ordonnai de défenverguer les voiles, d'abattre les mâts de hune, de dégréer le mât de mifaine de la *Réfolution*, & d'y faire la réparation dont il avoit befoin.

Une multitude de pirogues environnerent les vaiffeaux toute la journée; les échanges commencerent entre les Naturels & nous, & l'honnêteté la plus rigoureufe préfida à ce commerce. Ils offrirent de nous vendre des peaux de différens quadrupedes, des ours, des loups, des renards, des daims, des lapins des Indes, des putois, des martes, & en particulier des loutres de mer qu'on trouve, aux Ifles fituées à l'Eft du *Kamtfchatka*. Outre ces peaux dans leur état

1778. Mars.

naturel, ils nous apporterent auſſi des vêtemens de la même ſubſtance, & une autre eſpece d'habit d'écorce d'arbre, ou d'un gramen qui reſſemble au chanvre ; des arcs, des traits & des piques; des hameçons de pêche & des inſtrumens de diverſes ſortes; des figures monſtrueuſes; une eſpece d'étoffe de poil ou de laine; des ſacs remplis d'ocre rouge, des morceaux de bois ſculpté, des grains de verre, & pluſieurs colifichets de cuivre & de fer, qui ont la forme d'un fer-à-cheval, & qu'ils ſuſpendent à leur nez : des ciſeaux ou des outils de fer établis ſur des manches. Ces métaux nous firent juger qu'ils avoient reçu la viſite des Navigateurs d'une Nation civiliſée, ou qu'ils avoient eu des liaiſons avec les Tribus du continent d'*Amérique*, qui fréquentent les Européens. Des crânes & des mains d'hommes qui n'étoient pas encore dépouillés de leur chair, furent ce qui nous frappa le plus, parmi les choſes qu'ils nous offrirent : ils nous firent comprendre, d'une maniere claire, qu'ils avoient mangé ce qui manquoit, & nous reconnûmes en effet que ces crânes & ces mains avoient été ſur le feu. Malheureuſement pluſieurs raiſons nous donnerent lieu de penſer que cette peuplade mange ſes ennemis, ſelon l'uſage des habitans de la *Nouvelle-Zélande*, & de quelques autres

Isles de la mer du Sud. Ils échangerent leurs marchandises contre des couteaux, des ciseaux, des morceaux de fer ou d'étain, des clous, des miroirs, des boutons ou du métal de quelque espece qu'il fût. Ils ne montrerent aucun desir pour les grains de verre, & ils rejetterent toutes nos étoffes.

1778. Mars.

La journée du 31 se passa à remorquer les vaisseaux dans l'anse, où ils furent amarrés de l'avant & de l'arriere, les hansieres attachées à des arbres de la côte. Quoique la *Résolution* fût mouillée sur une profondeur d'eau considérable, nous reconnûmes que le fond étoit plein de rochers. Ces rochers avoient extrêmement endommagé le cable, & les hansieres dont nous nous servîmes pour touer les deux bâtimens, essuyerent aussi quelque dommage, d'où nous conclûmes que toute cette partie de l'*Entrée* est semée de rochers. La *Résolution* ayant beaucoup de voies d'eau dans ses œuvres-mortes, j'ordonnai aux Charpentiers de la calfater, & de réparer les autres avaries qu'ils découvriroient en l'examinant.

31.

La nouvelle de notre arrivée attira un concours nombreux de Naturels durant cette journée. Il y eut un moment où nous fûmes environnés de plus de cent pirogues, dans chacune

1778.
Mars.

desquelles nous pûmes, en prenant un terme moyen, suppoſer cinq perſonnes : en effet, quelques-unes en avoient trois; mais on en comptoit ſept, huit & neuf ſur un grand nombre, & dix-ſept ſur une ſeule. Pluſieurs des Sauvages monterent à bord, ils s'approcherent de nous, en prononçant des harangues & faiſant des cérémonies pareilles à celles que j'ai décrites plus haut. Si nous leur inſpirâmes d'abord de la défiance ou de la crainte, ils ne paroiſſoient plus éprouver l'un ou l'autre de ces ſentimens; car ils ſe rendirent ſur le pont, & ils ſe mêlerent avec les Matelots, de la maniere du monde la plus franche & la plus libre. Nous ne tardâmes pas à découvrir qu'ils étoient auſſi habiles filoux, qu'aucune des peuplades que nous avions rencontrées. Ils étoient même plus dangereux ſur ce point; car ayant des inſtrumens & des outils de fer, ils coupoient le croc d'un palan, ou ils enlevoient le fer des cordages, dès que nous ceſſions un moment de les ſurveiller. Ils nous volerent ainſi un large croc du poids de vingt à trente livres, d'autres d'une moindre grandeur, & diverſes ſerrures. Nous eûmes en vain la précaution de laiſſer des hommes de garde dans nos canots, ils y prirent tous les morceaux de fer, qui valoient la peine d'être emportés. Ils combinoient leurs

larcins, avec aſſez de dextérité ; l'un d'eux amuſoit la Sentinelle à l'une des extrémités de nos embarcations, tandis qu'un de ſes camarades arrachoit le fer à l'autre extrémité. Si nous nous appercevions du vol tout de ſuite, nous découvrions le voleur ſans beaucoup de peine, car ils étoient toujours prêts à s'accuſer mutuellement. Mais, en général, les coupables abandonnoient leur proie avec répugnance, & nous fûmes obligés quelquefois de recourir à la force.

1778. Mars.

Les Vaiſſeaux étant bien amarrés, nous nous occupâmes le lendemain de quelques ouvrages indiſpenſables. On débarqua les Obſervatoires, & on les établit ſur un rocher élevé, à l'un des côtés de l'anſe, près de la *Réſolution*. Un détachement commandé par un Officier, alla couper du bois, & nettoyer les environs de l'aiguade. Nous trouvâmes ici des pins en abondance, & nous fîmes de la bierre. On dreſſa auſſi la forge, & les Forgerons travaillerent aux ferrures qu'exigeoit le mât de miſaine, dont la barre maîtreſſe des hunes du côté du bas-bord, une des barres traverſieres, & pluſieurs autres parties, avoient éclaté.

1 Avril.

Les Naturels venoient nous voir en foule, & nous appercevions tous les jours de nouvelles figures. Ils ſe préſentoient d'une maniere

1778. Janvier.

ſinguliere. Ils faiſoient d'abord en pirogues le tour de la *Réſolution* & de la *Découverte*, & durant cet intervalle, un Chef ou un de leurs grands perſonnages ſe tenoit debout ſur ſon embarcation, une pique ou une arme quelconque à la main; & il ne ceſſoit de parler, ou plutôt de crier. L'Orateur avoit quelquefois le viſage couvert d'un maſque, qui offroit la figure d'un homme, ou celle d'un animal; & au-lieu d'une arme, il avoit à la main un des grelots, dont j'ai parlé plus haut. Après avoir décrit un cercle autour de nous, ils arrivoient à la hanche des vaiſſeaux, & ils commençoient les échanges, ſans autres cérémonies. Très-ſouvent néanmoins ils nous régaloient d'une chanſon, à laquelle l'équipage entier d'une pirogue prenoit part, ce qui produiſoit une harmonie d'un heureux effet.

4.

Durant ces viſites, ils ne nous donnerent d'autre peine que celle de contenir leur diſpoſition au vol; mais, le 4 au matin, nous eûmes une alarme ſérieuſe. Le détachement qui coupoit du bois, & qui rempliſſoit les futailles ſur la côte, vit que tous les Naturels des environs s'armoient avec un ſoin extrême; ceux qui n'avoient pas des armes bien meurtrieres, préparoient des bâtons & raſſembloient des cailloux. Dès que je fus inſtruit de leurs préparatifs, je crus devoir armer

de

de mon côté; mais ayant résolu de me tenir sur la défensive, j'ordonnai aux Travailleurs d'abandonner le terrein où les Sauvages s'étoient rassemblés, & de se retirer au sommet du rocher, où se trouvoient les Observatoires : les Guerriers de la contrée n'étoient qu'à une portée de pierre, de l'arriere de la *Résolution*. Nos craintes étoient mal fondées; ils ne songeoient pas à nous; mais ils vouloient se défendre, contre une Tribu de leurs Compatriotes, qui venoit les attaquer : ceux d'entr'eux qui avoient formé avec nous des liaisons d'amitié, appercevant notre inquiétude, mirent tout en usage afin de nous convaincre qu'ils n'avoient pas d'autre projet. Nous remarquâmes qu'ils avoient des Sentinelles dans chaque point de l'anse, & que des pirogues alloient souvent porter des avis & des instructions au grand corps assemblé près des vaisseaux. Enfin l'ennemi dispersé sur environ douze grosses pirogues, parut en travers de la pointe méridionale de l'anse, où il s'arrêta & où il demeura rangé en bataille, parce qu'une négociation avoit commencé. Quelques-uns des Négociateurs passerent en pirogues entre les deux troupes, & il y eut de part & d'autre plusieurs discours de prononcés. Enfin la querelle, quel qu'en fut le sujet, parut arrangée, mais on ne permit aux Etrangers ni de

1778. Avril.

1778. Avril.

venir à la hanche des vaiſſeaux, ni de faire des échanges, ni de communiquer avec nous. Nous étions vraiſemblablement la cauſe de la diſpute; les Etrangers deſiroient peut-être partager les avantages du petit commerce que nous faiſions ſur la côte, & les Habitans de l'entrée vouloient garder pour eux ſeuls cette aubaine. Nous en eûmes d'ailleurs diverſes preuves; il parut même que les Habitans de l'entrée n'étoient pas unis, car les plus foibles étoient ſouvent obligés de céder au parti le plus fort, & dépouillés de tous leurs biens, ſans qu'ils oppoſâſſent la moindre réſiſtance.

5. Nous reprîmes nos travaux dans l'après-dîner, & le lendemain nous gréâmes le mât de miſaine; ſon tenon étant trop petit pour le chouquet, le Charpentier poſa un morceau de bois d'un côté, afin de remplir le vide. En taillant & en examinant la tête du mât, on trouva les deux jottereaux ſi pourris, qu'il étoit impoſſible de les réparer; il fallut donc ôter le mât, & y établir d'autres jottereaux. Il étoit évident, que l'un des jottereaux avoit été défectueux, au moment où on l'employa dans le Chantier, qu'on s'étoit contenté d'entailler la partie gâtée, & d'y ajouter une piece; ce qui avoit affoibli la tête du mât, & avoit beaucoup contribué à pourrir les autres

parties des deux jottereaux. Ainsi, au moment où tout étoit presque disposé pour l'appareillage, il fallut recommencer nos travaux; &, ce qui fut encore plus désagréable, ces réparations devoient prendre assez de temps, mais ce délai étoit devenu nécessaire, & les Ouvriers se mirent tout de suite à l'ouvrage. Heureusement pour le succès de l'expédition, nous découvrîmes ces avaries dans un endroit qui offroit les matériaux dont nous avions besoin; car parmi les bois flottans au milieu de l'anse, où mouilloient nos vaisseaux, il y avoit de petits arbres, très-propres à l'usage que nous voulions en faire. Nous choisîmes le plus convenable, & les Charpentiers le façonnerent tout de suite, pour en tirer deux jottereaux.

1778. Avril.

Le 7 au matin, on enleva le mât de misaine; on le porta à terre, & les Charpentiers de nos deux bâtimens furent employés à le réparer. Comme cette opération exigeoit un certain temps, je mis à profit cet intervalle; je fis visiter les manœuvres dormantes de nos mâts majeurs, dont une partie fut jugée hors de service. J'ordonnai de changer celles du grand mât, & on tira parti de ce qu'il y avoit de meilleur dans celles-ci & dans celles du mât de misaine, pour en former une nouvelle garniture à ce dernier mât.

7.

1778. Avril. Du moment où nous arrivâmes dans l'*Entrée*, jufqu'à ce jour, le temps fut très-beau ; & nous n'eûmes ni vent ni pluie : nous perdîmes cet avantage, lorfqu'il nous eût été le plus utile.

8. Le 8 au matin, le vent fraîchit au Sud-Eft, le ciel devint très-brumeux, & il tomba de la pluie. La force du vent augmenta l'après-dîner, & il fouffla fur le foir avec violence. Des rafales extrêmement lourdes venoient de la haute terre, qu'offroit la côte oppofée à l'anfe où nous mouillions ; & quoique les vaiffeaux fuffent bien amarrés, ils coururent quelques dangers. Ces coups de vents fe fuccédoient avec affez de rapidité, mais ils duroient peu, & les intervalles étoient remplis par un calme parfait. Selon le vieux proverbe, un malheur arrive rarement feul. La *Réfolution* n'avoit plus que fon mât d'artimon qui fût refté gréé, & qui portât un mât de hune. Le bas mât étoit en fi mauvais état, qu'il ne put foutenir l'effort de fon mât de hune pendant l'orage, & fa tête éclata fous l'encapelure. Le vent mollit à huit heures, mais la pluie dura plufieurs jours, prefque fans interruption ; & afin qu'elle n'empêchât pas les Charpentiers de continuer leurs travaux, on couvrit le mât de mifaine d'une tente, fous laquelle ils acheverent leur ouvrage, d'une maniere moins pénible.

1778. Avril.

Le mauvais temps n'empêcha pas toutefois les Naturels de venir nous voir chaque jour, & dans la position où nous nous trouvions, leurs visites nous furent très-avantageuses; car ils nous apporterent souvent une quantité assez considérable de poissons, à des époques où nous ne pouvions en prendre nous-mêmes à l'hameçon & à la ligne, & il n'y avoit pas près de nous d'endroit convenable pour pêcher au filet. Ils nous vendirent ordinairement des sardines, ou une petite brême, qui ressemble beaucoup aux sardines, & quelquefois une petite morue.

11. Le 11, malgré la pluie, les haubans & l'étai du grand mât furent présentés & encapellés. La journée du 12 fut employée à démâter l'artimon, 12. dont la tête se trouva si pourrie qu'elle rompit, lorsque le mât fut suspendu par les calliornes. Le soir, nous reçûmes la visite d'une Tribu de Sauvages, que nous n'avions pas encore vus, & qui en général avoient la physionomie plus douce & plus attirante, que la plupart de ceux que nous fréquentions journellement. Quelques-uns des derniers les accompagnoient. Je les engageai à descendre dans ma chambre; ils y consentirent pour la premiere fois, & j'observai que rien ne fixa leur attention; ils regarderent toutes nos merveilles, avec la plus grande indifférence. Il faut

cependant faire ici des exceptions; car un petit nombre d'entr'eux montrerent une forte de curiofité.

1778. Avril.

13. Le 13 après-midi, j'allai dans les bois, fuivi d'un détachement, & nous coupâmes un arbre dont nous voulions faire un mât d'artimon. On l'amena le lendemain à l'endroit où les Charpentiers travailloient fur le mât de mifaine. Le vent qui fouffloit depuis quelques jours, de la partie de l'Oueft, paffa le foir au Sud-Eft; il devint très-impétueux, & il fut accompagné de pluie, jufqu'à huit heures du matin du 15; il s'affoiblit à cette époque, & repaffa à l'Oueft.

15.

Le mât de mifaine fe trouvant réparé, on le conduifit à bord de la *Réfolution;* mais le mauvais temps obligea de le laiffer le long du bord; & ce ne fut que l'après-midi que nous pûmes le mettre en place. On le gréa avec toute la promptitude poffible, tandis que les Charpentiers fe rendoient à terre avec le mât d'artimon. Le 16, ils avoient prefque achevé le travail de ce mât, lorfqu'ils reconnurent que l'arbre qu'ils employoient avoit reçu un effort, & qu'il étoit gâté; nous fupposâmes qu'on n'avoit pas pris les précautions néceffaires en l'abattant. Ainfi, leur ouvrage fut perdu, & nous fûmes obligés d'aller choifir un autre arbre dans les bois; ce qui occupa tout

16.

mon monde, durant plus d'une demi-journée. Plufieurs des Naturels, qui étoient autour des vaiffeaux, regarderent les diverfes opérations d'un air furpris, & avec un filence expreffif, qui nous étonna, après l'indifférence & l'inattention qu'ils avoient montrée jufqu'alors.

1778. Avril.

Le 18, une troupe d'Etrangers arriverent dans l'anfe fur fix ou huit pirogues : ils examinerent quelque temps nos vaiffeaux, & ils fe retirerent enfuite, fans venir à la hanche de la *Réfolution* ou à celle de la *Découverte*. Nous crûmes que les habitans de l'*Entrée*, qui fe trouvoient en grand nombre autour de nous, ne leur permirent pas d'approcher. J'ai déjà obfervé que la peuplade établie fur les rives de l'anfe où nous mouillions, vouloit jouir feule des avantages de notre commerce; & fi elle permettoit quelquefois à des Sauvages voifins, de faire des échanges avec nous, elle avoit l'adreffe de tenir à haut prix les chofes qu'elle nous cédoit, & de diminuer chaque jour la valeur de ce que nous donnions de notre côté. Nous reconnûmes que la plupart des Naturels de diftinction qui vivoient près de nous, alloient revendre aux Tribus éloignées, les articles qu'ils recevoient aux vaiffeaux; car nous nous apperçûmes qu'ils difparoiffoient fouvent durant quatre ou cinq jours, & qu'ils revenoient

18.

1778. Avril.

avec de nouvelles cargaifons de peaux & d'ouvrages du pays, dont ils fe défaifoient toujours à bon compte, vu la paffion de nos équipages pour ces bagatelles : mais ceux qui venoient nous voir tous les jours, nous furent plus utiles; après avoir échangé les bagatelles qu'ils nous apportoient, ils s'occupoient de la pêche, & nous ne manquions jamais d'obtenir une portion de ce qu'ils prenoient : ils nous vendirent d'ailleurs une quantité confidérable d'une huile très-bonne, qu'ils gardoient dans des veffies; quelques-uns effayerent de nous tromper, en mêlant de l'eau avec l'huile, & une fois ou deux, ils porterent la fripponnerie & l'adreffe, jufqu'à remplir leurs veffies d'eau pure, fans y mettre une goutte d'huile : il valoit mieux fupporter ces tromperies, que d'en faire le fujet d'une querelle; car nous ne leur donnions guères en échange que des chofes de peu de valeur, encore ne favions-nous pas comment entretenir notre fond. Ils eftimoient peu les grains de verre & les autres joujoux qui me reftoient; ils ne demandoient que des métaux, & le cuivre étoit alors plus recherché que le fer: avant de quitter cette ftation, on en trouvoit à peine quelques pieces dans les vaiffeaux, excepté celui des meubles & des outils qui nous étoient abfolument néceffaires. Pour fatisfaire les Naturels,

nous leur cédâmes tous les boutons de plusieurs de nos habits, nous enlevâmes la garniture de nos bureaux, nous leur vendîmes des chaudrons de cuivre, des théieres & des vases d'étain, des chandeliers & d'autres choses pareilles dont nous faisions usage; en sorte que les Américains de cette partie du monde, ont reçu de nous des ouvrages plus variés qu'aucune des peuplades parmi lesquelles nous avons abordé dans le cours du Voyage.

1778. Avril.

Le temps devint beau le 19, après avoir été mauvais quinze jours : nous en profitâmes pour passer nos mâts de hune, suspendre nos vergues & achever la garniture. Nos gros travaux se trouvant à-peu-près terminés le 20, je voulus reconnoître chacune des parties de l'*Entrée.* Je me rendis d'abord à la pointe occidentale, où je rencontrai une bourgade, précédée d'une anse bien fermée, dans laquelle la sonde rapportoit de neuf à quatre brasses, fond de joli sable. Les habitans de ce village, qui étoient fort nombreux & dont je connoissois la plupart, me reçurent d'une maniere très-amicale; chacun d'eux me pressa d'entrer dans sa maison ou plutôt dans son appartement; car plusieurs familles vivent sous le même toit. J'acceptai leur invitation, & ces hommes hospitaliers étendirent devant moi

20.

1778. Avril.

une natte sur laquelle ils me prierent de m'asseoir; ils me donnerent d'ailleurs toute sorte de marques de politesse. Je vis dans la plupart des maisons, des femmes qui fabriquoient des étoffes avec la plante ou l'écorce dont j'ai déjà parlé; elles suivoient exactement le procédé des Insulaires de la *Nouvelle-Zélande;* d'autres étoient occupées à ouvrir des sardines. Des pirogues venoient de débarquer sur la greve une quantité considérable de ce poisson, lequel fut distribué à mesure à plusieurs personnes, qui l'emporterent dans leurs habitations, où elles le fumerent de la maniere que je vais décrire. Ils suspendent les sardines à de petites baguettes, d'abord à environ un pied du feu; ils les placent ensuite plus loin, & plus loin encore, pour faire place à d'autres, jusqu'à ce que les dernieres baguettes touchent le sommet de la cabane. Lorsque les sardines sont bien seches, ils les détachent, ils en font des ballots, & ils ont soin de les couvrir de nattes, afin de les comprimer : ils les gardent pour le temps où ils en auront besoin: les sardines ainsi préparées, ne sont pas désagréables. Ils préparent, de la même maniere, la morne & d'autres gros poissons; mais ils se contentent quelquefois de les sécher en plein air sans les approcher du feu.

De ce village je remontai la bande occidentale de l'*Entrée*. La côte, dans l'eſpace d'environ trois milles, eſt couverte d'Iſlets, qui offrent pluſieurs havres commodes, ſur une profondeur qui varie de trente à ſept braſſes, bon fond : deux lieues en-dedans de l'*Entrée*, on trouve au côté Oueſt, un bras qui ſe prolonge au Nord-Nord-Oueſt : deux milles plus loin, il y en a un ſecond, dont la direction eſt à-peu-près la même, & en face duquel on voit une Iſle aſſez grande. Je n'eus pas le temps d'examiner l'un ou l'autre de ces bras, mais j'ai lieu de croire qu'ils ne s'éloignent pas beaucoup du rivage. J'apperçus les reſtes d'une bourgade, un mille au-deſſus du ſecond bras; les bois ou la charpente des cabanes étoient encore ſur pied, mais les planches qui en avoient compoſé les flancs & les toits, n'exiſtoient plus ; il y avoit quelques verveux devant le village, & je ne découvris perſonne qui en prît ſoin : ces verveux étoient d'oſier, & les baguettes en étoient plus ou moins ſerrées, ſelon la groſſeur du poiſſon auquel on les deſtinoit. La ſurface de pluſieurs avoit au moins vingt pieds de long ſur douze de hauteur. Les Naturels les poſent de côté dans une eau baſſe ; ils les aſſujettiſſent à de gros poteaux ou piquets, qui ſont plantés au fond

1778. Avril.

d'une maniere très-solide. On voit au-delà des ruines de ce village, une plaine peu étendue, revêtue des plus gros pins que j'aie jamais rencontrés. Ceci me parut d'autant plus remarquable, que le terrein élevé sur la plupart des autres parties de cette bande orientale de l'*Entrée*, étoit nud.

Je passai d'ici sur l'autre côté, c'est-à-dire, sur la bande orientale, & je traversai un bras de mer, qui se prolonge au Nord-Nord-Est; mais, à ce que je jugeai, à peu de distance. Je m'apperçus alors, comme je l'avois conjecturé auparavant, que la terre, au-dessous de laquelle mouilloient les vaisseaux, est une Isle, & qu'il y a beaucoup d'autres Isles plus petites, répandues dans l'*Entrée* au côté occidental. En face de l'extrémité Ouest de notre grande Isle, je découvris sur le continent, un village où je débarquai : les habitans n'avoient pas la politesse de ceux de la bourgade que je venois de visiter. J'attribuai en grande partie, & peut-être devois-je attribuer uniquement ce froid accueil à la mauvaise humeur d'un Chef qui ne voulut pas me laisser pénétrer dans les cabanes, qui me suivit par-tout où je portai mes pas, & qui me témoigna plusieurs fois, par des gestes très-expressifs, combien il étoit impatient de me voir partir.

J'essayai vainement de le gagner par mes largesses, il les accepta, mais il ne changea pas de conduite : quelques-unes des jeunes femmes qui se plaisoient à nous voir, se revêtirent, à la hâte, de leurs plus beaux habits ; elles s'assemblerent en corps, elles nous témoignerent que nous étions les bien-venus, & elles chanterent, en chœur, des airs qui n'avoient rien de rude ou de désagréable.

1778. Avril.

Le jour étant bien avancé, je regagnai les vaisseaux en faisant le tour de l'extrémité Nord de la grande Isle ; je rencontrai sur mon chemin plusieurs pirogues chargées de sardines, que les Naturels venoient de prendre dans le coude oriental de l'*Entrée*. J'apperçus, à mon arrivée à bord, que, durant mon absence, les vaisseaux avoient reçu la visite de deux ou trois embarcations, dont les équipages annoncerent par des signes, qu'ils venoient du Sud-Est, de l'autre côté de la baie. Ils apporterent des peaux, des vêtemens, & divers ouvrages du pays, que nous achetâmes. Je ne dois pas oublier un article bien singulier, qui faisoit partie de leur cargaison : ils nous vendirent deux cuillers d'argent, que nous jugeâmes de fabrique Espagnole, d'après leur forme particuliere ; l'un d'eux les portoit à son col, comme un ornement : ils parurent aussi

mieux fournis de fer, que les habitans de l'*Entrée*.

1778. Avril. 21.

Le mât d'artimon étant achevé, il fut amené à bord & gréé le 21 : nous avions perdu quelques jours auparavant un autre mât de hune, & les charpentiers travaillerent tout de suite à en faire un nouveau.

22.

Le 22, à huit heures du matin, douze ou quatorze pirogues de Naturels étrangers à la Tribu qui vivoit près de nous, arriverent; ils venoient du Sud : dès qu'ils eurent tourné la pointe de l'anse où mouilloient la *Résolution* & la *Découverte*, ils s'arrêterent, & ils se tinrent plus d'une demi-heure rangés en ligne à deux ou trois cents verges des vaisseaux. Nous crûmes d'abord qu'ils craignoient de s'approcher davantage, mais nous nous trompions, ils se préparoient à une cérémonie préliminaire. Ils ne tarderent pas à s'avancer en se tenant debout sur leurs embarcations, & en chantant : quelques-unes de leurs chansons, auxquelles toute la troupe prit part, étoient d'un mouvement lent, & d'autres d'un mouvement plus vif; ils les accompagnoient de mouvemens très-réguliers de leurs mains; ils frappoient en mesure avec leurs pagaies les côtés de leurs pirogues, & ils faisoient d'ailleurs une multitude de gestes très-expressifs : ils garderent

le silence durant quelques secondes, à la fin de chaque air, & ils recommencerent ensuite, en prononçant, par intervalle, à perte de voix, le mot *Hooee!* Après nous avoir donné un essai de leur musique, que nous écoutâmes plus d'une demi-heure, & que nous trouvâmes extrêmement agréable, ils se rendirent à la hanche de nos bâtimens, & ils échangerent leurs cargaisons. Plusieurs des habitans de l'*Entrée*, avec lesquels nous avions formé des liaisons d'amitié, se trouvoient parmi eux, & ils dirigerent tous les échanges d'une maniere qui fut très-avantageuse aux Sauvages.

1778. Avril.

Lorsqu'ils eurent terminé leurs échanges & leurs cérémonies, nous prîmes chacun un canot, le Capitaine Clerke & moi, & nous allâmes au village situé à la pointe occidentale de l'*Entrée*. J'avois observé la veille, que les environs offroient une quantité considérable d'herbes, & il étoit nécessaire d'en recueillir pour le petit nombre de chevres & de moutons que nous avions encore à bord. Les habitans nous reçurent avec les démonstrations d'amitié qu'ils m'avoient faites auparavant, & dès que nous eûmes débarqué, j'ordonnai à mes gens de couper de l'herbe : je n'imaginois point du tout que les Naturels refuseroient de nous céder une chose qui paroissoit leur être absolument inutile, & dont nous avions

1778. Avril.

besoin. Je me trompois néanmoins, car mon détachement eut à peine donné les premiers coups de faulx, que plusieurs des Sauvages ne voulurent pas nous permettre de continuer ; ils dirent que nous devions *makook*, c'est-à-dire, acheter. J'étois dans une de leurs maisons, lorsqu'on vint m'instruire de ce fait ; je me rendis à la prairie où se passoit la dispute, & j'y vis douze Sauvages, dont chacun réclamoit une partie de la propriété de l'herbe qui croissoit en cet endroit. Je conclus mon marché avec eux, & je crus, après cet arrangement, que nous serions les maîtres de couper de l'herbe par-tout où nous le voudrions : je m'apperçus bientôt que je me trompois encore ; car la maniere généreuse dont j'avois payé les premiers hommes qui se disoient propriétaires du terrein, m'attira de nouvelles demandes de la part de quelques autres : on eût dit que chacune des tiges de gramen appartenoit à des maîtres différens, & il fallut en satisfaire un si grand nombre, que je ne tardai pas à vuider mes poches. Quand ils s'apperçurent que je n'avois plus rien à leur offrir, leurs importunités cessèrent ; ils nous permirent de couper de l'herbe par-tout, & d'en embarquer autant que nous le voulûmes.

Je dois observer que de toutes les Nations ou Tribus

Tribus peu civilisées, parmi lesquelles j'ai relâché dans le cours de mes voyages, les habitans de cette *Entrée* m'ont paru avoir les idées les plus précises & les plus rigoureuses du droit de propriété sur toutes les productions de leurs pays. Ils voulurent d'abord faire payer le bois & l'eau qu'embarquerent mes gens, & si je m'étois trouvé à l'endroit où ils formerent leurs réclamations, je n'aurois pas manqué de souscrire à leurs demandes : mes travailleurs ne penserent pas ainsi, car ils ne s'embarrasserent pas de ces plaintes, & les Naturels voyant que nous étions résolus à ne pas les écouter, cesserent enfin de nous parler de cette affaire, mais ils se firent un mérite de leur condescendance, & ils nous rappellerent souvent ensuite, qu'ils nous avoient donné du bois & de l'eau par amitié. (*a*)

1778. Avril.

M. Webber, qui m'avoit accompagné à cette bourgade, dessina tout ce qui lui parut curieux,

(*a*) Les Espagnols qui avoient fait trois ans auparavant un Voyage pour reconnoître les côtes d'*Amérique*, au Nord de la *Californie*, rencontrerent, par 57^d $18'$ de latitude, une autre Tribu d'Indiens, qui se conduisit comme les Naturels de *Nootka*, dont on vient de parler. *Voyez* le Journal de ce Voyage, écrit par le second Pilote de l'Escadre, & publié par M. Daines Barrington, qui a publié tant d'Ouvrages utiles. *Miscellanies*, pag. 505, 506.

en-dedans & en-dehors des maiſons. J'eus auſſi occaſion d'examiner plus en détail la conſtruction des cabanes, leurs meubles, leurs uſtenſiles, & les particularités les plus frappantes des uſages & de la maniere de vivre des habitans. Je décrirai tout-à-l'heure les coutumes & les mœurs de cette peuplade, & j'aurai ſoin d'ajouter à mes remarques celles de M. Anderſon. Lorſque nous eûmes achevé nos obſervations, nous quittâmes les Naturels, dont nous nous ſéparâmes bons amis, & nous retournâmes aux vaiſſeaux.

1778. Avril.

23. 24. 25. Les trois jours ſuivans, nous nous diſposâmes à remettre en mer : on envergua les voiles, on ramena à bord les obſervatoires, les inſtrumens d'aſtronomie, l'équipage dont on s'étoit ſervi pour braſſer de la biere, & d'autres choſes que nous avions portées ſur la côte ; on embarqua de plus, de petites éparres & des pieces de bois dont nous pouvions, au beſoin, tirer des planches ; on débarraſſa les vaiſſeaux & on fit tous les préparatiſs néceſſaires à l'appareillage.

26. Tout étant prêt le 26 au matin, j'allois donner le ſignal de départ, mais le vent & la marée contraires, m'obligerent d'attendre juſqu'à midi. A cette époque, le vent du Sud-Oueſt fut remplacé par un calme : la marée étant favorable, nous démarrâmes, & les bateaux remorquerent

la *Résolution* & la *Découverte* hors de l'anse. Nous eûmes ensuite de légers souffles de vent & des calmes, jusqu'à quatre heures du soir ; & il survint alors une brise du Nord, & une brume très-épaisse. Le mercure du barometre tomba singuliérement, & tout nous annonçoit d'ailleurs une tempête qui sembloit se préparer dans la partie du Sud. Comme la nuit approchoit, je délibérai un moment, si j'aurois la hardiesse d'appareiller, ou si j'attendrois au lendemain ; l'impatience de continuer mon voyage, & la crainte de perdre cette occasion de sortir de l'*Entrée*, firent sur moi plus d'impression que les dangers, & je résolus de mettre en mer à tout événement.

1778. Avril.

Les Naturels, les uns à bord de nos vaisseaux, & les autres sur leurs pirogues, nous suivirent jusqu'en-dehors de l'*Entrée*; l'un d'eux qui avoit conçu de l'attachement pour moi, fut au nombre des derniers qui nous quitterent : je lui fis un petit présent, & il me donna, de son côté, une peau de bievre d'une beaucoup plus grande valeur. Je tâchai d'être aussi libéral que lui, & j'ajoutai à ce qu'il avoit déjà reçu, des choses qui lui causerent un extrême plaisir; il me força alors d'accepter le manteau de bievre qu'il portoit, & pour lequel je lui connoissois un goût particulier. Sensible à ce trait de générosité, &

1778. Avril.

ne voulant pas qu'il fût la dupe de son amitié, je lui offris un grand sabre à poignée de cuivre, qui le rendit complétement heureux. Il me pressa vivement, ainsi qu'une foule de ses compatriotes, de revenir sur cette partie de la côte, & afin de m'y exciter, il me promit, à mon retour, une quantité considérable de peaux : je suis persuadé que les Navigateurs, qui aborderont ici après moi, trouveront les Naturels bien fournis d'un article de commerce pour lequel ils nous ont reconnu de l'empressement, & qu'on y achetera des fourrures à très-bon marché.

Les deux Chapitres suivans contiennent les détails sur cette partie de l'*Amérique* & sur les habitans, que nous avons pu recueillir, durant notre courte relâche, & que je n'ai pas eu occasion d'insérer dans mon Journal.



CHAPITRE II.

*Nom de l'*Entrée, *& observations sur la route qu'on doit suivre pour y arriver. Description du Pays adjacent. Temps qu'on y éprouve. Climat; arbres; autres productions végétales. Especes de quadrupedes dont les Naturels du Pays nous apporterent des peaux. Animaux de mer. Description d'une Loutre de mer. Oiseaux; oiseaux aquatiques; poissons; coquillages*, &c. *Reptiles; insectes; pierres*, &c. *Figure des Habitans; leur teint; leurs vêtemens ordinaires & leurs ornemens. Habits qu'ils portent dans quelques occasions; masques de bois monstrueux dont ils se couvrent de temps en temps le visage. Remarques sur leur caractere, sur leurs chansons, sur leurs instrumens de musique, sur leur empressement à demander du fer & d'autres métaux.*

1778. Avril.

LORSQUE j'abordai à cette *Entrée*, je lui donnai le nom d'*Entrée du Roi George*; mais je reconnus ensuite, que les Naturels du pays

1778. Avril.

l'appellent *Nootka.* Son ouverture fe trouve au coin oriental de la *Baie de l'Efpérance*, par 49ᵈ 33′ de latitude Nord, & 233ᵈ 12′ de longitude Eft ; une chaîne de rochers fubmergés, qui paroiffent s'étendre à quelque diftance du rivage, couvre la bande Eft de cette baie, dans l'efpace entier qu'on traverfe, depuis la pointe des brifans jufqu'à l'ouverture de l'*Entrée* ; & il y a près de l'*Entrée*, des Ifles & des rochers qui fe montrent au-deffus de l'eau.

Pour gagner l'*Entrée*, nous paffâmes entre deux pointes de rochers, qui font éloignés l'une de l'autre de trois à quatre milles, & dont la pofition refpective eft Eft-Sud-Eft, & Oueft-Nord-Oueft. L'*Entrée* s'élargit confidérablement en-dedans de ces pointes; & elle s'avance dans l'intérieur du pays, à au moins quatre milles, non comprifes plufieurs branches qu'on apperçoit vers le fond, & dont nous n'avons pas eu occafion de découvrir la profondeur. Nos canots, qui traverferent ces branches prefque à l'endroit où elles commencent, trouverent que l'eau y devenoit douce, & il y a lieu de croire qu'elles ne s'étendent pas bien loin. Les collines qui les bordent du côté de la terre, étoient couvertes d'une neige très-épaiffe, & il n'en reftoit aucune tache fur celles qui fe montroient près de la mer ou

près de l'endroit où nous mouillions, quoiqu'en général elles fussent beaucoup plus hautes; d'où il résulte un nouveau degré de probabilité en faveur de ce que je viens de dire. Le milieu de l'*Entrée* offre plusieurs Isles de diverses grandeurs. Quoique la carte ou le plan ci-joint ne soit peut-être pas d'une extrême exactitude, elle donnera, malgré ses imperfections, une idée plus juste de ces Isles, de leur forme & de leur étendue, qu'une description faite avec des mots. La mer a de quarante-sept à quatre-vingt-dix brasses de profondeur & peut-être davantage, au milieu de l'*Entrée*, & même tout près de quelques parties du rivage. Elle présente une multitude de havres & d'ancrages; mais nous n'avons pas eu le temps de les relever: l'anse où mouillerent nos vaisseaux, est au côté oriental de l'*Entrée*, & au côté oriental de la plus grande des Isles; elle est à l'abri de la mer, mais elle n'a guères d'autre mérite; car elle est exposée aux vents de Sud-Est, qui y soufflent avec beaucoup de violence; nous apperçûmes en bien des endroits, les ravages qu'ils produisent par intervalles.

1778. Avril.

Le terrein qui borde la côte de la mer, est uni & d'une moyenne élévation; mais en-dedans de l'*Entrée*, il offre presque par-tout des collines escarpées, qui annoncent une formation

1778. Avril.

commune; car elles se terminent en sommets arrondis ou émoussés, & elles présentent sur leurs flancs des sillons aigus, de peu de saillie. Plusieurs de ces collines peuvent être réputées hautes, tandis que d'autres sont d'une élévation très-médiocre : elles sont toutes, même les plus élevées, couvertes entiérement de bois épais jusqu'à leurs sommets; chaque partie des plaines qu'on trouve vers la mer est également boisée. Il y a cependant des espaces nuds sur les flancs de quelques-unes des collines; mais ils sont en petit nombre, & ils indiquent que ces collines sont en général de rochers; à proprement parler, elles n'ont d'autre sol qu'une espece d'engrais d'au moins deux pieds de profondeur, qui vient du détriment des mousses & des arbres. Leurs fondemens ne doivent donc être regardés, que comme des rochers énormes d'une teinte blanchâtre & grise, dans les endroits où ils ont été exposés à l'air; & lorsqu'on les brise, on les trouve d'un gris bleuâtre, comme ces rochers qu'on rencontre par-tout à la terre de *Kerguelen*. Les côtes escarpées ne sont pas autre chose; & les petites anses qu'on voit dans l'*Entrée* ont des greves composées de fragmens de ces rochers, & d'un petit nombre de cailloux. Toutes les anses, offrent une quantité considérable de

bois qu'y amene le flot, & des ruiſſeaux d'eau douce, aſſez abondans pour remplir les futailles d'un vaiſſeau. Les ruiſſeaux ſemblent provenir uniquement des nuages pluvieux & des brumes, ſuſpendus autour du ſommet des collines : on ne doit pas en effet compter ſur beaucoup de ſources, dans un pays ſi plein de rochers, & l'eau douce qu'on voit dans la partie ſupérieure de l'entrée, eſt vraiſemblablement produite par la fonte des neiges : les Naturels du pays ne nous ont jamais dit que l'Entrée *reçût* une riviere conſidérable, & nous n'avons eu d'ailleurs aucune raiſon de ſoupçonner qu'il exiſte une pareille riviere : l'eau des ruiſſeaux eſt parfaitement claire, & elle diſſout le ſavon avec une grande facilité.

1778. Avril.

Le temps que nous eûmes pendant notre relâche, approche beaucoup de celui que nous avions eu en travers de la côte. Lorſque le vent ſouffloit des points du compas qui ſe trouvent entre le Nord & l'Oueſt, le ciel étoit beau & ſerein; mais ſi le vent venoit du Sud de l'Oueſt, l'atmoſphere s'embrumoit, & il tomboit de la pluie. Le climat, autant que nous avons pu le juger, eſt infiniment plus doux, que celui de la côte Orientale d'*Amérique*, au même degré de latitude. Le mercure du barometre ne fut jamais au-deſſous de quarante-deux degrés, même

1778. Avril.

pendant la nuit, & durant le jour, il s'éleva souvent à soixante. Nous n'apperçûmes point de gelée sur les terreins bas; la végétation y étoit, au contraire, fort avancée, car je vis de l'herbe qui avoit déjà plus d'un pied de longueur.

On trouve, sur-tout dans les bois, le pin du *Canada*, le cyprès blanc, (*Cypressus Thyoides.*) Le pin sauvage, & deux ou trois autres especes de pins non moins communes. Le pin du *Canada* & le cyprès blanc, forment presque les deux tiers des arbres; on les confond de loin, car ils offrent également des sommets épointés en aiguilles; mais on les distingue bientôt à leur couleur, lorsqu'on en approche: le second est d'un verd beaucoup plus pâle que le premier: en général, la végétation des arbres est très-forte, & ils sont tous d'une grande taille.

Nous remarquâmes d'ailleurs peu de variétés dans les productions végétales; sans doute plusieurs n'avoient pas encore de bourgeons, à cette époque peu avancée du printemps. L'espace que nous examinâmes, fut tellement circonscrit, que quelques-unes sans doute échapperent à nos recherches. Nous trouvâmes autour des rochers & au bord des bois, des plants de fraises, des framboisiers & deux especes de groseillers, qui promettoient beaucoup de fruits, un petit nombre

d'aunes noirs, une efpece de laiteron, l'aparine une renoncule qui a de très-belles fleurs cramoifies, & deux fortes d'*anthericum*, la premiere qui a une large fleur orange, & la feconde une fleur bleue; des rofiers fauvages, qui commençoient à offrir des boutons, une quantité confidérable de jeunes poireaux à feuilles triangulaires, un petit gramen, du creffon qui croît au bord des ruiffeaux, & des *andromeda* en abondance : l'intérieur des bois nous préfenta des mouffes, des fougeres & deux efpeces de fous-arbriffeaux. Il y a fept ou huit différentes fortes de mouffes & feulement trois ou quatre fortes de fougere : les mouffes & les fougeres font en général les mêmes que celles de l'Europe & des parties connues de l'*Amérique*.

Si l'époque de notre relâche ne nous permit pas d'acquérir beaucoup de lumieres fur les productions végétales de ce diftrict de l'*Amérique*, les travaux auxquels nous fûmes condamnés, nous mirent dans l'impoffibilité de recueillir un grand nombre d'obfervations fur les animaux du pays. Le befoin d'eau nous ayant obligés de mouiller ici, les accidens imprévus qui nous y retinrent, nous laifferent peu de loifir pour ces recherches : nous fûmes contrains de nous occuper tous de la réparation des vaiffeaux, qui

1778. Avril.

étoit l'objet capital; car l'été approchoit, & le succès de l'expédition dépendoit de la diligence & de l'ardeur que nous mettrions dans les diverses campagnes qu'exigeoit de nous l'Amirauté. Nous ne pûmes entreprendre aucune excursion sur terre ou par eau, & comme nous étions à l'ancre au-dessous d'une Isle, nous ne vîmes dans les bois, que deux ou trois ratons, des martres & des écureuils. Quelques personnes de mon équipage, qui débarquerent un jour sur le Continent, apperçurent près de la côte, les traces d'un ours. Je suis donc réduit à parler des quadrupedes, d'après les peaux que nous apporterent les Naturels, & même elles étoient si mutilées dans les parties qui servent à reconnoître les especes, telles que les pattes, la queue & la tête, qu'il nous fut impossible d'établir notre opinion d'une maniere exacte. Au reste, les Sauvages nous en vendirent quelques-unes de si entieres, ou du moins de si reconnoissables, qu'elles ne nous laisserent aucun doute.

Ils nous offrirent sur-tout des peaux d'ours, de daims, de renards & de loups. Les premieres étoient abondantes; il y en avoit peu d'un grand volume, mais elles étoient, en général, d'un noir très-lustré. Nous apperçûmes moins de peaux de daims; celles-ci sembloient être le

Fallow Deer des Hiſtoriens de la *Caroline*, que M. Pennant croit d'une eſpece différente de la nôtre, & qu'il diſtingue par le nom de daim de la *Virginie*. (*a*) Les renards ſont en grande abondance, & ils offrent bien des variétés; pluſieurs des peaux étoient abſolument jaunes, & elles avoient la queue noire; d'autres étoient d'un jaune foncé ou rougeâtre, & entre-mêlées de noir : nous en remarquâmes quelques-unes d'un gris blanchâtre, ou couleur de cendre entre-mêlées auſſi de noir; nos gens leur donnoient indifféremment le nom de renard ou de loup, lorſque les peaux ſe trouvoient ſi mutilées, qu'on ne pouvoit pas reconnoître l'eſpece d'une maniere ſûre; nous nous procurâmes à la fin une peau de loup, qui avoit ſa tête, & elle étoit griſe. Indépendamment de la martre ordinaire, cette partie de l'*Amérique* offre la martre de pin & une troiſieme qui a la robe d'un brun plus clair & les poils plus groſſiers que les deux premieres; mais elle n'eſt pas auſſi commune, & ce n'eſt peut-être qu'une variété, effet de l'âge ou d'une cauſe accidentelle quelconque. On y rencontre des hermines; mais elles ſont rares &

(*a*) Voyez *Virginian Deer*. Pennant's Hiſt. Quad. Vol. I, N°. 46, & Arctic. Zool. N°. 6.

1778. Avril.

petites; la finesse de leur poil n'a rien de remarquable; elles sont d'une blancheur parfaite, si j'en excepte un ou deux pouces de l'extrémité de la queue. Les ratons & les écureuils sont de l'espece commune; mais les derniers, un peu plus petits que les nôtres, ont le long du dos une teinte de rouille plus foncée.

Il ne nous reste aucun doute sur l'espece des quadrupedes que je viens de décrire; mais il y en a deux dont nous ne pouvons parler avec la même certitude, nous ne vîmes que les peaux du premier, encore étoient-elles apprêtées ou tannées : elles servent d'habits aux Naturels en quelques occasions, & d'après leur grandeur & leur épaisseur, nous jugeâmes tous que c'étoient des peaux d'élans ou du *mouse deer*; (*a*) quelques-unes cependant avoient peut-être appartenu à des buffles. Nous conjecturâmes que l'autre animal, lequel n'est point du tout rare, est une espece de chat sauvage ou de *lynx* : la longueur de la peau, non comprise la tête, qui manquoit toujours, est d'environ deux pieds deux pouces; elle est couverte d'un très-beau poil follet, ou d'une très-belle fourrure d'un brun clair ou d'un jaune blanchâtre, entre-mêlée de longs poils

(*a*) Le daim couleur de souris.

noirâtres ſur le dos, où ils ſe trouvent plus courts & d'un blanc d'argent ſur les côtés, où ils ont plus de longueur; ils ſont de la couleur du poil follet ſur le ventre, où ils ſont les plus longs; mais les poils blanchâtres ou argent dominent ſi ſouvent, que la robe entiere en prend la teinte; la queue a trois pouces & une pointe noire. Les Naturels donnent à la peau entiere le nom de *Wanshee ;* vraiſemblablement ils appellent ainſi l'animal lui-même. La race des cochons, des chiens & des chevres, ne s'eſt pas encore établie ſur cette partie de l'*Amérique ;* les habitans ne paroiſſent avoir aucune connoiſſance de nos rats bruns, & lorſqu'ils en virent à bord de nos vaiſſeaux, ils leur donnerent le nom qu'ils donnent aux écureuils; ils appelloient nos chevres *Einéetla*; mais il eſt probable que c'eſt la dénomination dont ils ſe ſervent pour déſigner un jeune daim ou un faon.

Les baleines, les marſouins & les veaux marins furent les animaux de mer que nous apperçûmes en travers de la côte. Les derniers paroiſſoient être de l'eſpece commune, à en juger par les peaux que nous achetâmes; car leur couleur eſt argentée, jaunâtre, unie ou tachetée de noir. Le marſouin dont je parle ici, eſt le *phocena ;* j'ai cru devoir rapporter la loutre de mer à cette

1778. Avril.

classe, car elle vit presque toujours dans l'eau; si l'une de celles que nous vîmes, n'offroit pas quelque différence, il suffiroit de dire qu'elle est très-abondante, puisqu'elle est fort bien décrite par plusieurs Auteurs, qui ont consulté les Journaux des expéditions faites par les Russes, à l'Est du *Kamtchatka*. Nous doutâmes d'abord, que les peaux apportées à notre marché par les Naturels, fussent de cet animal, car rien ne l'indiquoit que la grandeur, la couleur & la finesse de la fourrure; mais peu de temps avant notre départ, nous achetâmes un de ces animaux bien entier, qui venoit d'être tué, & M. Webber le dessina : il étoit très-jeune, & il ne pesoit que vingt-cinq livres : il offroit un noir éclatant ou lustré; mais la plupart des poils étant blancs à la pointe, il offroit, au premier coup-d'œil, une teinte grisâtre : la face, le col & la poitrine étoient d'un blanc jaunâtre, ou d'un brun très-clair, qui, dans la plupart des peaux, se prolongeoit sur toute la longueur du ventre : chacune de ses mâchoires avoit six dents incisives; deux de celles de la mâchoire inférieure étoient très-petites & placées en-dehors, & à la base des deux dents du milieu. Il paroît différer sous ces rapports des loutres de mer qu'ont rencontré les Russes; il en différoit de plus, en ce qu'il n'avoit

n'avoit pas les orteils des pieds de derriere bordés d'une membrane. Nous crûmes remarquer plus de variétés dans la couleur des peaux, que ne le disent les Ecrivains qui ont décrit la loutre de mer d'après les Journaux des Russes : il est sûr que ces changemens de couleur ont lieu aux différentes époques de la vie. Les très-jeunes avoient le poil brun & la robe peu fournie au-dessous; mais on voyoit une quantité considérable de poils sur les individus, de la taille de celui que nous achetâmes, & que je viens de décrire. Lorsque les loutres ont acquis toute leur croissance, leur robe n'est plus noire; elles prennent une couleur d'un brun foneé ou de suie; mais elles ont alors une fourrure bien mieux fournie, où l'on apperçoit à peine quelques longs poils. D'autres, que nous supposâmes plus vieilles encore, étoient couleur de châtaigne, & nous remarquâmes très-peu de peaux, dont la couleur fût parfaitement jaune. La fourrure de ces animaux, ainsi que l'observent les relations des Russes, est sûrement plus douce & plus fine que celle d'aucun autre quadrupede, & la découverte de cette partie de l'*Amérique septentrionale*, où l'on rencontre un article de commerce si précieux, ne peut être une chose indifférente. (*a*)

(*a*) M. Coxe dit, d'après M. Pallas, que les

1778. Avril.

En général, les oiſeaux ſont rares, non-ſeulement quant aux diverſes eſpeces, mais quant au nombre des individus; ceux qu'on apperçoit, ſont ſi farouches, que, ſelon toute apparence, les Habitans du pays les pourſuivent ſans ceſſe, peut-être pour les manger, & à coup sûr pour s'emparer de leurs plumes, dont ils ont ſoin de ſe parer. J'ai remarqué, parmi les eſpeces qui fréquentent les bois, des corneilles & des corbeaux, qui reſſemblent en tout à la corneille & au corbeau d'*Angleterre*; un geai ou une pie bleue; les roitelets ordinaires, les ſeuls que nous ayons entendu chanter; la grive du Canada ou de paſſage, & une quantité d'aigles bruns, qui ont la tête & la queue blanches; quoiqu'ils paroiſſent ſur-tout fréquenter la côte, le mauvais temps les amene dans l'*Entrée*, & ils ſe perchent quelquefois ſur les arbres. Les gens du pays nous montrerent des portions de peau ou des peaux entieres ſéchées de quelques autres oiſeaux, & nous y diſtinguâmes une petite eſpece de faucon, un héron & l'*alcyon*, ou le

Ruſſes vendent aux Chinois, à *Kiachta*, de 80 à 100 roubles, ou de 16 à 20 livres ſterlings chacune, les peaux des vieilles loutres & de celles d'un moyen-âge. Voyez les nouvelles Découvertes des Ruſſes, par M. Coxe.

martin-pêcheur d'*Amérique*, à large crête; il y en a quelques-uns qui, je crois, ont été oubliés dans les Ouvrages ſur cette partie de l'Hiſtoire Naturelle, ou du moins qui diffèrent beaucoup des deſcriptions qu'on a publiées. J'indiquerai d'abord deux eſpeces de pics; l'un inférieur en grandeur à la grive, eſt noir dans la partie ſupérieure, il a des taches blanches ſur les ailes, la tête, le col & la poitrine cramoiſi, & le ventre couleur d'olive & jaunâtre; d'après ce dernier caractere, on doit peut-être l'appeller le pic à ventre jaune : l'autre, plus gros & bien plus élégant, eſt brun dans la partie ſupérieure; il offre des lignes noires ondoyantes, excepté autour de la tête; il a le ventre d'une teinte rougeâtre avec des taches rondes noires; il préſente ſur la poitrine une ſeule tache noire auſſi; il a le deſſous des ailes & le deſſous de la queue écarlate, le deſſus noirâtre, & une raie cramoiſie, ſe prolonge de l'angle de la bouche aſſez avant de chaque côté du col. J'en ai remarqué un troiſieme de l'eſpece du pinſon; celui-ci eſt de la groſſeur d'une linotte, couleur de ſuie foncée, & blanchâtre au-deſſous; il a la tête & le col noirs, & le bec blanc. Je ne dois pas oublier une guignette de la groſſeur d'un petit pigeon, d'un brun foncé dans la partie ſupérieure,

1778. Avril.

& blanc au-dessous, si j'en excepte le col & la poitrine; une large rayure blanche traverse ses ailes. Il y a aussi des colibris qui semblent différer des nombreuses especes déjà connues de ce joli petit animal, à moins qu'ils ne soient une variété du *Trochilus colubris* de Linnæus : peut-être que ceux-ci sont établis au Sud, & qu'ils se répandent au Nord, à mesure que la saison avance; car nous n'en apperçûmes point au commencement de notre relâche, & vers le temps de notre départ, les Naturels nous en apporterent une quantité considérable.

Les oiseaux de mer qui fréquentent les côtes, & les oiseaux de terre qui aiment à vivre sur les eaux, ne sont pas en plus grand nombre. Nous vîmes des quebrantahuessos, des goëlands & des nigauds en travers de la côte; les deux derniers fréquentent aussi l'*Entrée* : ils sont de l'espece commune, & les nigauds ne different pas de notre cormoran & de notre corneille d'eau. Nous rencontrâmes deux especes de canards sauvages; l'un noir à tête blanche, formoit des volées nombreuses; l'autre blanc, a le bec rouge, & il est plus gros que le premier. Nous remarquâmes aussi le gros *lumme* ou plongeon de nos mers du Nord. Nous vîmes en outre une fois ou deux des cygnes qui traversoient l'*Entrée* au Nord;

mais nous ne connoiſſons pas les lieux où ils ſe tiennent. Indépendamment de la premiere guignette que j'ai décrite, nous en trouvâmes ſur les côtes une ſeconde, qui eſt de la grandeur d'une alouette, & qui a beaucoup d'affinité avec la *Burre*, (*a*) & un pluvier, qui differe peu de notre alouette de mer commune.

Il y a plus de poiſſons que d'oiſeaux ; mais les eſpeces n'en ſont pas très-variées : diverſes circonſtances néanmoins donnent lieu de croire qu'elles le ſont davantage à certaines ſaiſons. Voici celles que nous trouvâmes en plus grand nombre ; le hareng ordinaire, dont la longueur excede à peine ſept pouces ; une eſpece moindre, qui eſt la même que l'anchoie & la ſardine, mais un peu plus groſſe ; une brême blanche ou couleur d'argent, & une ſeconde d'un brun doré, qui a une multitude de rayures étroites, bleues & longitudinales. Les harengs & les ſardines arrivent ſans doute en vaſtes radeaux & ſeulement à des époques fixes, ſelon leur habitude reconnue. Les deux eſpeces de brême dont je viens de parler, ſont enſuite les plus

(*a*) Je n'ai pu découvrir le nom que porte cet oiſeau dans l'Ornithologie Françoiſe, & j'ai conſervé le mot Anglois.

1778. Avril.

abondantes, & celles qui ont pris toute leur croissance, pesent au moins une livre. Parmi les poissons qui sont rares, j'indiquerai d'abord de petits *sculpins*, bruns, tels que celui qu'on trouve sur la côte de *Norwege;* un autre d'une teinte rouge brunâtre. Le poisson de gelée, (*a*) un quatrieme qui ressemble un peu au *bull head* (*b*) qui a la peau dure, & qui est dénué d'écailles. Les Naturels nous apporterent plusieurs fois, vers le temps de notre départ, une petite morue brunâtre, tachetée de blanc; un poisson rouge de la même grandeur, que quelques personnes de l'équipage dirent avoir vu dans le *détroit de Magellan*, & un troisieme qui differe peu de la *hake :* (*c*) on y trouve aussi une quantité considérable de ces poissons appellés *chimaerae*, auxquels quelques Auteurs donnent le nom de loups, de la grosseur du *pezegallo* ou du poisson éléphant, avec lequel

(*a*) Il y a dans l'Original *frost fish.*

(*b*) Le mot Anglois signifie *tête de taureau*, mais je ne sache pas qu'il y ait un poisson de ce nom dans l'Ychtyologie Françoise.

(*c*) C'est aux Naturalistes à consulter les livres Anglois, afin de connoître l'espece des quadrupedes, des oiseaux, des poissons & des plantes dont je n'ai pu découvrir le nom en François.

ils ont beaucoup de rapport. Les requins fréquentent auſſi l'*Entrée*, car les Naturels avoient des dents de cette eſpece de poiſſon, & nous vîmes des morceaux de rayes, qui ſembloient avoir fait partie d'un individu aſſez gros. Les autres animaux de mer, dont je dois faire mention ici, ſont une petite *méduſe* en forme de croix ; le poiſſon étoilé, qui differe peu des étoiles ordinaires ; deux petites eſpeces de crabes, deux autres que les Naturels nous apporterent, la premiere, d'une ſubſtance épaiſſe, compacte & gélatineuſe, & la ſeconde, une eſpece de tube ou de tuyau à membranes, qu'on détache probablement des rochers. Nous achetâmes d'ailleurs un jour une très-groſſe ſeche.

Il y a autour des rochers une multitude de groſſes moules, & beaucoup d'oreilles de mer, & nous vîmes ſouvent des coquilles de *chamae* unies, aſſez grandes. Il faut compter parmi les eſpeces plus petites, des *Trochi* de deux ſortes, un *murex* curieux, des vis ſtriés, & une limace, dont chacune, vraiſemblablement, eſt particuliere à cette contrée ; du moins je ne me ſouviens pas de les avoir vus par la même latitude, dans l'un ou l'autre hémiſphere. On y trouve de plus de petites petoncles unies, des lepas ; & des Sauvages étrangers qui arriverent près de nous,

1778. Avril.

portoient des colliers d'une petite *volute* ou *panamae* bleuâtre. Quelques-unes des moules ont une palme de longueur; plusieurs offrent d'assez grosses perles, mais les moules & les perles sont d'une vilaine forme & mal colorées. Il paroît qu'il y a du corail rouge dans l'*Entrée*, ou quelque part sur la côte, car nous en vîmes des morceaux ou des branches d'une assez grande épaisseur dans les pirogues des Naturels du pays.

Nous ne remarquâmes, dans les bois, parmi les animaux du genre des reptiles, que des serpens bruns, de deux pieds de longueur, qui ont des rayures blanchâtres sur le dos & sur les côtés, & qui ne font point de mal, puisque les Sauvages les tenoient souvent à la main; & des lésards d'eau, brunâtres : ces lésards ont la queue exactement pareille à la queue des anguilles, & ils fréquentoient les petites mares stagnantes qui sont autour des rochers.

La famille des insectes paroît être plus considérable : quoique la saison où ils se montrent ne fît que commencer, nous apperçûmes quatre ou cinq especes de papillons, qui n'avoient rien de particulier; un nombre assez grand de grosses abeilles, quelques-unes de nos teignes de groseilles, deux ou trois sortes de mouches, quelques escarbots & quelques mousquites qui étoient

peu incommodes, & qui pendant l'été doivent être plus multipliées & plus fatigantes dans un pays ſi rempli de bois.

1778. Avril.

Quoique nous ayons trouvé du fer & du cuivre dans cette partie de l'*Amérique*, il eſt difficile de croire que ces deux métaux viennent des mines du pays. Nous n'apperçûmes aucune eſpece de minerai, ſi j'en excepte une ſubſtance groſſiere & rouge, de la nature de la terre ou de l'ochre, dont les Naturels ſe ſervent pour ſe peindre le corps, & qui vraiſemblablement contient un peu de fer. Nous vîmes auſſi du fard blanc & du fard noir qu'ils emploient au même uſage; mais n'ayant pu nous en procurer des échantillons, je ne dirai pas préciſément quelle eſt leur compoſition.

Outre la pierre dure ou le rocher des montagnes & des côtes, qui renferme quelquefois des morceaux d'un quartz groſſier, nous trouvâmes parmi les Naturels, des ouvrages d'un granit noir, qui n'étoit remarquable ni par ſa dureté, ni par la fineſſe du grain; une pierre à aiguiſer, grisâtre, la pierre à raſoir ordinaire de nos Charpentiers, & des morceaux d'une ſeconde, noire, & peu inférieure à la pierre fine à aiguiſer : ces morceaux étoient plus ou moins groſſiers. Les Naturels ſe ſervent auſſi du *mica* à feuilles

1778. Avril.

tranſparentes, ou du verre de *ruſſie*, & d'une eſpece de ſubſtance martiale, brune & à feuilles, & ils nous apporterent quelquefois du cryſtal de roche aſſez tranſparent. Il eſt vraiſemblable qu'on trouve les deux premieres ſubſtances près de l'*Entrée*, car les Habitans nous parurent en avoir une quantité aſſez conſidérable ; mais le cryſtal de roche ſemble venir de plus loin, où il eſt très-rare, puiſque les Sauvages ne nous en vendirent qu'avec répugnance. Pluſieurs des morceaux étoient octangulaires, & nous jugeâmes que la main de l'ouvrier leur avoit donné cette forme.

La taille de ces Sauvages eſt au-deſſous de la taille ordinaire, mais ils ne ſont pas minces en proportion de leur petiteſſe ; ils ont le corps bien arrondi, ſans être muſculeux. Leurs membres potelés ne paroiſſent jamais acquérir trop d'embonpoint. Les vieillards ſont un peu maigres : le viſage de la plupart eſt rond & plein, il eſt large quelquefois, & il offre des joues proéminentes ; il eſt ſouvent très-comprimé au-deſſus des joues, où il ſemble s'abaiſſer bruſquement entre les tempes : leur nez applati à la baſe préſente de larges narines & une pointe arrondie : ils ont le front bas, les yeux petits, noirs, & plus remplis de langueur que de vivacité ; les

levres larges, épaiſſes & arrondies, les dents aſſez égales & aſſez bien rangées, quoiqu'elles ne ſoient pas d'une blancheur remarquable. En général, ils manquoient abſolument de barbe, ou ils en avoient une petite touffe peu fournie ſur la pointe du menton, ce qui ne provient d'aucune défectuoſité naturelle, mais de ce qu'ils l'arrachent plus ou moins; car quelques-uns d'entr'eux, & particuliérement les vieillards, portoient une barbe épaiſſe ſur tout le menton, & même des mouſtaches ſur la levre ſupérieure, leſquelles deſcendoient obliquement vers la mandibule inférieure. (*a*) Leurs ſourcils ſont peu fournis & toujours étroits, mais ils ont une

(*a*) Dans l'énumération des ſingularités les plus curieuſes de l'Hiſtoire Naturelle de l'eſpece humaine, on a cité les Peuplades de l'*Amérique*, qui, dit-on, manquent de barbe, tandis qu'ils ont une quantité conſidérable de cheveux. L'ingénieux Auteur des *Recherches philoſophiques ſur les Américains*; le Docteur Robertſon dans ſon *Hiſtoire d'Amérique*, &, en général, les Ecrivains dont l'autorité eſt la plus impoſante, donnent ce fait pour inconteſtable. Puiſque le Capitaine Cook le contredit, du moins en ce qui a rapport à la Peuplade d'*Amérique* avec laquelle il a eu des entrevues, à *Nootka*, n'eſt-il pas juſte d'engager les Auteurs dont je viens de parler, à examiner de nouveau la queſtion? On peut d'ailleurs citer d'autres témoins que M. Cook; le Capitaine

1778. Avril.

quantité confidérable de cheveux très-durs, très-forts, & fans aucune exception noirs, liffes, & flottans fur les épaules. Leur col eft court. La forme de leurs bras & de leur corps, n'a rien d'agréable ou d'élégant; elle eft même un peu groffiere. Leurs membres, en général, petits en

---

Carver à trouvé auffi de la barbe aux Sauvages établis dans l'intérieur du Continent de l'*Amérique*. « D'après des recherches très-multipliées & un examen bien attentif, dit-il, je puis, malgré le ref-» pect que j'ai pour l'autorité de M. de Paw & de » M. Robertfon fur d'autres points, déclarer que » leurs affertions font erronées, & qu'ils connoif-» fent, d'une maniere imparfaite, les ufages des » Indiens. Lorfque ces Peuples ont paffé l'âge de la » puberté, leur corps, dans leur état naturel, eft » couvert de poils, ainfi que celui des Européens. » Les hommes, il eft vrai, jugeant la barbe très-» incommode, fe donnent beaucoup de peine pour » s'en débarraffer, & on ne leur en voit jamais » que lorfqu'ils deviennent vieux, & qu'ils négli-» gent leur figure. — Les Nandoweffes & les Tribus » éloignées, l'arrachent avec des morceaux d'un » bois dur, qui forment des pincettes; ceux qui » communiquent avec les Européens, fe procurent » du fil d'archal, dont ils font une vis ou un tire-» bourre; ils appliquent cette vis fur leur barbe, & » en preffant les anneaux & en donnant une fecouffe » brufque, ils arrachent les poils qu'elles ont faifis. » *Voyages de Carver*, pag. 224 & 225 de l'Original.

proportion des autres parties, font courbés & mal-faits; ils ont de grands pieds d'une vilaine forme, & des chevilles du pied trop faillantes; ce défaut femble provenir de ce qu'ils s'affèient beaucoup fur leurs jarrets dans leurs pirogues & dans leurs maifons.

1778. Avril.

M. Maraden, qui cite auffi Carver, fait une remarque digne d'attention; il obferve que le mafque de l'armure de Montezuma, confervé à Bruxelles, a de très-larges mouftaches, & que les Américains n'auroient pas imité cet ornement, fi la Nature ne leur en eût offert le modele. Les obfervations, faites par M. Cook, fur la Côte Oueft de l'*Amérique Septentrionale*, jointes à celles de Carver dans l'intérieur de ce Continent, & confirmées par le mafque Mexicain dont on vient de parler, font plus que fuffifantes pour être de l'avis de M. Marfden, qui s'énonce d'une maniere fi modefte. « Sans les autorités nombreufes & refpectables, d'après lefquelles » on affure que les Naturels d'*Amérique* manquent naturellement de barbe, je penferois qu'on a adopté » trop à la hâte l'opinion commune fur ce fujet, & » que fi les Américains manquent de barbe à l'époque de l'âge mûr, c'eft parce qu'ils contractent de » bonne-heure l'habitude de l'arracher, ainfi que » les Infulaires de *Sumatra*. J'avoue qu'il me refteroit moins de doutes fur la jufteffe de cette opinion, fi l'on prouvoit qu'ils ne font pas dans l'ufage » de s'arracher la barbe, comme je le fuppofe. » *Hiftory of Sumatra*, pag. 39-40.

1778. Avril.

Nous n'avons pu deviner précifément la couleur de leur teint, parce que leur corps eft incrufté de peintures & de faletés, toutefois nous engageâmes quelques individus à fe bien nettoyer, & la blancheur de la peau de ceux-ci, égaloit prefque la blancheur de la peau des Européens ; mais elle offroit la nuance pâle des peuples du midi de l'*Europe*. Leurs enfans, dont la peau n'avoit jamais été couverte de peintures, égaloient les nôtres en blancheur. Quelques-uns des jeunes gens, comparés au gros du peuple, ont la phyfionomie affez agréable, mais il paroît que c'eft uniquement l'effet de cette teinte vermeille, naturelle à la jeuneffe, & lorfqu'ils font arrivés à un certain âge, leur vifage n'offre plus rien de particulier. En tout, l'uniformité de la phyfionomie des individus de la nation entiere, eft très-remarquable ; elle manque toujours d'expreffion, & elle annonce des efprits lourds & flegmatiques.

Les femmes ont à-peu-près la même taille, le même teint, & les mêmes proportions que les hommes ; il n'eft pas aifé de les reconnoître, car on ne leur trouve pas cette délicateffe de traits qui diftingue le fexe dans la plupart des contrées, & à peine en vîmes-nous une feule, parmi les jeunes, qui pût avoir la moindre prétention à la beauté.

Leur vêtement ordinaire eſt un habit ou un manteau de lin, garni à l'extrémité ſupérieure d'une bande étroite de fourrure, & à l'extrémité inférieure de franges ou de glands. Il paſſe ſous le bras gauche; & il eſt attaché ſur le devant de l'épaule droite avec un cordon; un autre cordon l'aſſujettit par-derriere; ainſi les deux bras ſont en liberté; il couvre le côté gauche, & ſi j'en excepte les parties flottantes des bordures, il laiſſe le côté droit ouvert, à moins qu'une ceinture (d'une natte groſſiere ou de poil) ne le ſerre autour des reins, ce qui arrive ſouvent. Par-deſſus ce premier manteau qui dépaſſe le genou, ils portent un autre petit manteau de la même ſubſtance, également garni de franges à la partie inférieure. Celui-ci reſſemble à un plat rond couvert; il offre dans le milieu un trou de la grandeur néceſſaire pour recevoir la tête, & repoſant ſur les épaules, il cache les bras juſqu'aux coudes & le corps juſqu'à la chûte des reins. Leur tête eſt couverte d'un chapeau, de la forme d'un cône tronqué, ou de celle d'un pot de fleur; ce chapeau eſt d'une belle natte: une houppe arrondie & quelquefois en pointe, ou une touffe de glands de cuir, le décore fréquemment au ſommet, & on l'attache ſous le menton, afin que le vent ne l'emporte pas.

1778. Avril.

Outre le vêtement que je viens de décrire, & qui eſt commun aux deux ſexes, les hommes portent ſouvent une peau d'ours, de loup ou de loutre de mer, dont les poils ſont en dehors; ils l'attachent comme un manteau, près de la partie ſupérieure, & ils la placent quelquefois ſur le devant de leur corps, & d'autres fois ſur le derriere. Lorſque le ciel eſt pluvieux, ils jettent une natte groſſiere ſur leurs épaules. Ils ont auſſi des vêtemens de poils, dont néanmoins ils ſe ſervent peu. En général, ils laiſſent flotter leurs cheveux; mais, lorſqu'ils n'ont point de chapeau, pluſieurs d'entr'eux les nouent en touffe au ſommet de la tête. En tout, leur vêtement eſt commode, & il ne manqueroit pas d'élégance s'ils le tenoient propre; mais comme ils barbouillent ſans ceſſe leur corps d'une peinture rouge, tirée d'une ſubſtance groſſiere de la nature de l'argile ou de l'ochre, mêlée avec de l'huile, leur habit a une odeur rance, très-déſagréable & il ſe graiſſe extrêmement. Il annonce la ſaleté, & la miſere; & ce qui dégoûte encore davantage, leur tête & leurs vêtemens ſont pleins de poux, qu'ils prennent & qu'ils mangent avec beaucoup de tranquillité.

Quoique leurs corps ſoient toujours couverts d'une peinture rouge, ils ſe barbouillent fréquemment

quemment le viſage d'une ſubſtance noire, rouge & blanche, afin que leur figure produiſe plus d'effet : quand ils ont cette derniere en luminure, leur mine eſt pâle & affreuſe, & on a de la peine à les regarder. Ils parſement cette peinture d'un *mica* brun, qui la rend plus éclatante. Le lobe des oreilles de la plupart d'entr'eux eſt percé d'un aſſez grand trou, & de deux autres plus petits; ils y ſuſpendent des morceaux d'os, des plumes montées ſur une bande de cuir, de petits coquillages, des faiſceaux de glands de poil, ou des morceaux de cuivre, que nos grains de verre ne purent jamais ſupplanter. La cloiſon du nez de pluſieurs offre un trou, dans lequel ils paſſent une petite corde; d'autres y placent des morceaux de fer, d'airain ou de cuivre, qui ont preſque la forme d'un fer-à-cheval, mais dont l'ouverture eſt ſi étroite, qu'elle preſſe doucement la cloiſon, de ſes deux pointes : cet ornement tombe ainſi ſur la levre ſupérieure. Ils employoient à cet uſage les anneaux de nos boutons de cuivre qu'ils achetoient avec empreſſement. Leurs poignets ſont garnis de bracelets ou de grains blancs, qu'ils tirent d'une eſpece de coquillage, de petites lanieres de cuir ornées de glands, ou d'un large bracelet d'une ſeule piece & d'une matiere noire & luiſante, de la nature

de la corne. La cheville de leurs pieds eſt ſouvent couverte d'une multitude de petites bandes de cuir, & de nerfs d'animaux qui la groſſiſſent beaucoup.

1778. Avril.

Tel eſt leur vêtement & leur parure de tous les jours; mais ils ont des habits & des ornemens qu'ils ſemblent réſerver pour les occaſions extraordinaires : ils les mettent lorſqu'ils ſont des viſites de cérémonie, & lorſqu'ils vont à la guerre. Ils ont, par exemple, des peaux de loup ou d'ours, qui s'attachent ſur le corps de la même maniere que leur habit accoutumé; elles ſont garnies de bandes de fourrures ou de lambeaux de l'étoffe de poil qu'ils fabriquent eux-mêmes : la garniture offre divers deſſins aſſez agréables. Ils les portent ſéparément, ou par-deſſus leurs *autres habits*. Lorſqu'ils les portent ſéparément, l'ajuſtement de leur tête le plus commun, eſt compoſé d'oſier, ou d'écorce à demi-battue : leur chevelure eſt ornée en même-temps de larges plumes, & en particulier de plumes d'aigle, ou elle eſt entiérement couverte de petites plumes blanches. Leur viſage eſt peint de toute ſorte de façons; les parties ſupérieures & les parties inférieures offrent différentes couleurs, qu'on prendroit pour autant de balafres récentes, ou bien il eſt barbouillé d'une eſpece

de ſuif mêlé avec de la peinture, appliquée ſur la peau de maniere qu'elle forme un grand nombre de figures régulieres, & qu'elle reſſemble à un ouvrage de ſculpture. Quelquefois encore leur chevelure eſt diviſée en petits paquets attachés avec un fil, & ſéparés aux extrémités par des intervalles d'environ deux pouces : pluſieurs la lient parderriere, ſelon notre uſage, & ils y placent des rameaux du *Cypreſſus thyoides*. Dans cet attirail, ils ont une mine vraiment ſauvage, & vraiment groteſque : elle devient plus bizarre encore & plus terrible, lorſqu'ils prennent ce que l'on peut appeller leur *équipage monſtrueux*. Cet équipage monſtrueux eſt compoſé d'une multitude infinie de maſques de bois ſculptés, qui ſe poſent ſur le viſage, ou ſur la partie ſupérieure de la tête ou du front; les uns repréſentent une tête d'homme, & on y remarque des cheveux, de la barbe & des ſourcils; d'autres repréſentent des têtes d'oiſeaux, & en particulier des aigles & des quebrantahueſſos; & un grand nombre des animaux terreſtres ou marins, tels que des loups, des aigles, des marſouins, &c. En général, ces figures excedent la grandeur naturelle; elles ſont peintes, & ſouvent parſemées de morceaux de *mica* foliacé, qui leur donnent de l'éclat, & qui en augmentent

la difformité. Ce n'eſt pas tout ; ils attachent 1778. Avril. ſur la même partie de la tête de gros morceaux de ſculpture qui reſſemblent à la proue d'une pirogue, qui ſont peints de la même maniere, & qui ſe projettent en ſaillie à une diſtance conſidérable. Ils ſont ſi paſſionnés pour ces déguiſemens, que l'un des Sauvages, qui n'avoit point de maſque, mit ſa tête dans un chauderon d'étain qu'il venoit de recevoir de nous. J'ignore ſi la Religion entre pour quelque choſe dans cette maſcarade extravagante ; s'ils l'emploient dans leurs fêtes, ou pour intimider les ennemis par leur aſpect effrayant, lorſqu'ils marchent au combat ; ou enfin ſi c'eſt un moyen d'attirer les animaux, quand ils vont à la chaſſe : mais on peut conclure que ſi des Voyageurs, dans un ſiecle ignorant & crédule, où l'on ſuppoſoit l'exiſtence d'une foule de choſes peu naturelles ou merveilleuſes, avoient rencontré un certain nombre de Sauvages ainſi équipés, & s'ils ne les avoient pas examinés d'aſſez près, ils n'auroient pas manqué de croire, & dans leurs relations, ils n'auroient pas manqué de faire croire aux autres qu'il exiſtoit une race d'êtres, tenant de la nature de la bête & de celle de l'homme ; ils ſe feroient trompés d'autant plus aiſément, qu'outre des têtes d'animaux ſur des épaules

d'homme, ils auroient vu les corps entiers de ces especes de monstres couverts de peaux de quadrupedes. (*a*)

1778. Avril.

Le seul habit spécialement destiné à la guerre, que nous ayons observé parmi les Naturels de *Nootka*, est un manteau de cuir, double & très-épais, qui nous parut être une peau d'élan ou de buffle, tannée. Ils l'attachent de la maniere ordinaire; & il est d'une telle forme, qu'il peut couvrir la poitrine jusqu'au col, & descendre en même-temps jusqu'aux talons : il est quelquefois chargé de peintures qui offrent divers compartimens assez agréables; non-seulement il est assez fort pour résister aux traits, mais selon ce que les Sauvages nous dirent par signes, les piques elles-mêmes ne peuvent le percer : ainsi, on doit le regarder comme leur cotte de maille, ou comme une armure défensive très-complette. Quand ils vont se battre, ils portent quelquefois une espece de manteau de cuir, revêtu de sabots de daims, disposés horizontalement, & suspendus à des lanieres de cuir couvertes de plumes; & dès

(*a*) La réflexion de M. Cook offre une excellente apologie aux admirateurs d'Hérodote en particulier, sur ses Contes merveilleux de cette espece. *Note de l'Editeur.*

qu'ils ſe remuent, ils produiſent un bruit fort, 1778. Avril. preſque égal à celui d'une multitude de petites cloches. Je ne ſais ſi cette partie de leur ajuſtement a pour objet d'inſpirer la terreur à leurs ennemis, ou ſi c'eſt un de ces bizarres ornemens qu'ils ont inventés pour les jours d'appareil; car nous aſſiſtâmes à un de leurs concerts dirigé par un homme qui étoit revêtu de ce manteau, & qui portoit un maſque ſur le viſage.

On ne peut voir ſans une ſorte d'horreur, ces Sauvages chargés du ſol attirail que je viens de décrire; mais lorſqu'ils ne ſont pas équipés de cette maniere, lorſqu'ils portent leurs habits ordinaires, & qu'ils gardent leur allure naturelle, leur phyſionomie n'offre pas la moindre apparence de férocité; ils paroiſſent au contraire d'un caractere paiſible, flegmatique & indolent. Ils ſemblent dénués de cette vivacité ſi agréable dans le commerce de la vie. S'ils manquent de réſerve, ils ſont loin d'être babillards; leur gravité eſt peut-être un effet de leur diſpoſition habituelle, plutôt que d'un ſentiment de convenance, ou la ſuite de leur éducation; car, dans les momens où ils ont le plus de fureur, ils paroiſſent incapables de s'exprimer complétement par leur langage ou par leurs geſtes.

Les diſcours qu'ils prononcent, lorſqu'ils ont

entr'eux des altercations & des disputes, ou lorsqu'ils veulent exposer leurs sentimens d'une maniere publique, en d'autres occasions, ne sont guères composés que de phrases très-courtes, ou plutôt de mots détachés, répétés avec énergie, toujours sur le même ton & avec le même degré de force. Chacune de ces phrases & chacun de ces mots est accompagné d'un seul geste, qui consiste à jetter le corps entier un peu en avant, tandis que les genoux se plient, & que les bras pendent sur les côtés.

Puisqu'ils apporterent à notre marché des crânes & des ossemens humains, on n'a que trop de raison de croire qu'ils traitent leurs ennemis avec une cruauté féroce : mais ce fait indique plutôt un rapport général avec le caractere de presque toutes les Tribus non civilisées, dans chaque siecle & dans chaque partie du globe, qu'une inhumanité particuliere, dont on doive leur faire des reproches. Nous n'eûmes pas lieu de juger défavorablement de leurs dispositions à cet égard; ils paroissent avoir de la docilité, de la politesse naturelle & de la bonté. Quoique d'un tempérament flegmatique, les injures les mettent en fureur, & comme la plupart des gens emportés, ils oublient aussi promptement le mal qu'on leur a fait. Je ne me suis jamais apperçu

1778. Avril.

que ces accès de colere portaſſent ſur d'autres que ſur les parties intéreſſées. Quand ils avoient des querelles entr'eux, ou avec quelques-uns d'entre nous, les ſpectateurs qui ne ſe mêloient point de la diſpute, conſervoient autant d'indifférence, que s'ils n'avoient pas ſu de quoi il s'agiſſoit. Si l'un d'eux pouſſoit des cris de rage ou de gronderie, ce que j'ai vu ſouvent, ſans pouvoir découvrir la cauſe & l'objet de ſon déplaiſir, aucun de ſes compatriotes ne faiſoit attention à lui. Ils ne laiſſent échapper dans ces occaſions aucun ſigne de frayeur, mais ils paroiſſent déterminés à punir l'inſulte, quoi qu'il puiſſe en arriver : lors même que la querelle nous regardoit, notre ſupériorité ne leur inſpiroit point du tout de crainte; & ils montroient contre nous la même ardeur de vengeance, que contre leurs Compatriotes.

Leurs autres paſſions, & en particulier la curioſité, ſemblent engourdies à bien des égards: car peu d'entr'eux témoignerent le deſir de voir & d'examiner des choſes qu'ils ne connoiſſoient en aucune maniere, & qui auroient excité leur ſurpriſe & leur étonnement, s'ils reſſentoient l'envie de s'inſtruire : ils ne chercherent jamais qu'à ſe procurer les articles qu'ils connoiſſoient, & dont ils avoient beſoin ; ils regardoient toutes

les autres choſes avec une indifférence parfaite. Notre figure, notre accoutrement & nos manieres, ſi peu ſemblables aux leurs, la forme & la grandeur extraordinaire de nos vaiſſeaux, ne parurent ni exciter leur admiration, ni fixer leur attention.

1778. Avril.

On doit peut-être attribuer cette inſouciance à leur pareſſe, qui ſemble fort grande. D'un autre côté, ils paroiſſent ſuſceptibles, à certains égards, des paſſions tendres; car ils aiment extrêmement la muſique : celle qu'ils ſont eſt grave & ſérieuſe, mais touchante. Ils gardent la meſure la plus exacte dans leurs chants, auxquels une multitude d'hommes prend part, ainſi que je l'ai déjà dit, en parlant de ceux qu'ils exécuterent dans leurs pirogues, afin de nous amuſer. Leurs airs ont ordinairement de la lenteur & de la gravité; mais leur muſique n'eſt pas reſſerrée dans des bornes auſſi étroites que celle de la plupart des Nations ſauvages; les variations en ſont très-nombreuſes & très-expreſſives, & elles offrent des cadences, & une mélodie d'un effet agréable. Outre leurs concerts en regle, un ſeul homme chante ſouvent des airs détachés qui ſont auſſi ſur un ton grave; & pour marquer la meſure, il frappe ſa main contre ſa cuiſſe. Leur Muſique a quelquefois un autre caractere;

1778. Avril.

car nous entendîmes, à diverſes repriſes, des ſtances qui étoient d'un ton plus gai & plus animé, & même qui avoient quelque choſe de comique.

Un grelot & un petit ſifflet d'environ un pouce de longueur, & avec lequel on ne peut faire aucune variation, puiſqu'il n'a qu'un ton, ſont les ſeuls inſtrumens de Muſique que j'ai obſervés parmi eux. Ils ſe ſervent du grelot lorſqu'ils chantent; mais je ne ſais pas dans quelles occaſions ils emploient leur ſifflet, à moins que ce ne ſoit quand ils prennent un accoutrement qui leur donne la figure de quelques animaux particuliers, & qu'ils s'efforcent d'en imiter les hurlemens & les cris. Je vis, un jour, un des Sauvages, revêtu d'une peau de loup, dont la tête étoit au-deſſus de la ſienne, & qui, pour imiter cet animal, pouſſoit des ſons avec un ſifflet qu'il avoit dans ſa bouche. La plupart des grelots ont la forme d'un oiſeau, le ventre renferme un petit nombre de cailloux, & la queue tient lieu de manche; ils en ont néanmoins qui reſſemblent davantage aux grelots de nos enfans.

Quelques-uns de ceux qui vinrent à notre marché, laiſſèrent voir de la diſpoſition pour la friponnerie; ils vouloient emporter nos marchandiſes ſans rien donner en retour; mais, en général,

cela n'arrivoit guères, & nous eûmes bien des raiſons de dire qu'ils mettent de la loyauté dans le commerce. Toutefois ils deſiroient ſi vivement d'obtenir du fer & du cuivre, ou tout autre métal, que peu d'entr'eux eurent la force de réſiſter à l'envie de voler cet article précieux, quand ils en trouverent l'occaſion. Les Habitans des Iſles de la mer du Sud, ainſi qu'on le voit, par un grand nombre de traits rapportés dans ce Journal, nous voloient tout ce qui leur tomboit ſous la main, ſans jamais examiner ſi leur proie leur ſeroit inutile ou de quelque uſage. La nouveauté des objets ſuffiſoit ſeul pour les déterminer à mettre en œuvre toute ſorte de moyens indirects afin d'effectuer leur vol; d'où il réſulte qu'ils étoient excités par une curioſité enfantine, plutôt que par une diſpoſition mal-honnête. On ne peut juſtifier de la même maniere les Naturels de l'Entrée de *Nootka*, qui envahirent nos propriétés; ils étoient voleurs dans toute la force du terme, car ils ne nous déroberent que les choſes dont ils pouvoient tirer parti, & qui avoient à leurs yeux une valeur réelle. Heureuſement pour nous, ils n'eſtimoient que nos métaux. Ils ne toucherent jamais ni à notre linge, ni à d'autres choſes de cette eſpece, que nous pouvions laiſſer la nuit à terre, ſans nous donner

1778. Avril.

la peine de les garder : La cause qui les excitoit à nous piller, doit produire habituellement le même effet; aussi avons-nous bien des raisons de croire que le vol est très-commun parmi eux, & qu'il donne sur-tout lieu à leurs querelles, dont nous vîmes plus d'un exemple.



CHAPITRE III.

Maniere dont les Habitans de Nootka *conſtruiſent leurs maiſons. Deſcription de l'intérieur de ces maiſons. Meubles & uſtenſiles. Figures de bois. Occupations des hommes. Occupations des femmes. Nourritures animales & végétales. Maniere de les préparer. Armes. Manufactures & Arts méchaniques. Sculpture & Peinture. Pirogues. Attirail de pêche & de chaſſe. Outils de fer : comment ce métal s'eſt introduit ici. Remarques ſur la Langue. Petit Vocabulaire. Obſervations aſtronomiques & nautiques faites dans l'Entrée de* Nootka.

1778. Avril.

IL ne paroît pas y avoir dans l'*Entrée*, d'autres bourgades ou villages, que les deux dont j'ai parlé plus haut. On peut, avec aſſez d'exactitude, évaluer le nombre des Habitans d'après celui des pirogues qui environnerent les vaiſſeaux, le lendemain de notre arrivée : elles montoient à environ 100, qui, en prenant un terme moyen très-bas, contenoient cinq perſonnes chacune;

1778. Avril.

mais comme nous y vîmes très-peu de femmes, de vieillards, d'enfans, ou de jeunes gens, je crois adopter une évaluation foible & non pas exagérée, en fuppofant quatre fois plus de monde, ou deux mille ames dans les deux bourgades.

Le Village qui eft à l'Oueft de l'*Entrée*, fe trouve fur la croupe d'un terrein élevé, dont la pente eft affez rapide depuis la greve, jufqu'au bord du bois, c'eft-à-dire dans l'efpace où il eft fitué.

Les maifons font difpofées fur trois lignes, qui s'élevent par degrès l'une au-deffus de l'autre; les plus grandes fe trouvent fur le devant. Ces efpeces de rues font interrompues ou féparées à des diftances irrégulieres, par des fentiers étroits qui menent à la partie fupérieure; mais les chemins qui fe prolongent dans la direction des maifons entre les rues, font beaucoup plus larges. Quoiqu'il y ait quelque apparence de régularité dans cet arrangement, les maifons particulieres n'en offrent aucun; car, malgré les divifions faites par les fentiers, qui menent du bas en haut, il n'y a point de divifion réguliere ou complette, en-dehors ou en-dedans, qui fépare les divers appartemens de cette file de cabanes, dont la conftruction eft bien groffiere. Ce font de très-

longues & de très-larges planches (*a*), dont les bords portent fur ceux de la planche voifine, & qui font attachées ou liées çà & là, avec des bandes d'écorce de pin; elles fe trouvent appuyées en-dehors contre de minces poteaux, ou plutôt des perches placées à des diftances confidérables; mais en-dedans, il y a des poteaux plus gros, pofés de travers. Les côtés & les extrémités ont fept à huit pieds de hauteur; le derriere étant un peu plus élevé, les planches qui forment le toit, penchent en avant, & elles font mobiles, de maniere qu'on peut, en les rapprochant, écarter la pluie, ou, lorfque le temps eft beau, les féparer, & laiffer par-là entrer le jour, & donner une iffue à la fumée. En tout, elles offrent un afyle miférable, & elles annoncent peu d'adreffe ou de foin; car quoique les planches de côté foient jointes en quelques endroits, d'une maniere affez exacte, elles font abfolument ouvertes en d'autres, & il n'y a point

1778. Avril.

(*a*) Les habitations des Naturels établis fur cette Côte de l'*Amérique*, plus au Nord, à l'endroit où l'équipage de Behring débarqua en 1741, paroiffent reffembler à celles de *Nootka* : Voici la defcription qu'en fait Muller. " Les cabanes étoient de bois, revêtues de planches bien unies & même échancrées » en quelques endroits. » Muller, *Découvertes*, p. 255.

1778. Avril.

de portes : on n'y arrive que par un trou, où la longueur inégale des planches a laiſſé par haſard une ouverture : quelquefois deux ou trois des planches ne ſont pas poſées de toute leur longueur, & elles préſentent un eſpace ouvert de deux pieds, qui ſert d'entrée. Les Naturels pratiquent auſſi dans les flancs, des trous ou des fenêtres par leſquelles ils regardent; mais la forme de ces fenêtres n'a aucune eſpece de régularité, & elles ſont couvertes de morceaux de natte, qui écartent la pluie.

Lorſqu'on eſt dans l'intérieur, ſouvent on voit, ſans interruption, d'une extrémité à l'autre de cette file de cabanes. Quoiqu'il y ait en général des commencemens, ou plutôt des traits de ſéparation pour la commodité des différentes Familles, ces eſpeces de diviſion n'interceptent pas la vue, & elles n'offrent ſouvent que des morceaux de planche, qui ſe prolongent de côté, vers le milieu de l'habitation ; ſi elles étoient achevées, le tout pourroit être comparé à une longue écurie, qui offre une double rangée de poſtes & un large paſſage dans le milieu : chacune préſente, près des côtés, un petit banc de planches, élevé de cinq ou ſix pouces ſur le niveau du plancher, & couvert de nattes, qui ſervent à la Famille de ſieges & de lits. La longueur

longueur de ces bancs eſt ordinairement de ſept ou huit pieds, & leur largeur de quatre ou cinq. L'endroit où on fait le feu, qui eſt ſans âtre & ſans cheminée, ſe trouve au milieu du plancher entre les bancs. Il y avoit dans une maiſon, qui étoit à l'extrémité d'une rue du milieu, & preſque entiérement ſéparée des autres, par une cloiſon élevée, bien exacte, & la plus réguliere que j'aie jamais vue, quant au deſſin, quatre de ces bancs, occupés chacun par une Famille particuliere; ils étoient placés dans les coins, ſans que des planches marquaſſent aucune ſéparation, & le milieu de la cabane paroiſſoit commun aux quatre Familles.

1778. Avril.

Un grand nombre de caiſſes & des boîtes de toutes les dimenſions, qui ſont ordinairement entaſſées les unes ſur les autres, près des côtés ou des extrémités de la maiſon, & qui contiennent leurs habits de rechange, leurs fourrures, leurs maſques, & les autres choſes auxquelles ils mettent du prix, compoſent ſur-tout leur ameublement. Quelques-unes de ces caiſſes ſont doubles, & alors la premiere eſt ſurmontée d'une ſeconde, qui lui ſert de couvercle; pluſieurs ont un couvercle attaché avec des lanieres de cuir; nous en remarquâmes de plus grandes, qui avoient un trou quarré, taillé dans la partie ſupérieure, par

1778. Avril.

lequel ils mettent ou ils ôtent les choses qu'ils y renferment. Elles sont souvent peintes en noir, & garnies de dents de divers animaux, ou ornées d'une frise, & de figures d'oiseaux & de quadrupedes : des seaux ou baquets quarrés ou oblongs, dans lesquels ils gardent de l'eau & diverses choses, des coupes & des jattes de bois rondes, de petits augets de bois d'environ deux pieds de long & de peu de profondeur, dans lesquels ils mangent; des paniers d'osier, des sacs de natte, *&c.* forment à-peu-près le reste des meubles de leurs menages. Leur attirail de pêche, ainsi que tous leurs effets, se trouvent épars à terre, ou suspendus en différentes parties de la maison, mais sans aucun ordre; l'intérieur des cabanes n'offre que de la confusion; les bancs qui servent de lits, sont les seuls endroits tenus avec quelque soin; on y voit des nattes plus propres & plus belles, que celles sur lesquelles ils s'asseient ordinairement dans leurs pirogues.

La mal-propreté, & la puanteur de leurs habitations, égalent au moins le désordre qu'on y remarque; ils y sechent, & ils y vuident leurs poissons, dont les entrailles mêlées aux os & aux fragmens, qui sont la suite des repas, & à d'autres vilainies, offrent des tas d'ordures qui, je crois, ne s'enlevent jamais, à moins que,

devenus trop volumineux, ils n'empêchent de marcher. En un mot, leurs cabanes ſont auſſi ſales que des étables de cochons; on reſpire par-tout, dans les environs, une odeur de poiſſon, d'huile & de fumée.

1778. Avril.

Malgré ce déſordre & ces ordures, la plupart des maiſons ſont ornées de mauvaiſes ſtatues. Ce ſont tout uniment des troncs de gros arbres, de quatre ou cinq pieds de hauteur, dreſſés ſéparément, ou par couples, à l'extrémité ſupérieure de la cabane: le haut repréſente un viſage d'homme; les bras & les mains ſe trouvent taillés dans les côtés, & peints de différentes couleurs; l'enſemble offre une figure vraiment monſtrueuſe. Ils appelloient ces ſtatues du nom général de *Klumma*, & de celui de *Natchkoa* & de *Matſeeta*, deux d'entr'elles, qui étoient en face l'une de l'autre, à la diſtance de trois ou quatre pieds, & que nous vîmes dans l'une des maiſons. M. Webber a deſſiné l'intérieur de l'une de ces habitations, & la gravure en donnera une idée plus exacte, que je ne pourrois la donner ici. Les ſtatues étoient couvertes d'une natte, que les Naturels ne ſe ſoucioient point du tout d'ôter; & lorſqu'ils conſentirent à les découvrir, ils nous en parlerent toujours d'une maniere très-myſtérieuſe. Il paroît qu'ils ſont dans l'uſage de leur

1778. Avril.

faire quelquefois des offrandes; nous le crûmes du moins, sur différens signes, par lesquels ils semblerent nous inviter à leur offrir quelque chose. (*a*) D'après ces observations, nous pensâmes assez naturellement qu'elles représentent leurs dieux, ou qu'elles ont rapport à leur religion, ou aux superstitions du pays; au reste, nous eûmes des preuves du peu de cas qu'ils en font, car avec une très-petite quantité de fer ou de cuivre, j'aurois pu acheter tous les dieux du village, si toutefois les statues dont je parle étoient des dieux : on me proposa d'acheter chacune de

(*a*) Il paroît que M. Webber fut obligé de réitérer souvent ses offrandes, avant qu'on voulût lui permettre d'achever son dessin. Voici des détails qu'il nous a communiqués lui-même. « Après avoir dessiné » une vue générale de leurs habitations, je voulus » dessiner aussi l'intérieur de l'une des cabanes, afin » d'avoir assez de matériaux pour donner une idée » parfaite de la maniere de vivre des Naturels de » l'*Entrée de Nootka*. Je ne tardai pas à en décou» vrir une propre à mon objet. Tandis que je m'oc» cupois de ce travail, un homme s'approcha de » moi tenant un grand couteau à la main. Il parut » fâché lorsqu'il vit mes yeux fixés sur deux statues » d'une proportion gigantesque, peintes à la maniere » du pays, & placées à une extrémité de l'apparte» ment; comme je fis peu d'attention à lui, & que » je continuai mon ouvrage, il alla tout de suite

celles que je vis, & j'en achetai en effet deux ou trois petites.

1778. Avril.

La pêche & la chasse des animaux de terre & de mer, destinées à la subsistance des familles, paroissent être la principale occupation des hommes; car nous ne les vîmes jamais travailler dans l'intérieur des maisons : les femmes au contraire y fabriquoient des vêtemens de lin ou de laine, & elles y préparoient des sardines; elles les y apportent aussi du rivage, dans des paniers d'osier, lorsque les hommes les ont déposées sur la greve, au retour de la pêche. Elles montent de petites pirogues, & elles recueillent des moules

» chercher une natte, qu'il plaça de maniere à m'ôter la vue des statues. Etant à-peu-près sûr que je ne trouverois plus une occasion d'achever mon dessin, & mon projet ayant quelque chose de trop intéressant pour y renoncer, je crus devoir acheter la complaisance de cet homme. Je lui offris un des boutons de mon habit; ce bouton étoit de métal, & je pensai qu'il seroit bien-aise de l'avoir. Mon bouton produisit l'effet que j'en espérois; car le Sauvage enleva la natte, & il me permit de reprendre mes crayons. J'eus à peine tiré quelques traits, qu'il revint couvrir de nouveau les statues avec sa natte : il répéta sa manœuvre, jusqu'à ce que je lui eus donné un à un tous mes boutons, & lorsqu'il s'apperçut qu'il m'avoit complétement dépouillé, il ne s'opposa plus à ce que je desirois. »

& divers coquillages; elles vont peut-être en mer en d'autres occaſions, puiſqu'elles manœuvrent les embarcations avec autant de dextérité que les hommes : quand ceux-ci ſe trouvent ſur la même pirogue, ils ne paroiſſent pas avoir beaucoup d'attention pour elles; ils ne propoſent point de manier eux-mêmes la pagaie ; & ils ne leur témoignent d'ailleurs ni égards ni tendreſſe. La claſſe des jeunes gens nous parut être la plus indolente & la plus oiſive ; nous les rencontrions en grouppes ſéparés, qui ſe vautroient au ſoleil, ou qui, ſemblables aux cochons, ſe rouloient dans le ſable, abſolument nuds. Mais il ne faut attribuer qu'aux hommes ce mépris de la décence : les femmes étoient toujours vêtues, & elles ſe conduiſoient avec la plus grande honnêteté; elles ne s'écarterent jamais de la pudeur & de la modeſtie convenables à leur ſexe ; ces qualités ſont d'autant plus dignes d'éloges, que les hommes ne ſemblent pas ſuſceptibles de honte. Il eſt impoſſible toutefois qu'une ſeule viſite de quelques heures, (car la premiere ne doit pas être comptée) ait pu nous procurer des informations bien exactes ſur leur maniere de vivre, & leurs occupations habituelles : il y a lieu de croire que la Bourgade entiere ſuſpendit à notre arrivée la plupart de ſes travaux, & que notre préſence

changea la maniere d'être de ces Sauvages dans l'intérieur de leurs maiſons, aux temps où ils ſont abandonnés à eux-mêmes. Les viſites multipliées qu'un ſi grand nombre d'entr'eux nous firent aux vaiſſeaux, nous procurerent un moyen peut-être plus sûr de nous former une idée de leur caractere, & même, à quelques égards, de leur maniere de vivre. Il paroît qu'ils paſſent une grande partie de leurs temps dans leurs pirogues, du moins durant l'été; car nous obſervâmes que non-ſeulement ils y mangent, que non-ſeulement ils y couchent, mais qu'ils s'y dépouillent de leurs habits, & qu'ils s'y vautrent au ſoleil, ainſi que nous les avions vus ſe vautrer nuds au milieu de leurs bourgades. Leurs grandes pirogues ſont aſſez ſpacieuſes pour cela, & parfaitement ſeches, & lorſqu'ils s'y ſont un abri avec des peaux, & qu'il ne pleut pas, ils y ſont beaucoup mieux que dans leurs maiſons.

1778. Avril.

Ils ſe nourriſſent de tous les animaux & de tous les végétaux qu'ils peuvent ſe procurer; mais la portion de ſubſiſtances qu'ils tirent du regne animal eſt beaucoup plus conſidérable que celle qu'ils tirent du regne végétal. La mer qui leur fournit des poiſſons, des moules, des coquillages plus petits, & des quadrupedes marins, eſt leur plus grande reſſource. Ils ont ſur-tout

1778. Avril.

des harengs & des ſardines; les deux eſpeces de brêmes dont j'ai parlé plus haut, & de la petite morue : ils mangent les harengs & les ſardines dans leur état de fraîcheur ; ils en font de plus une proviſion de réſerve, & après les avoir ſéchés & fumés, ils les enferment dans des nattes qui forment des balles de trois ou quatre pieds en quarré. Les harengs leur donnent une quantité conſidérable d'œufs ou de laites, qu'ils préparent d'une maniere curieuſe; ils ſaupoudrent de ces laites & de ces œufs, de petites branches de pin du *Canada*, & une longue herbe marine, que les rochers ſubmergés produiſent en abondance, & ils mangent enſuite le tout; cette eſpece de *kaviar*, (ſi je puis me ſervir de ce terme) ſe garde dans des paniers ou des ſacs de natte, & ils s'en nourriſſent au beſoin, après l'avoir plongé dans l'eau. On peut le regarder comme leur pain d'hiver, & ſon goût n'eſt point déſagréable. Ils mangent d'ailleurs les œufs & les laites de quelques autres poiſſons, qui doivent être fort gros, ſi j'en juge par la taille des grains; mais ce *kaviar* a quelque choſe de rance à l'odorat & au goût; il paroît que c'eſt le ſeul poiſſon qu'ils préparent de cette maniere, afin de le conſerver long-temps; car quoiqu'ils découpent & ſechent un petit nombre de brêmes &

de *chimaerae*, lesquelles sont assez abondantes, ils ne les sument pas, comme les harengs & les sardines.

1778. Avril.

Les grosses moules très-communes à l'*Entrée de Nootka*, sont le second article le plus important de leur régime diététique. Ils les grillent dans leurs coquilles; ils les enfilent ensuite à de longues broches de bois, où ils vont les prendre lorsqu'ils en ont besoin; ils les mangent sans autre préparation; quelquefois cependant il les trempent dans une huile qui leur tient lieu de sauce. Les autres productions marines, tels que les petits coquillages qui contribuent à augmenter le fond général de leurs nourritures, ne doivent pas être regardées comme des moyens de subsistance habituels, lorsqu'on les compare aux articles dont je viens de parler.

Le marsouin est l'animal de mer dont ils se nourrissent le plus communément; ils découpent en larges morceaux, la graisse ainsi que la chair; & après les avoir séchés, comme ils sechent les harengs, ils les mangent sans autre préparation. Ils tirent aussi une espece de bouillon de la viande fraîche d'un autre animal, & leur procédé est singulier: ils mettent de l'eau & des morceaux de cette chair dans un baquet quarré de bois, où ils placent ensuite des pierres chaudes:

1778. Avril.

ils y jettent de nouvelles pierres chaudes, jusqu'à ce que l'eau & la viande aient assez bouilli : ils en ôtent les pierres dont je viens de parler, avec un bâton fendu, qui leur sert de pincettes : le vase est toujours près du feu : (*a*) ce mets est commun dans leurs repas, & à le voir, on juge qu'il est fort & nourrissant. Ils consomment aussi une quantité considérable de l'huile que leur procurent les animaux marins ; ils l'avalent séparément dans une large cuiller de corne, ou elle leur sert de sauce pour les autres nourritures qu'ils prennent.

On peut présumer aussi qu'ils se nourrissent de veaux marins, de loutres de mer & de baleines ; les peaux de veaux marins & de loutres en effet étoient fort communes parmi eux ; & nous apperçûmes une multitude d'instrumens de toute espece, destinés à la destruction de ces divers animaux. Peut-être toutes les saisons ne sont-elles pas favorables à cette chasse : nous jugeâmes, par exemple, qu'ils n'en prirent pas beaucoup durant notre relâche ; car nous remarquâmes un petit nombre de peaux & de pieces de viandes fraîches.

(*a*) M. Webber a représenté cette opération dans son Dessin de l'intérieur d'une maison de *Nootka*.

La même remarque eſt peut-être applicable aux animaux de terre; ils en tuent quelquefois, mais il paroît que cela n'arriva guères durant notre ſéjour, car nous n'en vîmes pas un ſeul morceau, quoique les peaux fuſſent aſſez abondantes : il eſt probable que des échanges avec les autres Tribus leur en avoient procuré la plus grande partie. Enfin il paroît clair, d'après une multitude de circonſtances, que cette peuplade tire de la mer preſque toutes ſes ſubſiſtances animales, ſi j'en excepte quelques oiſeaux, parmi leſquels les goëlands, & les oiſeaux océaniques, qu'ils tuent avec leurs traits, occupent la premiere place.

Les branches de pin du *Canada* & l'herbe marine, qu'ils ſaupoudrent de laites de poiſſon ou de *kaviar*, peuvent être regardées comme leurs ſeuls végétaux d'hiver : lorſque le printemps arrive, ils font uſage de pluſieurs autres qui prennent leur maturité plus ou moins tard. Les végétaux de cette derniere eſpece, qui nous parurent les plus communs, étoient deux ſortes de racines liliacées, la premiere garnie d'une ſeule tunique, & la ſeconde grenelée ſur ſa ſurface; elles ſont douceâtres & mucilagineuſes; on les mange crues, & on leur donne le nom de *makkate* & de *kooquoppa*. La racine, appellée

aheita, qui a presque la saveur de notre régliffe, & celle d'une fougere, dont les feuilles n'étoient pas encore ouvertes, me parurent les végétaux les plus abondans, après ceux que je viens d'indiquer. Ils mangent aussi crue une autre petite racine, douceâtre, insipide, qui est à-peu-près de la grosseur de la *sarsa-parilla ;* mais nous ne connoissons pas l'espece de plante qui la produit. Ils se nourrissent de plus, d'une racine qui est palmée & d'un gros volume ; nous vîmes des Naturels qui la recueilloient aux environs du Village, & qui la mangeoient ensuite. Il est vraisemblable d'ailleurs, que le progrès de la saison leur en fournit une multitude, que nous n'apperçûmes pas. En effet, quoique le pays n'offre aucune apparence de culture, on y trouve une quantité considérable de bourdaines, & de groseilliers de deux especes, dont ils peuvent manger les fruits ; car nous les avons vus se nourrir des feuilles de groseilliers & de celles de lys, au moment où ils les détachoient de la plante ou de l'arbrisseau. Ils paroissent ne point se soucier des nourritures qui ne sont pas douces, ou qui sont un peu trop âcres ; car nous ne pûmes jamais les déterminer à manger du poireau ou de l'ail ; cependant ils en apporterent une quantité considérable à notre marché, lorsqu'ils s'apper-

1778.
Avril.

çurent que nous aimions ces deux plantes. Ils ne sembloient avoir aucun goût pour ce que nous mangions, & quand nous leur présentâmes des liqueurs spiritueuses, ils les rejetterent comme quelque chose de peu naturel & de désagréable au goût.

Ils mangent quelquefois encore de petits animaux marins frais; mais ils sont dans l'usage de rôtir ou de griller les choses dont ils se nourrissent, car ils ne connoissent pas du tout notre méthode de faire bouillir des alimens; à moins qu'on ne veuille le trouver dans l'espece de bouillon, qu'ils tirent du marsouin : leurs vases étant de bois, ne pourroient résister au feu.

La mal-propreté de leurs repas répond parfaitement à la mal-propreté de leurs cabanes & de leurs personnes : il paroît qu'ils ne lavent jamais les augets & les plats de bois dans lesquels ils prennent leurs nourritures, & que les restes dégoûtans d'un dîner antérieur sont mêlés avec les matieres du dîner qui suit. Ils rompent aussi, avec leurs mains & avec leurs dents, toutes les choses solides ou coriaces; ils font usage de leurs couteaux pour dépécer les grosses pieces; mais ils n'ont pas encore imaginé de se servir du même moyen pour les diviser en morceaux plus petits & en bouchées, quoique cet expédient,

1778. Avril.

plus commode & plus propre, ne demande aucun effort d'esprit. Enfin, ils ne semblent pas avoir la moindre idée de la propreté ; car ils mangent les racines qu'ils tirent de leurs champs, sans secouer le terreau dont elles se trouvent chargées.

J'ignore s'ils ont des heures fixes pour leurs repas : nous les avons vus manger dans leurs pirogues, à tous les momens de la journée ; mais lorsque nous allâmes reconnoître le Village, nous remarquâmes que vers midi, ils préparerent plusieurs baquets de bouillon de Marsouin, & je présume que c'est le temps où ils font leur repas principal.

Ils ont des arcs & des traits, des frondes, des piques, des bâtons courts d'os, qui ressemblent un peu au *patoo patoo* de la *Nouvelle-Zélande*, une petite hache qui differe peu du *tomahawk* ordinaire d'*Amérique* : la pique a ordinairement une longue pointe d'os : la pointe de quelques-uns des traits est de fer ; mais elle est ordinairement d'os & dentelée. Le tomahawk est une pierre de huit pouces de long, dont une des extrémités est terminée en pointe, & l'autre établie sur un manche de bois ; le manche ressemble à la tête & au col d'une figure humaine ; la pierre est posée dans la bouche, & on la

prendroit pour une langue d'une grandeur énorme : afin que la reſſemblance frappe davantage, la tête eſt garnie de cheveux. Ils donnent à cette arme le nom de *taaweesh* & de *tſukeah.* Ils ont une autre arme de pierre, appellée *ſeeaik*, de neuf pouces ou d'un pied de longueur, qui a une pointe quarrée.

1778. Avril.

D'après le grand nombre d'armes de pierre, & d'autres matieres qu'on voit parmi eux, il paroît sûr qu'ils ſont dans l'habitude de ſe battre corps à corps; & la multitude des crânes humains qu'ils apporterent à notre marché, prouve d'une maniere trop convaincante, que leurs guerres ſont fréquentes & meurtrieres.

Leurs manufactures & leurs arts méchaniques, ſont bien plus étendus & bien plus ingénieux, par rapport au deſſein & à l'exécution, que ne l'annonce le peu de progrès de leur civiliſation à d'autres égards. Les vêtemens de lin & de poil, dont ils ſe couvrent, doivent être la premiere choſe qui les occupe, & ce ſont les ouvrages les plus importans de leurs fabriques. Ils tirent leurs étoffes des fibres de l'écorce d'un pin, qu'ils rouiſſent & qu'ils battent, comme on rouit & comme on bat le chanvre. Ils ne la filent pas, mais lorſqu'ils l'ont préparée d'une maniere convenable, ils l'étendent ſur un bâton poſé ſur

1778. Avril.

deux autres, qui se trouvent dans une position verticale. Elle est disposée de façon que l'Ouvrier, assis sur ses jarrets, au-dessous de cette machine bien simple, y noue des fils tressés, séparés l'un de l'autre par un intervalle d'un demi-pouce. D'après leurs procédés, l'étoffe n'est ni aussi serrée, ni aussi ferme que celle qu'on fait au métier; mais les faisceaux qui demeurent entre les divers nœuds, remplissent les intervalles, & la rendent assez impénétrable à l'air; elle a d'ailleurs l'avantage d'être plus douce & plus souple. Quoique leurs habits soient probablement fabriqués de la même façon, ils ressemblent beaucoup à une étoffe tissue; mais les diverses figures qu'on y remarque, ne permettent pas de croire qu'on les a travaillés au métier; car il est fort vraisemblable que ces Sauvages aient assez d'adresse pour finir un ouvrage si compliqué, autrement qu'avec leurs mains. Leurs étoffes ont différens degrés de finesse; quelques-unes ressemblent à nos couvertures de laine les plus grossieres, & d'autres égalent presque nos couvertures les plus fines; elles sont même plus douces & plus chaudes. Le petit poil, ou plutôt le duvet, qui en est la matiere premiere, paroît venir de différens animaux, tels que le renard & le *lynx* brun; celui qui vient du *lynx*, est le plus fin, & dans son état naturel, il

1778. Avril.

il a presque la couleur de nos laines brunes grossieres : mais, en le travaillant, ils y mêlent les grands poils de la robe des animaux, ce qui donne à leurs étoffes une apparence un peu différente. Les ornemens ou les figures répandues sur leurs habits, sont disposés avec beaucoup de goût; ils offrent ordinairement diverses couleurs: les plus communes, sont le brun foncé ou le jaune; cette derniere, lorsqu'elle est fraîche, égale en éclat les plus beaux de nos tapis.

Les arts d'imitation se tiennent de fort près, & il ne faut pas s'étonner que ces Sauvages, qui savent travailler des figures sur leurs vêtemens, & les sculpter sur le bois, sachent aussi les dessiner en couleurs. Nous avons vu toutes les opérations de leur pêche de la baleine, peintes sur leurs chapeaux. Quoiqu'elles fussent grossiérement exécutées, elles prouvent du moins que malgré leur ignorance absolue de ce qui a rapport aux lettres, & outre les faits dont ils gardent le souvenir par leurs chants & leurs traditions, ils ont quelque notion d'une méthode pour rappeller & représenter, d'une maniere durable, ce qui se passe dans le pays. Nous observâmes d'autres figures, peintes sur leurs meubles & leurs effets; mais j'ignore si on doit les regarder comme des symboles, qui ont une signification déterminée

& reconnue, ou ſi ce ſont uniquement des effets

1778. de l'imagination & du caprice.

Avril. La conſtruction des pirogues eſt fort ſimple; mais elles paroiſſent très-propres à l'uſage auquel on les deſtine : un ſeul arbre compoſe les plus étendues, qui portent vingt hommes, & quelquefois davantage; on en voit beaucoup qui ont quarante pieds de long, ſept de large & trois de profondeur. Elles ſe rétréciſſent peu-à-peu depuis le milieu juſqu'aux deux extrémités ; l'arriere ſe termine bruſquement & par une ligne perpendiculaire : elles préſentent une boſſe au ſommet de l'étambot ; mais l'avant ſe prolonge davantage; il ſe déploie en ligne horizontale & verticale, & il ſe termine par une pointe en ſaillie ou par une proue beaucoup plus élevée que les flancs. La plupart de ces embarcations n'ont aucun ornement, mais quelques-unes ſont chargées d'un peu de ſculpture, & ornées de dents de veaux marins, poſées ſur la ſurface en forme de clous, pareilles aux dents qu'on voit ſur leurs maſques & ſur leurs armes. Il y en a un petit nombre qui offrent une eſpece de proue ſurajoutée; cette proue ſurajoutée reſſemble à un large taille-mer, & elle repréſente la figure d'un animal. On n'y trouve d'autres ſieges ou d'autres appuis, que des bâtons arrondis, un peu plus

gros qu'une canne, placés en travers, à mi-profondeur. Elles font très-légeres; & étant plates & larges, elles voguent fur les flots d'une maniere affurée, fans avoir un balancier : diftinction remarquable entre les canots des peuplades Américaines, & ceux des parties méridionales des *Grandes-Indes* & des Ifles de l'Océan Pacifique. Les pagaies font petites & larges; elles ont à-peu-près la forme d'une large feuille épointée au fommet, plus étendue au milieu, & fe rétréciffant peu-à-peu jufqu'à la tige; leur largeur eft d'environ cinq pieds : les Naturels, habitués à en faire ufage, les manient avec beaucoup de dextérité; car ils n'ont pas encore introduit les voiles dans leur navigation.

Leur attirail de pêche & de chaffe eft ingénieux, & d'une exécution heureufe. Il eft compofé de filets, de hameçons, de lignes, & d'un inftrument qui reffemble à une rame. Cet inftrument a environ vingt pieds de long, quatre ou cinq pouces de large, & à-peu-près un demi-pouce d'épaiffeur : chacun des bords dans les deux tiers de la longueur (l'autre tiers forme le manche,) eft garni de dents aiguës, d'environ deux pouces de faillie. Les Naturels s'en fervent pour attaquer les harengs, les fardines & les autres petits poiffons qui arrivent en radeaux; ils le

1778. Avril.

plongent au milieu du radeau, & le poiſſon ſe prend ſur ou entre les dents. Leurs hameçons ſont d'os & de bois, & aſſez groſſiers; mais les harpons avec leſquels ils frappent les baleines & les autres animaux de mer d'une moindre groſſeur, annoncent un eſprit fort inventif: il eſt composé d'une piece d'os, qui préſente deux barbes, dans leſquelles eſt fixé le tranchant oval d'une large coquille de moule, qui forme la pointe; il porte deux ou trois braſſes de corde; & pour le jetter, ils emploient un bâton de douze à quinze pieds de long; la ligne ou la corde eſt attachée à une extrémité, l'harpon eſt fixé à l'autre de maniere à ſe détacher du bâton qui flotte ſur l'eau comme une bouée lorſque l'animal s'enfuit avec le harpon.

Nous ne pouvons rien dire ſur la méthode qu'ils emploient pour attraper ou tuer les animaux de terre, à moins que nous ne ſuppoſions qu'ils attaquent les eſpeces plus petites avec leurs traits, & les ours, les loups & les renards avec leurs piques. Ils ont, il eſt vrai, pluſieurs filets qui paroiſſent deſtinés à cette chaſſe; (*a*) car,

(*a*) Les Kamtchadales ſe ſervent de filets pour prendre la loutre de mer, lorſque cet animal eſt ſur la côte. Voyez les *Nouvelles Découvertes des Ruſſes*, par M. Coxe, page 13 de l'Original.

lorſqu'ils les apporterent à notre marché, ils les placerent ſouvent ſur leurs têtes, afin de nous en indiquer l'uſage. Ils attirent quelquefois des animaux dans le piege, en ſe couvrant de peaux de bêtes, & en marchant à quatre pieds : ils marchent ainſi d'une maniere très-agile, & ils font en même-temps du bruit & une eſpece de henniſſement : ils prirent pluſieurs fois cette allure devant nous. Ils mettent dans ces occaſions, des maſques ou des têtes ſculptées, qui repréſentent les divers animaux du pays, & même de véritables têtes d'animaux deſſéchés.

Quant aux matériaux qui compoſent leurs divers ouvrages, il faut obſerver que toutes leurs cordes ſont des lanieres de peau & de nerfs, ou cette écorce d'arbre avec laquelle ils fabriquent leurs manteaux. Nous vîmes ſouvent des nerfs d'une ſi grande longueur, qu'ils ſembloient ne pouvoir venir que de la baleine. Les os dont ils font quelques-unes de leurs armes, les inſtrumens dont ils ſe ſervent pour battre l'écorce, les pointes de leurs piques & les barbes de leurs harpons, doivent être auſſi des os de baleines.

Il faut peut-être attribuer à leurs outils de fer la dextérité avec laquelle ils travaillent le bois: ils ne paroiſſent pas en employer d'autres, du moins nous n'avons vu parmi eux qu'un ciſeau

1778. Avril.

d'os. Il eſt aſſez vraiſemblable qu'ils ont imaginé la plupart de leurs méthodes expéditives, depuis qu'ils ont acquis la connoiſſance de ce métal dont ils ſe ſervent aujourd'hui, toutes les fois qu'ils veulent façonner du bois. Nous ne nous ſommes pas apperçus qu'ils donnent à ce fer d'autre forme que celle du ciſeau & du couteau. Leur ciſeau eſt un long morceau de fer plat, adapté à un manche de bois. Une pierre leur tient lieu de maillet, & une peau de poiſſon de poliſſoir. J'ai vu quelques-uns de ces ciſeaux de huit ou dix pouces de longueur, & de trois ou quatre de large; mais en général, ils étoient plus petits. La longueur de leurs couteaux varie; il y en a de très-grands, qui ont des tranchans recourbés, & qui reſſemblent un peu à nos ſerpes, mais le taillant eſt ſur la partie convexe. La plupart de ceux que nous rencontrâmes, étoient à-peu-près de la largeur & de l'épaiſſeur du cercle de fer qui environne les bariques; & la ſingularité de leur forme annonce qu'ils ne ſont pas de fabrique Européenne. Il eſt vraiſemblable qu'on les a faits ſur le modele des premiers inſtrumens de pierres ou d'os, dont ils ſe ſervoient jadis. Ils aiguiſent ces outils de fer ſur une ardoiſe groſſiere, & ils ont ſoin de les tenir toujours fort luiſans.

Le fer, qu'ils appellent *feekemaile* (nom qu'ils donnent auffi à l'étain, & à tous les métaux blancs) étant très-commun, nous ne manquâmes pas de rechercher comment ils ont pu fe procurer une chofe auffi utile. Ils nous prouverent, dès les premiers momens de notre arrivée, qu'ils étoient habitués à une forte de trafic, & qu'ils aimoient à faire des échanges : nous nous apperçûmes bientôt qu'ils ne devoient pas cette connoiffance à une entrevue paffagere avec des étrangers; que c'étoit parmi eux un ufage conftant, que cet ufage leur plaifoit beaucoup, & qu'ils favoient fort bien tirer parti de ce qu'ils vouloient nous vendre; mais je n'ai pu favoir précifément avec qui ils font ce petit commerce. Quoique nous ayons trouvé parmi eux des chofes qui étoient fûrement de fabrique Européenne, ou du moins qui venoient d'un peuple civilifé, du fer & du cuivre, par exemple, il paroît qu'ils ne les ont pas reçus immédiatement des Européens, ou des nations civilifées, établies en d'autres parties de l'*Amérique*; car ils ne nous donnerent lieu de croire en aucune maniere, qu'ils euffent vu des Bâtimens pareils aux nôtres, ou qu'ils euffent commercé avec des équipages auffi nombreux & auffi-bien approvifionnés. Une multitude de raifons femblent même démontrer

1778. Avril.

le contraire : dès qu'ils nous virent parmi eux, ils s'empresserent de nous demander par signe, si nous voulions nous établir dans leur pays, & si nous avions des intentions amicales : ils nous avertirent en même-temps, qu'ils nous fourniroient généreusement de l'eau & du bois, d'où il résulte qu'ils regardoient cette partie de l'*Amérique* comme leur propriété, & qu'ils ne nous redoutoient point. Ces questions ne seroient pas naturelles, si des Vaisseaux eussent abordé avant nous ici, & si après avoir fait des échanges avec les Sauvages, & avoir embarqué un supplément de bois & d'eau, ils étoient partis; dans ce cas, les Naturels devoient compter que nous ferions la même chose. Il est vrai qu'ils ne montrerent aucune surprise à l'aspect de nos Vaisseaux; mais, ainsi que je l'ai déjà observé, on peut attribuer cette indifférence à leur paresse naturelle & à leur défaut de curiosité. L'explosion d'un fusil ne leur causoit pas même de tressaillement. Un jour cependant qu'ils essayoient de nous faire comprendre que leurs traits & leurs piques ne perçoient pas les vêtemens de peaux dont ils se couvrent quelquefois, un de nos Messieurs ayant percé avec une balle, une de ces cuirasses qui contenoit six doubles, un si grand prodige leur causa une extrême émotion, & ils

1778. Avril.

nous prouverent clairement qu'ils ne connoissoient pas l'effet des armes à feu. Cette vérité nous fut confirmée souvent par la suite, lorsque nous les habituâmes dans leur village & en d'autres endroits à se servir du fusil pour tuer des oiseaux ; notre méthode les confondoit, & à la maniere dont ils nous écouterent, quand nous leur expliquâmes l'usage de la poudre & du plomb, il nous fut démontré qu'ils n'avoient jamais rien vu de pareil.

Au moment où j'étois parti d'*Angleterre*, on avoit reçu à Londres quelques détails d'un voyage fait par les Espagnols sur cette côte de l'*Amérique*, en 1774 ou 1775 ; mais ce que j'ai dit plus haut, prouve assez qu'ils n'aborderent pas à *Nootka* ; (*a*) d'ailleurs le fer y étoit trop commun ; un trop grand nombre de Sauvages en

(*a*) Nous savons aujourd'hui que la conjecture du Capitaine Cook étoit bien fondée. Il paroît, par le Journal du Voyage des Espagnols, qu'ils ne communiquerent avec les Naturels de cette partie de la Côte d'*Amérique* qu'en trois endroits, à 41 degrés 7 minutes, à 47 degrés 21 minutes, & à 57 degrés 18 minutes de latitude. Ainsi, ils n'aborderent pas à moins de deux degrés de *Nootka*, & il est très-vraisemblable que les Habitans de cette Entrée n'avoient jamais entendu parler des vaisseaux Espagnols.

1778. Avril.

possédoient des morceaux; les gens du pays savoient trop bien l'employer, pour croire qu'ils avoient acquis cette richesse & ces connoissances à une époque si récente, ou même pour imaginer qu'il leur étoit venu plus anciennement d'un seul vaisseau. Comme ils en font un usage universel, on peut supposer sans doute qu'ils le tirent d'une source constante & habituelle, par la voie des échanges, & que ce commerce est établi dès long-temps parmi eux, car ils se servent de leurs outils & de leurs instrumens avec toute la dextérité qui peut donner une longue habitude. S'il faut dire quel est le plus vraisemblable des moyens qui peuvent leur procurer du fer, je pense que c'est en formant des échanges avec d'autres Tribus de l'Amérique, qui ont une communication immédiate avec les établissemens Européens du nouveau monde, ou qui les reçoivent par le canal de plusieurs Nations intermédiaires. Cette observation est applicable aussi à l'airain & au cuivre que nous avons trouvés parmi eux.

Il n'est peut-être pas aisé de savoir si ce métal vient de la Baie de *Hudson* & du *Canada*, & si les Naturels de *Nootka* le reçoivent des Sauvages d'*Amérique*, qui commercent avec nos Négocians, & qui le versent ensuite parmi les

diverses tribus répandues sur le continent du nouveau monde, ou s'il arrive de la même maniere des parties Nord-Ouest du *Mexique*; au reste, il semble qu'on y apporte non-seulement cette matiere brute, mais travaillée. Les ornemens d'airain, en particulier, dont ils décorent leurs nés, sont si proprement faits, qu'ils ne semblent pas en état de les fabriquer. La matiere qui les compose, a sûrement été élaborée par des Européens, car on n'a rencontré aucune Tribu d'*Amérique* qui sût préparer l'airain; néanmoins on a rencontré assez communément du cuivre parmi elles, & ce métal est si malléable, qu'elles lui donnoient toutes sortes de formes, & qu'elles n'ignoroient point l'art de le polir. Si nos Négocians à la baie d'*Hudson* & au *Canada*, n'emploient pas ces articles dans leur commerce avec les Naturels du pays, les Sauvages de *Nootka* doivent les avoir tirés du *Mexique*, d'où venoient sans doute les deux cuillers d'argent que nous trouvâmes. Il est probable toutefois que l'Espagne ne s'occupe pas du commerce avec assez d'activité, & qu'elle n'a pas formé des liaisons assez étendues avec les peuplades établies au nord du *Mexique*, pour leur fournir une quantité de fer, telle qu'outre leur consommation habituelle, elles puissent en envoyer

1778.
Avril.

1778. Avril.

une portion ſi conſidérable aux Habitans de *Nootka*. (*a*)

On imagine bien que nous n'avons pu acquérir beaucoup de lumieres ſur les inſtitutions politiques & religieuſes des Sauvages de *Nootka*. Nous avons remarqué des eſpeces de Chefs diſtingués, par le nom ou le titre de *Acweek*, auxquels les autres Habitans du pays ſont ſubordonnés à quelques égards; mais je préſumerois que l'autorité de chacun de ces grands perſonnages ne s'étend pas au-delà de ſa famille. Ces *Acweeks* n'étoient pas tous âgés, d'où je conclus que leur titre ſe tranſmet par héritage.

Excepté les ſtatues ou figures dont j'ai déjà

(*a*) Il eſt très-probable que les deux cuillers d'argent, trouvées par M. Cook à *Nootka*, venoient des Eſpagnols établis au Sud de cette partie de la Côte d'*Amérique*, mais il paroît qu'on eſt bien fondé à croire, que les habitans de l'*Entrée* dont il eſt ici queſtion, tirent leurs proviſions de fer d'une autre partie du Nouveau-Monde. On obſervera qu'en 1775 les Eſpagnols trouverent au *Puerto de la Trinidad*, par 41 degrés 7 minutes de latitude *des traits garnis d'une pointe de cuivre ou de fer*, qu'ils jugerent être venus du Nord. M. Daines Barrington dit, dans une Note ſur cette partie du Journal Eſpagnol, page 20. " J'imaginerois que le cuivre & le fer dont on parle » ici venoient originairement de nos Forts de la Baie » d'*Hudſon*.„

parlé, & qu'ils appellent *Klumma*, je n'apperçus rien qui pût me donner la moindre idée de leur système religieux. Ces figures étoient vraisemblablement des Idoles; mais, comme ils employerent souvent le mot *Acweek*, lorsqu'ils nous en parloient, il y a peut-être lieu de supposer qu'elles représentent quelques-uns de leurs Ancêtres, qu'ils vénerent comme des Dieux. Au reste, nous n'avons pas vu qu'on leur rendît d'hommages religieux, & ce n'est ici qu'une simple conjecture, car nous n'avons pu obtenir aucune information sur ce point : nous n'avions appris de la langue du pays, que les mots nécessaires pour demander les noms des choses, & nous n'étions pas en état d'entretenir, avec les Naturels, une conversation qui pût nous instruire sur leurs institutions ou leurs traditions.

Dans ce que je viens de dire de la Peuplade qui habite l'entrée de *Nootka*, j'ai confondu mes remarques & celles de M. Anderson; mais il a seul le mérite d'avoir recueilli ce qui a rapport à la langue du pays, & il a rédigé lui-même les observations suivantes.

„ L'idiôme de ces Sauvages n'a que la ru-
„ desse & la dureté qui résultent de l'emploi fré-
„ quent du *K* & de l'*H*, articulé avec plus de
„ force, ou moins de douceur que dans nos

1778. Avril.

„ langues de l'*Europe*. En tout, on y trouve
„ plutôt le son labial & dental, que le son gut-
„ tural. Les sons simples qu'ils n'ont pas em-
„ ployés devant nous, & qui par conséquent
„ peuvent être réputés rares ou étrangers à leur
„ langue, sont ceux que représentent les Gram-
„ mairiens par les lettres *b*, *d*, *f*, *g*, *r* & *v*;
„ mais ils en ont un qui est très-fréquent, &
„ dont nous ne nous servons pas : on le tire
„ d'une maniere assez particuliere, en frappant
„ avec force une portion de la langue contre le
„ palais, & je le comparerois à un grasseyement
„ rude & grossier. Il est difficile de le peindre
„ avec un arrangement quelconque des lettres de
„ notre alphabet : la syllabe *lszthl* en approche
„ un peu; c'est une de leurs terminaisons les plus
„ ordinaires, & on la trouve quelquefois au com-
„ mencement de leurs mots. La terminaison la
„ plus générale, est composée du *TL*, & un
„ grand nombre de mots finissent par *Z* & *Ss*.
„ Voici quelques exemples:

Opulszthl,	Le Soleil.
Onulszthl,	La Lune.
Kahsheetl,	Mort.
Teeshcheetl,	Jetter une pierre.
Kooomitz,	Le crâne de l'homme.
Quahmiss,	*Du roë* de poisson ou du *kaviar*.

1778. Avril.

„ Les regles de leur idiôme ſont ſi vagues, „ que j'ai obſervé quelquefois quatre ou cinq „ terminaiſons différentes dans le même mot. „ Ceci eſt d'abord très-embarraſſant pour un „ étranger, & ſuppoſe une grande imperfection „ de langage.

„ J'ai peu de choſe à dire ſur la théorie de „ cet idiôme; à peine ai-je pu diſtinguer les dif- „ férentes parties d'oraiſon. On peut ſeulement „ préſumer d'après leur maniere de parler, qui „ eſt très-lente & très-diſtincte, qu'il a peu de „ prépoſitions ou de conjonctions, & autant que „ nous avons pu nous en aſſurer, qu'il n'a pas „ même une ſeule interjection pour exprimer „ l'admiration ou la ſurpriſe. Comme il a peu „ de conjonctions, il eſt aiſé de concevoir qu'on „ ne les a pas jugées néceſſaires pour ſe faire en- „ tendre, & que chaque mot particulier auquel „ on les réunit, exprime beaucoup de choſes, „ ou comprend pluſieurs idées ſimples, ce qui „ ſemble en effet avoir lieu; mais, par la même „ raiſon, la langue ſera défectueuſe à d'autres „ égards, puiſqu'elle n'a pas de mots pour diſ- „ tinguer ou exprimer des différences qui exiſ- „ tent réellement, d'où il réſulte qu'elle n'eſt pas „ aſſez riche. Nous fîmes cette remarque en bien „ des occaſions, & en particulier, à l'égard des

1778. Avril.

„ noms d'animaux. Je n'ai pas été en état d'ob-
„ ferver, d'une maniere affez complette, l'ana-
„ logie ou l'affinité qu'elle peut avoir avec les
„ autres langues du continent de l'*Amérique*
„ ou de l'*Afie*, car je n'avois pas de Vocabu-
„ laires auxquels je puffe la comparer, fi j'en
„ excepte ceux des Efquimaux & des Indiens
„ des environs de la Baie d'*Hudfon* : elle ne
„ reffemble en aucune maniere à ces deux idiô-
„ mes. Si je la rapproche d'ailleurs du petit nom-
„ bre de termes Mexicains, que je fuis venu à
„ bout de recueillir, on y apperçoit la confor-
„ mité la plus frappante; les mots de l'une &
„ de l'autre fe terminent fouvent par *LTL*,
„ ou *Z*. (*a*)

J'interromprois trop long-temps la fuite de mon journal, fi j'inférois ici le grand vocabulaire de la langue de *Nootka*, qu'a recueilli M. Anderfon, & je le rapporterai dans un autre endroit. (*b*) Je n'en tirerai que les termes numériques, afin de fatisfaire ceux des lecteurs qui aiment

(*a*) Ne peut-on pas obferver à l'appui de la remarque de M. Anderfon, que *Opulfzthl*, terme qui, dans la langue de *Nootka*, défigne le Soleil, & *Vitziputzli*, nom d'une Divinité du *Mexique*, ont entr'eux une analogie de fon qui n'eft pas très-éloignée.

(*b*) On le trouvera à la fin du dernier Volume.

niment à comparer les termes numériques des différentes nations de la terre.

1778. Avril.

Tſawack,	Un.
Akkla,	Deux.
Katſitſà,	Trois.
Mo, ou *moo*,	Quatre.
Sochah,	Cinq.
Noſpo,	Six.
Atſlepoo,	Sept.
Atlaquolthl,	Huit.
Tſawaquulthl,	Neuf.
Haeeoo,	Dix.

S'il me falloit donner un nom particulier aux habitans de *Noòtka*, je les appellerois *Wakashiens*, du mot *Wakash*, qu'ils répetent ſouvent. Il me parut que ce terme exprime un ſentiment d'applaudiſſement, d'approbation ou d'amitié ; car lorſqu'ils ſembloient ſatisfaits ou charmés d'une choſe qu'ils voyoient, ou d'un incident quelconque, ils s'écrioient d'une voix commune, *Wakash! Wakash!* Je terminerai mes remarques ſur ces Sauvages, en obſervant qu'on apperçoit entre eux & les habitans des Iſles de l'Océan Pacifique, des différences eſſentielles, relativement à la figure & aux uſages, ou à la langue du pays; qu'on ne peut donc pas ſuppoſer que leurs ancêtres reſpectifs formerent

1778. Avril.

originairement une même tribu, ou qu'ils avoient des liaiſons très-intimes lorſqu'ils abandonnerent leurs premiers établiſſemens pour ſe retirer dans les lieux où l'on trouve aujourd'hui leurs deſcendans.

Ce que j'ai dit de nos opérations dans l'*Entrée* de *Nootka* ſeroit incomplet, ſi je n'ajoutois pas les obſervations aſtronomiques & nautiques, que nous fîmes durant notre relâche.

LATITUDE.

La latitude de l'obſervatoire évaluée par....	Le ſoleil.		49d 36′ 1″ 15‴
	Les étoiles.	Sud,	49d 36′ 8″ 36‴
		Nord,	49d 36′ 10″ 30‴

Terme moyen de ces divers réſultats........................ 49d 36′ 6″ 4‴

LONGITUDE.

Longitude évaluée d'après des obſervations de lune.	Elle fut d'après 20 ſuites, priſes le 21 & le 23 Mars, &c..	233d 26′ 18″ 7‴
	D'après 93 ſuites priſes à l'obſervatoire, &c........	233d 18′ 6″ 6‴
	D'après 24 ſuites priſes le 1er, le 2, & le 3 de Mai, &c..	233d 7′ 16″ 7‴

Milieu de ces réſultats moyens.................. 233d 17′ 14″ 0‴ Eſt.

1778. Avril.

Mais, en rapportant au garde-temps chacune des suites prises avant notre arrivée à l'entrée de *Nootka* & après notre départ, & en les ajoutant à celles que nous fîmes sur les lieux, le résultat moyen des 137 suites sera de.......	233d 17' 30" 5'''

La longitude évaluée par le garde-temps.		
	Selon le mouvement journalier qu'il avoit à *Greenwich*.........	235d 46' 51" 0'''
	Selon le mouvement journalier qu'il avoit à *Uliétea*...........	233d 59' 24" 0'''

D'après les résultats des observations des hauteurs correspondantes du soleil, faites les quinze derniers jours, le garde-temps perdoit 7" en 24 heures, sur le temps moyen, & le 16 Avril, il retardoit de 16h 0' 58" 45''' sur le temps moyen. Nous observâmes plus d'irrégularité dans son mouvement journalier, que nous n'en avions remarqué auparavant. Nous ne crûmes pas devoir nous servir dans nos calculs des résultats des cinq premiers jours, parce que la marche de la montre marine différoit trop de celle des quinze jours suivans; & même dans les résultats

de ces quinze derniers jours, elle varia durant chacun des jours, plus qu'à l'ordinaire.

1778. Avril.

Déclinaison de l'Aimant.

Le 4 Avril.	A. M.	A l'observatoire... 15d 57′ 48½″	15d 49′ 25″ Est.
	P. M.	Résultat moyen de 4 aiguilles....... 15d 41′ 2″	
Le 5.	A. M.	A bord du vaisseau. 19d 50′ 49″	19d 44′ 37½″
	P. M.	Résultat moyen de 4 aiguilles....... 17d 38′ 46″	

La déclinaison qu'on observa à bord du vaisseau, doit être réputée la vraie, d'abord, parce qu'elle s'accordoit avec celle que nous avions observée à la mer, ensuite parce qu'on reconnut qu'il y avoit à terre quelque chose qui affectoit considérablement les boussoles, en certains endroits plus que dans d'autres. Dans un emplacement de la pointe occidentale de l'*Entrée*, l'aiguille fut détournée de 11 points trois quarts de sa direction naturelle. (*a*)

(*a*) Il y a dans l'Original 11 trois quarts *points*. De très-habiles Marins, que nous avons consultés, ne savent pas s'il est ici question de degrés, de rumbs ou d'aires de vent; & nous avons été obligés de traduire littéralement sans pouvoir dire ce que signifie le mot *points* dans l'Original. *Note du Traducteur.*

Inclinaison de l'Aiguille aimantée.

Date	Aiguille			Inclinaison	Moyenne
Avril 5	A bord avec une aiguille équilibrée.	Marquée.	Extrémité N.	71d 26′ 22 ½″	71d 40′ 22 ½″
		Non marquée.	inclinée.	71d 54′ 22 ½″	
	La même aiguille à l'observatoire.	Marquée.	Extrémité N.	72d 3′ 45″	70d 0′ 0″
		Non marquée.	inclinée.	71d 56′ 15″	
18	Dito.	Marquée.	Extrémité N.	71d 58′ 20″	72d 7′ 15″
		Non marquée.	inclinée.	72d 16′ 10″	
5	Aiguille de rechange à l'observatoire.	Marquée.	Extrémité N.	72d 32′ 30″	72d 49′ 15″
		Non marquée.	inclinée.	73d 6′ 0″	
18	Dito.	Marquée.	Extrémité N.	72d 55′ 0″	73d 11′ 45″
		Non marquée.	inclinée.	73d 28′ 30″	
22	Aiguille de rechange à bord.	Marquée. (*a*)	Extrémité N.	73d 28′ 38″	73d 11′ 0″
		Non marquée.	inclinée.	72d 53′ 30″	

D'où il résulte que l'inclinaison moyenne des deux aiguilles, à terre, étoit de . . . . 72d 32′ 3 ¾″

A bord, de . . . . 72d 25′ 41 ¼″

(*a*) L'Original n'explique pas ce que c'étoit que l'aiguille *marquée* & en quoi elle différoit de l'aiguille *non marquée*. Il est vraisemblable que M. Cook se servoit ordinairement de deux aiguilles pour mesurer l'inclinaison; que l'une avoit une marque & l'autre n'en avoit pas, que la premiere est désignée par le mot de *marquée* au-lieu de l'être par un N°. *Note du Traducteur.*

1778. Avril.

1778. Avril.

Je ne pouvois guères eſpérer de trouver des réſultats moins différens; ils prouvent que quelle que fût à bord ou à terre la cauſe de la variation des bouſſoles, elle ne produiſoit point d'effet ſur l'inclinaiſon des aiguilles.

MARÉES.

La mer eſt haute à 12h 20′ dans les nouvelles & les pleines lunes. Elle s'éleve de 8 pieds 9 pouces; je parle de l'élévation qui a lieu durant les marées du matin, & deux ou trois jours après la nouvelle & la pleine lune. Les marées de nuit montent alors deux pieds plus haut. Cette élévation plus conſidérable, fut très-marquée dans la grande marée de la pleine lune, qui eut lieu bientôt après notre arrivée. Il nous parut clair qu'il en ſeroit de même lors des marées de la nouvelle lune. Au reſte, nous ne relâchâmes pas aſſez long-temps dans l'entrée de *Nootka* pour nous en aſſurer d'une maniere poſitive.

Je ne dois pas oublier quelques obſervations relatives à cette matiere, qui ſe préſenterent à nous, tous les jours de notre relâche. Nous trouvâmes beaucoup de bois flottans ſur la côte de l'anſe où nous fîmes de l'eau & du bois; nous étions obligés d'en enlever une partie pour

arriver à l'aiguade. Souvent de gros morceaux ou des arbres que nous avions rangés durant le jour, par-delà la laisse de la mer haute, se retrouvoient flottans le lendemain sur le chemin de l'aiguade. Tous les établissemens dont nous nous servions pour remplir nos futailles, étoient jettés, pendant la nuit, loin des endroits où nous les avions placés, quoiqu'ils demeurassent immobiles durant les marées de jour. Le bois que nous avions fendu pour nos cheminées & déposé par-delà la laisse de la marée de jour, se remettoit également à flot pendant la nuit. Quelques-uns de ces événemens eurent lieu chaque nuit qui suivit les trois ou quatre jours des hautes marées, & durant cet intervalle, nous fûmes contraints d'attendre la marée du matin pour débarrasser le chemin de l'aiguade.

Je ne dirai pas si le flot tombe dans l'*Entrée*, du Nord-Ouest, du Sud-Ouest ou du Sud-Est: je pense qu'il ne vient point du dernier point; mais je n'ai là-dessus que des conjectures fondées sur les observations suivantes : les coups de vent du Sud-Est que nous éprouvâmes dans l'*Entrée*, diminuerent la hauteur de la marée au-lieu de l'accroître, ce qui n'auroit guères pu arriver, si le flot & le vent avoient eu la même direction.

CHAPITRE IV.

Tempête après notre appareillage de l'Entrée de Nootka. *La* Résolution *fait une voie d'eau. Nous dépassons, sans l'examiner, le prétendu* Détroit de l'Amiral de Fonte. *Suite de notre reconnoissance de la Côte d'*Amérique. *Baie de* Behring. *Isle de* Kaye. *Description de cette Isle. Les Vaisseaux arrivent à un mouillage. Nous recevons la visite des Naturels du Pays. Leur maintien & leur conduite : leur passion pour les grains de verre & le fer. Ils essaient de piller la* Découverte. *On arrête la voie d'eau de la* Résolution. *Nous remontons l'*Entrée *à l'ouvert de laquelle nous avions mouillé. MM. Gore & Roberts sont chargés d'en aller examiner l'étendue. Raisons de croire qu'elle n'offre pas un passage au Nord. Les Vaisseaux la redescendent & regagnent la haute mer.*

1778. 26 Avril.

NOUS remîmes en mer le 26 au soir, comme je l'ai raconté plus haut. Des indices frappans annonçoient une tempête : ces indices ne nous

tromperent pas. Nous fûmes à peine hors de l'*Entrée*, que le vent fauta brufquement du Nord-Eft au Sud-Eft-quart-d'Eft, & devint très-orageux : nous eûmes en outre des rafales, de la pluie, & un ciel fi obfcur, que nous ne pouvions voir le vaiffeau dans toute fa longueur. D'après le temps que nous avions eu depuis notre arrivée fur cette côte, je craignis que le vent ne tournât plus au Sud & que nous ne fuffions en danger d'être pouffé trop au Nord. Nous revirâmes de bord, & nous nous étendîmes au Sud-Oueft avec toutes les voiles que pouvoient porter les vaiffeaux. Le vent, par bonheur, ne prit de la partie du Sud que jufqu'au Sud-Eft, en forte que le lendemain à la pointe du jour, nous étions affez éloignés de la côte.

1778. Avril.

La *Découverte* fe trouvant trop de l'arriere, je mis en panne jufqu'au moment où elle m'eut rejoint, & je continuai enfuite à me tenir au large, le Cap au Nord-Oueft, direction que je fuppofois à la côte d'*Amérique*. Le vent fouffloit du Sud-Eft avec beaucoup de force & en rafales, & le ciel étoit très-brumeux. Il devint un véritable ouragan à une heure & demie de l'après-dîner : jugeant alors qu'il feroit extrêmement dangereux de marcher vent arriere, je mis

1778.
Avril.

en panne le Cap au Sud, ſous la voile de miſaine & l'étai d'artimon. Sur ces entreſaites, la *Réſolution* fit une voie d'eau, qui d'abord nous alarma beaucoup. On trouva cette voie ſous la feſſe de ſtribord : de la ſoute au biſcuit, on entendoit & on voyoit l'eau entrer dans cette partie du bâtiment. Nous crûmes que l'ouverture étoit à deux pieds au-deſſous du niveau des flots; heureuſement que nous nous trompions. On reconnut enſuite qu'elle étoit au niveau de la ligne de la flottaiſon, & quelquefois au-deſſus, lorſque le vaiſſeau ſe tenoit droit. Au moment où nous apperçûmes la voie d'eau, la ſoute au poiſſon fut remplie d'eau, & les bariques qu'elle contenoit y furent à flot; mais nous attribuâmes principalement cet effet, à ce que l'eau n'avoit pu ſe faire une iſſue dans les pompes, à travers les charbons qui étoient au fond de ce réduit, car dès l'inſtant où nous eûmes vuidé l'eau, travail qui nous occupa juſqu'à minuit, & aſſuré ſon iſſue dans les pompes, il parut qu'une pompe ſuffiſoit pour la contenir; ce ſuccès nous fit un grand plaiſir. Le ſoir le vent tourna au Sud, & ſa violence diminua un peu. Nous enverguâmes la grande voile, nous portâmes les huniers auxquels on avoit pris tous les ris, & nous nous étendîmes à l'Oueſt; mais à onze heures l'orage

recommença, & nous obligea d'amener les huniers jufqu'à cinq heures du lendemain au matin, que l'orage diminua : nous reprîmes les huniers à cette époque.

1778. Avril. 28.

Le ciel commença alors à s'éclaircir, & pouvant voir à plufieurs lieues autour de nous, je gouvernai plus au Nord. A midi, notre latitude obfervée étoit de 50d 1', & notre longitude de 229d 26'. (*a*) Je mis le Cap au Nord-Oueft ¼ Nord avec un vent frais du Sud-Sud-Eft, & un beau temps; mais à 9 heures du foir, le vent reprit avec force, & nous eûmes des rafales accompagnées de pluie. Le ciel continuoit d'être orageux & pluvieux, & le vent foufloit toujours du Sud-Sud-Eft & du Sud-Oueft; je fuivis la même route jufqu'au 30, à quatre heures du matin : à cette époque, je marchai au Nord ¼ Nord-Oueft, afin de rallier la terre. Je regrettai de n'avoir pu la rallier plutôt, car nous dépaffions alors l'endroit où les Géographes (*b*) ont

(*a*) Comme les latitudes & les longitudes font indiquées très-fouvent dans le refte de ce volume, & que les premieres font toujours *Nord*, & les fecondes toujours *Eft*, j'ai fupprimé ces deux mots afin d'éviter des répétitions inutiles.

(*b*) Voyez la Carte générale des découvertes de l'Amiral de Fonte, par Delifle, publiée à Paris en 1752. Voyez auffi beaucoup d'autres Cartes.

placé le prétendu détroit de l'Amiral de Fonte.

1778. Avril.

Quoique je n'ajoute point de foi à des détails vagues & peu vraiſemblables qui ſe réfutent d'eux-mêmes, je deſirois vivement de reconnoître cette partie de la côte d'*Amérique*, afin de diſſiper tous les doutes; mais je ne pouvois, ſans une extrême imprudence, rallier la terre par un temps ſi orageux, ou perdre l'avantage d'un vent ſi favorable, en attendant un ciel plus tranquille. Le même jour, à midi, nous étions par 53^{d} 22′ de latitude, & 225^{d} 14′ de longitude.

1 Mai.

Le lendemain, premier Mai, n'appercevant point la terre, je gouvernai au Nord-Eſt, à l'aide d'une briſe fraîche du Sud-Sud-Eſt & du Sud, accompagnée de rafales & d'ondées de pluie & de grêle. Notre latitude, à midi, fut de 54^{d} 43′, & notre longitude de 224^{d} 44′. A 7 heures du ſoir, par 55^{d} 20′ de latitude, nous vîmes la terre ſe prolonger du Nord-Nord-Eſt à l'Eſt, ou à l'Eſt ¼ Sud-Eſt, à la diſtance d'environ 12 ou 14 lieues. Une heure après, je

2.

mis le Cap au Nord ½ Nord-Oueſt, & le lendemain, à 4 heures du matin, la côte s'étendoit du Nord-Oueſt ¼ Nord-Oueſt au Sud-Eſt, & nous étions à environ ſix lieues de la partie la moins éloignée. (*a*)

(*a*) Ce doit être près d'ici que Tſcherikow mouilla

1778. Mai.

La pointe Septentrionale d'une entrée, ou d'une ouverture qui reſſembloit à une entrée, nous reſtoit alors à l'Eſt ¼ Sud-Eſt; elle gît par 56ᵈ de latitude. La côte paroiſſoit très-rompue vers le Nord & elle ſembloit offrir des baies & des havres, éloignées ſeulement de deux ou trois lieues; s'il n'y a ni baies ni havres, il faut avouer que les apparences nous tromperent beaucoup. A ſix heures, comme nous nous rapprochions de la terre, je gouvernai au Nord-Oueſt quart Nord, ſelon la direction de la côte; nous avions un vent frais du Sud-Eſt, avec des

---

en 1741; car Muller place ſon mouillage à 56 degrés de latitude. Si ce Navigateur Ruſſe avoit eu le bonheur de s'avancer un peu plus loin au Nord, il auroit trouvé des baies, des havres & des Iſles, où ſon vaiſſeau eût été à l'abri, & où il auroit pu protéger le débarquement de ſon équipage. Voyez dans les *Découvertes des Ruſſes* par Muller pag. 248-254, des détails ſur les malheurs qu'il éprouva à cette partie de la Côte d'*Amérique*, & ſur les équipages de deux de ſes canots qu'il envoya à terre, & qu'il ne revit plus, parce que vraiſemblablement les Naturels du pays les maſſacrerent. En 1775, les Eſpagnols ont découvert deux havres très-bons ſur cette partie de la Côte; le premier qu'ils ont appellé *Gualoupe*, gît par 57 degrés 11 minutes, & le ſecond, qu'ils ont nommé *de Los Remedios*, par 57 degrés 18 minutes.

1778. Mai.

bouffées de grêle, de neige & de pluie neigeufe. Nous dépafsâmes entre onze heures & midi, un grouppe de petites Ifles, fituées au-deffus de la grande terre, à 56d 48′ de latitude, & par le travers, ou un peu au Nord de ces petites Ifles, la pointe méridionale d'une grande baie. Un bras qui fe trouve dans la partie feptentrionale de la baie, fembloit fe prolonger vers le Nord, derriere une montagne élevée & arrondie, qui fe montre entre cette baie & la mer. J'ai appellé la montagne le Mont *Edgecumbe*, & j'ai donné le nom de Cap *Edgecumbe* à la pointe de terre qui en fort. Le Cap *Edgecumbe* gît par 57d 3′, & 224d 7′ de longitude : à midi, il nous ref-toit au Nord 20d Oueft à 6 lieues.

La terre, excepté en quelques endroits près de la mer, eft par-tout montueufe, & d'une élévation confidérable ; mais le Mont *Edgecumbe* eft beaucoup plus élevé que toutes les autres collines. Il étoit entiérement couvert de neige, ainfi que chacun des monticules élevés; mais les collines plus baffes, & les terreins applatis, qui avoifinent la mer, n'en offroient point, & ils étoient revêtus de bois.

En nous avançant au Nord, nous vîmes que depuis le Cap *Edgecumbe*, la côte porte au Nord & au Nord-Eft, l'efpace de fix à fept

lieues, & qu'elle forme une grande baie dans cette partie. On trouve quelques Isles à l'Entrée de cette Baie, & je l'ai appellée la *Baie des Isles :* elle gît par 57^d 20' de latitude ; (*a*) elle paroît se diviser en plusieurs bras, dont l'un qui tourne au Sud, communique peut-être avec la Baie située au côté Oriental du Cap *Edgecumbe*, & fait une Isle de la terre de ce Cap. A huit heures du soir, le Cap nous restoit au Sud-Est ½ rumb-Sud ; nous avions au Nord 53^d Est, la *Baie des Isles*, & au Nord 52^d Est, à la distance de cinq lieues, une autre entrée devant laquelle il y a aussi des Isles. Je continuai à marcher au Nord-Nord-Ouest ½ rumb Ouest, & au Nord-Ouest ¼ Ouest, selon le gissement de la côte, à l'aide d'un bon vent du Nord-Est & d'un temps clair.

1778. Mai.

Le 3, à quatre heures & demie du matin, le mont *Edgecumbe* nous restoit au Sud 54^d Est ; nous avions au Nord 50^d Est, à 6 lieues, une large Entrée, & au Nord 32^d Ouest, la pointe

3.

(*a*) Il paroît que les Espagnols trouverent dans cette Baie le Port auquel ils ont donné le nom *de Los Remedios*. La latitude est exactement la même, & leur Journal observe *qu'elle est protégée par une longue chaîne de hautes Isles.* Voyez Miscellanies By Daines Barrington, page 503-504.

1778. Mai.

de terre qui eſt la plus avancée au Nord-Oueſt, & qui gît au-deſſous d'une très-haute montagne à pic, à laquelle j'ai donné le nom de mont *Fair Weather* (de beau temps:) j'ai appellé l'Entrée, *Sonde* ou *Canal* de *Croſſ* (de la Croix) parce que le jour où nous la vîmes, eſt marqué par une croix dans notre calendrier: elle me parut ſe diviſer en pluſieurs bras, dont le plus grand tournoit au Nord. La pointe Sud-Eſt de ce canal, eſt un promontoire élevé, auquel j'ai donné le nom de *Cap de la Croix :* il gît par 57^{d} 57′ de latitude, & 223^{d} 21′ de longitude : à midi, il nous reſtoit au Sud-Eſt, & nous avions au Nord ¼ Nord-Oueſt ¼ de rumb à l'Oueſt, à 13 lieues, la pointe ſituée au-deſſous de la montagne à pic, laquelle pointe j'ai appellée, Cap de *Beau-temps*. Notre latitude étoit de 58^{d} 17′; notre longitude étoit de 222^{d} 14′, & nous nous trouvions à trois ou quatre lieues de la côte. Dans cette poſition, la déclinaiſon de l'aimant étoit de 24^{d} 11′, à 26^{d} 11′ Eſt.

Le vent de Nord-Eſt nous abandonna ici; il fut ſuivi de briſes légeres du Nord-Oueſt, qui durerent pluſieurs jours. Je portai le Cap au Sud-Oueſt, & à l'Oueſt-Sud-Oueſt, juſqu'à huit heures du lendemain 4: nous revirâmes à cette époque, & nous marchâmes vers la côte. A midi, notre

4.

notre latitude étoit de 58d 22′, & notre longitude de 220d 45′ Le Mont *Beau-Tems* & la Montagne à pic, qui ſurmonte le Cap du même nom, nous reſtoit au Nord 63d Eſt, & la côte qui eſt au-deſſous, ſe trouvoit à douze lieues de diſtance. Cette montagne ſituée par 58d 52′ de latitude, par 222d de longitude, & à cinq lieues dans l'intérieur des terres, eſt la plus haute d'une chaîne, ou plutôt d'une rangée de montagnes qui s'élevent à l'Entrée Nord-Oueſt de la *Sonde de la Croix*, & qui ſe prolongent au Nord-Oueſt, dans une direction parallele à celle de la côte. Ces montagnes étoient entiérement couvertes de neige, depuis la partie la plus haute, juſqu'à la côte de la mer; il faut en excepter un petit nombre d'endroits, où nous voyions des arbres qui ſembloient ſortir du ſein des flots : nous ſuppoſâmes d'après cette apparence, qu'ils croiſſoient ſur des terreins bas, ou ſur des Iſles qui bordent le rivage du continent. (*a*) A cinq heures

(*a*) Selon Muller, Behring rencontre la Côte de l'*Amérique Septentrionale* par 58 degrés 28 minutes de latitude : *l'aſpect du pays étoit effrayant*, dit-il, *par de hautes montagnes couvertes de neige.* La chaîne où la rangée de montagnes couvertes de neige, ſituées par la même latitude dont parle ici le Capitaine Cook,

1778. Mai.

du soir, notre latitude étoit de 58d 53′, & notre longitude de 220d 52′; le sommet d'une montagne élevée, se montroit au-dessus de l'horizon, au Nord 26d Ouest, & ainsi que nous le reconnûmes ensuite à la distance de 40 lieues. Nous supposâmes que c'étoit le *Mont Saint-Elie* de Behring, & il conserve ce nom dans ma Carte.

Durant le cours de cette journée, nous apperçûmes des baleines, des veaux de mer & des marsouins; un grand nombre de goëlands, & plusieurs volées d'oiseaux qui avoient un cordon noir autour de la tête, une bande noire à la pointe de la queue & à la partie supérieure des ailes, le dessus du corps bleuâtre, & le dessous blanc. Nous apperçûmes aussi un canard de couleur brune, qui avoit la tête & le col noir, ou d'un bleu foncé, & qui étoit posé sur l'eau.

6. N'ayant que des vents légers, entre-mêlés de calmes, nous fîmes si peu de chemin que le 6 à midi, nous étions seulement par 59d 8′ de latitude, & 220d 19′ de longitude. Le Mont *Beau-Tems* nous restoit au Sud 63d Est, le

---

répond parfaitement à celles que trouva Behring. Voyez, *Voyages & Découvertes des Russes*, par Muller, page 248-254.

Mont *Saint-Elie* au Nord 30 Oueſt, & la terre la plus voiſine de nous, ſe trouvoit à huit lieues de diſtance. Il ſembloit y avoir une baye au Nord 47^{d} Eſt de la place qu'occupoient les vaiſſeaux, & nous crûmes appercevoir une Iſle couverte de bois, en travers de la pointe méridionale de cette baie. Je préſume que le Commodore Behring mouilla ici : la latitude de 59^{d} 18^{l} eſt aſſez d'accord avec la Carte du voyage de ce Navigateur, (*a*) & la longitude eſt de 221^{d} Eſt. Derriere la baie, que je déſignerai par le nom de *Baie de Behring*, en l'honneur de celui qui l'a découverte, ou plutôt au Sud de cette baie, la chaîne de montagnes dont j'ai parlé plus haut, eſt interrompue par une plaine de peu de lieues. L'œil n'appercevoit rien de diſtinct par-delà, en ſorte qu'il doit s'y trouver des terreins unis ou de l'eau. Nous eûmes quelques heures de calme l'après-midi; je profitai de cette occaſion pour ſonder, & j'eus 70 braſſes, fond de vaſe. Le calme fut ſuivi d'une briſe légere du Nord, à l'aide de laquelle nous marchâmes à l'Oueſt. Le lendemain, à midi, nous étions par 59^{d} 27^{l} de

1778. Mai.

7.

(*a*) Le Capitaine Cook veut, ſans doute, parler de la Carte de Muller inſérée dans l'*Hiſtoire des Découvertes des Ruſſes.*

1778. Mai.

latitude, & 219^d 7′ de longitude : dans cette position, le *Mont Beau-Tems* nous restoit au Sud 70^d Est; le *Mont Saint-Elie* au Nord ¼ rumb-Ouest, & la terre la plus occidentale qui fut en vue, au Nord 52 Ouest. Nous étions éloignés de la côte de quatre ou cinq lieues, & la sonde rapportoit quatre-vingt-deux brasses, fond de vase. Nous découvrions au-dessus de la haute Terre, une baie circulaire en apparence, & garnie de chaque côté de terreins bas, & revêtus de bois.

Nous reconnûmes que la côte portoit beaucoup à l'Ouest, & qu'elle inclinoit très-peu au Nord. Comme le vent soussloit de l'Ouest, & qu'il étoit très-foible, nous faisions peu de chemin. Le 9, à midi, nous nous trouvâmes par 59^d 30′ de latitude, & 217^d de longitude. Dans cette position, la terre la plus voisine de nous, étoit à 9 lieues de distance, & le *Mont Saint-Elie* nous restoit au Nord 30^d Est, à 19 lieues. Ce Mont gît à douze lieues, dans l'intérieur des terres, par 60^d 27′ de latitude, & 219^d de longitude : il appartient à une chaîne de montagnes extrêmement hautes, qui peuvent être réputées une suite des premieres, puisqu'elles en sont séparées seulement par la plaine dont j'ai déjà parlé. Elles se prolongent à l'Ouest, jusqu'au 217me

9.

degré de longitude; quoiqu'elles ne finissent pas à ce point, elles y perdent beaucoup de leur hauteur, & elles y deviennent plus rompues & plus divisées.

1778. Mai.

10.

Le 10, à midi, notre latitude étoit de 59d 51′, & notre longitude de 215d 56′; nous ne nous trouvions pas à plus de trois lieues de la côte d'*Amérique*, qui se prolongeoit de l'Est ½ rumb-Nord, au Nord-Ouest ½ rumb-Ouest, aussi loin que pouvoit s'étendre la vue. On appercevoit à l'Ouest de cette derniere direction, une Isle qui s'étendoit du Nord 52d Ouest, au Sud 85d Ouest, à six lieues de distance. Il sort du continent, vers l'extrémité Nord-Est de l'Isle, une pointe qui nous restoit alors au Nord 30d Ouest, à cinq ou six lieues. J'ai donné à cette pointe, le nom de Cap *Suckling*. La pointe du Cap est basse; mais il y a en-dedans, une colline assez haute, qui est séparée des montagnes par un terrein bas, en sorte que de loin, le Cap ressemble à une Isle. Le côté Septentrional du Cap *Suckling*, offre une baie qui paroissoit avoir quelque étendue, & être à l'abri de la plupart des vents. Je songeois à gagner cette baie, afin d'arrêter notre voie d'eau, que jusqu'ici nos efforts n'avoient encore pu arrêter. Dans ce dessein, je gouvernai sur le Cap; mais, comme nous n'avions que de

1778. Mai.

légeres briſes variables, nous en approchâmes lentement : cependant, à l'entrée de la nuit, nous en étions aſſez près, pour appercevoir des terreins bas qui ſortoient du Cap au Nord-Oueſt, & qui formoient des pointes, de maniere à garantir du vent de Sud, la partie Orientale de la baie. Nous apperçûmes auſſi quelques petites Iſles dans la baie, & des rochers élevés entre le Cap & l'extrémité Nord-Eſt de l'Iſle. Il ſembloit toujours y avoir un paſſage des deux côtés de ces rochers, & je continuai à marcher toute la nuit vers cette partie de la côte, la ſonde rapportant de 43 à 27 braſſes, fond de vaſe.

Le vent qui s'étoit tenu principalement dans la partie du Nord-Eſt, ſauta au Nord à quatre heures du matin du jour ſuivant. Comme il nous étoit déſavorable, je ne ſongeai plus à conduire les vaiſſeaux en-dedans de l'Iſle, ou dans la baie, car je ne pouvois exécuter l'un ou l'autre de ces projets, ſans perdre de temps. J'arrivai ſur l'extrémité Occidentale de l'Iſle : le vent étoit très-foible, & à dix heures nous fûmes en calme. Me trouvant à peu de diſtance de l'Iſle, je m'y rendis ſur un canot, & je débarquai, avec l'intention de voir ce qu'il y avoit de l'autre côté; mais les collines étant plus élevées que je ne l'imaginois, & le chemin, pour y arriver, étant

11.

escarpé, & plein de bois, je fus obligé d'abandonner mon dessein. Je laissai au pied d'un arbre, sur une petite éminence peu éloignée de la côte, une bouteille qui renferme un papier, sur lequel j'ai écrit les noms de nos bâtimens, & l'époque de notre découverte : j'y ai mis en outre, deux pieces d'argent de deux sols, frappées en *Angleterre* en 1772. Je les avois reçues, ainsi que beaucoup d'autres, du Révérend Docteur Kaye, (*a*) & pour lui donner une marque de mon estime & de ma reconnoissance, j'ai nommé l'Isle, Isle de *Kaye*. Elle a onze ou douze lieues de longueur, dans la direction du Nord-Est & du Sud-Ouest, mais sa plus grande largeur n'est pas de plus d'une lieue, ou d'une lieue & demie. La pointe Sud-Ouest, qui gît par 59^d 49′ de latitude, & 216^d 58′ de longitude, est très-remarquable, car c'est un rocher nud, très-élevé, au-dessus des terreins qui se montrent parderriere. On distingue aussi, par le travers de cette pointe Sud-Ouest, un rocher élevé, qui ressemble à un château ruiné, lorsqu'on regarde de certains endroits. L'Isle présente, du côté de la mer, des rochers nuds en pente, environnés d'une greve,

1778.
Mai.

(*a*) Il étoit alors Sous-Aumônier & Chapèlain de Sa Majesté, & il est aujourd'hui Doyen de *Lincoln*.

1778. Mai.

qui a peu d'étendue, & qui eſt ſemée de gros cailloux, entre-mêlés, en quelques endroits, d'un ſable argilleux brunâtre, que la mer ſemble y dépoſer après les avoir roulés dans ſon ſein, & les avoir reçus des parties plus élevées, d'où ils ſont entraînés par les ruiſſeaux ou les torrens. Ces rochers ſont d'une pierre bleuâtre, qui eſt par-tout dans un état de décompoſition, ſi j'en excepte quelques endroits. Il y a des parties de la côte qu'interrompent de petites vallées ou des gorges. Chacune de celles-ci récele un ruiſſeau ou un torrent, qui ſe précipite avec une impétuoſité conſidérable : on peut ſuppoſer que les ruiſſeaux & les torrens dont je parle, ſont approviſionnés par la neige, & qu'ils tariſſent, après la fonte des neiges. Des pins qui commencent au bord de la mer, mais qui ſe prolongent ſeulement juſqu'à mi-chemin de la partie la plus haute, ou du milieu de l'Iſle, rempliſſent les vallées. La partie boiſée commence par-tout, immédiatement au-deſſus des rochers, & elle va auſſi avant que la premiere bordure d'arbres que je viens de décrire, en ſorte que l'Iſle offre une large ceinture de bois, étendue ſur celui de ſes côtés, qui eſt renfermé entre le ſommet de la côte, ſemée de rochers, & les parties plus élevées qui ſe trouvent au centre. La groſſeur des

arbres n'a rien de remarquable ; il en eſt peu qu'on ne puiſſe environner avec ſes bras ; leur hauteur eſt de quarante à cinquante pieds ; ainſi, on n'en tireroit que des mâts de perroquet, ou d'autres choſes pareilles. Il eſt difficile de déterminer la groſſeur de ceux qui croiſſent ſur le continent voiſin ; mais parmi les bois qu'ont dépoſés les flots ſur la greve de l'Iſle, nous n'en apperçûmes pas de plus gros. Tous les pins ſembloient être de la même eſpece, & nous n'y vîmes ni pins du Canada, ni cyprès ; mais il y en a quelques-uns qui nous parurent des aunes ; ceux-ci étoient petits, & leurs feuilles n'avoient pas encore pouſſé. Je remarquai, ſur la bordure des rochers, & ſur quelques-uns des terreins en pente, une eſpece de gazon d'environ un pied & demi d'épaiſſeur, lequel ſembloit être de la mouſſe ordinaire : le ſommet ou la partie ſupérieure de l'Iſle, avoit à-peu-près la même apparence de couleur ; mais quelle qu'en fut la cauſe, nous y jugeâmes la verdure plus épaiſſe. J'obſervai, parmi les arbres, des groſeilliers, des aubépines ; une petite violette à fleurs jaunes ; les feuilles de quelques autres plantes qui n'étoient pas encore en fleur, & une en particulier que M. Anderſon prit pour l'*Heracleum* de *Linnæus*, & l'herbe douce ; Steller, qui accompagna

1778. Mai.

Behring, imagine que les Américains apprêtent celle-ci pour s'en nourrir, & qu'ils suivent la méthode des Naturels du *Kamtchatka*. (a)

Nous apperçûmes une corneille qui voltigeoit autour du bois ; deux ou trois des aigles à tête blanche, dont j'ai parlé en faisant la description de l'Entrée de *Nootka ;* une autre espece, à-peu-près de la même grosseur, qui paroissoit aussi de la même couleur, ou plus noire, & qui n'avoit de blanc que la poitrine. En passant du Vaisseau à la côte, nous vîmes une multitude d'oiseaux posés sur les flots, ou voltigeant près de nous en troupe ou en couples; les principaux étoient des quebrantahuessos en petit nombre, des plongeons, des canards, ou de gros péterels, des goëlands, des nigauds & des *burres*. (b) Nous distinguâmes deux sortes de plongeons; l'un très-gros, qui étoit noir, & qui avoit le ventre & l'estomac blanc ; l'autre, plus petit, offroit un bec plus long & plus épointé, & nous jugeâmes que c'est le guillemot ordinaire. Nous apperçûmes également deux especes de canards ; l'un brunâtre; il avoit la tête & le col noirs ou d'un

(a) Voyez Muller, page 256.

(b) Je n'ai pu découvrir le nom que porte cet oiseau dans l'Ornithologie Françoise, & j'ai conservé le terme de l'Original. *Note du Traducteur.*

bleu foncé, & c'eſt peut-être le canard de pierre décrit par Steller : les autres s'envolent en troupes nombreuſes; ils ſont plus petits que ceux-ci, & d'un noir ſale. Les goëlands étoient de l'eſpece ordinaire, & ils s'envoloient auſſi en troupes. Les nigauds avoient une grande taille, & la robe noire, & au moment où ils s'envoloient, on leur voyoit une tache blanche derriere les ailes; au reſte, il eſt probable que c'étoient ſeulement des cormorans d'eau, de l'eſpece la plus groſſe. Nous remarquâmes en outre un oiſeau ſolitaire, qui nous ſembloit de l'eſpece des goëlands; il étoit d'un blanc de neige, & il portoit du noir dans une partie du côté ſupérieur de ſes ailes. Je dois toutes ces remarques à M. Anderſon. Un renard ſortit du fond du bois à l'endroit où nous débarquâmes; il nous regarda avec peu d'inquiétude; car il ſe promena tranquillement, ſans montrer aucun ſigne de crainte : il étoit d'un jaune rougeâtre; ſa peau reſſembloit à quelques-unes de celles que nous avions achetées à *Nootka*, mais elle avoit peu d'étendue. Nous vîmes d'ailleurs deux ou trois petits veaux marins en travers de la côte ; mais les quadrupedes & les oiſeaux dont je viens de parler, ſont les ſeuls qui frapperent nos regards. Rien ne nous indiqua que des hommes euſſent été ſur cette Iſle.

1778.
Mai.

1778. Mai.

Je revins à bord à deux heures & demie du soir, & à l'aide d'une brise légere de l'Est, je gouvernai vers la partie Sud-Ouest de l'Isle, que nous doublâmes à huit heures. Je mis ensuite le cap sur la terre la plus occidentale qui fût alors en vue, laquelle, à cette époque, nous restoit au Nord-Ouest un demi-rumb-Nord. On trouve au côté Nord-Ouest de l'extrémité Nord-Est de l'Isle de *Kaye*, une seconde Isle, qui se prolonge au Sud-Est & au Nord-Est, l'espace d'environ trois lieues à trois lieues aussi de l'extrémité Nord-Ouest de la Baie que j'ai décrite plus haut, & à laquelle j'ai donné le nom de Baie du *Contrôleur*. L'Isle de *Kaye* étoit encore en vue à quatre heures du matin du jour suivant : elle nous restoit à l'Est un quart-de-rumb-Sud; nous nous trouvions à quatre ou cinq lieues du continent, & la partie la plus occidentale qui fût à la portée de nos regards, se montroit au Nord-Ouest un demi-rumb-Nord. Nous avions un vent frais de l'Est-Sud-Est, & à mesure que nous nous élevâmes au Nord-Ouest, nous découvrîmes une plus grande étendue de terreins à l'Ouest, & enfin au Sud de l'Ouest; en sorte qu'à midi, par 61 degrés 11′ de latitude & 213 degrés 28 minutes de longitude, le côté le plus avancé nous restoit au Sud-Ouest-quart-Ouest un demi-rumb-

12.

Oueſt ; la pointe orientale d'une large Entrée, nous reſtoit en même temps à l'Oueſt-Nord-Oueſt, à trois lieues.

1778. Mai.

De la Baie du *Contrôleur* à cette pointe, que j'ai nommée le cap *Hinchingbroke*, le giſſement de la côte eſt à-peu-près Eſt & Oueſt. Par-delà la pointe dont je parle ici, elle ſembloit s'incliner au Sud, direction ſi contraire aux cartes modernes fondées ſur les dernieres découvertes des Ruſſes, que nous avions lieu d'eſpérer un paſſage au Nord, par l'Entrée qui ſe trouvoit devant nous; nous jugeâmes auſſi que la terre à l'Oueſt & au Sud-Oueſt, n'étoit vraiſemblablement qu'un grouppe d'Iſles. D'ailleurs, le vent ſouffloit du Sud-Eſt, & nous étions menacés d'une brume & d'une tempête ; il devenoit néceſſaire de me réfugier dans un Port, afin d'y arrêter notre voie d'eau, avant d'affronter un autre orage. Ces raiſons me déterminerent à porter le cap ſur l'Entrée ; nous l'eûmes à peine atteint, que le ciel ſe couvrit d'une brume très-épaiſſe ; nous ne voyions pas à un mille devant nous, & il falloit abſolument mettre mes Vaiſſeaux en ſûreté, juſqu'à ce que l'atmoſphere fût plus claire. Dans cette vue, j'allai me placer au-deſſous du cap *Hinchingbroke* ; & je mouillai par huit braſſes, fond d'argile, à l'ouverture d'une petite anſe un peu

en-dedans du cap, à environ un quart de mille de la côte.

1778. Mai.

Je mis tout de ſuite les canots à la mer; j'ordonnai aux uns de ſonder, & aux autres de s'occuper de la pêche. Nous tirâmes la ſeine dans l'anſe; mais ce fut ſans ſuccès, car le filet étoit déchiré. Il y eut de courtes éclaircies qui nous montrerent les terres dont nous étions environnés. Le cap nous reſtoit au Sud-quart-Sud-Oueſt un demi-rumb-Oueſt, à une lieue; nous avions au Sud-Oueſt-quart-Oueſt, à cinq lieues, la pointe occidentale de l'Entrée, & la terre de ce côté ſe prolongeoit juſqu'à l'Oueſt-quart-Nord-Oueſt. Nous n'appercevions point de terre entre ce point du compas & le Nord-Eſt-quart-Oueſt; & celle qui ſe trouvoit dans la derniere direction, paroiſſoit fort éloignée. La pointe la plus occidentale, qui fût alors en vue ſur la côte Nord, nous reſtoit au Nord-Nord-Oueſt un demi-rumb-Oueſt, à deux lieues : entre cette pointe & la côte au-deſſous de laquelle nous mouillions, il y a une Baie d'environ trois lieues de profondeur; ſon côté Sud-Eſt offre deux ou trois anſes pareilles à celle devant laquelle nous avions jetté l'ancre; & ſa partie du milieu préſente des Iſles de rochers.

Je chargeai M. Gore de deſcendre ſur ces Iſles,

& d'y tuer, s'il étoit possible, quelques oiseaux bons à manger. Du moment où il en approcha, vingt hommes se montrerent sur deux grosses pirogues, & il crut devoir regagner les Vaisseaux : les Sauvages, qui le suivirent, ne voulurent pas venir à la hanche de nos Bâtimens; mais ils se tinrent à une certaine distance, en poussant des cris, en étendant & en rapprochant leurs bras, & ils entonnerent bientôt une chanson qui ressembloit exactement à celles des habitans de *Nootka :* leurs têtes étoient aussi poudrées de plumes. L'un d'eux agitoit en l'air un habit blanc, que nous prîmes pour un témoignage d'amitié; un autre se tint presque un quart-d'heure debout dans sa pirogue, entiérement nud, ses bras étendus en croix, & sans se mouvoir. Les embarcations n'étoient pas de bois, comme celles de l'Entrée du Roi *George*, ou de *Nootka;* des lattes simples en composoient la charpente, & des peaux de veaux de mer ou d'autres animaux parcils, en formoient le bordage extérieur. Nous répondîmes à toutes leurs marques de bienveillance; nous employâmes les gestes les plus expressifs & les plus affectueux, pour les engager à venir à la hanche des Vaisseaux; mais nous ne pûmes les y déterminer. Quelques-uns de nos gens répéterent plusieurs des mots ordinaires de

1778. Mai.

la langue de *Nootka*, tels que *ſeeke maile* & *mahook;* & les Sauvages ne parurent pas les comprendre. Après avoir reçu des préſens que nous leur jettâmes, ils ſe retirerent vers cette partie de la côte où ils s'étoient embarqués; ils nous firent entendre par ſignes, que nous les reverrions le lendemain. Deux d'entr'eux cependant, qui montoient une petite pirogue, demeurerent près de nous la nuit, vraiſemblablement avec le projet de piller quelque choſe, tandis que nous ſerions endormis; car ils s'en allerent, dès qu'ils s'apperçurent qu'on les avoit découverts.

1778. Mai.

Durant la nuit, le vent ſouffla avec impétuoſité & en rafales du Sud-Sud-Eſt; il fut accompagné de pluie & d'un ciel très-épais : il ſe calma le 13 à dix heures du matin, & l'atmoſphere étant un peu plus claire, nous appareillâmes, afin de chercher un endroit bien abrité, où nous puſſions examiner & arrêter notre voie d'eau : le mouillage que nous occupions, étoit trop expoſé pour entreprendre ce travail. Je me décidai d'abord à remonter la baie, devant laquelle nous avions mouillé; mais la beauté du ciel m'inſpira le deſir de gouverner au Nord & de remonter la grande Entrée qui ſe trouvoit également ſur notre route. Dès que nous eûmes dépaſſé la pointe Nord-

13.

Nord-Oueſt de la baie dont j'ai parlé plus haut, nous reconnûmes que, dans cette partie, la côte tourne bruſquement à l'Eſt : je n'en ſuivis pas la direction, mais je continuai à marcher au Nord, vers une pointe de terre que nous apperçûmes dans cette direction.

1778.
Mai.

Les Naturels qui étoient venus nous faire viſite la veille au ſoir, revinrent le matin ſur cinq ou ſix pirogues, mais ils arriverent lorſque nous étions déjà ſous voile ; ils nous ſuivirent une demi-heure ſans pouvoir nous atteindre. Le mauvais temps reparut avant deux heures de l'après-midi : la brume étoit ſi épaiſſe, que nous ne pouvions voir d'autre terre que la pointe dont je parlois tout-à-l'heure. A quatre heures & demie, nous étions par le travers de cette pointe : nous trouvâmes que c'eſt une petite Iſle, ſituée à environ deux milles du Continent, & nous découvrîmes ſur la bande orientale une belle baie, ou plutôt un havre : nous boulinâmes vers ce mouillage ſous les huniers auxquels on avoit pris tous les ris, & ſous les baſſes voiles. Le vent ſouffloit avec force du Sud-Eſt, en rafales extrêmement impétueuſes & accompagnées de pluie. Nous appercevions par intervalles la terre dans toutes les directions; mais, en général, le ciel étoit ſi brumeux, que nous pouvions voir ſeulement les

côtes de la baie vers laquelle nous marchions.
1778. Mai. Lorſque nous dépaſsâmes l'Iſle, la ſonde rapporta 26 braſſes fond de vaſe; elle en rapporta bientôt après 60 & 70 fond de roche; mais à l'entrée de la baie, elle donna de 30 à 6 braſſes : la derniere ſonde fut priſe près de la côte. Enfin, à huit heures, la violence des rafales nous obligea à mouiller par 13 braſſes, avant que nous euſſions pénétré dans la baie auſſi loin que je le projettois; mais nous nous crûmes heureux d'avoir déjà atteint un aſſez bon poſte, car la nuit fut extrêmement orageuſe.

Le mauvais temps n'empêcha pas trois des Naturels de venir nous voir; ils arriverent ſur deux pirogues, qui n'auroient pu en porter un plus grand nombre, car elles étoient conſtruites de la même maniere que celles des Eſquimaux; l'une avoit deux trous, & l'autre n'en avoit qu'un. Chacun de ces Sauvages tenoit un bâton d'environ trois pieds de longueur, auquel étoient attachées de groſſes plumes ou des ailes entieres d'oiſeaux. Ils tournerent ſouvent ces bâtons vers nous, & ſelon ce que nous conjecturâmes, dans la vue de nous annoncer leurs diſpoſitions pacifiques. (a)

(a) L'équipage de Behring fut reçu, en 1741,

Plusieurs autres, déterminés par l'accueil que nous fîmes à ceux-ci, vinrent nous voir sur de grandes & de petites pirogues, entre une & deux heures du matin du jour suivant. Ils se hasarderent à monter à bord, mais après que quelques-uns de nos gens furent entrés dans leurs embarcations. Parmi ceux qui arriverent sur la *Résolution*, je distinguai un homme d'un moyen âge, qui avoit une physionomie intéressante, & que je reconnus ensuite pour le chef. Des peaux de loutre de mer composoient son vêtement, & un chapeau orné de grains de verre bleu de ciel, de la taille d'un gros pois, & pareil à ceux que portent les habitans de l'Entrée de *Nootka*, couvroit sa tête. Il paroissoit attacher beaucoup plus de prix à ces grains de verre, qu'à nos grains de verre blancs. Ces Sauvages estimoient d'ailleurs les grains de verre, de quelque espece qu'ils fussent; & pour en avoir, ils s'empresserent de

1778. Mai.

exactement de la même maniere aux Isles *Schumagin*, situées sur cette côte; voici le passage de Muller; « On sait ce que c'est que le *Calumet* que les » Américains Septentrionaux présentent en signe de » paix. Ceux-ci en tenoient de pareils à leur main. » C'étoient des bâtons avec des *ailes de faucon* » *attachées au bout.* » Découvertes des Russes, pag. 268.

1778.
Mai.

nous donner en échange tout ce qu'ils poſſédoient, même leurs belles peaux de loutre de mer. Je dois obſerver qu'ils mirent plus de valeur à ces fourrures qu'aux autres, mais que ce fut après que nos gens eurent montré plus d'empreſſement pour s'en procurer ; & même que, depuis cette époque, ils aimerent mieux nous céder des habits de peaux de loutre de mer, que des habits de peaux de chat ſauvage ou de martres. La même choſe étoit arrivée à l'*Entrée de Nootka*.

Ils deſiroient auſſi du fer ; mais ils nous en demanderent des morceaux d'au moins huit à dix pouces de longueur & de trois ou quatre doigts de largeur ; ils rejetterent abſolument les petites pieces, & cet article étant devenu rare dans nos deux vaiſſeaux, ils en obtinrent de nous une quantité peu conſidérable. Les pointes de quelques-unes de leurs piques où lances étoient de ce métal, d'autres étoient de cuivre : il y en avoit un petit nombre d'os, matiere dont les pointes de leurs dards, de leurs traits, &c. ſe trouverent compoſés. Je ne pus déterminer le Chef à deſcendre ſous le pont ; & ni lui, ni ſes camarades ne demeurerent long-temps à bord : mais, tant que dura leur viſite, il fallut les ſurveiller ſoigneuſement, car ils montrerent bientôt

leurs diſpoſitions pour le vol. Quand ils eurent paſſé trois ou quatre heures à la hanche de la *Réſolution*, ils nous quitterent tous, & ils ſe rendirent auprès de la *Découverte* : aucun d'eux n'y avoit été juſqu'alors, ſi j'en excepte un homme qui en arriva au moment où ils s'éloignoient de nous, & qui les y remena. Je penſai qu'il avoit remarqué ſur le vaiſſeau, des choſes qu'il ſavoit être plus du goût de ſes compatriotes, que ce qu'il avoit apperçu ſur la *Réſolution* ; je me trompois, ainſi qu'on le verra bientôt.

1778.
Mai.

Dès qu'ils furent partis, un de mes canots alla ſonder le fond de la baie. Comme le vent étoit modéré, je ſongeois à échouer la *Réſolution*, ſi je venois à bout de trouver un endroit propre à arrêter notre voie d'eau. Les Sauvages ne tarderent pas à s'éloigner de la *Découverte*, & au-lieu de revenir près de nous, ils marcherent vers le canot occupé à prendre des ſondes. L'Officier qui le commandoit, obſervant leur manœuvre, revint à bord, & il fut ſuivi de toutes les pirogues. Le détachement fut à peine rentré ſur la *Réſolution*, que quelques-uns des Américains ſauterent dans le canot, malgré les deux hommes de garde que nous y avions laiſſés. Les uns préſenterent leurs piques à nos deux Sentinelles, d'autres s'emparerent de la corde qui attachoit

1778. Mai.

le canot à la *Réſolution*, & le reſte entreprit de l'emmener à la remorque. Mais ils le relâcherent, dès qu'ils nous virent diſpoſés à le défendre par la force : ils en ſortirent pour remonter ſur leur embarcation. Ils nous firent ſigne de mettre bas les armes, & ils ſembloient auſſi tranquilles, que s'ils n'avoient rien fait de mal-honnête. Ils avoient formé, à la hanche de la *Découverte*, une autre entrepriſe, peut-être encore plus audacieuſe. L'homme qui étoit venu près de nous, & qui avoit mené ſes compatriotes vers l'autre Vaiſſeau, avoit examiné toutes les écoutilles de la *Découverte*, & n'appercevant que l'Officier de Garde & un ou deux Matelots, il crut ſans doute qu'à l'aide de ſes camarades, il pourroit aiſément piller le vaiſſeau du Capitaine Clerke; ce projet lui parut d'autant plus facile, que la *Réſolution* ſe trouvoit à quelque diſtance : c'eſt sûrement dans cette intention qu'ils s'y rendirent tous. Pluſieurs d'entr'eux monterent à bord ſans aucune cérémonie ; ils tirerent leurs couteaux; ils firent ſigne à l'Officier & à l'un des Matelots qui étoient ſur le pont, de ſe tenir à l'écart, & ils promenerent leurs regards de côté & d'autre, afin de voler ce qui leur conviendroit. Ils s'emparerent d'abord du gouvernail d'un des canots, & ils le jetterent à ceux d'entr'eux qui

ſe tenoient dans les pirogues. Ils n'avoient pas eu le temps de découvrir un autre objet, qui plût à leur imagination, lorſque l'équipage de la *Découverte* prit l'alarme, & ſe montra armé de coutelas. A cet aſpect, les voleurs ſe retirerent dans leurs embarcations, avec autant d'aſſurance & de ſang-froid, qu'ils avoient abandonné le canot de la *Réſolution :* ſelon l'obſervation du Capitaine Clerke, ils raconterent à ceux qui n'avoient pas été à bord, de combien les couteaux du vaiſſeau étoient plus longs que les leurs. Mon canot prenoit des ſondes ſur ces entrefaites ; ils l'apperçurent, & ainſi que je l'ai déjà dit, ils l'aborderent après avoir vu échouer leur projet contre la *Découverte*. Je ſuis perſuadé que s'ils vinrent nous voir de ſi grand matin, ils comptoient nous trouver endormis, & nous voler à leur aiſe.

1778.
Mai.

Ne peut-on pas conclure raiſonnablement, qu'ils ne connoiſſoient point les armes à feu? S'ils avoient eu la moindre idée de ces machines meurtrieres, ils n'auroient pas eſſayé d'enlever un de mes canots, à la portée de mon artillerie, & à la face de cent hommes; car il faut ajouter que la plupart de nos gens les regardoient. Nous ſouffrîmes leur audace & leur inſolence, & j'ai la ſatisfaction de dire que nous les avons laiſſés,

fur ce point, dans l'ignorance où nous les avons

1778. trouvés. Ils ne nous ont jamais vu tirer que des

Mai. oifeaux.

Au moment où nous allions appareiller, afin de pénétrer plus loin dans la Baie, le vent & la pluie reprirent avec la même force qu'auparavant, en forte que nous fûmes obligés de refferrer le cable, & de garder notre mouillage: voyant fur le foir que l'orage ne diminuoit pas, & qu'il faudroit peut-être attendre quelques jours pour remonter la Baie, je réfolus de mettre mon vaiffeau à la bande, à l'endroit où nous étions, & je l'amarrai avec une petite ancre de toue & une hanfiere. Lorfqu'on fortit l'ancre du canot, l'un des matelots qui n'eut pas affez d'adreffe, ou qui manqua d'expérience, fut entraîné à la mer par la corde de la bouée, & il tomba au fond des vagues. Ce qui eft bien fingulier, dans cet inftant critique, il eut la préfence d'efprit de fe dégager lui-même, & de revenir à la furface de l'eau, où il fut repris ayant une de fes jambes fracturée d'une maniere dangereufe.

15. Le 15, dès le grand matin, on vira la *Réfolution* en quille, afin d'arrêter la voie d'eau: en ôtant le doublage, on trouva que les coutures du bordage étoient très-ouvertes en-dedans & au-deffous des préceintes, & on vit qu'en plufieurs

endroits, il n'y avoit pas un ſeul morceau d'étoupe. Tandis que les Charpentiers réparoient ces dommages, nous remplîmes nos futailles vuides à un ruiſſeau qui couloit près de nous. Le vent n'avoit plus la même force; mais le ciel étoit épais & brumeux, & il tomboit de la pluie.

1778.
Mai.

Les Naturels qui nous avoient quittés la veille, au retour du mauvais temps, nous firent une autre viſite dans la matinée; ceux qui arriverent les premiers, montoient de petites pirogues, & d'autres parurent enſuite ſur de grandes embarcations, dont l'une portoit vingt femmes & un homme, outre des enfans.

16.

Le 16, au ſoir, le ciel s'éclaircit, & nous vîmes que la terre nous environnoit de tous côtés. Nous étions à l'ancre au côté ſeptentrional de l'*Entrée*, dans un endroit marqué ſur ma Carte, par le nom de *Snug Corner Bay*, (*Baie du réduit fermé.*) C'eſt en effet un lieu bien fermé & bien abrité. Je pris avec moi quelques Officiers, & j'allai en examiner le fond: nous le trouvâmes à l'abri de tous les vents, & la ſonde y rapportoit de ſept à trois braſſes, fond de vaſe. Le terrein eſt bas, près de la côte, en partie nu, & en partie boiſé. La partie nue étoit couverte de deux ou trois pieds de neige; mais on en appercevoit très-peu dans les bois.

1778. Mai.

Le ſommet des collines voiſines étoit également boiſé ; mais celles qui ſont plus avant, dans l'intérieur du pays, paroiſſoient des rochers pelés, enſevelis ſous les neiges. L'ouverture qui produiſoit notre voie d'eau ayant été fermée, nous appareillâmes le 17, à quatre heures du matin. Je gouvernai au Nord-Oueſt, à l'aide d'une briſe légere de l'Eſt-Nord-Eſt ; jugeant que ſi cette entrée offroit un paſſage au Nord, il devoit être dans cette direction. Nous fûmes à peine ſous voile, que les Naturels arriverent ſur de grandes & de petites pirogues. Cette viſite nous procura une nouvelle occaſion d'examiner leur figure, leurs vêtemens, &c. & je communiquerai bientôt aux Lecteurs les obſervations que nous recueillîmes ; ils ne paroiſſoient avoir d'autre but que de ſatisfaire leur curioſité, car ils ne firent avec nous aucune eſpece d'échange. Lorſque nous eûmes atteint la pointe Nord-Oueſt du bras dans lequel nous avions mouillé, nous reconnûmes que le flot, pour venir dans l'*Entrée*, ſuivoit le canal par où nous étions arrivés. Cette remarque ne détruiſoit pas tout-à-fait l'exiſtence d'un paſſage, mais elle n'étoit point favorable à cette opinion. Quand nous eûmes doublé la pointe dont j'ai parlé plus haut, nous rencontrâmes beaucoup de fonds de mauvaiſe tenue, & un

17.

grand nombre de rochers submergés, situés au milieu du même Canal, qui a ici cinq ou six lieues de largeur. Le vent nous manqua à cette époque, & il fut remplacé par des calmes & des souffles légers, de tous les points du compas, en sorte que nous eûmes un peu de peine à sortir du danger qui nous menaçoit; enfin, à une heure, à l'aide de nos canots, nous parvînmes à jetter l'ancre au-dessous de la côte orientale par treize brasses, & environ quatre lieues au Nord de notre dernier mouillage. Le Ciel avoit été très-brumeux dans la matinée, mais il s'éclaircit ensuite, & nous eûmes une vue distincte de toutes les terres qui nous environnoient, & en particulier de la portion située au Nord, où la côte sembloit être fermée. Il nous resta peu d'espoir de trouver un passage ici, ou même de tout autre côté, si nous ne regagnions pas la haute mer.

1778.
Mai.

Voulant m'assurer de ce point d'une maniere plus exacte, je chargeai M. Gore de prendre deux canots armés, & d'aller examiner le bras septentrional; j'ordonnai au *Master* d'emmener deux autres canots, & de reconnoître un autre bras qui sembloit tourner à l'Est. M. Gore & le *Master* revinrent le soir. Le dernier me rapporta que le bras où je l'avois envoyé, communiquoit avec celui dont nous étions venus en

1778. Mai.

dernier lieu, & que l'un de ses côtés étoit uniquement formé par une grouppe d'Isles. M. Gore me dit qu'il avoit vu l'entrée d'un bras, dont l'étendue, selon son opinion, se prolongeoit fort loin au Nord-Est, & que vraisemblablement on pourroit y trouver un passage; mais M. Robert, l'un des *Mates*, que j'avois chargé de suivre M. Gore, & de lever des plans, croyoit avoir vu le fond du bras. La diversité de ces deux opinions, & ce que j'ai déjà dit du flot qui venoit du Sud dans l'*Entrée*, rendoit très-douteuse l'existence d'un passage : comme durant la matinée, le vent étoit devenu favorable pour regagner la haute mer, je résolus de ne pas employer plus de temps à le chercher dans un endroit qui promettoit si peu de succès. Je considérai d'ailleurs, qu'en supposant la terre, à l'Ouest, étant composée d'Isles, conformément aux dernieres découvertes des Russes, (*a*) nous ne manquerions pas de nous élever assez avant dans le Nord, & d'arriver à une haute latitude dans la saison convenable, si nous ne perdions

(*a*) Il paroît que le Capitaine Cook fait ici allusion à la Carte de M. Staehlin, insérée à la tête de l'*Archipel du Nord*, publiée à Londres en 1774, par le Docteur Maty.

pas notre temps à examiner trop en détail, des lieux où un passage étoit non-seulement douteux, mais invraisemblable. Nous étions alors plus de 520 lieues à l'Ouest, d'une partie quelconque de la Baie de *Baffin*, ou de la Baie de *Hudson*; s'il y avoit un passage, il devoit se trouver en entier, ou du moins en partie, au Nord du soixante-douzieme degré de latitude. (*a*)

1778. Mai.

Ayant ainsi pris ma résolution, nous appareillâmes le 18, à trois heures du matin, avec une jolie brise du Nord; nous marchâmes au Sud, & nous redescendîmes l'*Entrée*; nous rencontrâmes des fonds de mauvaise tenue, ainsi que le jour précédent; nous ne tardâmes cependant pas à nous en dégager, & ensuite une ligne de quarante brasses ne rapporta jamais de fond. Nous découvrîmes alors une sortie au Sud-Ouest, de celle par laquelle nous étions entrés; elle abrégeoit notre chemin, & nous en profitâmes; elle est séparée de l'autre, par une Isle qui se prolonge à dix-huit lieues, dans la direction du Nord-Est & du Sud-Ouest. J'ai donné à cette Isle le nom de *Montagu*.

18.

Il y a plusieurs Isles dans le canal Sud-Ouest;

(*a*) On a dit dans l'Introduction, sur quels motifs le Capitaine Cook fondoit son opinion.

1778. Mai.

celles qui giſſent à l'entrée, près de la haute mer, ſont élevées & de roche; mais celles qui ſe trouvent en-dedans ſont baſſes; comme elles n'offroient point de neiges, & qu'elles étoient couvertes de bois & de verdure, je les ai appellées Iſles *Vertes*.

Le vent paſſa au Sud-Oueſt, & au Sud-Oueſt-quart-Oueſt, à deux heures de l'après-midi, ce qui nous obligea d'aller au plus près. Je me portai d'abord à deux milles de la côte orientale, & je virai enſuite vent devant, la ſonde rapportant cinquante-trois braſſes. En retournant vers l'Iſle *Montagu*, nous découvrîmes une chaîne de rochers, dont les uns étoient au-deſſus de l'eau, & les autres ſubmergés; ils giſſent à cinq milles en-dedans, ou au Nord de la pointe ſeptentrionale des Iſles *Vertes*. Nous en apperçûmes enſuite quelques autres au milieu du canal, & plus au large que les Iſles. Quoique la nuit ne fût pas très-ſombre, ces rochers me firent croire que la navigation ne ſeroit pas sûre, & j'attendis le jour en louvoyant au-deſſous de l'Iſle *Montagu*, car la profondeur de l'eau étoit trop conſidérable pour mouiller.

19. Le lendemain, à la pointe du jour, le vent devint plus favorable, & nous portâmes ſur le canal, entre l'Iſle *Montagu* & les Iſles *Vertes :*

la largeur de ce canal eſt de deux à trois lieues, & ſa profondeur de trente-quatre à dix-ſept braſſes. Le vent fut très-foible durant toute la journée, & à huit heures du ſoir nous eûmes un calme plat : nous mouillâmes alors, par vingt-une braſſes, fond de vaſe, à environ deux milles de l'Iſle *Montagu*. Le calme dura juſqu'à dix heures du matin du jour ſuivant, qu'il s'éleva une petite briſe du Nord à l'aide de laquelle nous appareillâmes : à ſix heures du ſoir, nous nous retrouvions dans la haute mer, & nous apperçûmes que la côte ſe prolongeoit à l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt, auſſi loin que pouvoit s'étendre la vue.

1778. Mai.



CHAPITRE V.

*L'*Entrée *que nous venions de quitter a été appellée* Entrée du Prince Guillaume. *Son étendue. Defcription de la figure des Sauvages qui l'habitent. De leurs vêtemens. Ils fe coupent la levre inférieure. Quelques autres de leurs ornemens. Leurs canots. Leurs armes & leur équipage de pêche & de chaffe. Leurs meubles. Leurs outils. Ufages auxquels ils emploient le fer. Leurs nourritures. Leur langue, & petit Vocabulaire de leur idiôme. Animaux. Oifeaux. Poiffons. D'où ils ont reçu le fer & les grains de verre qu'ils poffèdent.*

1778. Mai.

JE donnai le nom d'*Entrée du Prince Guillaume*, à l'Entrée que nous venions de quitter. Si je juge de cette Entrée par ce que nous en avons vu, elle occupe au moins un degré & demi de latitude, & deux de longitude, fans parler des bras ou des branches dont nous ne connoiffons pas l'étendue : la direction qu'ils fembloient prendre, ainfi que la pofition & la grandeur des différentes

différentes Isles, situées dans l'intérieur & aux environs, se verront mieux dans le plan qui est tracé avec autant d'exactitude, que la briéveté de notre relâche, & d'autres circonstances défavorables, ont pu le permettre.

La taille des Naturels qui vinrent nous faire plusieurs visites, tandis que nous mouillions dans l'*Entrée*, n'étoit pas communément au-dessus de la taille ordinaire, & celle d'un grand nombre d'entr'eux, se trouvoit même au-dessous. Ils avoient les épaules quarrées, de larges poitrines, le col épais & court, la face large & applatie; la partie la plus disproportionnée de leur corps, paroissoit être leur tête, laquelle étoit fort grosse. Quoique leurs yeux ne fussent pas petits, ils ne sembloient pas assez grands pour leur visage, & leurs nez offroient une pointe pleine, arrondie, crochue, ou tournée en haut à l'extrémité. Ils avoient les dents larges, blanches, égales, & bien rangées; les cheveux noirs, épais, lisses & forts, & en général, peu ou point de barbe; les poils de ceux qui en avoient autour des levres, étoient roides ou hérissés, & souvent de couleur brune: plusieurs des vieillards offroient de larges barbes, épaisses, mais lisses.

Quoiqu'ils aient, en général, la même proportion de corps & des têtes de la même

1778. Mai.

groſſeur, on apperçoit cependant beaucoup de variétés dans leurs traits; mais il en eſt très-peu qu'on puiſſe trouver jolis; au reſte, leur phyſionomie annonce communément beaucoup de vivacité, de bonhommie & de franchiſe. L'air de pluſieurs d'entr'eux étoit chagrin & réſervé. Quelques-unes des femmes ont le viſage agréable, & il y en a un aſſez grand nombre, dont on reconnoît aiſément le ſexe par leurs traits, qui ſont plus délicats; mais il s'agit ici principalement des plus jeunes, ou de celles qui ſont d'un moyen âge. Nous remarquâmes des femmes & des enfans qui avoient le teint blanc, mais ſans aucune teinte de rouge. La peau de ceux des hommes que nous vîmes nuds, étoit brunâtre ou baſanée, ce qu'on ne peut guères attribuer à la peinture, car ils ne ſe peignent pas le corps.

Les hommes, les femmes & les enfans, s'habillent de la même maniere. Leur vêtement ordinaire eſt une eſpece de ſouquenille ou plutôt de robe, qui en général tombe juſqu'à la cheville du pied, & quelquefois juſqu'au genou ſeulement. Elle offre dans la partie ſupérieure un trou, de la grandeur préciſément néceſſaire pour recevoir la tête, & elle a des manches qui deſcendent juſqu'au poignet. Ces ſouquenilles ſont compoſées de fourrures de divers animaux; les

plus communes font celles de loutres de mer, de renards gris, de ratons, & de martes de pin; ils emploient auffi beaucoup la peau du veau de mer, & en général, ils portent toutes ces fourrures, le poil en dehors. Il y a des fouquenilles de robes d'oifeaux, dont il ne refte que le duvet; ils collent auffi ce duvet fur d'autres fubftances. Nous vîmes deux ou trois habits de poils, pareils à ceux des habitans de *Nootka*. Les coutures ou les points de réunion des différentes peaux, font ornés en général de glands ou de franges de bandes de cuir étroites, tirées des mêmes fourrures. Un petit nombre d'entr'eux portent une efpece de chaperon ou de collet; quelques-uns ont un capuchon, mais ils ont plus fouvent des chapeaux : tel eft leur vêtement complet, lorfque le ciel eft beau. Quand il pleut, ils mettent par-deffus la premiere fouquenille, une feconde robe de boyaux de baleines, ou d'un autre gros animal, difpofés d'une maniere adroite, & préparés fi habilement, qu'ils reffemblent prefque à la feuille de nos batteurs d'or. Cette feconde robe ferre le col; les manches defcendent jufqu'au poignet, autour duquel elles font attachées avec une corde, & lorfqu'ils occupent leurs canots, fes pans font relevés par-deffus le trou dans lequel ils fe trouvent affis,

1778. Mai.

en ſorte que leurs pirogues ne peuvent point embarquer de vagues : elle garantit en même-tems de la pluie, la partie de leur corps qui eſt expoſée à l'air, car elle eſt auſſi impénétrable à l'eau qu'une veſſie. Il faut la tenir toujours humide ou mouillée, ſans quoi elle a de la diſpoſition à éclater ou à ſe rompre. Elle eſt, ainſi que la fouquenille ordinaire, compoſée de peaux, & elle reſſemble beaucoup au vêtement des Groënlandois, tel qu'il eſt décrit par Crantz. (*a*)

En général, ils ne ſe couvrent ni les jambes, ni les pieds; mais un petit nombre d'entr'eux, portent des eſpeces de bas de peaux, qui remontent juſqu'à mi-cuiſſe, & il eſt rare d'en trouver un qui n'ait pas des mitaines de pattes d'ours.

(*a*) Voyez Crantz, Hiſtoire du Groënland, tom. I, pag. 136, 138; outre les traits de reſſemblance que cite le Capitaine Cook, entre les Groënlandois & les Américains de l'*Entrée du Prince Guillaume*, le Lecteur en trouvera beaucoup d'autres dans l'Ouvrage que je viens d'indiquer. Le vêtement de la peuplade de l'*Entrée du Prince Guillaume*, tel que le décrit le Capitaine Cook, reſſemble auſſi à celui des habitans des Iſles *Schumagin*, découvertes en 1741, par Behring. Voici le paſſage de Muller : « Leur habillement étoit de boyaux de baleine par le haut du » corps, & de peaux de chien marin par le bas. » *Découvertes des Ruſſes*, pag. 274.

Ceux qui portoient quelque chose sur leur tête, ressembloient à cet égard à nos amis de *Nootka :* ils avoient des chapeaux élevés de paille, ou de bois qui étoient en forme de cône tronqué, & qu'on pouvoit prendre pour une tête de veau marin peinte.

Les hommes coupent ordinairement leurs cheveux, autour du cou & du front; mais les femmes les laissent dans toute leur longueur : la plupart les disposent en touffe sur le sommet de la tête, & un petit nombre les nouent comme nous parderriere. Les deux sexes ont les oreilles percées de plusieurs trous, dans le bord supérieur & dans le bord inférieur; ils y suspendent des paquets de ces coquilles tubuleuses dont les habitans de *Nootka* se servent pour le même usage. La cloison du nez est trouée aussi; ils y placent fréquemment des tuyaux de plumes, ou des ornemens un peu convexes, tirés des coquillages dont je parlois tout-à-l'heure, enfilés à un cordon ou à une corde roide, de trois ou quatre pouces de longueur, ce qui leur donne une mine vraiment grotesque; mais quelques individus des deux sexes ont une parure plus extraordinaire & plus bizarre. Leur levre inférieure est fendue ou coupée dans la direction de la bouche, un peu au-dessous de la partie renflée : cette incision,

1778. Mai.

qu'on fait aux enfans à l'époque où ils tettent encore, a souvent plus de deux pouces de longueur, & par sa contraction naturelle, lorsque la plaie est fraîche, ou par une répétition de quelques mouvemens particuliers, elle prend la forme des levres, & elle devient assez considérable pour que la langue la traverse. Telle étoit celle du premier individu que vit un de nos matelots : il s'écria que le sauvage avoit deux bouches; & on l'eût cru en effet. Ils attachent dans cette bouche artificielle, un ornement plat & étroit, tiré en grande partie d'un coquillage solide ou d'un os, découpé en pieces, semblables à de petites dents, qui descendent presque jusqu'à la base ou la partie la plus épaisse, & qui ont à chaque extrémité une saillie par où elles se soutiennent : la partie découpée en dents est la seule qui se voie. D'autres ont seulement la levre inférieure percée de différens trous, ils y mettent alors des coquillages en forme de clous, dont les pointes se montrent en-dehors, & dont les têtes paroissent en-dedans de la levre, comme une autre rangée de dents placées immédiatement au-dessous de la mandibule inférieure.

Tels sont les ornemens des fabriques du pays, mais nous trouvâmes ici beaucoup de grains de verre, manufacturés en *Europe*, la plupart d'un

bleu pâle, ils les ſuſpendent à leurs oreilles, autour de leurs chapeaux, ou au trou qu'offre chacune des pointes du bijou qui décore leurs levres. A ce premier pendant ils en attachent quelquefois d'autres, & il n'eſt pas rare de voir cette garniture tomber juſqu'au bas du menton; dans ce dernier cas, ils ne peuvent faire diſparoître ſi aiſément leur parure des levres : quant à celle qu'ils emploient ordinairement, ils la jettent en dehors avec la langue, ou ils la prennent dans leur bouche, ſelon qu'ils en ont la fantaiſie. Ils portent des bracelets de grains, de coquillages d'une forme cylindrique, compoſés d'une ſubſtance qui reſſemble à l'ambre. Pluſieurs colifichets qu'ils placent à leurs oreilles & à leur nez ſont auſſi d'ambre. En général, ils aiment ſi fort la parure qu'ils mettent toutes ſortes de choſes dans leur levre trouée : nous vîmes un de ces ſauvages qui y portoit deux de nos clous de fer, leſquels ſe projettoient en ſaillie, & un ſecond qui s'efforça d'y faire entrer un gros bouton de cuivre.

1778. Mai.

Les hommes enduiſent ſouvent leur viſage d'un rouge éclatant & d'une couleur noire, quelquefois d'une couleur bleue ou d'une autre qui a la teinte du plomb, mais ils n'y tracent pas de figures régulieres. Les femmes eſſaient à quelques

1778. Mai.

égards de les imiter, en se barbouillant le menton d'une substance noire qui se termine en pointe sur chaque joue; mode assez semblable à celle qui, au rapport de Crantz, (*a*) est très-répandue parmi les femmes du *Groënland*. Ils ne se peignent point le corps, ce qu'il faut peut-être attribuer à la disette des matieres propres à cet usage, car les couleurs qu'ils apporterent à notre marché, dans des vessies, étoient en petite quantité. Au reste, je n'ai jamais vu de Sauvages qui se donnent plus de peine que ceux-ci pour orner ou plutôt pour défigurer leur personne.

Ils ont deux especes de canots, l'un grand & ouvert, & l'autre couvert & petit. J'ai déjà dit que nous comptâmes vingt femmes & un homme, outre les enfans, dans une de leurs grandes pirogues. J'examinai attentivement cette embarcation, & après l'avoir comparée à la description que donne Crantz de la grande pirogue, ou de la pirogue des femmes du *Groënland*, j'ai reconnu qu'elles sont construites l'une & l'autre de la même maniere, que les diverses parties se correspondent, que toute la différence consiste dans la forme de l'avant & de l'arriere,

(*a*) Volume I, pag. 138.

& en particulier de l'arriere qui reſſemble un peu à la tête d'une baleine. La charpente eſt compoſée de minces pieces de bois, par-deſſus leſquelles on étend des peaux de veaux marins, ou d'autres grands animaux, qui forment le bordage. Je jugeai auſſi que les petits canots ſont à peu près de la même forme & de la même matiere que ceux des Groënlandois (*a*) & des Eſquimaux : quelques-uns de ceux-ci, comme je l'ai déjà obſervé, portent deux hommes ; ils ſont plus larges en proportion de leur longueur, que les pirogues des Eſquimaux, & l'avant qui ſe recourbe, reſſemble un peu au manche d'un violon.

Les armes & les inſtrumens de pêche & de chaſſe ſont les mêmes que ceux des Eſquimaux & des Groënlandois, & il eſt inutile d'entrer ici dans des détails, puiſque Crantz les a décrits d'une maniere très-exacte. (*b*) L'Auteur que je viens de citer a parlé de tous ceux que j'ai vus, & chacun de ceux dont il fait mention, ſe trouve parmi les Sauvages de l'*Entrée du Prince Guillaume*. Une eſpece de jaquette ou de cotte de mail, compoſée de lattes légeres, jointes enſemble

(*a*) Voyez Crantz, Vol. I, pag. 150.
(*b*) Vol. I. pag. 146. On les y trouve deſſinés.

1778. Mai.

par des nerfs d'animaux, forme leur armure défensive; elle est extrêmement flexible, mais en même-temps si serrée que les dards & les traits ne peuvent la pénétrer; elle ne couvre que la poitrine, l'estomac & le ventre, & je pourrois la comparer à nos corps de femmes.

Aucun de ces Sauvages ne résidoit dans la Baie où nous mouillâmes, ni dans les endroits où débarquerent les diverses personnes de nos équipages, & nous n'apperçûmes pas une seule de leurs habitations; je n'avois pas le temps de faire une course pour acquérir des connoissances sur cet objet. Parmi les meubles domestiques qu'ils apporterent dans leurs pirogues, nous remarquâmes des plats de bois, creux, d'une forme ronde & ovale, & d'autres cylindriques & beaucoup plus profonds. Les flancs étoient d'une seule piece, & revêtus de lanieres de cuir; de petites chevilles de bois les attachoient au fond. Nous en apperçûmes de plus petits, & d'une forme plus élégante, qui ressembloient un peu à nos beurrieres ovales; ceux-ci plus creux d'ailleurs n'avoient point de manches; ils étoient d'un seul morceau de bois, ou d'une substance de la nature de la corne; & quelquefois proprement sculptés. Nous vîmes aussi une multitude de petits sacs quarrés, composés des

mêmes boyaux que la fouquenille dont ils fe couvrent lorfque le temps eft mauvais, & femés de petites plumes rouges : ils renfermoient de très-beaux nerfs, & des paquets de petites cordes treffées d'une maniere ingénieufe. Ils nous apporterent en outre une multitude de paniers marquetés, d'un tiffu fi ferré qu'ils pouvoient contenir de l'eau; des modeles en bois de leurs canots; un grand nombre de petites images, de quatre ou cinq pouces de longueur, de bois, ou rembourrés, couvertes d'un morceau de fourrure, & ornées de petites plumes, avec une tête garnie de cheveux. Je ne puis dire fi c'étoit des jouets d'enfans ou fi elles repréfentoient leurs amis morts, & fi la fuperftition en tire quelque parti. Ils ont beaucoup d'inftrumens compofés de deux ou trois cerceaux ou de pieces de bois concentriques, lefquels offrent au milieu deux barres en croix, par où on les empoigne; ces barres portent des coquillages, fufpendus à des fils, qui fervent de grelots, & qui font beaucoup de bruit lorfqu'on les fecoue : ils femblent leur tenir lieu du grelot des Sauvages de *Nootka*, & peut-être qu'on emploie l'un & l'autre dans les mêmes occafions. (*a*)

(*a*) Le grelot en forme de boule trouvé à peu de

1778. Mai.

J'ignore avec quels outils ils travaillent leurs meubles de bois, les charpentes de leurs canots & leurs autres ouvrages; le ſeul que nous ayions vu parmi eux, étoit une hache de pierre, à-peu-près de la forme de celles d'*O-Taïti* & de toutes les Iſles de la mer du Sud. Ils ont un grand nombre de couteaux de fer; quelques-uns ſont courbés; il y en a de très-petits, montés ſur des manches aſſez longs, & dont le tranchant eſt un peu concave, comme quelques-uns des inſtrumens de nos cordonniers. Nous apperçûmes auſſi des couteaux d'une ſeconde eſpece, qui ont quelquefois deux pieds de longueur, une ligne proéminente au milieu, & preſque la forme d'une dague; ils les portent dans des gaînes de peau, ſuſpendues autour de leur cou, par une laniere cachée ſous leur robe; ils ne ſe ſervent probablement de ceux-ci que comme d'une arme meurtriere. Au reſte, chacun de leurs ouvrages eſt achevé comme s'ils avoient un aſſortiment complet de nos outils; & les coutures & les treſſes qu'ils font avec leurs nerfs; les marqueteries qu'offrent leurs petits ſacs, peuvent être

diſtance de cette *Entrée*, par Steller, qui accompagna Behring en 1741, paroît être deſtiné au même uſage. Voyez Muller, pag. 266.

comparés à ce qu'on trouve en ce genre de plus parfait en *Europe*. En un mot, si on réfléchit à l'état de grossiéreté & de barbarie dans lequel vivent d'ailleurs ces Sauvages, à la rigueur de leur climat, aux neiges dont leur pays est toujours couvert, & aux misérables outils qu'ils emploient, on jugera qu'aucune nation ne peut être mise au-dessus d'eux pour l'esprit d'invention & l'adresse de ses ouvrages méchaniques.

1778. Mai.

Nous ne leur avons vu manger que du poisson sec, & de la chair grillée ou rôtie. Nous achetâmes de cette chair; elle nous parut être de la chair d'ours; mais elle avoit un goût de poisson. Ils se nourrissent aussi de la racine de fougere, de la plus grande espece, dont j'ai parlé dans la description de l'*Entrée de Nootka :* ils la font cuire au four, ou ils l'apprêtent d'une autre maniere. Plusieurs de nos gens les virent encore manger, sans dégoût, d'une substance que nous avons jugé être la partie intérieure de l'écorce du pin. Leurs canots étoient remplis de vases de bois, contenans de la neige, qu'ils avaloient avec avidité : peut-être qu'il seroit plus pénible pour eux de transporter de l'eau dans ces vases ouverts. Leur maniere de manger est très-décente & très-propre ; ils avoient grand soin d'enlever les ordures qui adhéroient aux choses dont ils

1778. Mai.

vouloient ſe nourrir ; & quoiqu'ils mangent quelquefois la graiſſe crue de certains animaux de mer, ils ne manquent pas de la diviſer en bouchées, avec leurs petits couteaux. Ils ſont très-propres & très-décens ſur leur perſonne ; leur corps n'offre ni graiſſe ni ſaleté ; les vaſes de bois dans leſquels ils ſemblent mettre leurs alimens, étoient en bon état, ainſi que leurs canots, où nous n'apperçûmes ni déſordre ni confuſion.

Il paroît d'abord difficile d'apprendre leur idiôme : cette difficulté ne vient pas de ce que leurs mots ou leurs ſons ſe trouvent peu diſtincts ou confus, mais de ce que les termes & les ſons qu'ils emploient ont différentes ſignifications ; car ils ſembloient faire ſouvent uſage du même mot, en lui donnant des acceptions très-diverſes. Au reſte , ſi nous avions fait un plus long ſéjour parmi eux, nous aurions peut-être reconnu que c'étoit une mépriſe de notre part. Voici les ſeuls mots que j'ai pu me procurer & je les dois à M. Anderſon. (*a*) Les Sauvages de *Nootka* ſe

(*a*) Le Public lui doit auſſi une aſſez grande partie de ce Chapitre. On a entre-mêlé les remarques de M. Cook des ſiennes, qui ne manquent jamais de jetter du jour ſur le point qu'il s'agit d'éclaircir.

fervoient des premiers dans le même fens, quoique nous n'ayions pas pu d'ailleurs obferver d'analogie entre les deux dialectes.

Akashou,	*Quel eft le nom de cette chofe?*
Namuk,	*Un ornement pour l'oreille.*
Lukluk,	*Une peau brune à longs poils, peut-être celle d'un ours.*
Aa,	*Oui.*
Natooneshuk,	*La peau d'une loutre de mer.*
Keeta,	*Donnez-moi quelque chofe.*
Naema,	*Donnez-moi quelque chofe en échange.*
Ooonaka,	*De moi, ou appartenant à moi. — Voulez-vous échanger cela contre ceci qui m'appartient.*
Manaka,	
Ahleu,	*Une pique.*
Weena, *ou* Veena,	*Etranger en parlant de quelqu'un.*
Keelashuk,	*Boyaux dont ils font leurs robes.*

1778. Mai.

Tawuk,	*Gardez cela.*
Amilhtoo,	*Une partie de la peau d'un ours blanc, ou peut-être le poil qui le couvroit.*
Whachai,	*Garderai-je cela? Me donnerez-vous cela?*
Yaut,	*J'irai, où irai-je?*
Chilke,	*Un.*
Taiha,	*Deux.*
Tokke,	*Trois.*
(*Tinke.*)	
Chukelo, (*a*)	*Quatre?*
Koeheene,	*Cinq?*
Takulai,	*Six?*
Keichilho,	*Sept?*
Kleu, *ou* Kliew,	*Huit?*

Quant aux animaux de cette partie du Continent de l'*Amérique*, je dois répéter une remarque que j'ai faite ſur ceux de l'Entrée de *Nootka :* nous ne les connoiſſons que d'après

(*a*) M. Anderſon obſerve ſur ces termes numériques, qu'il n'eſt pas ſûr de leur ſignification par-delà le trois; c'eſt pour cela qu'il a marqué les termes ſuivans d'un point d'interrogation.

les

les fourrures apportées par les Sauvages à notre marché. Ils nous vendirent fur-tout des peaux de veaux marins, un petit nombre de renards, des chats blanchâtres, ou des *lynx*, des martes communes & des martes de pin, de petites hermines, des ours, des ratons & des loutres de mer. Il y avoit plus de martes, de ratons & de loutres que d'autres peaux; celles-ci compofent en effet le vêtement ordinaire des Naturels; mais les fourrures du premier de ces quadrupedes, qui, en général, étoient d'un brun beaucoup plus clair que celles de *Nootka*, furpaffoient extrêmement le refte en fineffe. Les loutres & les martes étoient bien plus abondantes ici qu'à *Nootka*, mais d'une moindre fineffe & d'une moindre épaiffeur, quoique d'une plus grande étendue, & elles étoient prefque toutes de ce noir luftré, qui eft, fans doute, la couleur dont on fait le plus de cas. Les peaux d'ours & de veaux marins, fe trouverent affez communes; les dernieres étoient blanches en général & agréablement tachetées de noir, ou quelquefois toutes blanches; la plupart de celles d'ours, étoient brunes, ou couleur de fuie.

Nous avions vu chacun de ces animaux à *Nootka*; mais nous en apperçûmes de particuliers à l'*Entrée*, dont je parle dans ce chapitre;

1778. Mai.

tel eſt l'ours blanc : les Naturels nous apporterent pluſieurs morceaux de ſa fourrure, & même des fourrures entieres de quelques individus jeunes, d'après leſquels nous ne pûmes déterminer leur grandeur en pleine croiſſance. Nous y trouvâmes auſſi la *wolwerene*, (*a*) qui avoit des couleurs très-brillantes; une eſpece d'hermine plus grande que l'hermine ordinaire : c'eſt la même que celle de l'Entrée de *Nootka :* elle eſt tachetée de brun, & elle n'a guères de noir que ſur la queue. Nous achetâmes auſſi la fourrure de la tête d'un grand animal, dont nous ne pûmes reconnoître préciſément l'eſpece; nous jugeâmes cependant ſur la couleur, ſur la longueur & la qualité des poils, ſur le peu de reſſemblance qu'elle avoit à celle d'aucun quadrupede terreſtre, que ce pouvoit être le mâle du grand ours de mer. L'une des plus belles peaux, qui ſemble particuliere à cet endroit, car juſqu'ici nous n'en avions pas remarqué de pareilles, eſt celle d'un petit animal d'environ dix pouces de longueur, qui a le deſſus du dos brun, ou couleur de rouille, avec une multitude de taches d'un

(*a*) Nous n'avons pu découvrir de quel quadrupede il s'agit ici, & nous avons conſervé le mot de l'Original.

blanc sale, & les flancs d'un cendré bleuâtre, parsemé aussi des taches dont je viens de parler: la queue n'excede pas le tiers de la longueur du corps, & elle est couverte sur les bords de poils blanchâtres. C'est sans doute le même auquel M. Stachlin donne le nom de souris des champs tachetée, dans sa courte description du nouvel Archipel du Nord; (*a*) mais n'ayant examiné que des peaux imparfaites, je ne puis dire s'il est de l'espece de la souris, ou de l'écureuil: M. Anderson étoit disposé à croire que c'est l'animal décrit par M. Pennant, sous le nom de marmotte de *Casan*. La multitude de fourrures, annonce que les especes des animaux que je viens d'indiquer, sont très-répandues; il faut observer que nous ne vîmes ni des peaux de renne, ni des peaux de daim.

1778. Mai.

Parmi les oiseaux, que j'ai cités, en faisant la description de *Nootka*, nous ne trouvâmes ici que l'aigle à tête blanche, le nigaud, l'alcyon ou le grand martin-pêcheur, lequel avoit des couleurs très-brillantes, le colibri, qui vint souvent voltiger autour du vaisseau, tandis que nous étions à l'ancre : il est difficile que ce dernier passe l'hiver dans un climat si rigoureux. Les

(*a*) Description de *Kodjiak*, pag. 32 & 34.

1778. Mai.

oiſeaux aquatiques que nous apperçûmes, étoient des oies, une petite eſpece de canard, preſque pareille à celui que j'avois trouvé à la terre de *Kerguelen;* une autre eſpece, qu'aucun de nous ne connoiſſoit, & quelques-unes des pies de mer à bec rouge, que nous avions vus à la terre *Van-Diemen* & à la *Nouvelle-Zélande.* Ceux de nos gens qui deſcendirent ſur la côte, tuerent une gelinote à longue queue, une bécaſſine & des pluviers. Quoique les oiſeaux aquatiques, & en particulier les canards & les eſpeces qui fréquentent les côtes, ſe montraſſent en aſſez grand nombre, ils étoient ſi ſauvages qu'on ne pouvoit guères les mettre à la portée du fuſil, en ſorte qu'ils nous offrirent peu de rafraîchiſſemens. Le canard dont je parlois tout-à-l'heure, eſt auſſi gros que le canard ſauvage ordinaire; il eſt d'un noir foncé, il a la queue courte & épointée, les pieds rouges, le bec blanc, teint de rouge vers l'extrémité, & de chaque côté une large tache noire preſque quarrée, auprès de la baſe où il s'élargit : il porte ſur le front une tache blanche triangulaire, & une autre plus conſidérable ſur le derriere du cou. Les couleurs de la femelle ſont beaucoup moins vives, & ſon bec n'a aucune des jolies teintes de celui du mâle, ſi j'en excepte deux points noirs qui ſont obſcurs.

Il y a de plus une efpece de plongeon, qui femble particuliere à cette *Entrée;* il eft à-peu-près de la groffeur d'une perdrix; il a le bec court, noir & comprimé; la tête & la partie fupérieure du col d'un brun noir, le refte d'un brun foncé, ondoyé d'un noir mat, excepté le deffous qui eft par-tout d'une teinte noirâtre femée de points blancs. Un autre individu, que nous examinâmes (c'étoit peut-être une femelle) avoit la partie fupérieure du corps plus noire, & la partie inférieure plus blanche. Nous remarquâmes d'ailleurs un petit oifeau de terre de l'efpece du pinçon, à-peu-près de la groffeur du bruant; mais nous préfumâmes que c'étoit un des oifeaux qui changent de couleur avec la faifon & felon les climats qu'ils habitent : il offroit alors une couleur d'un brun obfcur, une queue rougeâtre; l'individu que nous prîmes pour un mâle, avoit une large tache jaune au fommet de la tête, & d'autres noires dans la partie fupérieure du col; mais les taches noires fe trouvoient fur la poitrine de la femelle.

Nous ne nous procurâmes d'autres poiffons que des *torsk* (*a*) & des plies; les Naturels

(*a*) Les Yctiologiftes François chercheront le nom qu'il faut donner à ce poiffon dans notre langue. *Note du Traducteur.*

1778.
Mai.

nous vendirent la plupart de ceux que nous mangeâmes; nous prîmes, autour du vaisseau, un petit nombre de *sculpins*, des étoiles pourprées, qui avoient 17 ou 18 rayons. Nous observâmes que les rochers sont presque dénués de coquillages; mais nous apperçûmes des crabes d'une grosseur considérable.

Nous ne vîmes de métaux que du cuivre & du fer; l'un & l'autre, mais sur-tout le dernier, étoient en si grande abondance, qu'ils formoient les pointes de la plupart des traits & des lances. Les Sauvages se peignent avec un ocre rouge qui est très-cassant & onctueux, ou avec un minerai de fer, dont la couleur approche de celle du cinabre; avec un fard bleu & brillant, dont nous ne pûmes nous procurer des échantillons, & du plomb noir. Chacune de ces substances paroît être rare; car les Naturels en apporterent une petite quantité de la premiere & de la derniere, & ils sembloient la conserver soigneusement.

Peu de végétaux frapperent nos regards; on ne voit guères dans les bois que le pin du Canada, & le *Spruce :* il y en avoit quelques-uns d'assez gros.

Ces Sauvages doivent avoir reçu, d'une Nation civilisée, les grains de verre & le fer que nous

trouvâmes parmi eux. Les obſervations inſérées plus haut, prouvent, d'une maniere à-peu-près sûre, qu'ils n'avoient jamais communiqué directement avec des Européens; il ne reſte plus qu'à déterminer d'où leur venoient ces ouvrages de nos manufactures. Il paroît qu'ils les ont reçus par l'entremiſe des Tribus établies dans l'intérieur des terres, depuis la Baie d'*Hudſon*, ou depuis nos établiſſemens ſur les lacs du *Canada*. Selon une autre ſuppoſition qui n'eſt pas, il eſt vrai, auſſi vraiſemblable, les navires Ruſſes qui partent du *Kamtchatka*, ont déjà étendu leur commerce juſqu'ici, ou du moins les habitans des Iſles *des Renards*, les plus orientales, communiquent le long de la Côte, avec ceux de l'*Entrée du Prince Guillaume.* (a)

1778. Mai.

(a) Muller, dans ſa relation du Voyage fait par Behring en 1741 à la Côte d'*Amérique*, cite un fait qui ſemble décider cette queſtion. D'après le paſſage qu'on va lire, il paroît que les Ruſſes trouverent du fer aux Iſles *Schumagin :* « Un ſeul homme avoit un » couteau pendu à ſa ceinture, qui parut fort ſin- » gulier à nos gens par ſa figure. Il étoit long de » huit pouces, fort épais, & large à l'endroit où de- » voit être la pointe. On ne peut ſavoir quel étoit » l'uſage de cet outil. » *Découvertes des Ruſſes*, p. 274.

S'il y avoit du fer parmi les Naturels de cette partie de la côte d'*Amérique*, avant qu'elle fût découverte par les Ruſſes, & avant que les Négocians

1778.
Mai.

Quant au cuivre, il ſemble que les Sauvages ſe le procurent eux-mêmes, ou du moins il paſſe en peu de mains avant de leur arriver, car lorſqu'ils nous demandoient quelque choſe en échange de leurs richeſſes, ils avoient coutume de nous faire entendre qu'ils poſſédoient une aſſez grande quantité de ce métal, & qu'ils n'en vouloient pas davantage.

En ſuppoſant qu'ils ont reçu de la côte orientale du Nouveau-Monde des ouvrages de nos manufactures d'*Europe*, par l'entremiſe des peuplades, établies dans l'intérieur du pays, il eſt aſſez ſingulier toutefois qu'ils n'aient jamais donné en échange des fourrures de leurs loutres de mer; car s'ils en avoient donné, on auroit dû en voir, à une époque quelconque, aux environs de la Baie d'*Hudſon*, & je ne ſache pas qu'on y en ait vues. Pour répondre à cette queſtion difficile, il convient de faire valoir l'éloignement où ſe trouve l'*Entrée du Prince Guillaume*,

du *Kamtchatka* y apportaſſent des objets de commerce, n'eſt-il pas clair que la Peuplade de l'*Entrée du Prince Guillaume*, ainſi que celle des Iſles *Schumagin*, a dû tirer ce métal de la ſeule ſource qui ſemble à ſa portée, c'eſt-à-dire, des établiſſemens Européens, qu'on trouve ſur la côte Nord-Eſt du Nouveau-Monde?

à l'égard de la baie d'*Hudſon ;* quoique cette diſtance n'empêche pas les marchandiſes Européennes d'arriver ſi loin, parce qu'elles ſont d'un prix infini aux yeux des Sauvages, elle peut empêcher les fourrures, qui ſont des choſes communes, de ſe porter au-delà de deux ou trois différentes Tribus : ces Tribus intermédiaires les emploient vraiſemblablement à ſe vêtir, & elles en envoient du côté de l'Eſt, juſqu'au point où l'on rencontre des Négocians d'*Europe*, d'autres, qu'elles eſtiment moins, parce qu'elles viennent des animaux de leur pays.

1778. Mai.



CHAPITRE VI.

*Suite de la reconnoiſſance de la Côte d'*Amérique. Cap Eliſabeth. Cap Saint-Hermogenes. *La Relation du Voyage de Behring eſt très-défectueuſe.* Pointe Banks. Cap Douglas. Cap Bède. Mont Saint-Auguſtin. *Eſpoir de trouver un paſſage dans une* Entrée *que nous découvrons. Les Vaiſſeaux remontent cette* Entrée. *Indices sûrs que c'eſt une riviere. Elle eſt appellée* Riviere de Cook. *Les Vaiſſeaux la redeſcendent. Nous recevons différentes viſites des Naturels. Le Lieutenant King débarque & prend poſſeſſion du Pays. Ce qu'il nous dit à ſon retour. La* Réſolution *échoue ſur un bas-fond. Réflexions ſur la* Riviere de Cook. *Cauſes des marées conſidérables qu'on y éprouve.*

1778. Mai. 20. 21.

LORSQUE j'eus quitté l'*Entrée du Prince Guillaume*, je gouvernai au Sud-Oueſt, à l'aide d'une jolie briſe du Nord-Nord-Eſt. Il ſurvint, à quatre heures du matin, un calme qui fut ſuivi bientôt après, d'une briſe du Sud-Oueſt: comme le vent fraîchit & tourna au Nord-Oueſt,

nous continuâmes à nous étendre au Sud-Oueſt, & nous dépaſsâmes un promontoire élevé, ſitué par 59 degrés 10 minutes de latitude, & 207 degrés 45 minutes de longitude. Il fut découvert le jour de l'anniverſaire de la naiſſance de la Princeſſe *Eliſabeth*, & je lui ai donné le nom de *Cap Eliſabeth*. Nous n'appercevions point de terre par-delà, en ſorte que nous eſpérâmes un moment que c'étoit l'extrémité occidentale du Nouveau-Monde; mais nous ne tardâmes pas à reconnoître notre mépriſe, car de nouvelles côtes s'offrirent à nos regards dans l'Oueſt-Sud-Oueſt.

1778. Mai.

Le vent, qui étoit devenu très-impétueux, nous porta aſſez loin de la côte. Il diminua dans l'après-midi du 22, & nous nous rapprochâmes du *Cap Eliſabeth*, qui le lendemain à midi nous reſtoit à l'Oueſt à dix lieues de diſtance. Nous découvrîmes en même-temps, au Sud 77 degrés Oueſt, une nouvelle côte qui nous parut joindre le *Cap Eliſabeth* à la terre que nous avions vue à l'Oueſt.

22.

23.

Le vent ſouffloit toujours de la partie de l'Oueſt, & je marchai au Sud juſqu'à midi du lendemain; nous étions alors à trois lieues de la côte que nous avions découverte le 22 : elle formoit ici une pointe qui nous reſtoit à l'Oueſt-Nord-Oueſt. Nous apperçûmes une plus grande étendue de

24.

1778. Mai.

terre, qui se prolongeoit au Sud, jusqu'au Sud-Sud-Est. Cette partie de la côte se trouvoit à la distance de 12 à 15 lieues. On y voyoit une chaîne de montagnes couvertes de neige, qui s'étendoient au Nord-Ouest par-delà la premiere terre, que nous prîmes pour une Isle, parce qu'elle étoit couverte d'une quantité peu considérable de neige. La pointe dont je viens de parler est par 58 degrés 15 minutes de latitude & 207 degrés 42 minutes de longitude, & ce que je puis recueillir de la relation du Voyage de Behring, & de la Carte qui l'accompagne dans l'édition Angloise, (*a*) me persuade que ce doit être le Cap *Saint-Hermogenes* de ce Navigateur. Mais les détails relatifs à son Voyage sont si abrégés, & la carte est d'une si grande inexactitude, qu'il est à peine possible, d'après le Journal, ou d'après la Carte, ou d'après la comparaison de l'un & de l'autre, de trouver aucun des endroits vus par ce Navigateur, ou aucun de ceux où il a touché. S'il me falloit donner mon opinion sur la route de Behring, je supposerois qu'il rencontra le Continent d'*Amérique* près du Mont *Beau-*

(*a*) Le Capitaine Cook veut parler ici de l'Ouvrage de Muller, dont on avoit publié une Traduction à Londres, quelques temps avant son départ.

Temps, mais je ne ſuis point du tout sûr que la baie à laquelle j'ai donné ſon nom, ſoit celle où il mouilla, & je ne ſuis pas sûr non plus, que la montagne appellée par moi *Saint-Elie*, ſoit la montagne très-ſenſible qu'il a appellée du même nom. Quant à ſon Cap *Saint-Elie*, j'ignore abſolument où l'on doit le placer.

1778. Mai.

Au côté Nord-Eſt du Cap *Saint-Hermogenes*, la côte tournoit vers le Nord-Oueſt, & paroiſſoit entiérement détachée de la terre que nous avions vue la veille. La Carte citée ci-deſſus, préſente un eſpace où l'on ſuppoſe que Behring n'apperçut point de terre. Cette lacune eſt favorable aux obſervations plus récentes, publiées par M. Stachlin, qui prend pour un grouppe d'Iſles, le Cap *Saint-Hermogenes*, & toutes les côtes que Behring découvrit au Sud, & qui place *Saint-Hermogenes* parmi celles qui ſont dénuées de bois. Ce que nous vîmes, ſembloit confirmer cette opinion, & tout nous donna l'eſpoir de trouver ici un paſſage au Nord, ſans être obligés de nous porter plus loin au Sud-Oueſt.

De légers ſouffles de vent & des calmes nous retinrent, par le travers du cap, juſqu'à deux heures du matin du jour ſuivant; il s'éleva alors une briſe du Nord-Eſt : nous gouvernâmes au Nord-Nord-Oueſt le long de la côte, & nous

25.

1778. Mai.

reconnûmes bientôt que la terre du Cap *Saint-Hermogenes* eſt une Iſle d'environ ſix lieues de circonférence, ſéparée de la côte adjacente, par un canal d'une lieue de largeur. On rencontre, à une lieue & demie au Nord de cette Iſle, des rochers qui ſont au-deſſus de l'eau, ſur la bande Nord-Eſt deſquels la ſonde rapportoit de trente à vingt braſſes.

A midi, l'Iſle *Saint-Hermogenes* nous reſtoit au Sud un demi-rumb-Eſt, à huit lieues, & la terre qui gît au Nord-Oueſt, ſe prolongeoit du Sud un demi-rumb-Oueſt, preſque juſqu'à l'Oueſt. Elle étoit terminée, dans cette derniere direction, par une pointe baſſe éloignée alors de cinq lieues, que j'appellai *pointe Banks*. La *Réſolution* ſe trouvoit par 58d 41′ de latitude, & 207d 44′ de longitude. Nous appercevions, dans le Nord-Oueſt un demi-rumb-Nord, la terre que nous ſuppoſions réunir le Cap *Eliſabeth* avec cette côte Sud-Oueſt. Je gouvernai directement ſur elle, & à meſure que nous en approchâmes, je reconnus que c'étoit un grouppe de hautes Iſles & de rochers complétement ſéparés de toute autre terre. Comme elles offroient une ſurface très-nue, je les ai appellées *Iſles ſtériles*; elles giſſent par 59d de latitude & à-peu-près, ſur la même ligne de longitude que le Cap

Elisabeth & la *pointe Banks ;* elles sont distantes de trois lieues du Cap *Elisabeth*, & de cinq de la *pointe Banks.*

1778.
Mai.

Je me proposois de traverser l'un des canaux qui les séparent ; mais ayant rencontré un courant fort, qui nous étoit défavorable, j'arrivai vent arriere, & je passai sous le vent de toutes ces terres. Le ciel, qui avoit été brumeux toute la journée, s'éclaircit sur le soir, & nous apperçûmes un promontoire très-élevé, dont le sommet, qui formoit deux montagnes extrêmement hautes, se montroit au-dessus des nuages. J'ai appellé ce promontoire, Cap *Douglass*, en honneur de mon digne ami le Docteur Douglass, Chanoine de *Windsor*. Il est situé par 58^{d} 56$'$ de latitude, & 206^{d} 10$'$ de longitude, à dix lieues dans l'Ouest des *Isles stériles*, & au Nord-Ouest-quart-Ouest un demi-rumb-Ouest de la *pointe Banks.*

Entre cette pointe & le Cap *Douglass*, la côte sembloit former une baie large & profonde, à laquelle j'ai donné le nom de *Baie de la Fumée*, à cause de la fumée que nous vîmes sur la *pointe Banks.*

26.

Le 26, au point du jour, nous nous trouvâmes au Nord des *Isles stériles*, & nous découvrîmes de nouvelles côtes qui se prolongeoient

1778.
Mai.

du Cap *Douglaff* au Nord; elles formoient une chaîne de montagnes d'une grande hauteur; j'ai appellé Mont *Saint-Auguftin*, l'une de ces montagnes beaucoup plus fenfible que les autres. L'afpect de ces côtes, ne nous découragea pas, car nous fuppofâmes qu'elles n'étoient pas jointes à la terre du Cap *Elifabeth* : en effet, dans la direction du Nord-Nord-Eft, l'horizon feul bornoit notre vue. Nous crûmes auffi qu'il y avoit un paffage au Nord-Oueft, entre le Cap *Douglaff* & le Mont *Saint-Auguftin*; en un mot, nous nous imaginâmes que la terre que nous avions à bas-bord, étoit compofée d'un grouppe d'Ifles féparées par autant de canaux, chacun defquels nous pourrions traverfer, felon la direction du vent.

D'après ce flatteur efpoir, nous fuivîmes le vent qui foufiloit bon frais du Nord-Nord-Eft, & nous marchâmes au Nord-Oueft jufqu'à huit heures. A cette époque, nous reconnûmes clairement que les terres que nous avions prifes pour des Ifles, étoient des fommets de montagnes réunies dans tous les points, par des terreins plus bas, que l'épaiffeur de l'horizon nous avoit empêché de voir, lorfque nous en étions à une plus grande diftance. Nous y appercevions de la neige, depuis le fommet des hauteurs jufqu'au rivage,

rivage, & tout annonçoit d'ailleurs, qu'elles faifoient partie du continent d'*Amérique*. Je fus alors pleinement convaincu que cette *Entrée* ne m'offriroit point de paffage, & fi j'y continuai mes recherches, ce fut plutôt pour fatisfaire mes Officiers, que pour éclaircir mes doutes.

1778. Mai.

Le Mont *Saint-Auguftin* fe montroit dans le Nord 40d Oueft, à trois ou quatre lieues. Cette montagne eft de forme conique, & d'une hauteur confidérable; mais il refte à favoir, fi c'eft une Ifle, ou fi elle fait partie du continent. Voyant que je ne gagnois rien à marcher à l'Oueft, je revirai vent devant, & je gouvernai fur le Cap *Elifabeth*, que nous atteignîmes à cinq heures & demie du foir. Au côté Septentrional du Cap *Elifabeth*, entre ce Cap, & un promontoire élevé, que j'ai nommé le Cap *Bede*, (*a*) on trouve une baie, au fond de laquelle il fembloit y avoir deux havres bien fermés. Nous y pénétrâmes aifément & nous aurions pu y mouiller par vingt-trois braffes; mais comme je n'avois pas le projet de jetter l'ancre, nous revirâmes de bord, & nous marchâmes à l'Oueft, à l'aide

(*a*) C'eft de notre Calendrier que le Capitaine Cook a tiré ce nom, & celui de *Cap Saint-Auguftin*.

d'un vent du Nord qui foufiloit avec force, & qui étoit accompagné de pluie & d'un ciel très-brumeux.

1778. Mai.

27. Le vent diminua le lendemain au matin, mais la pluie & la brume continuerent jufqu'à trois heures du foir, que le temps s'éclaircit : le Cap *Douglaff* nous reftoit au Sud-Oueft-quart-Oueft; nous avions à l'Oueft un demi-rumb-Sud, le Mont *Saint-Auguftin*, & au Sud, 15^{d} Eft, à cinq lieues, le *Cap Bede*. Dans cette pofition, la fonde rapportoit quarante braffes, fond de roche. Du *Cap Bede*, la côte couroit Nord-Eft-quart-Eft; elle offroit, dans l'intérieur des terres, une chaîne de montagnes qui fe prolongeoient vers le même point. Elle étoit boifée, & elle fembloit ne pas manquer de havres; mais ce qui ne favorifoit pas beaucoup nos efpérances, nous apperçûmes au milieu de l'*Entrée*, une terre baffe qui fe prolongeoit du Nord-Nord-Eft au Nord-Eft-quart-Eft un demi-rumb-Eft: toutefois, comme nous fupposâmes qu'elle formoit une Ifle, cette découverte ne nous affligea point. Il furvint une brife légere du Sud, & je gouvernai à l'Oueft de cette baffe terre, où rien ne paroiffoit devoir nous arrêter. La fonde rapporta durant la nuit, de trente à vingt-cinq braffes.

1778.
Mai.
28.

Nous avions très-peu de vent le 28 au matin. Je m'apperçus que la *Résolution* dérivoit au Sud, & afin d'arrêter la dérive, je laiſſai tomber une petite ancre de toue, garnie d'une hanſiere de huit pouces; tandis qu'on ſerroit le cable, l'hanſiere rompit, & nous la perdîmes, ainſi que l'ancre. Je fis jetter tout de ſuite une des ancres de poſte, & nous employâmes vainement la plus grande partie de la journée, à relever l'hanſiere & la petite ancre de toue. Notre latitude obſervée fut de 57^d 51′; la terre baſſe dont j'ai parlé plus haut, ſe prolongeoit du Nord-Eſt au Sud 75^d Eſt, & la partie la plus voiſine de nous, en étoit éloignée de deux lieues. La terre de la côte Oueſt ſe montroit à environ ſept lieues, & elle couroit du Sud 35^d Oueſt au Nord 7^d Eſt, en ſorte que l'étendue de l'*Entrée* étoit alors réduite à trois aires & demi de vent, c'eſt-à-dire, depuis le Nord un demi-rumb-Eſt juſqu'au Nord-Eſt : on n'appercevoit pas de terre entre ces deux points. Nous éprouvâmes ici une marée très-forte qui portoit au Sud en dehors de l'*Entrée ;* c'étoit le moment du reflux; il faiſoit de trois à quatre nœuds par heure, & la mer fut baſſe à dix heures. La marée entraîna hors de l'*Entrée*, une quantité conſidérable d'algues marines & de bois flottans. L'eau étoit devenue

1778. Mai.

épaiſſe comme celle des rivieres ; mais ce qui nous excita à continuer notre route, nous la trouvâmes, à la mer baſſe, auſſi ſalée que l'Océan. La vîteſſe du flot fut de trois nœuds, & le courant remonta juſqu'à quatre heures du ſoir.

Comme nous fûmes en calme toute la journée, je ne quittai le mouillage qu'à huit heures du ſoir. A cette époque, nous appareillâmes à l'aide d'une briſe légere de l'Eſt, & nous marchâmes au Nord en remontant l'*Entrée*. Nous étions ſous voile, depuis peu de temps, lorſque le vent paſſa au Nord; il devint impétueux, & il ſouffla en rafales, accompagnées de pluie. Sa violence toutefois, ne nous empêcha pas de continuer notre route auſſi long-temps que dura le flot, c'eſt-à-dire, juſqu'à près de cinq heures du matin du jour ſuivant. La ſonde rapportoit de trente-cinq à vingt-quatre braſſes. Nous jettâmes l'ancre ſur cette derniere profondeur, à environ deux lieues de la côte orientale, par 60ᵈ 8′ de latitude; une terre baſſe, ſituée au-deſſous de la côte occidentale, & que nous prîmes pour une Iſle, ſe prolongeoit du Nord un demi-rumb-Oueſt, au Nord-Oueſt-quart-Nord, à la diſtance de trois ou quatre lieues.

Le temps nous étoit devenu beau, & le ciel aſſez clair; en ſorte que nous pouvions apperce-

voir toutes les terres qui ſe trouvoient ſur l'horizon : nous ne découvrîmes, au Nord-Nord-Eſt, ni terres ni obſtacles qui puſſent arrêter notre progrès ; mais il y avoit, de tous côtés, une chaîne de montagnes qui s'élevoient l'une derriere l'autre, ſans la moindre ſéparation. Je jugeai que la mer eſt baſſe près de la côte, à environ dix heures ; mais que l'Ebbe dure juſqu'à près de midi : ſa vîteſſe étoit de quatre nœuds & demi. Tandis que nous fûmes à l'ancre, il retomba de dix pieds trois pouces, & il y a lieu de croire que ſa chûte eſt quelquefois plus conſidérable. Nous apperçûmes deux colonnes de fumée ſur la côte orientale, indice ſûr qu'elle étoit habitée.

Nous mîmes à la voile à une heure de l'après-midi, & nous continuâmes à marcher ſous les baſſes voiles & les huniers auxquels on avoit pris deux ris; nous avions un vent très-fort du Nord-Nord-Eſt, qui venoit preſque directement du haut de l'*Entrée*. Nous nous étendîmes vers la côte occidentale, & nous arrivâmes à deux lieues de l'extrémité méridionale de la baſſe terre, ou de l'Iſle que j'ai indiquée plus haut : je ſongeois à me réfugier au-deſſous, juſqu'à ce que le vent ſe calmât; mais la ſonde, qui avoit d'abord rapporté plus de 40 braſſes, étant tombée bruſque-

ment à 12, & un banc de fable paroiffant fortir de la baffe terre, & s'offrir fur notre route, je virai vent devant, je repaffai à l'Eft, & je mouillai fur la côte orientale, par 19 braffes, fond de petits cailloux.

1778. Mai.

Nous appareillâmes de nouveau entre une & deux heures du matin du 30, au commencement du flot; le vent s'étoit calmé, mais il étoit toujours contraire, en forte que nous allâmes au plus près, jufqu'à environ 7 heures. La marée finiffant à cette époque, nous mouillâmes par 19 braffes, au-deffous de la même côte que la derniere fois. La partie Nord-Oueft de cette côte, qui formoit une pointe renflée, nous reftoit au Nord 20^{d} Eft, à deux lieues; nous avions au Nord 36^{d} Oueft, une pointe de la côte oppofée, qui paroiffoit à-peu-près de la même hauteur, & notre latitude obfervée, étoit de 60^{d} 37'.

30.

Vers midi, il nous arriva deux pirogues, qui portoient chacune un homme; elles venoient des environs du détroit où nous avions vu de la fumée la veille; elles furent obligées de ramer avec vigueur pour furmonter la force de la marée; & les Sauvages héfiterent un peu avant de s'approcher de la hanche de mon vaiffeau; mais ils fe rendirent enfin à nos invitations. L'un d'eux

parla beaucoup : il perdit ſon éloquence, car nous ne comprîmes pas un mot de ſon diſcours. Il montroit la côte, tandis qu'il nous harangua, & nous jugeâmes qu'il nous engageoit à y deſcendre. Ils accepterent quelques bagatelles, que je leur jettai du haut des bouteilles. Ils reſſembloient, à tous égards, à la peuplade que nous avions trouvée à l'*Entrée du Prince Guillaume ;* ils étoient vêtus de la même maniere, & les pirogues étoient auſſi de la même conſtruction. L'un d'eux avoit le viſage peint en noir, & il ſembloit manquer de barbe; mais le ſecond, plus âgé, n'avoit point de peinture ſur le corps; il portoit une barbe très-fournie, & les traits de ſon viſage reſſembloient à ceux du bas-peuple de l'*Entrée du Prince Guillaume*. Nous apperçûmes, dans le cours de la journée, de la fumée ſur les terreins bas de la côte occidentale, d'où l'on peut inférer, que ces terreins bas & les Iſles, ſont les ſeules parties habitées.

1778.
Mai.

Nous remîmes à la voile au retour du flot, & les pirogues nous quitterent. Je marchai vers la côte occidentale, à l'aide d'un vent frais du Nord-Nord-Eſt, & nous atteignîmes le deſſous de la pointe dont j'ai parlé. Cette pointe & l'autre, qui ſe trouve ſur la pointe oppoſée, réduiſoient à quatre lieues la largeur du canal.

1778. Mai.

La marée avoit une vîteſſe & une force prodigieuſe; elle étoit effrayante pour nous, qui ne ſavions pas ſi l'agitation de l'eau étoit occaſionnée par le courant ou par le choc des vagues contre les bancs de ſable ou les rochers. Comme la ſonde indiquoit une profondeur aſſez grande, nous l'attribuâmes à la premiere de ces cauſes; mais nous fûmes détrompés à la fin. Je rangeai la côte occidentale qui me parut la plus sûre. La ſonde rapportoit 13 braſſes près de la côte, & elle rapporta 40 braſſes & plus, à deux ou trois milles au large. A 8 heures du ſoir, nous mouillâmes par 17 braſſes, au-deſſous d'une pointe, qui nous reſtoit au Nord-Eſt, à la diſtance de trois lieues. Nous demeurâmes à l'ancre pendant le reflux, dont la vîteſſe étoit de près de cinq nœuds par heure.

Juſqu'ici nous avions trouvé le même degré de ſalure, à la mer baſſe & à la mer haute; & à ces deux époques, les vagues avoient été auſſi ſalées que l'eau de l'océan; nous eûmes bientôt des indices que nous remontions une riviere. L'eau que nous puisâmes à la fin du reflux, étoit beaucoup plus douce que celle que nous avions goûtée auparavant; je fus convaincu que nous étions dans une grande riviere, & non pas dans un détroit qui communiquât avec les mers

du Nord ; mais puifque nous nous étions avancés fi loin, je voulois en avoir des preuves plus décifives encore. Nous appareillâmes donc avec le flot le 31 au matin, & nous manœuvrâmes, ou plutôt nous fûmes entraînés, car nous avions très-peu de vent.

1778. Mai. 31.

A huit heures, nous reçûmes la vifite de plufieurs Naturels du pays, qui montoient une grande pirogue & d'autres plus petites. Les petites embarcations ne portoient qu'une feule perfonne, & quelques-unes avoient une pagaie à deux pelles, comme celles des Efquimaux. La grande pirogue étoit montée par des hommes, des femmes & des enfans. Avant d'atteindre mon vaiffeau, les Sauvages arborerent une robe de fourrure, fur une longue perche ; & nous jugeâmes qu'ils vouloient nous annoncer leurs difpofitions pacifiques. Ils nous donnerent cette robe en retour des bagatelles qu'ils reçurent de moi. Leur figure, leur vêtement, leur parure & leurs canots reffembloient en tout à la figure, au vêtement, à la parure & aux canots des Naturels de l'*Entrée du Prince Guillaume ;* feulement leurs petites pirogues avoient moins d'étendue, & elles ne contenoient qu'un homme. Nous achetâmes des habits, compofés de fourrures de loutres de mer, de martes, de lievres & d'autres

1778. Mai.

animaux, un petit nombre de leurs dards, & un peu de ſaumon & de plie. Nous les payâmes avec de vieux habits, des grains de verre & des morceaux de fer. Nous reconnûmes qu'ils poſſédoient des couteaux de fer & des grains de verre bleu de ciel, pareils à ceux que nous avions trouvés parmi les habitans de l'*Entrée du Prince Guillaume*. Ils paroiſſoient mettre beaucoup de prix à leurs grains de verre, & ils furent très-ſatisfaits de ceux que nous leur donnâmes; mais ils nous demanderent ſur-tout de gros morceaux de fer, métal qu'ils ſembloient appeller du nom de *goone ;* au reſte, le même mot paroît avoir beaucoup d'acceptions dans leur langue, comme chez leurs voiſins de l'*Entrée du Prince Guillaume*. Il eſt évident que l'idiôme eſt le même dans les deux entrées; car cette nouvelle peuplade employoit fréquemment les termes de *keeta*, de *naëma*, de *oonaka*, & un petit nombre d'autres, que nous avions entendus fréquemment à l'*Entrée du Prince Guillaume*. Après avoir paſſé environ deux heures entre la *Réſolution* & la *Découverte*, ils ſe retirerent ſur la côte occidentale.

Nous mouillâmes à neuf heures, par 16 braſſes, à environ deux lieues de la côte Oueſt, & nous nous apperçûmes que le juſſant avoit déjà

commencé : fa vîteffe, au moment de fa plus grande force, n'étoit que de trois nœuds par heure, & tandis que nous étions à l'ancre, la marée tomba de 21 pieds. Un brouillard, accompagné tour-à-tour d'une pluie très-fine & d'éclaircies, obfcurciffoit l'atmofphere ; durant les éclaircies, nous vîmes entre les montagnes, fur la côte Eft, une ouverture qui nous reftoit à l'Eft, & des terreins bas, que nous prîmes pour des Ifles fituées entre l'endroit que nous occupions & le continent. Nous découvrions auffi au Nord, des terreins bas, lefquels fembloient fe prolonger du pied des montagnes qui giffent d'un côté, à celles des montagnes qui fe trouvent de l'autre, & à la mer baffe, nous diftinguâmes de larges bancs de fable, qui s'étendoient depuis ce terrein bas, & dont quelques-uns n'étoient pas fort éloignés de nous. D'après ces obfervations nous ne pûmes deviner fi l'*Entrée* prenoit une direction orientale, à travers l'ouverture dont j'ai parlé, ou fi cette ouverture étoit feulement un bras de l'*Entrée*, & fi le grand canal continuoit fa direction au Nord, au milieu des terreins bas que nous appercevions alors. La fuite & la direction de la chaîne de montagnes qui fe préfentoient de chaque côté, rendoient très-vraifemblable la derniere fuppofition.

1778. Mai.

Voulant déterminer ce point, & examiner les bancs de fable, je détachai deux canots fous le commandement du *Mafter*, & dès que le flot eut ceffé, je fuivis avec les vaiffeaux; mais, comme nous avions un calme plat & une marée forte, je mouillai après avoir dérivé d'environ dix milles dans la partie de l'Eft. Dans les derniers momens du reflux, nous avions trouvé l'eau parfaitement douce à la furface des vagues, & jufqu'à environ un pied de profondeur. Nous avions eu d'ailleurs beaucoup d'autres preuves trop évidentes que nous étions dans une grande riviere; tels que l'abaiffement des côtes, une eau très-épaiffe & très-vafeufe, de grands arbres, des faletés & des ordures de toute efpece qui montoient & qui redefcendoient avec la marée. L'après-midi, les Naturels revinrent fur plufieurs pirogues, & ils trafiquerent avec nos gens, fans nous donner lieu de les accufer de fripponnerie.

1 Juin.

Le *Mafter* fut de retour à deux heures du matin du jour fuivant; il me dit qu'il avoit trouvé l'*Entrée*, ou plutôt la riviere, réduite à une lieue de largeur, par des terreins bas qui l'environnoient de chaque côté, & à travers lefquels elle couloit au Nord; qu'il l'avoit remontée l'efpace de trois lieues dans cette partie refferrée, & qu'elle étoit navigable pour les plus gros

vaiſſeaux, puiſque la ſonde y rapportoit de 20 à 17 braſſes; que la moindre ſonde priſe à une diſtance convenable de la côte & des bancs de ſable, avoit été de 10 braſſes, qu'il avoit eu cette ſonde avant d'atteindre la partie reſſerrée; que durant le reflux, ou tant que le courant avoit redeſcendu, l'eau avoit été parfaitement douce, mais qu'au retour du flot elle étoit devenue ſaumâtre, & qu'elle l'avoit été extrêmement à l'époque de la mer haute, même au dernier point où il s'arrêta. Il débarqua ſur une Iſle qui gît entre ce bras & le bras oriental, & il y apperçut des groſeilliers, dont le fruit étoit déjà formé, & d'autres arbres ou arbriſſeaux chargés de baies, qui lui étoient inconnus. Le ſol lui parut être de l'argille mêlé de ſable. Il remarqua qu'environ trois lieues au-delà du point où il s'arrêta, ou au Nord de ce point, il y avoit une autre ſéparation dans la chaîne orientale des montagnes, à travers leſquelles il ſuppoſoit que la riviere prend une direction Nord-Eſt; mais je jugeai plus vraiſemblable que c'étoit ſeulement un autre bras, & que le grand canal gardoit ſa direction Nord, entre les deux rangées ou chaînes de montagnes, dont j'ai fait mention. Il reconnut que ces deux chaînes ſe rapprochoient davantage, à meſure qu'elles s'étendoient au Nord, mais

1778. Juin.

qu'elles ne paroiffoient jamais fe réunir. On ne découvroit pas entr'elles de terreins élevés, & l'on ne voyoit que des côtes baffes, en partie boifées, & en parties nues.

Il ne me refta plus d'efpoir de trouver un paffage ici; mais comme le juffant alloit finir, & que nous ne pouvions defcendre contre le flot, je crus devoir profiter du retour de la marée, pour examiner de plus près le bras oriental, & par-là déterminer d'une maniere décifive, fi le terrein bas qu'on voyoit au côté Eft de la riviere étoit une Ifle, comme nous l'avions fuppofé, ou s'il faifoit partie du continent. Nous appareillâmes, dans ce deffein, au premier moment du flot : nous avions une brife légere du Nord-Eft, & je marchai vers la côte orientale, précédé des canots qui fondoient devant nous. La profondeur de l'eau fe trouva de 12 à 5 braffes; le fond étoit de gravier dur, quoique les vagues fuffent très-vafeufes. A huit heures, il s'éleva une brife fraîche de l'Eft, qui fouffla dans une direction oppofée à celle de notre route, en forte que je défefpérai d'atteindre avant la mer haute, l'entrée de la riviere, vers laquelle nous manœuvrions. Réfléchiffant enfuite, que fi les vaiffeaux ne pouvoient s'y rendre, les canots pourroient y arriver, je chargeai le Lieutenant

King d'en emmener deux, d'examiner les marées, & de faire toutes les autres observations qui pourroient nous donner des éclaircissemens sur cette riviere.

1778. Juin.

Je m'apperçus à dix heures que le jussant avoit commencé, & je mouillai par neuf brasses, fond de gravier. Voyant la marée trop forte pour que les canots pussent la surmonter, je leur fis signal de revenir à bord ; ils n'avoient pas encore parcouru la moitié du chemin qu'ils devoient parcourir pour gagner l'entrée de la riviere où je les envoyois : cette entrée nous restoit au Sud 80ᵈ Est, à la distance de trois lieues. La principale information que nous procura le Lieutenant King, fut que tout le terrein bas, que nous avions pris pour une Isle, ou pour un grouppe d'Isles, est une suite du continent qui se prolonge des bords de la grande riviere jusqu'au pied des montagnes auxquelles il est joint, & qu'il se termine à l'entrée méridionale de ce bras oriental, que je distinguerai par le nom de riviere *Turnagain* (du retour.) Le terrein bas recommence au côté Nord de cette riviere, & il se prolonge du pied des montagnes au bord de la grande riviere ; en sorte que devant la riviere *du Retour* il forme une large baie, au côté méridional de laquelle nous étions alors mouillés, & où la sonde avoit

1778. Juin.

rapporté de 12 à 5 brasses, depuis le milieu du flot jusqu'au temps de la mer haute.

Lorsque nous eûmes atteint la baie, le flot portoit avec force dans *la riviere du Retour*, & le jussant eut une force plus grande encore. La mer tomba de 20 pieds tandis que nous étions à l'ancre. Ces observations me convainquirent que je ne devois pas plus compter sur un passage, par cette riviere, que par le grand bras. Mais durant le reflux, l'eau, quoique bien plus douce, ayant toujours un degré considérable de salure, il y a lieu de supposer que ces deux bras sont navigables pour des vaisseaux, beaucoup plus loin que nous ne les avons remontés, & que la riviere & ses divers bras offrent les moyens d'une communication très-étendue dans l'intérieur des terres. Nous l'avons reconnu, jusqu'à 61^{d} 30′ de latitude, & à 210^{d} de longitude; c'est-à-dire, jusqu'à plus de 30 lieues de son entrée, sans rien voir qui indiquât sa source.

Si la découverte de cette grande riviere, (*a*) qui semble devoir le disputer à ceux des fleuves qui procurent la navigation la plus étendue dans

(*a*) Le Capitaine Cook ayant laissé en blanc, dans son Manuscrit, le nom de cette riviere, Mylord Sandwich a recommandé, avec raison, de l'appeller la *riviere de Cook*.

l'intérieur

l'intérieur des terres, devient utile au fiecle préfent, ou aux âges futurs, il faudra moins regretter le temps qu'elle nous a coûté. Pour nous, qui avions en vue de plus grands objets, le délai qu'elle occafionna fut une perte effentielle; l'été s'avançoit à grands pas; nous ne favions pas combien nous aurions de chemin à faire au Sud pour fuivre la direction de la côte, & nous étions alors convaincus que le continent de l'*Amérique Septentrionale* fe prolonge à l'Oueft beaucoup plus loin que ne fembloient l'indiquer les cartes modernes les plus eftimées. Tout cela diminuoit la probabilité de l'exiftence d'un paffage dans la *Baie de Baffin* ou dans la *Baie d'Hudfon*, ou prouvoit du moins qu'il étoit d'une plus grande étendue. J'eus cependant du plaifir à fonger que fi je n'avois pas examiné en détail cette *Entrée* confidérable, les Ecrivains qui font de la Géographie dans leur cabinet, auroient établi comme une vérité, qu'elle communique au Septentrion avec la mer du Nord, ou à l'Eft avec la *Baie* de *Baffin* ou celle d'*Hudfon*, & qu'on l'auroit peut-être un jour marqué fur les cartes avec plus de précifion & des indices plus sûrs, que les détroits de Fuca & de Fonte, qui font invifibles, parce qu'ils font imaginaires.

1778. Juin.

L'après-midi, je renvoyai M. King avec deux canots armés; je lui ordonnai de débarquer à la pointe ſeptentrionale des terreins bas qui ſe trouvent au côté Sud-Eſt de la riviere ; d'y arborer notre pavillon, d'y prendre poſſeſſion de la riviere & du pays, au nom du Roi, d'y enterrer une bouteille contenant quelques pieces de monnoie d'*Angleterre* frappées en 1772, & un papier où ſeroient écrits les noms de nos vaiſſeaux, & l'époque de notre découverte. Sur ces entrefaites, la *Réſolution* & la *Découverte* mirent à la voile pour redeſcendre la riviere. Le vent ſouffloit toujours grand frais de la partie de l'Eſt; mais il ſurvint un calme peu de temps après que nous eûmes appareillés, & le flot nous ayant ſurpris en travers de la pointe où M. King débarqua, & que j'ai appellée *pointe poſſeſſion*, nous fûmes obligés de mouiller par ſix braſſes; la pointe dont je viens de parler nous reſtant au Sud à deux milles.

M. King me dit à ſon retour, qu'au moment où il approcha de la côte, vingt Naturels du pays ſe montrerent en étendant les bras, vraiſemblablement afin d'annoncer leurs diſpoſitions pacifiques, & de prouver qu'ils étoient ſans armes. Ils parurent très-alarmés de voir des fuſils entre les mains de ſes gens; & ils l'engagerent, par

les fignes les plus énergiques, à quitter cette arme. M. King y ayant confenti, on lui permit, ainfi qu'à fes camarades, de marcher vers les Sauvages, qui étoient d'un caractere gai & fociable. Ils avoient quelques pieces de faumon frais & plufieurs chiens. M. Law, Chirurgien de la *Découverte*, qui acheta un de ces animaux, le mena au rivage & il le tua d'un coup de fufil, à la vue des Naturels. Cet effet fembla les furprendre beaucoup, & comme s'ils ne s'étoient pas crus en sûreté avec des hommes fi redoutables, ils s'en allerent; mais on découvrit bientôt leurs piques & d'autres armes cachées près d'eux dans les buiffons. M. King m'informa d'ailleurs que le terrein étoit marécageux, & le fol maigre, léger & noir; qu'il produifoit un petit nombre d'arbres & d'arbriffeaux, tels que des pins, des aunes, des bouleaux & des faules, des rofiers & des grofeilliers, & une herbe très-petite, mais il n'apperçut pas une feule plante en fleur.

1778. Juin.

Nous levâmes l'ancre, dès que la mer fut haute, & à l'aide d'une brife légere du Sud, je paffai à la côte occidentale où le retour du flot nous obligea de mouiller le lendemain dès le grand matin. Bientôt après, plufieurs grandes pirogues & quelques petites arriverent : les hommes

2.

qui les montoient, nous vendirent d'abord des fourrures ; ils nous vendirent ensuite leurs habits, & ils se dépouillerent de maniere que la plupart furent complétement nuds. Ils nous apporterent entre autres choses, un assez grand nombre de peaux de lapins blancs, de très-belles peaux de renards rougeâtres, & seulement deux ou trois de loutres. Ils nous fournirent aussi du saumon & de la plie. Ils donnerent au fer la préférence sur tout ce que nous leur offrîmes d'ailleurs. Les ornemens des levres ne nous parurent pas si communs parmi eux, qu'à *l'Entrée du Prince Guillaume*, mais la cloison de leur nez étoit plus chargée de parures, & en général, ces parures du nez étoient beaucoup plus longues. Ils avoient encore une plus grande quantité de broderies blanches & rouges sur quelques parties de leurs vêtemens, & sur quelques-uns de leurs ouvrages, tels que leurs carquois & les étuis de leurs couteaux.

1778. Juin.

Nous appareillâmes à dix heures & demie, au premier moment du reflux, & nous redescendîmes la riviere à l'aide d'une jolie brise du Sud. La *Résolution*, trompée par l'inattention & la négligence de celui qui tenoit la sonde, toucha, & elle s'engrava sur un banc de sable qui se trouve à-peu-près au milieu de la riviere,

environ deux milles au-dessous des deux pointes renflées & en saillie, dont j'ai parlé plus haut. Ce banc de sable étoit, sans doute, la cause du clapotage très-fort ou de l'agitation du courant, que nous avions observé en montant la riviere. Il n'y avoit pas moins de douze pieds d'eau autour du Bâtiment, lorsque le reflux fut à son période le plus bas : mais les autres parties du banc étoient à sec. Dès que nous eûmes échoué, je fis signal à la *Découverte* de jetter l'ancre; mais, ainsi que je l'appris ensuite, elle avoit manqué elle-même de toucher sur la partie occidentale du banc. La *Résolution* remit à flot à cinq heures du soir sans avoir reçu de dommage, & sans nous donner la moindre peine. Nous passâmes à la côte occidentale, & dès que nous eûmes atteint une profondeur d'eau assez considérable, nous mouillâmes pour attendre le reflux, parce que le vent étoit toujours contraire.

1778. Juin.

Nous appareillâmes à dix heures du soir avec le jussant, & entre quatre & cinq heures du matin, lorsque le reflux eût cessé, nous jettâmes l'ancre de nouveau, par 19 brasses, environ deux milles au-dessous de la pointe renflée qui est sur la côte occidentale. Un assez grand nombre de Naturels du pays arriverent près de nous, tandis que nous occupions ce mouillage, & ils se

3.

tinrent à la hanche des Vaiſſeaux toute la matinée.
1778. Juin. Leur compagnie, ne nous déplut pas, car ils nous apporterent une quantité conſidérable d'un très-beau ſaumon, qu'ils échangerent contre les bagatelles que nous pouvions leur donner : ils ſe diſpoſoient, ſans doute, à le ſécher, car il étoit preſque tout dépécé : les deux Bâtimens en acheterent pluſieurs quintaux.

L'après-midi les montagnes furent ſans nuages pour la premiere fois depuis notre entrée dans la riviere, & nous découvrîmes un volcan ſur une de celles qui ſe trouvent au côté Oueſt. Celle-ci gît par 60 degrés 23 minutes de latitude, & c'eſt la premiere montagne élevée qu'on voie au Nord du *Mont Saint-Auguſtin.* Le volcan ſe montre ſur le flanc qui eſt le plus près de la riviere, & il n'eſt pas loin du ſommet. Il n'avoit rien alors de bien impoſant ; il vomiſſoit ſeulement une fumée blanche, mais on n'y remarquoit point de feu.

Le vent ſouffloit toujours de la partie du Sud, & nous continuâmes à redeſcendre la riviere à la faveur des marées. 5. Nous atteignîmes le 5 au matin l'endroit où nous avions perdu notre petite ancre de toue : nous eſſayâmes de la relever, mais ce fut en vain. Tandis que nous étions ici, ſix pirogues arriverent de la côte orientale :

quelques-unes portoient un seul homme, & d'autres en portoient deux. Les Sauvages se tinrent à peu de distance des Vaisseaux; ils les regarderent au moins une demi-heure, avec un étonnement silencieux, sans nous dire un mot, & sans s'adresser une parole; ils prirent courage, à la fin, & ils vinrent se ranger à la hanche de la *Résolution* & de la *Découverte* : ils commencerent des échanges, & lorsqu'ils nous quitterent, ils s'étoient défaits de tout ce qu'ils avoient apporté, c'est-à-dire, d'un petit nombre de fourrures, & de quelques saumons. Il faut observer que tous les Naturels que nous rencontrâmes dans cette riviere, nous semblerent être de la même Nation que ceux qui habitent l'*Entrée du Prince Guillaume*; que les rapports étoient on ne peut pas plus frappans; mais que relativement à l'idiôme & à la figure, ils différoient essentiellement de ceux de *Nootka* ou de l'*Entrée du Roi George* : si leur langue est plus gutturale, ainsi qu'à l'*Entrée du Prince Guillaume*, leurs articulations sont fortes & distinctes, & les petites phrases qu'ils emploient paroissent être des sentences.

J'ai déjà remarqué qu'ils possedent du fer, c'est-à-dire, qu'ils ont des couteaux de ce métal, & que les pointes de leurs piques sont aussi

1778. Juin.

de la même fubftance. Leurs piques reffemblent à nos hallebardes; les pointes font quelquefois de cuivre; la longueur de leurs couteaux qu'ils placent dans des gaînes, eft confidérable. Ces couteaux & un petit nombre de grains de verre, étoient les feules chofes de fabrique étrangere. J'ai déjà expofé mes conjectures fur le lieu d'où ils tirent ces articles; mais s'il paroît probable qu'ils les reçoivent de ceux de leurs voifins avec lefquels les Ruffes peuvent avoir établi un commerce, je ne craindrai pas de dire que les Ruffes n'ont jamais été parmi eux; car, s'ils étoient connus des Ruffes, il y a lieu de croire que nous ne les aurions pas trouvés vêtus de fourrures auffi précieufes que celles de la loutre de mer.

Il eft sûr qu'on peut établir un commerce de fourrures très-avantageux avec les habitans de cette vafte côte; mais, à moins qu'on ne trouve un paffage au Nord, elle paroît trop éloignée, pour que la *Grande-Bretagne* en tire quelque parti. Il faut cependant obferver que les loutres de mer font les fourrures les plus précieufes, ou plutôt les feules précieufes que j'aie vues fur les côtes occidentales de l'*Amérique;* toutes les autres, & en particulier celles de renards & de martes, fembloient être d'une qualité inférieure.

Il faut obſerver auſſi que la plupart des peaux que nous achetâmes étoient coupées en habits. Au reſte, quelques-unes de celles-ci ſe trouvoient en bon état; mais le reſte étoit vieux & aſſez déguenillé, & dans toutes il y avoit des poux. Ces pauvres Sauvages n'employant leurs peaux qu'en habits, on ne peut ſuppoſer qu'ils ſe donnent la peine d'en apprêter une quantité plus conſidérable que celle dont ils ont beſoin. Le deſir de ſe procurer des vêtemens eſt peut-être la raiſon principale qui les détermine à tuer des quadrupedes, car la mer & les rivieres ſemblent les nourrir. Il eſt vraiſemblable que tout ceci changeroit s'ils étoient une fois habitués à un commerce ſuivi. Cette communication augmenteroit leurs beſoins, en leur faiſant connoître de nouveaux objets de luxe; afin d'avoir les moyens de les acheter, ils ſeroient plus aſſidus à ſe procurer des fourrures dont ils s'appercevroient bientôt que le débit eſt aſſuré, & je ſuis perſuadé qu'ils en auroient toujours une proviſion abondante.

On jugera, d'après ce que j'ai eu occaſion de dire des marées, qu'elles ſont conſidérables dans cette riviere, & qu'elles contribuent beaucoup à en faciliter la navigation. La mer eſt haute dans le courant entre deux & trois heures, les jours

1778. Juin.

de la pleine & de la nouvelle lune, & elle l'a de trois à quatre brasses. Il est aisé d'expliquer pourquoi le flot y est plus fort que sur les autres parties de la côte. L'embouchure de la riviere se trouvant dans un coin, le flot, qui vient de l'Océan, est resserré par les deux côtés, & il enfle beaucoup les vagues. Pour s'en convaincre, il suffit de jetter les yeux sur la Carte.

La déclinaison de l'Aimant étoit de 25 degrés, 40 minutes Est.



CHAPITRE VII.

Découvertes après notre départ de la Riviere de Cook. Isle de Saint-Hermogenes. Cap de la Pentecôte. Cap Greville. Cap Barnabas. Pointe deux têtes. Isle de la Trinité. Isle Nébuleuse de Behring. *Description d'un bel oiseau.* Isle Kodiak & Isles Schumagin. *Un des Naturels du Pays nous apporte une Lettre Russe. Conjectures sur cette Lettre.* Pointe de Rocher. Isle Habibut (*ou Isle de la Plie:*) *Montagne qui renferme un volcan. Nous échappons au naufrage d'une maniere presque miraculeuse. Arrivée des Vaisseaux à* Oonalaschka. *Entrevues avec les Naturels du Pays. Nous recevons une seconde Lettre Russe. Description du* Havre de Samganoodha.

1778. Juin. 5. 6.

NOUS appareillâmes dès que la marée nous fut favorable, & à l'aide d'une brise légere, qui souffloit entre l'Ouest-Sud-Ouest & le Sud-Sud-Ouest, nous redescendîmes la riviere, jusqu'au moment où le flot nous obligea de mouiller de nouveau. Enfin à une heure du matin du jour

1778. Juin.

ſuivant, il s'éleva une briſe fraîche de l'Oueſt, avec laquelle nous mîmes à la voile : à huit heures, nous dépaſsâmes les *Iſles ſtériles* & nous marchâmes vers le *Cap Saint-Hermogenes.* A midi, ce Cap nous reſtoit au Sud-Sud-Eſt à huit lieues, & nous avions au Sud le paſſage qui ſe trouve entre l'Iſle de ce nom & la grande Terre. Je mis le cap ſur ce paſſage que je voulois traverſer; mais le vent nous manqua bientôt après, & nous eûmes de légers ſouffles de vent de l'Eſt, qui nous contrarierent beaucoup; en ſorte que je renonçai au projet de conduire les vaiſſeaux, entre l'Iſle & le Continent.

Nous apperçûmes pluſieurs colonnes de fumée ſur la Côte d'*Amérique* au Nord du paſſage; c'étoient vraiſemblablement des ſignaux qu'employoient les Naturels pour nous attirer dans leur pays. La terre forme ici une baie, ou peut-être un havre : & il y a une Iſle de rocher baſſe en travers de la pointe Nord-Oueſt. On voit auſſi quelques autres Iſles de la même apparence, diſperſées le long de la Côte, entre ce paſſage & la *Pointe Banks.*

A huit heures du ſoir, l'Iſle *Saint-Hermogenes* ſe prolongeoit du Sud un demi-rumb-Eſt au Sud-Sud-Eſt un quart de rumb-Eſt, & nous avions au Sud-Eſt, à trois milles, les

rochers qui giſſent ſur la bande Nord. Dans cette poſition, la ſonde rapportoit 40 braſſes fond de ſable & de coquilles. Bientôt après, nous prîmes pluſieurs plies à l'hameçon & à la ligne.

1778. Juin.

Nous avions dépaſſé les rochers à minuit, & nous arrivâmes vent arriere au Sud. A midi, *Saint-Hermogenes* nous reſtoit au Nord à la diſtance de quatre lieues. La pointe la plus Méridionale de la grande terre, en dedans ou à l'Oueſt de *Saint-Hermogenes*, ſe montroit au Nord un demi-rumb-Oueſt, à cinq lieues : ce Promontoire, qui gît par 58 degrés de latitude & 207 degrés 24 minutes de longitude, fut appellé *Cap de la Pentecôte*. Je donnai le nom de *Baie de la Pentecôte* à une large Baie qui ſe trouve à l'Oueſt. La terre, au côté oriental de cette Baie, dont le *Cap de la Pentecôte* forme la pointe Méridionale, & la *Pointe Banks*, la pointe Septentrionale reſſemble, à tous égards, à l'Iſle *Saint-Hermogenes ;* elle paroît dénuée de bois, & on n'appercevoit point de neige en quelques endroits. Nous la ſupposâmes couverte d'une ſubſtance de la nature de la mouſſe, qui lui donnoit une teinte brunâtre. Nous eûmes quelques raiſons de croire que c'étoit une Iſle. Si en effet nous ne nous trompâmes pas, la

7.

Baie que j'ai indiquée en dernier lieu, eſt le ſeul détroit ou paſſage qui la ſépare de la grande terre.

1778. Juin.

Entre une & deux heures de l'après-midi, le vent qui avoit ſoufflé du Nord-Eſt, ſauta tout-à-coup au Sud. Il fut variable juſqu'à ſix heures qu'il ſe fixa au Sud, c'eſt-à-dire, dans la direction de notre route : nous fûmes obligés d'aller à la bouline; le ciel étoit nébuleux & l'air ſec, mais froid. Nous marchâmes au Sud juſqu'à minuit : à cette époque, nous revirâmes vent devant, & nous portâmes ſur la terre. A ſept ou huit heures du matin du 8, nous en étions éloignés de quatre milles, & nous nous trouvions ſeulement à une demi-lieue de quelques rochers ſubmergés, qui nous reſtoient à l'Oueſt-Sud-Oueſt. Nous revirâmes dans cette poſition par 35 braſſes, l'*Iſle Saint-Hermogenes* nous reſtant au Nord 20 degrés Eſt, & la terre la plus Méridionale qui fut en vue, au Sud.

8.

En portant vers cette Côte, nous traversâmes l'embouchure de la *Baie de la Pentecôte*, & nous vîmes la terre, dans toutes les parties du fond, en ſorte que les Côtes ſont réunies, où les pointes tombant ſur la même ligne, ſe cachent l'une & l'autre. J'adopte la premiere ſuppoſition, & je crois que la terre à l'Eſt de la

Baie, fait partie du Continent. Il y a quelques petites Isles à l'Ouest de la Baie. Le rivage au Sud est bas, il offre des pointes de rochers en saillie, entre lesquelles on remarque de petites baies ou des entrées. On n'appercevoit point de bois, & il y avoit très-peu de neige sur la côte, mais les montagnes situées à quelque distance dans l'intérieur des terres, étoient entiérement couvertes de neige. Nous nous trouvions alors par 57 degrés 52 minutes & demi; le *Cap Saint-Hermogenes* nous restoit au Nord 30 degrés Ouest à huit lieues, & nous avions au Sud-Ouest à dix lieues, la pointe la plus Méridionale de la Côte qui fut en vue, la même que nous avions apperçue auparavant. La terre forme ici une pointe que j'ai nommée *Cap Greville* : il gît 57 degrés 33 minutes de latitude, & 207 degrés 15 minutes de longitude; il est éloigné du *Cap Saint-Hermogenes* de 15 lieues dans la direction du Sud 17 degrés Ouest.

1778. Juin.

Les trois jours suivans le ciel fut presque constamment nébuleux; il tomba d'ailleurs une pluie fine, & nous pûmes rarement appercevoir la Côte. Le vent souffloit du Sud-Est-quart-Sud, & du Sud-Sud-Est en jolie brise, & l'air étoit âpre & froid. Nous continuâmes à ranger la Côte, en faisant des bordées de six ou huit

9. 10. 11.

lieues. La ſonde rapportoit de 30 à 55 braſſes, fond de gros ſable noir.

1778. Juin. 12.

Les brouillards ſe diſſiperent, & le vent paſſa au Sud-Oueſt; le 12, au ſoir, nous vîmes la terre qui nous reſtoit dans l'Oueſt à douze lieues. Nous portâmes deſſus le lendemain dès le grand matin. A midi, nous n'en étions pas à plus de trois lieues; une pointe élevée, qui gît par 57 degrés 13 minutes de latitude & que j'ai nommée le *Cap Barnabas*, nous reſtoit au Nord-Nord-Eſt un demi-rumb-Eſt à dix milles, & la Côte ſe prolongeoit du Nord 42 degrés Eſt à l'Oueſt-Sud-Oueſt. L'extrémité Nord-Eſt étoit cachée par la brume; mais nous appercevions une pointe au Sud-Oueſt, dont le ſommet élevé ſe terminoit en deux collines rondes: je l'ai appellée pour cela *Pointe deux têtes*. Cette partie de la Côte, qui offre pluſieurs petites baies, eſt compoſée de hautes collines & de vallées profondes; & en quelques endroits, nous decouvrions les ſommets des autres collines placées ſur les derrieres. Celles-ci étoient peu chargées de neige, mais elles paroiſſoient très-ſtériles. On n'y voyoit ni arbre ni arbriſſeau, &, en général, elles préſentoient une teinte brunâtre, vraiſemblablement l'effet de la mouſſe dont elles ſont couvertes.

Je

Je continuai à ferrer le vent au Sud-Oueſt-quart-Oueſt, ſelon la direction de la Côte, & à ſix heures du ſoir, nous nous trouvâmes à mi-chemin, entre le *Cap Barnabas* & la *Pointe deux têtes*, à deux lieues de la Côte : la ſonde rapportoit 62 braſſes. Dans cette poſition, une pointe baſſe ſe montra au Sud 69 degrés Oueſt par-delà la *Pointe deux têtes*; & en-dehors de cette pointe, un autre terrein, qui paroiſſoit être une Iſle, nous reſtoit au Sud 59 degrés Oueſt.

1778. Juin.

Le 13, à midi, par 56 degrés 49 minutes de latitude, le *Cap Barnabas* nous reſtoit au Nord 52 degrés Eſt, & la *Pointe deux têtes* au Nord 14 degrés Oueſt à ſept ou huit milles; la Côte d'*Amérique* ſe prolongeoit juſqu'au Sud 72 degrés & demi Oueſt, & la terre que nous avions vue le ſoir de la veille, & que nous avions priſe pour une Iſle, ſembloit alors en former deux. De quelque côté qu'on regardât la *Pointe deux têtes*, elle reſſembloit à une Iſle; c'eſt peut-être une péninſule, où la Côte forme une baie, ſur ſes deux bandes. Le vent ſouffloit toujours de la partie de l'Oueſt en jolie briſe; le ciel étoit ſombre & nébuleux, & l'air piquant & ſec.

13.

Nous atteignîmes la terre la plus Méridionale le lendemain au matin, & nous reconnûmes que c'étoit une Iſle : je lui ai donné le nom d'*Iſle*

14.

1778. Juin.

de la Trinité. Sa plus grande étendue eſt de ſix lieues dans la direction de l'Eſt & de l'Oueſt: chacune de ſes extrémités eſt élevée & nue; elle offre des terres baſſes au milieu; en ſorte qu'à une certaine diſtance, il y a des points d'où elle reſſemble à deux Iſles. Elle gît par 56 degrés 36 minutes de latitude, & 205 de longitude, à deux ou trois lieues du Continent. Cet eſpace intermédiaire, eſt ſemé de petites Iſles & de rochers; mais il paroît y avoir un paſſage aſſez bon, & un mouillage sûr. Nous fûmes d'abord portés à croire que c'étoit l'*Iſle Nébuleuſe* de Behring; (*a*) mais, comme elle ſe trouve ſi près de la grande terre, ſa poſition ne s'accorde pas avec la carte de ce Navigateur.

A huit heures du ſoir, nous portâmes ſur la terre, juſqu'au moment où nous fûmes à une lieue des petites Iſles dont je viens de parler. La partie la plus occidentale du Continent qui fût alors en vue, offroit une pointe baſſe en face de l'Iſle *de la Trinité*, à laquelle j'ai donné le nom de *Cap de la Trinité*: elle nous reſtoit à l'Oueſt-Nord-Oueſt. Après avoir reviré vent devant, par 54 braſſes fond de ſable noir, nous

---

(*a*) *Tumannoi-oſtrow*, ou l'*Iſle Nébuleuſe*, Muller, pag. 261.

mîmes le Cap fur cette Iſle, dans l'intention de traverſer l'intervalle qui la ſépare de la grande terre. La terre à l'Oueſt de la *Pointe deux têtes* n'eſt pas auſſi montueuſe qu'au Nord-Eſt, & on n'y voyoit pas autant de neige. Il y a cependant un aſſez grand nombre de collines d'une hauteur conſidérable; mais elles ſe trouvent ſéparées par de vaſtes terreins plats, qui paroiſſoient entiérement dénués de bois & très-ſtériles.

Tandis que nous marchions vers l'Iſle, nous rencontrâmes une petite pirogue montée par deux hommes, qui ramoient du côté de la grande terre. Loin de s'approcher de nous, ils ſemblerent nous fuir. Le vent commençoit alors à tourner au Sud & nous avions lieu de croire qu'il ſouffleroit bientôt du Sud-Eſt. L'expérience nous ayant appris qu'un vent de Sud-Eſt eſt communément, & peut-être toujours, accompagné d'une brume épaiſſe, je n'oſois me placer entre l'Iſle & le Continent, de peur que la traverſée ne fût pas finie à l'entrée de la nuit, ou quand le ciel s'épaiſſiroit, c'eſt-à-dire, à l'époque où nous ſerions obligés de mouiller, & de perdre ainſi l'avantage d'un vent favorable. Ces raiſons me déterminerent à m'étendre au large, & nous dépaſsâmes deux ou trois Iſlets de rochers, qui giſſent près de l'extrémité orientale de l'*Iſle de la*

1778. Juin.

Trinité. A quatre heures du soir, nous avions doublé l'Isle; nous revirâmes & nous gouvernâmes à l'Ouest en inclinant un peu vers le Sud, avec un vent frais du Sud-Sud-Est, qui avant minuit, passa au Sud-Est, & qui fut accompagné comme à l'ordinaire d'un ciel nébuleux & pluvieux.

D'après la route que nous fîmes toute la nuit, j'espérois rallier le Continent le matin; & sans doute que nous l'aurions apperçu si le ciel eût été un peu clair, mais la brume nous empêcha de le voir. A midi, ne découvrant point de terre, & le vent augmentant, ainsi que la brume & la pluie, je mis le cap à l'Ouest-Nord-Ouest, avec toutes les voiles qui pouvoient nous conserver le vent: je sentois tout le danger de courir vent-arriere, dans le voisinage d'une côte inconnue, par un vent fort & une brume épaisse; mais il falloit absolument courir quelque danger lorsque le vent nous étoit favorable, car nous avions remarqué qu'un ciel clair étoit ordinairement accompagné de vents de l'Ouest.

Entre deux & trois heures du soir, nous découvrîmes la terre dans le Nord-Ouest, malgré la brume: nous n'en étions plus éloignés que de trois ou quatre milles. Nous gouvernâmes tout de suite au Sud, en serrant le vent. Bientôt après

les deux baſſes voiles furent miſes en pieces; il fallut en enverguer de nouvelles, & d'autres parties de notre voilure furent très-endommagées. A neuf heures, le vent diminua, le ciel s'éclaircit & nous revîmes la côte qui ſe prolongeoit de l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt au Nord-Oueſt, à la diſtance de quatre ou cinq lieues. La ſonde rapporta 100 braſſes fond de vaſe. La brume ne tarda pas à revenir, & durant toute la nuit nous ne découvrîmes plus la terre.

1778. Juin.

La brume étant diſſipée à quatre heures du matin, nous reconnûmes que la terre nous environnoit preſque de tous côtés. Le Continent, ou ce que nous prîmes pour le Continent, ſe prolongeoit de l'Oueſt-Sud-Oueſt au Nord-Eſt-quart-Nord. Nous avions au Sud-Eſt un demi-rumb-Sud à huit ou neuf lieues, une terre élevée. L'extrémité Nord-Eſt de la grande terre formoit la pointe que nous avions rencontrée durant la brume, & je la nommai *Cap Brumeux :* il gît par $56^{d}\ 31'$ de latitude. Nous avions eu peu de vent durant toute la nuit, & il s'éleva alors une briſe du Nord-Oueſt. Nous en profitâmes pour marcher au Sud & reconnoître plus exactement la terre qui frappoit nos regards dans cette direction.

16.

Nous reconnûmes à neuf heures que c'étoit

1778. Juin.

une Isle d'environ neuf lieues de tour : elle gît par 56d 10′ de latitude, & 202d 45′ de longitude : elle est appellée *Isle nébuleuse* dans ma carte. J'ai lieu de croire en effet, d'après sa position, que c'est celle de Behring. En même-temps, trois ou quatre Isles, qui se trouvent devant une baie, formée par la côte de la grande terre, nous restoient au Nord-quart-Nord-Ouest : nous avions au Nord-Ouest-quart-Ouest, une pointe surmontée de trois ou quatre rochers en forme de tour, & que j'ai appellée *Pointe pinnacle* (*Pointe des Tours*,) & au Sud-Sud-Est, un grouppe de petits Islets ou de rochers, qui gissent à environ neuf lieues de la côte.

A midi, notre latitude étoit de 56d 9′, notre longitude, de 201d 45′; ces rochers nous restoient au Sud 58d Est; à dix milles; *la Pointe des Tours* au Nord-Nord-Ouest à sept lieues; la partie de la grande terre, la plus voisine de nous, au Nord-Ouest-quart-Ouest à six lieues; & la terre la plus avancée au Sud-Ouest, laquelle avoit l'apparence d'une Isle, à l'Ouest un peu vers le Sud. L'après-midi le vent fut nul ou foible, & nous fîmes peu de chemin. A huit heures du soir, la Côte se prolongeoit du Sud-Ouest au Nord-Nord-Est : la partie la moins éloignée se montroit à environ huit lieues.

Le 17, le vent fouffla entre l'Oueft & le Nord-Oueft en jolie brife, & de temps à autre, nous nous trouvâmes prefque en calme. Le ciel étoit clair & l'air piquant & fec. A midi, le Continent s'étendoit du Sud-Oueft au Nord-quart-Nord-Eft; & la partie la plus voifine de nous, fe montroit à fept lieues. Un large grouppe d'Ifles, fituées à-peu-près à la même diftance de la grande terre, fe prolongeoit du Sud 26 degrés Oueft, au Sud 52 degrés Oueft.

1778. Juin. 17.

Nous fûmes en calme une grande partie de la journée du 18, & le Ciel fut clair & agréable. Nous en profitâmes pour faire des obfervations fur la longitude & la déclinaifon de l'aimant: l'aiguille aimantée déclinoit de 21 degrés 27 minutes Eft. Je puis affûrer qu'il y a entre l'*Ifle de la Trinité* & le *Cap Brumeux*, une prolongation du Continent, que l'épaiffeur de l'atmofphere nous empêcha de voir. Au Sud-Oueft de ce Cap, la terre relativement aux collines elles-mêmes, & à la Côte qui paroiffoit remplie de criques ou de petites entrées dont aucune ne fembloit avoir une grande profondeur, eft plus rompue ou plus efcarpée qu'aucune des parties de l'*Amérique* que nous avions vues jufqu'alors. Peut-être trouvera-t-on, en les examinant de plus près, que quelques-unes des pointes en faillie,

18.

1778. Juin.

qui font entre ces petites entrées, forment des Isles. Tous les cantons annonçoient la ftérilité: on voyoit de la neige depuis le fommet des collines les plus hautes, jufqu'à peu de diftance de la côte de la mer.

Ayant eu occafion d'envoyer un canot à bord de la *Découverte*, l'un des Matelots tua un très-bel oifeau de l'efpece du pinguin, un peu moins gros que le canard & de couleur noire, excepté fur le devant de la tête qui eft blanc: du deffus & du derriere de chacun des yeux, il s'éleve une jolie crête d'un blanc jaunâtre qui fe replie en arriere, comme la corne d'un belier; le bec & les pieds font rouges: c'eft peut-être l'*alca monochroa* dont parle Steller dans l'*Hiftoire du Kamtchatka.* (*a*) Je crois que nous rencontrâmes un peu au Sud du *Cap Saint-Hermogenes* le premier de ces oifeaux: depuis cette époque, nous en apperçûmes ordinairement quelques-uns tous les jours; & de temps à autre nous en découvrions des volées confidérables. Nous vîmes auffi tous les jours la plupart des oifeaux de mer qu'on trouve communément dans les mers du Nord, tels que les goëlands, les nigauds, les puffins, les coupeurs d'eau, &

(*a*) Page 153 de la Traduction Angloife.

quelquefois des canards, des oies & des cygnes. Il se passoit rarement 24 heures, sans que des veaux marins, des baleines, & d'autres cétacées ne frappassent nos regards.

1778. Juin.

Il survint l'après-dînée une brise légere du Sud qui nous permit de mettre le cap au Sud vers le canal qui se montroit entre les Isles & le Continent, & le lendemain à la pointe du jour nous n'en étions pas fort éloignés. Nous trouvâmes plusieurs Isles, de hauteurs & de circonférences inégales en-dedans de celles que nous avions déjà vues; mais entre ces dernieres Isles, & celles que nous avions apperçues auparavant, il sembloit y avoir un canal libre sur lequel je gouvernai; car je craignois de ranger de trop près la bordure du Continent; j'avois peur de prendre une de ses pointes pour une Isle, de m'engager dans une Entrée, & de perdre ainsi l'avantage d'un vent favorable que nous avions alors.

19.

Je longeai la chaîne la plus méridionale des Isles; à midi, nous étions par 55 degrés 18 minutes de latitude, & dans la partie la plus étroite du canal formé par elles, & par celles qui gissent le long du Continent : ce canal a ici une lieue & demie, ou deux lieues de largeur. L'Isle la plus considérable du grouppe se montroit sur notre gauche, & selon les informations que nous

reçûmes enſuite, elle porte le nom de *Kodiak*. (*a*)
1778. Juin.
Je lui ai laiſſé ce nom, mais je n'en ai point donné aux autres; je penſe que ce ſont celles que Behring a appellées *Iſles Schumagin*, (*b*) ou que les *Iſles Schumagin* de Behring ſont partie de celles-ci, car ce petit Archipel eſt aſſez étendu. Des Iſles frapperent nos regards dans le Sud, auſſi loin qu'on peut voir une Iſle : elles commencent au 200me. degré 15 minutes de longitude Eſt, & elles ſe prolongent un degré & demi, ou deux degrés à l'Oueſt. On ne doit pas attendre de moi de plus grands détails, car du point où nous étions, il nous étoit impoſſible de les diſtinguer toutes. La plupart ſont aſſez élevées, très-eſcarpées & très-ſtériles. Elles ſont remplies de rochers, de proéminences inégales, & elles offrent d'autres ſites pittoreſques. On y trouve pluſieurs baies & anſes bien fermées; des ruiſſeaux d'eau douce deſcendent des parties élevées; il y a des bois qui flottent autour des rivages, mais on n'apperçoit pas un arbre ou un arbriſſeau ſur leur ſurface. Le plus grand nombre

(*a*) Voyez une deſcription de *Kodiak* dans le nouvel Archipel du Nord de Sthaelin, pag. 30--39.

(*b*) Voyez les Découvertes des Ruſſes par Muller, pag. 262--277.

d'entr'elles, préſentoient encore une quantité de neige aſſez conſidérable, & les parties du Continent, qui ſe montroient entre les Iſles les plus voiſines de la Côte, en étoient revêtues par-tout.

1778. Juin.

A 4 heures du ſoir, nous avions dépaſſé toutes les Iſles qui paroiſſoient au Sud des vaiſſeaux. La plus Méridionale nous reſtoit alors au Sud 3 degrés Eſt, & nous avions au Sud 82 degrés Oueſt, la pointe de terre la plus occidentale qui fût en vue. Nous gouvernâmes ſur cette pointe, & nous traversâmes l'eſpace qui la ſépare de deux ou trois rochers élevés, ſitués à environ une lieue à l'Eſt.

Peu de temps après que nous eûmes traverſé ce canal, où la ſonde rapporta 40 braſſes, la *Découverte*, éloignée de deux milles, tira trois coups de canon; elle mit en panne, & elle m'avertit, par un ſignal, qu'on vouloit me parler. Je fus très-alarmé, & le paſſage du canal ne m'ayant fait remarquer aucun danger apparent, je craignis qu'il ne fût arrivé quelque accident à ma Conſerve, qu'elle n'eût fait une voie d'eau, par exemple. Un canot que je lui envoyai, revint bientôt avec le Capitaine Clerke. Je ſus que quelques Naturels, montant trois ou quatre pirogues, étoient enfin venus à l'arriere de ſon

1778. Juin.

vaiſſeau, après l'avoir ſuivi aſſez long-temps. L'un d'eux ôta ſon chapeau, fit la révérence & pluſieurs autres ſignes à la maniere des Européens. On lui jetta une corde, à laquelle il attacha une petite boîte, & quand il vit que l'équipage de la *Découverte* tenoit la boîte, il prononça quelques mots, qu'il accompagna de différens geſtes, & il emmena les pirogues. Les gens du Capitaine Clerke, n'ayant pas imaginé que la boîte contînt quelque choſe, ils ne l'ouvrirent qu'après le départ des Naturels du pays, & encore ce fut par haſard : ils y trouverent un morceau de papier, plié ſoigneuſement, ſur lequel il y avoit de l'écriture ; on ſuppoſa que cette écriture étoit en langue Ruſſe. Nous remarquâmes en tête, une date de 1778, & le corps du billet indiquoit l'année 1776. Il n'y avoit à bord perſonne d'aſſez habile pour déchifrer l'alphabet de l'écrivain ; les chiffres arabes qu'offroit la lettre, annonçoient aſſez que nous avions été précédés, dans cette partie du monde, par des hommes qui connoiſſoient les arts de l'*Europe*, & l'eſpoir de rencontrer bientôt des Négocians Ruſſes, ne pouvoit manquer de nous faire un grand plaiſir ; car nous étions réduits, depuis long-temps, à la ſociété des Sauvages de la mer Pacifique & de l'*Amérique Septentrionale*.

Le Capitaine Clerke crut d'abord que des Ruſſes avoient fait naufrage ici, & que ces malheureux, voyant paſſer nos vaiſſeaux, avoient imaginé de nous écrire pour nous inſtruire de leur ſituation. Brûlant du deſir de les ſoulager, il m'avoit averti par un ſignal de l'attendre, & il venoit conférer avec moi ſur les moyens d'exécuter l'œuvre de bienſaiſance qu'il méditoit. Je ne penſai pas, comme lui, qu'il fût queſtion de naufrage dans la lettre. Il me parut clair que dans ce cas, les hommes, abandonnés ſur cette Iſle, auroient commencé par envoyer aux vaiſſeaux, quelques-uns de leurs compagnons d'infortune, afin de ſe procurer plus ſûrement des ſecours auxquels ils devoient mettre un ſi grand prix. Je jugeai que la lettre avoit été écrite par un des Négocians Ruſſes, qui avoient abordé depuis peu ſur cette terre, & qu'elle renfermoit plutôt des informations pour ceux de ſes Compatriotes qui y viendroient enſuite; que les Naturels du pays nous ayant apperçu, & nous ſuppoſant des Ruſſes, s'étoient décidés à l'apporter, dans l'eſpérance que nous nous arrêterions. Intimement convaincu que je ne me trompois pas, je ne m'arrêtai point pour éclaircir ce fait; mais je fis de la voile, & je cinglai à l'Oueſt le long de la Côte; je devrois peut-être dire le long des

1778. Juin.

Isles, car j'ignore encore si la terre la plus voisine de nous à droite, forme des Isles ou une partie du Continent. Si elle n'est pas découpée en Isles, la Côte offre des baies assez étendues & assez profondes.

20. Nous marchâmes toute la nuit, à l'aide d'une jolie brise du Nord-Est, & à deux heures du matin du jour suivant, nous apperçûmes quelques brisans, en-dedans de nous, & à la distance de deux milles. Deux heures après, nous en découvrîmes d'autres en avant; & il s'en offrit à nos yeux une quantité innombrable à stribord, entre nous & la terre. Afin de nous en dégager, il fallut gouverner directement au Sud. Ces brisans étoient produits par des rochers, dont quelques-uns se montroient au-dessus de l'eau. Ils se prolongent à sept lieues de la terre, & ils sont très-dangereux, sur-tout lorsque le ciel est brumeux, ce qui paroît arriver souvent sur cette Côte. Nous ne fûmes hors des brisans qu'à midi : notre latitude observée se trouva alors de 54 degrés 44 minutes, & notre longitude de 198 degrés. La terre la plus voisine de nous, qui est une haute pointe renflée, à laquelle j'ai donné le nom de *Pointe de rochers*, nous restoit au Nord à sept ou huit lieues; nous avions au Nord 80 degrés Ouest, la pointe la plus

occidentale de la grande terre, ou de ce que nous prenions pour la grande terre, & en-dehors une colline ronde, qui forme une Isle, & que j'ai appellée *Pointe Halibut*, (*de la Plie*) se montroit dans le Sud 65 degrés Ouest, à 13 lieues.

1778. Juin.

Le 21, à midi, nous avions fait peu de progrès, car nous avions été retardés par les vents foibles & les calmes; la pointe *de la Plie*, qui gît par 54 degrés 27 minutes de latitude, & 197 degrés de longitude, nous restoit au Nord 24 degrés Ouest, & l'Isle dont elle fait partie, & que j'ai appellée *Isle de la Plie*, se prolongeoit du Nord-quart-Nord-Est, au Nord-Ouest-quart-Ouest, à deux lieues. Cette Isle a sept ou huit lieues de circonférence, & excepté la pointe, le terrein est bas & fort stérile. Elle se trouve près de plusieurs autres Isles, qui ont toutes la même apparence; mais l'intervalle qui les sépare de la grande terre, sembloit offrir un passage de deux ou trois lieues de largeur.

21.

Les rochers & les brisans que j'ai indiqués, nous forcerent à nous tenir si loin du Continent, que nous appercevions foiblement la Côte située entre la *Pointe des rochers*, & l'*Isle de la Plie*. Nous voyions par-dessus cette Isle, & celles qui lui sont adjacentes, la grande terre

1778. Juin.

couverte de neige; quelques collines en particulier, dont les sommets s'élançoient au-dessus des nuages à une hauteur prodigieuse, en étoient revêtues. Nous remarquâmes que celle de ces collines qui gît le plus au Sud-Ouest, renferme un volcan d'où il sortoit sans cesse de vastes colonnes de fumée noire. Elle gît à peu de distance de la Côte par 54 degrés 48 minutes de latitude, & 195 degrés 45 minutes de longitude : elle est remarquable par sa figure, qui présente un cône parfait : le volcan est à la cime. Elle ne s'offrit guères sans nuages à nos yeux, non plus que le reste de ces montagnes. La base & le sommet se montroient nettement de temps à autre; alors un nuage étroit & quelquefois deux ou trois, placés l'un au-dessus de l'autre, enveloppoient le milieu d'une ceinture, qui, jointe à la colonne de fumée, élancée perpendiculairement de la cime & déployée par le vent, en forme de queue d'une grande longueur, produisoit un coup-d'œil très-pittoresque. Il faut observer qu'à la hauteur où parvenoit la fumée de ce volcan, le vent prenoit quelquefois une direction contraire à celle qu'il avoit à la mer, même dans les temps où il soufffloit pour nous avec force.

Il y eut trois heures de calme l'après-midi, & nos gens prirent environ cent plies, dont quelques-

quelques-unes pesoient plus de cent livres; les moindres en pesoient vingt. Ces rafraîchissemens nous arrivoient fort à propos. L'eau avoit trente-cinq brasses de profondeur dans l'espace où nous pêchâmes, c'est-à-dire, à trois ou quatre milles de la côte: une petite pirogue, conduite par un homme, arriva de la grande Isle, près de nous. Lorsqu'il approcha de la *Résolution*, il ôta son chapeau, & il fit une révérence, de la même maniere que ceux qui étoient allés à la hanche de la *Découverte* la veille. D'après la lettre dont j'ai parlé plus haut, & d'après la politesse de ces insulaires, il étoit évident que les Russes entretenoient des communications & un commerce avec eux; mais nous en eûmes une nouvelle preuve: celui qui vint nous trouver ici, portoit des culottes de drap verd & au-dessous de la souquenille ou robe de boyaux, dont se revêtent les Naturels du pays, une jaquette de laine noire. Il n'avoit rien à vendre qu'une peau de renard gris, & des meubles ou des harpons de pêche: les pointes de ces harpons étoient d'os & proprement travaillées dans la longueur de plus d'un pied; elles étoient de l'épaisseur d'une canne ordinaire & sculptées. Nous apperçûmes dans son canot une vessie remplie de quelque chose que nous prîmes pour de l'huile; car il l'ouvrit, &

1778.
Juin.

1778. Juin.

après avoir rempli ſa bouche de ce qu'elle contenoit, il la referma.

Sa pirogue étoit de la même conſtruction que celles que nous avions vues auparavant, mais plus petite. Il ſe ſervoit de la pagaie à double pale; les Naturels qui étoient allés à la hanche de la *Découverte*, s'en ſervoient auſſi. Il reſſembloit exactement par la taille & par les traits aux Sauvages que nous avions trouvés dans l'*Entrée du Prince Guillaume* & de la *Riviere de Cook;* mais ſon corps n'offroit aucune peinture; ſa levre étoit trouée dans une direction oblique, & ſans ornement. Nous lui dîmes quelques-uns des mots que répéterent ſouvent les Américains que nous avions quittés en dernier lieu; il ne parut pas les comprendre. On doit peut-être attribuer ceci à notre mauvaiſe prononciation, plutôt qu'à ſon ignorance du dialecte.

22.

L'atmoſphere fut ſombre & brumeuſe, avec des éclaircies par intervalles juſqu'au 22. L'après-midi de ce jour, le vent tourna Sud-Eſt, & il rendit, comme à l'ordinaire, le ciel épais & pluvieux. Avant que la brume ſurvînt, on n'appercevoit aucune partie du Continent, ſi j'en excepte le *volcan* & une autre montagne qui ſe trouve aux environs. Je continuai à gouverner à l'Oueſt juſqu'à ſept heures du ſoir : à cette

époque, craignant de nous affaler fur la terre par un ciel obfcur, nous ferrâmes le vent au Sud jufqu'à deux heures du matin du jour fuivant, & alors nous arrivâmes de nouveau vent-arriere à l'Oueft; le vent étoit variable & foible, & nous fîmes peu de progrès, jufqu'à ce qu'enfin il fe fixa dans la partie de l'Oueft. Le foleil parut un moment à cinq heures du foir, & nous découvrîmes une Côte au Nord 59 degrés Oueft; elle fe montroit en petites collines qui reffembloient à des Ifles.

1778. Juin. 23.

Nous apperçûmes le Continent, le 24 à fix heures du matin; à neuf heures, il fe prolongeoit du Nord-Eft-quart-Eft, au Sud-Oueft-quart-Oueft un demi-rumb-Oueft. La partie la plus voifine de nous étoit éloignée d'environ quatre lieues. Nous reconnûmes que la terre au Sud-Oueft, qui avoit frappé nos regards la veille au foir, formoit des Ifles; mais l'autre étoit une fuite du Continent, & il n'y avoit point d'Ifles qui nous empêchaffent de le voir. Le vent fe trouva foible ou nul le foir, & nous fîmes ufage de nos hameçons & de nos lignes, à environ quatre lieues de la Côte, par 42 braffes, mais nous ne prîmes que deux ou trois petites morues.

24.

Le lendemain au matin, nous eûmes une brife de l'Eft, &, ce qui n'étoit pas commun, elle

25.

1778. Juin.

fut accompagnée d'un ciel clair. Il en résulta pour nous une vue plus parfaite, non-seulement du volcan, mais encore des autres montagnes qui sont à l'Est & à l'Ouest, & de toute la Côte de la grande terre qui se trouve au-dessous. La Côte de la grande terre se prolongeoit du Nord-Est-quart-Nord, au Nord-Ouest un demi-rumb-Ouest, où elle sembloit se terminer. Entre cette pointe & les Isles qui gissent en-dehors, il paroissoit y avoir une large ouverture vers laquelle je gouvernai, jusqu'au moment où nous apperçûmes des terreins parderriere. Quoique nous ne vissions pas la réunion de cette terre & du Continent, le passage, dans l'ouverture, devenoit très-douteux. Il étoit également douteux, si sa côte, qui s'offroit à nos regards dans le Sud-Ouest, formoit une Isle, ou si elle faisoit partie du Continent : si elle faisoit partie du Continent l'ouverture devoit être une baie profonde ou une entrée de laquelle nous aurions beaucoup de peine à sortir, si nous y entrions une fois avec un vent de l'Est ; & n'osant pas trop me fier aux apparences, je gouvernai au Sud. Lorsque nous fûmes en-dehors de toutes les terres qui étoient en vue, je mis le cap à l'Ouest, direction dans laquelle se trouvent les Isles, car nous reconnûmes que cette terre forme des Isles.

A huit heures, nous en avions dépaffé trois, dont chacune eft d'une hauteur affez confidérable : nous en appercevions alors un plus grand nombre à l'Oueft, & la partie la plus Méridionale de celles-ci nous reftoit à l'Oueft-Nord-Oueft. Le ciel devint fombre l'après-midi, & enfin il fe chargea de bruine. Le vent étoit frais de la partie de l'Eft, & je marchai au plus près vers le Sud jufqu'à la pointe du jour : à cette époque, nous reprîmes notre route à l'Oueft.

1778. Juin.

26.

Le retour du foleil nous fervit peu ; car le ciel étoit fi épais, que nous ne pouvions voir à cent verges devant nous; mais comme le vent étoit modéré, je me hafardai à continuer ma route. A quatre heures & demie, le fon des brifans, qu'on entendoit à ftribord, nous alarma. La fonde rapporta 28 braffes au premier jet, & 25 au fecond. Je mis tout de fuite en panne, l'avant du vaiffeau au Nord : je mouillai par cette derniere profondeur, fur un fond de fable groffier, & je fis dire à la *Découverte*, qui étoit près de nous, de mouiller auffi.

La brume s'étant un peu éclaircie quelques heures après, il parut que nous avions échappé à un danger éminent. Nous nous trouvâmes à trois quarts de mille de la bande Nord-Eft d'une Ifle qui fe prolongeoit du Sud-quart-Sud-Oueft

1778. Juin.

un demi-rumb-Oueſt au Nord-quart-Nord-Eſt un demi-rumb-Eſt : les deux extrémités de cette Iſle étoient éloignées d'une lieue. Deux rochers élevés, le premier reſtant au Sud-quart-Sud-Eſt, & le ſecond à l'Eſt-quart-Sud-Eſt, ſe trouvoient chacun à environ une demi-lieue de nous, & à-peu-près à la même diſtance l'un de l'autre. Pluſieurs briſans les environnoient. Ce fut preſque un miracle d'avoir paſſé dans l'obſcurité entre ces rochers, où je n'aurois pas oſé pénétrer par un ciel clair, & d'être arrivé ainſi à un mouillage, tel que je n'aurois pu en choiſir un meilleur.

Me voyant ſi près de la terre, je détachai un canot, afin d'en connoître les productions. Il revint l'après-dînée, & l'Officier qui le commandoit me dit que le ſol produiſoit une herbe d'une aſſez belle qualité & pluſieurs autres petites plantes, dont l'une, aſſez ſemblable au pourpier, étoit bonne dans la ſoupe ou en ſalade. Il n'y vit ni arbres, ni arbriſſeaux, mais il trouva ſur la grève, un petit nombre de morceaux de bois apportés par les flots. Il jugea que la mer y eſt baſſe entre dix & onze heures, & nous nous apperçûmes qu'à l'endroit où nous mouillions, le flot venoit de l'Eſt ou du Sud-Eſt.

Durant la nuit, le vent fut frais du Sud, mais il devint plus modéré à l'approche du matin, &

la brume se dissipa en partie. Après avoir appareillé à sept heures, nous gouvernâmes au Nord entre l'Isle au-dessous de laquelle nous avions jetté l'ancre, & une autre petite qui en est voisine. Le canal n'a pas plus d'un mille de largeur; le vent nous manqua avant que nous l'eussions traversé, & nous fûmes obligés de mouiller par 34 brasses. La terre nous environnoit alors de tous côtés : la portion qui se montroit au Sud se prolongeoit au Sud-Ouest, & offroit une chaîne de montagnes; mais nous ne pouvions découvrir, si elle formoit une ou plusieurs Isles. Nous reconnûmes ensuite qu'elle n'en forme qu'une, & qu'elle e connue sous le nom d'*Oonolashka*. Entre cette Isle & la terre au Nord, qui ressembloit à un grouppe d'Isles, il sembloit y avoir un canal dans la direction du Nord-Ouest-quart-Nord. Nous distinguâmes plusieurs Naturels ainsi que leurs habitations, sur une pointe qui est située à l'Ouest & à trois quarts de mille du vaisseau. Les Sauvages remorquoient deux baleines; nous supposâmes qu'ils venoient de les tuer. Un petit nombre d'entr'eux se rendirent à bord de temps à autre, & ils échangerent avec nous quelques bagatelles, mais jamais ils n'y demeurerent plus d'un quart-d'heure à la fois. Ils paroissoient très-craintifs & très-réservés : nous jugeâmes cependant

1778. Juin.

qu'ils avoient déjà vu des bâtimens pareils aux nôtres, & ils montrerent un degré de politeſſe que ne connoiſſent pas les peuples ſauvages.

A une heure de l'après-midi, nous eûmes une briſe légere du Nord-Eſt, & la marée nous étoit favorable ; nous appareillâmes donc, & nous gouvernâmes vers le canal que j'ai indiqué plus haut. J'eſpérois, après l'avoir traverſé, trouver la terre ſe prolongeant au Nord, ou du moins rencontrer à l'Oueſt un paſſage qui nous remettroit dans la haute mer; car nous nous croyons parmi des Iſles, & non pas dans une entrée de la côte d'*Amérique*, & la ſuite juſtifia notre conjecture. Nous étions ſous voile, depuis peu de temps, lorſque le vent paſſa au Nord, ce qui nous obligea d'aller au plus près. Les ſondes rapporterent de 40 à 27 braſſes fond de ſable & de vaſe. Le ſoir le juſſant nous étant contraire, nous jettâmes l'ancre à environ trois lieues de notre dernier mouillage, le paſſage nous reſtant au Nord-Oueſt.

28.

Nous mîmes à la voile le lendemain à la pointe du jour, à l'aide d'une briſe légere du Sud qui nous porta dans le paſſage ; mais elle fut ſuivie de légers ſouffles de vent, qui venoient de tous les points du compas. Comme nous avions pour nous un flot rapide, la *Réſolution*

atteignit le milieu du canal avant le retour du jusſant. La *Découverte* ne ſut pas auſſi heureuſe ; rejettée en arriere elle tomba dans le ras de marée, & elle eut un peu de peine à s'en dégager. Dès que nous fûmes en-dedans du canal, nous reconnûmes que la terre, d'un de ſes côtés, s'étendoit à l'Oueſt & au Sud-Oueſt, & que celle de l'autre côté ſe prolongeoit au Nord. Nous eûmes par-là beaucoup de raiſons de croire que le Continent avoit pris une nouvelle direction qui nous étoit très-ſavorable. Nous manquions d'eau, je ſentois que nous étions en danger de dériver dans une marée rapide, ſans avoir aſſez de vent pour gouverner le vaiſſeau, & je mis le cap ſur un havre qui gît au côté Sud du paſſage. Mais nous fûmes bientôt entraînés par-delà ſon travers : afin de n'être pas rejettés à l'entrée du paſſage, je mouillai par 28 braſſes, aſſez près de la côte méridionale, & hors de l'atteinte de la groſſe marée ; nous reconnûmes cependant que ſa vîteſſe étoit ici de cinq nœuds & demi par heure.

1778. Juin.

Tandis que nous étions à l'ancre, pluſieurs Naturels dont chacun montoit une pirogue, arriverent près de nous, & ils échangerent contre du tabac un petit nombre d'inſtrumens de pêche. L'un d'eux, qui étoit très-jeune, renverſa ſon

1778. Juin.

canot au moment où il ſe trouvoit à la hanche de l'un des nôtres. Nos gens le ſaiſirent dans la mer, mais ſon embarcation entraînée au gré des flots, fut recueillie par un autre Inſulaire qui la ramena à la côte. Cet accident obligea le jeune-homme de venir ſur mon bord; il deſcendit dans ma chambre dès l'inſtant où nous l'engageâmes à y deſcendre, & il ne montra ni répugnance, ni mal-aiſe. Il portoit une premiere robe de la forme d'une chemiſe, compoſée de larges boyaux d'un animal marin, vraiſemblablement d'une baleine; & par-deſſous un vêtement de la même forme, de peaux d'oiſeaux, garnies de leurs plumes & couſues proprement. Le côté à plumes poſoit ſur la chair. Il l'avoit raccommodé ou repetaſſé avec des morceaux d'étoffe de ſoie; & ſon chapeau étoit orné de deux ou trois eſpeces de grains de verre. Ses habits étant mouillés, je lui en donnai d'autres dont il ſe revêtit avec autant d'aiſance que j'aurois pu le faire. Son maintien, & celui de quelques autres de ſes Compatriotes, nous firent croire qu'ils connoiſſoient les Européens & pluſieurs de nos uſages. Au reſte nos vaiſſeaux excitoient beaucoup leur curioſité, car ceux qui ne durent s'y rendre en pirogues, s'aſſemblerent ſur les collines voiſines pour regarder des bâtimens auſſi extraordinaires.

Nous appareillâmes à la mer baſſe, & on remorqua la *Réſolution* dans le havre, où nous mouillâmes, par neuf braſſes, fond de ſable & de vaſe. La *Découverte* y arriva bientôt après. La pinaſſe alla faire de l'eau, & un canot fut envoyé à la pêche, mais nous ne prîmes que quatre truites & quelques autres petits poiſſons.

1778. Juin.

Nous fûmes à peine mouillés, qu'un habitant de l'Iſle m'apporta une ſeconde lettre pareille à celle qu'avoit reçu le Capitaine Clerke. Il me la préſenta, mais elle ſe trouva écrite en Ruſſe, langue qu'aucun de nous n'entendoit, comme je l'ai déjà obſervé. Si elle m'étoit inutile, elle pouvoit ſervir à d'autres, & je la rendis au porteur, que je renvoyai avec des préſens; il me fit pluſieurs révérences profondes.

Me promenant le lendemain, le long de la côte, je rencontrai un grouppe d'Inſulaires des deux ſexes aſſis ſur l'herbe; ils faiſoient un repas, compoſé de poiſſons cruds, qu'ils ſembloient manger avec autant de plaiſir que nous mangeons un turbot ſervi dans la ſauce la plus délicate. Le ſoir, nous avions achevé de remplir nos futailles & terminé les obſervations que comporterent le temps & la briéveté de notre mouillage. J'ai déjà parlé de la rapidité de la marée, en-dehors du havre, mais elle étoit peu

considérable en-dedans. La mer fut basse à midi, & haute à six heures & demie du soir; les flots s'éleverent de trois pieds quatre pouces; mais nous eûmes des preuves qu'ils montent quelquefois un pied de plus.

1778. Juin.

Des brumes épaisses & un vent contraire, nous retinrent ici jusqu'au 2 Juillet, ce qui me fournit l'occasion de m'instruire un peu de l'état du pays, & des mœurs de ses habitans. On trouvera mes observations plus bas; je me contenterai de décrire ici le havre.

2 Juill.

Il est appellé *Samganoodha* par les Naturels, & il gît au côté septentrional d'*Oonalashka*, par 53 degrés 55 minutes de latitude, & 193 degrés 30 minutes de longitude, dans le détroit ou passage qui sépare cette Isle des Isles situées au Nord, par lesquelles il est à l'abri des vents de cette partie du compas. Il se prolonge au Sud-Ouest l'espace de près quatre milles; il a environ un mille de large à l'entrée; il se rétrécit vers le fond, où sa largeur n'est pas de plus d'un quart de mille, & où les vaisseaux sont bien enfermés, sur 7, 6 & 4 brasses. Il est aisé d'y faire de l'eau, mais on n'y rencontre pas un seul morceau de bois

CHAPITRE VIII.

*Progrès vers le Nord après notre départ d'*Oonolashka. *Isles* Oonella *&* Acootan. Ooneemak. *Combien l'eau est basse le long de la Côte.* Baie de Bristol. Isle Ronde. Pointe Calme. Cap Newenham. *Le Lieutenant Williamson débarque. Observations qu'il fait à terre. Etendue de la* Baie de Bristol. *Les bas-fonds obligent les Vaisseaux de s'éloigner de la Côte. Les Naturels du Pays arrivent près de nous. Mort de M. Anderson. Remarques sur son caractere. Isle à laquelle j'ai donné son nom.* Pointe Rodney. Isle du Traineau. *Nous y débarquons. Remarques que nous y fîmes.* Isle de King. Cap du Prince de Galles, *l'extrémité la plus Occidentale de l'*Amérique. *Nous marchons à l'Ouest. Nous mouillons dans une Baie de la Côte d'*Asie.

1778. Juillet.

APRÈS avoir mis en mer avec une brise légere du Sud-Sud-Est, nous gouvernâmes au Nord sans rien trouver qui nous arrêtât sur cette route. Ainsi que je l'ai observé plus haut, l'Isle d'*Oonalashka* d'un côté se prolongeoit au Sud-Ouest,

1778. Juillet.

& de l'autre, les terres qui s'étendoient le plus dans la partie du Nord, n'alloient qu'au Nord-Eſt. Toutes ces terres étoient une ſuite du grouppe d'Iſles que nous avions rencontré le 25 Juin. Celle qui gît devant le havre de *Samgonoodha* & qui forme la bande Nord-Eſt du paſſage par lequel nous étions venus, eſt appellé *Oonella* & elle a environ 7 lieues de circonférence. Au Nord-Eſt de celle-ci, il y en a une autre qui porte le nom d'*Acootan ;* elle eſt beaucoup plus grande qu'*Oonella* & elle renferme de très-hautes montagnes, qui étoient couvertes de neige. Il paroît que nous aurions pu paſſer sûrement entre ces deux Iſles & le Continent dont la pointe Sud-Oueſt s'ouvroit en travers de la pointe Nord-Eſt d'*Acootan* dans la direction du Nord 60 degrés Eſt. Nous reconnûmes que cette pointe étoit celle que nous avions vue le 25 Juin, lorſque nous quittâmes la côte d'*Amérique* pour gagner le dehors des Iſles. Les Habitans du pays l'appellent *Oonemak*, & elle gît par 54^d 30′ de latitude, & 192^d 30′ de longitude. On voit par-deſſus le Cap qui forme lui-même une terre élevée, une haute montagne ronde, couverte de neige.

A ſix heures du ſoir, cette montagne nous reſtoit à l'Eſt 2^d Nord; & à huit heures, nous

n'appercevions point de terres. Concluant que la Côte d'*Amérique* prenoit une direction Nord-Est, je me hasardai à suivre la même route, jusqu'à une heure du lendemain au matin, temps où les Vigies crurent découvrir la terre en avant. Nous virâmes vent-arriere, & nous marchâmes au Sud l'espace de deux heures : nous remîmes ensuite le Cap à l'Est-Nord-Est.

1778. Juillet. 3.

A six heures nous vîmes une Côte en avant, dans le Sud-Est, & à la distance d'environ cinq lieues : à mesure que nous avançâmes, nous découvrîmes une quantité plus considérable de terres, qui étoient toutes réunies, & qui paroissoient être dans la direction de notre route. A midi, elles se prolongeoient du Sud-Sud-Ouest à l'Est ; la partie la plus voisine de nous se montroit à cinq ou six lieues. Notre latitude étoit alors de $55^d\ 21'$, & notre longitude de $195^d\ 18'$. Cette Côte forme la bande Nord-Ouest de la montagne du *Volcan*, en sorte que nous aurions dû la voir si le Ciel eût été un peu clair.

A six heures du soir, nous avions fait depuis midi environ huit lieues à l'Est-quart-Nord-Est. Nous jettâmes le plomb, & la sonde rapporta quarante-huit brasses, fond de sable noir. Nous étions alors à quatre lieues de la Côte ; la partie Orientale, qui se montroit, nous restoit à l'Est-

Sud-Eſt, & elle paroiſſoit former un mondrain, arrondi, élevé & détaché de la grande terre.

1778. Juillet.

Nous continuâmes à gouverner à l'Eſt-Nord-Eſt toute la nuit, & le 4, à huit heures du matin, la Côte ſe montroit dans le Sud-Sud-Oueſt & l'Eſt-quart-Sud-Eſt, & de temps-en-temps nous voyions par derriere des cantons élevés, revêtus de neige. Bientôt après nous fûmes en calme ; la ſonde rapportant trente braſſes, nous fîmes uſage de l'hameçon & de la ligne, & nous prîmes une quantité aſſez conſidérable de très-belles morues. Nous eûmes à midi une briſe de l'Eſt, & le Ciel étant clair, nous reconnûmes que nous nous trouvions à ſix lieues de la terre, laquelle ſe prolongeoit du Sud-quart-Sud-Oueſt, à l'Eſt-quart-Sud-Eſt. Le mondrain, que nous avions découvert la veille au ſoir, nous reſtoit au Sud-Oueſt-quart-Sud, à dix lieues. Notre latitude étoit de 55^d $50'$, & notre longitude de 197^d $3'$: une grande houle creuſe de l'Oueſt-Sud-Oueſt annonça que la grande terre ne s'étendoit pas dans cette direction. Je gouvernai au Nord juſqu'à ſix heures du ſoir. A cette époque, le vent ayant paſſé au Sud-Eſt, nous pûmes porter le Cap à l'Eſt-Nord-Eſt. La Côte ſuivoit cette direction, & le lendemain à midi nous en étions éloignés d'environ quatre lieues.

Le

Le 6 & le 7 le vent fouffla de la partie du Nord, & nous fîmes peu de progrès. A huit heures du foir de ce dernier jour, la fonde rapportoit dix-neuf braffes : nous étions à trois ou quatre lieues de la Côte, laquelle s'étendoit le 8 du Sud-Sud-Oueft à l'Eft-quart-Nord-Eft, & offroit par-tout des terreins bas, & parderriere une chaîne de montagnes, couvertes de neige. Il eft probable que ces terreins bas fe prolongent à quelque diftance au Sud-Oueft, & que les coupures que nous prîmes quelquefois pour des entrées ou des baies, ne font que des vallées.

1778. Juillet. 6. 7. 8.

Le 9 au foir, nous profitâmes d'une brife du Nord-Oueft, & nous mîmes le Cap à l'Eft-quart-Nord-Eft, afin de nous rapprocher de la terre. A midi, nous étions par 57^{d} $49'$ de latitude, & 201^{d} $33'$ de longitude, à environ deux lieues de la Côte, qui fe prolongeoit du Sud-quart-Sud-Eft à l'Eft-Nord-Eft : elle préfentoit par-tout des terreins bas, qui de deffus le pont paroiffoient être des Isles; mais du haut des mâts on voyoit leur réunion. La fonde rapportoit alors quinze braffes, fond de fable noir.

9.

A mefure que nous nous étions avancés au Nord-Eft, nous avions trouvé que la profondeur de l'eau diminuoit peu-à-peu, & que la Côte

1778. Juillet.

prenoit davantage du Nord; mais la chaîne de montagnes qui se montroit parderriere, continuoit à s'offrir dans la même direction que les autres situées plus à l'Ouest, en sorte que l'étendue des terreins bas entre le pied des montagnes & le rivage de la mer, diminuoit insensiblement. Les terreins élevés & les terreins bas étoient entiérement dénués de bois; mais ils paroissoient couverts d'un gazon verd, si j'en excepte les montagnes revêtues de neige. Tandis que nous continuions à gouverner le long de la côte, avec une jolie brise de l'Ouest, la profondeur de l'eau diminua peu-à-peu de quinze à dix brasses, quoique nous fussions à huit ou dix milles de la côte. A huit heures du soir, une montagne élevée, que nous appercevions depuis quelque temps, se montroit au Sud-Est-quart-Est à vingt-une lieues. Quelques autres montagnes dépendant de la même chaîne, & beaucoup plus éloignées, nous restoient à l'Est 3^d Nord. La côte se prolongeoit jusqu'au Nord-Est un demi-rumb-Nord, où elle sembloit bornée par une pointe, au-delà de laquelle nous espérions & nous comptions qu'elle suivroit une direction plus Orientale; mais bientôt après nous découvrîmes des terreins bas, qui s'étendoient depuis le derriere de cette pointe, jusqu'au Nord-Ouest-quart-Ouest,

où ils se perdoient dans l'horizon. On apperçevoit, sur les derrieres, des cantons d'une assez grande élévation, qui se montroient en collines détachées.

Ainsi l'agréable perspective que nous avions de nous avancer au Nord, s'évanouit dans un instant. Je continuai ma route jusqu'à neuf heures du soir; car les ténebres ne survinrent qu'à cette époque, & alors la pointe dont j'ai parlé plus haut, nous restoit au Nord-Est un demi-rumb-Est, à la distance d'environ trois milles. On trouve parderriere cette pointe une riviere, dont l'entrée sembloit avoir un mille de largeur; mais je ne puis rien dire sur sa profondeur. L'eau paroissoit décolorée, ainsi que sur les bas-fonds; au reste un calme auroit pu lui donner le même aspect. Nous jugeâmes qu'elle serpente à travers les vastes terreins applatis, qui sont entre la chaîne des montagnes au Sud-Est, & les collines au Nord-Ouest. Elle doit contenir beaucoup de saumons; puisque nous apperçûmes beaucoup de soubresauts dans les vagues devant l'entrée, & que nous trouvâmes plusieurs de ces poissons dans les mâchoires de la morue que nous avions prise. J'ai donné à cette riviere le nom de *Bristol*; son entrée gît par 58^{d} $27'$ de latitude, & 201^{d} $55'$ de longitude.

1778. Juillet. 10.

Ayant paſſé la nuit à courir de petites bordées, le 10, à la pointe du jour, nous cinglâmes à l'Oueſt-Sud-Oueſt, avec une jolie briſe du Nord-Eſt. A onze heures, la côte au Nord-Oueſt nous ſembla bornée par une pointe, qui nous reſtoit au Nord-Oueſt-quart-Oueſt, &, comme la profondeur de l'eau avoit augmenté de neuf à quatorze braſſes, je mis le Cap ſur la pointe, en ordonnant à la *Découverte* de marcher en avant. Le Capitaine Clerke eut à peine fait un mille, qu'il m'annonça des bas-fonds. Notre ſonde rapportoit ſept braſſes : avant que nous euſſions reviré de bord, elle en donnoit moins de cinq, & la *Découverte* n'en avoit pas quatre.

Nous nous repliâmes au Nord-Eſt l'eſpace de trois ou quatre milles; & n'appercevant qu'une forte marée, ou un courant, qui portoit à l'Oueſt-Sud-Oueſt, c'eſt-à-dire, vers les bas-fonds, nous mouillâmes par dix braſſes, fond de joli ſable. Deux heures après, l'eau étoit tombée de plus de deux pieds, d'où nous conclûmes que c'étoit le moment du reflux, pour la riviere dont j'ai parlé : on goûta l'eau en pluſieurs endroits; elle n'étoit pas la moitié auſſi ſalée que l'eau de mer commune; nouvelle preuve que nous étions à l'entrée d'une grande riviere.

A quatre heures du ſoir le vent paſſant au Sud-

Oueſt, nous appareillâmes & nous portâmes au Sud. Les canots ſondoient en avant. Lorſque nous dépaſsâmes l'extrémité Méridionale du bas-fond, la ſonde ne rapportoit que ſix braſſes; elle en rapporta enſuite treize & quinze. Nous mouillâmes ſur cette derniere profondeur à huit heures & demie. Une partie de la chaîne des montagnes, qui ſe montroient ſur la côte Sud-Eſt, nous reſtoit au Sud-Eſt un demi-rumb-Sud, & nous avions au Nord-Oueſt la terre la plus Occidentale qui fût ſur l'autre côte. Nous avions vu, pendant la journée, des terreins élevés au Nord 60d Oueſt, dont nous eſtimâmes l'éloignement de 12 lieues.

1778. Juillet.

Après avoir mis à la voile, à deux heures du matin du jour ſuivant, avec une briſe légere du Sud-Oueſt-quart-Oueſt, nous marchâmes au vent juſqu'à neuf heures; jugeant que la marée nous étoit défavorable, nous mouillâmes par vingt-quatre braſſes. Nous gardâmes ce mouillage juſqu'à une heure; la brume, qui étoit ſurvenue le matin ſe diſſipant alors, & la marée nous étant favorable, nous appareillâmes & nous portâmes au Sud-Oueſt. Le vent fut très-variable le ſoir, & il y eut du tonnerre. Nous ne l'avions pas encore entendu depuis notre arrivée ſur la côte, & même il gronda au loin.

11.

1778. Juillet. 12.

Le vent s'étant fixé de nouveau au Sud-Oueſt, le matin du 12, nous gouvernâmes au Nord-Oueſt, & à dix heures nous apperçûmes la côte d'*Amérique* ; elle ſe prolongeoit à midi du Nord-Eſt-quart-Nord, au Nord-Oueſt un quart de rumb-Oueſt, & une colline élevée nous reſtoit au Nord-Oueſt, à dix lieues. Nous reconnûmes enſuite que c'eſt une Iſle, à laquelle j'ai donné, à cauſe de ſa figure, le nom d'*Iſle Ronde*. Elle gît par 58d 37′ de latitude, & 200d 6′ de longitude, à ſept milles du Continent. A cinq heures du ſoir, nous nous étions avancés au Nord, à trois lieues du Continent, & nous revirâmes de bord ſur quatorze braſſes; les extrémités de la côte nous reſtant Eſt-Sud-Eſt un demi-rumb-Eſt & Oueſt. Le vent qui tourna au Nord-Oueſt nous permit de parcourir un aſſez grand eſpace le long du rivage, juſqu'à deux heures du matin, que la ſonde rapporta tout-à-coup ſix braſſes : nous étions alors à deux lieues de la côte. Après avoir pris un peu le large, la profondeur de la mer augmenta inſenſiblement, & à midi la ſonde rapportoit vingt braſſes : à cette époque notre latitude étoit de 58d 13′, & notre longitude de 199d. L'*Iſle Ronde* nous reſtoit au Nord 5d Eſt, & l'extrémité Occidentale du continent au Nord 16d Oueſt, à ſept

13.

lieues. Cette extrémité Occidentale est une pointe élevée, à laquelle j'ai donné le nom de *Pointe Calme*, parce que nous éprouvâmes un calme tandis que nous fûmes par son travers. Il y a au Nord-Ouest de l'*Isle Ronde* deux ou trois mondrains, qui ressemblent à des Isles : ils peuvent en effet former des terres détachées; car de cet endroit nous n'apperçûmes la côte que dans l'éloignement.

1778. Juillet.

Le 14 & le 15 nous eûmes peu de vent; la brume fut si épaisse, que nous ne pouvions voir toute la longueur du vaisseau, & nous fîmes peu de chemin. Les sondes rapporterent de quatorze à vingt-six brasses. Nous pêchâmes avec assez de succès; nous prîmes de la morue, & de temps à autres quelques poissons plats. La brume s'étant dissipée à cinq heures du matin du 16, nous nous trouvâmes plus près de la terre que nous ne le croyions. La *Pointe Calme* nous restoit au Nord 72^{d} Est, & nous avions au Nord 3^{d} Est à trois milles, une autre pointe qui en est éloignée de huit lieues dans la direction de l'Ouest. La côte forme entre ces deux pointes une baie qui, en quelques parties, cachoit les terreins situés parderriere, lors même qu'on regardoit du haut des mâts. Il y a aussi une baie au côté Nord-Ouest de cette derniere pointe, dans

14.
15.
16.

1778. Juillet.

l'intervalle qui la ſépare d'un promontoire élevé, lequel nous reſtoit alors au Nord 36ᵈ Oueſt, à ſeize milles. A cinq heures, j'ordonnai au Lieutenant Williamſon de débarquer ſur ce Cap, d'examiner la direction que prenoit la côte parderriere, & les productions du pays : des vaiſſeaux, le terrein nous paroiſſoit très-ſtérile. Nous trouvâmes ici que le flot portoit avec force au Nord-Oueſt le long de la côte. La mer fut haute à midi, & nous mouillâmes par vingt-quatre braſſes, à quatre lieues du Continent. A cinq heures du ſoir, la marée nous étant favorable, nous appareillâmes, & nous marchâmes à l'aide du flux, car il n'y avoit point de vent.

M. Williamſon ne tarda pas à revenir; il me dit qu'il avoit débarqué ſur la pointe, & qu'après avoir gravi la plus haute des collines, la partie de la côte la plus éloignée qui fût en vue lui reſtoit à-peu-près au Nord. Il prit poſſeſſion du pays, au nom de ſa majeſté, & il laiſſa ſur la colline une bouteille, dans laquelle on trouvera un papier renfermant les noms des vaiſſeaux, & l'époque de notre découverte. Le promontoire auquel il donna le nom de *Cap Newenham*, eſt une pointe de rocher aſſez élevée, qui gît par 58ᵈ 42′ de latitude, & 197ᵈ 36′ de longitude. Il y a par-deſſus ou en dedans de ce Cap deux

collines hautes, qui s'élevent l'une derriere l'autre. La plus intérieure ou la plus orientale eſt la plus élevée. Le pays dans l'eſpace que découvrit M. Williamſon, ne produit ni arbres ni arbriſſeaux. Les collines ſont pelées; mais ſur les terreins plus bas on voit de l'herbe & des plantes, dont un très-petit nombre étoit en fleurs. Il n'apperçut d'animaux, qu'une daine & ſon faon, & le cadavre d'un cheval marin, ou d'une vache marine, giſſant ſur la grève. Une multitude de chevaux marins frappoit nos regards depuis quelques jours.

1778. Juillet.

La côte ſe prolongeant au Nord depuis le *Cap Newenham*, ce Cap eſt la borne Septentrionale de la grande baie ou du golfe, ſitué devant la riviere *Briſtol*, que j'ai nommée *Baie de Briſtol*, en l'honneur du comte de Briſtol. Le Cap *Ooneemak* en forme l'extrémité Méridionale; il gît à quatre-vingt-deux lieues du *Cap Newenham* dans la direction du Sud-Sud-Oueſt.

A huit heures du ſoir, il s'éleva une briſe légere, qui ſe fixa au Sud-Sud-Eſt: nous gouvernâmes au Nord-Oueſt & au Nord-Nord-Oueſt autour du *Cap Newenham*, qui, le lendemain à midi, nous reſtoit au Sud-quart-Sud-Eſt, à quatre lieues. La pointe de terre la plus avancée

17.

1778. Juillet.

au Nord ſe montroit alors au Nord 30^{d} Eſt ; la ſonde rapportoit dix-ſept braſſes, & nous étions à trois lieues & demie de la côte la plus voiſine. Le vent fut très-foible toute l'après-dînée, en ſorte qu'à dix heures du ſoir nous n'avions fait que trois lieues au Nord.

18. Nous portâmes le Cap au Nord-Oueſt juſqu'à huit heures du matin du jour ſuivant : à cette époque la profondeur de la mer tombant tout-à-coup à cinq & ſept braſſes, nous mîmes en panne : un canot de chacun des vaiſſeaux alla ſonder en avant, & nous ſuivîmes au Nord-Eſt. A midi, les ſondes rapportoient dix-ſept braſſes ; le *Cap Newenham* nous reſtoit au Sud 9^{d} Eſt, à onze ou douze lieues ; l'extrémité Nord-Eſt de la terre en vue ſe montroit au Nord 66^{d} Eſt, & la côte la plus voiſine à quatre ou cinq lieues de diſtance : notre latitude obſervée étoit de 59^{d} 16$'$.

Entre ce parallele & le *Cap Newemham*, la côte eſt compoſée de collines & de terreins bas, & elle ſembloit former pluſieurs baies. A une heure, les canots qui marchoient en avant, nous avertirent qu'ils trouvoient la mer très-baſſe : leurs ſondes ne rapportoient que deux braſſes, & celles des vaiſſeaux en indiquoient ſix. En mettant le cap un peu plus au Nord, nous

nous maintînmes à-peu-près ſur la même profondeur, juſqu'entre cinq & ſix heures du ſoir : les canots s'appercevant que l'eau diminuoit de plus en plus, je fis ſignal de mouiller, à la *Découverte*, qui étoit devant moi. La *Réſolution* ne tarda pas à jetter l'ancre : durant cette manœuvre le cable rompit à l'étalingure, ce qui nous obligea d'employer une autre ancre. Nous étions mouillés ſur ſix braſſes, fond de ſable, à quatre ou cinq lieues du Continent; le *Cap Newenham* nous reſtoit au Sud, à dix-ſept lieues; les collines les plus éloignées que nous apperçuſſions dans le Nord, nous reſtoient au Nord-Eſt-quart-Eſt; mais des terreins bas ſe prolongeoient depuis les cantons élevés juſqu'au Nord-quart-Nord-Eſt. Il y avoit en dehors de ces terreins bas, un banc de ſable & de pierres, qui étoit à ſec vers le milieu du juſſant.

1778. Juillet.

J'avois ordonné aux deux *Maſters* de prendre chacun un canot, & de ſonder entre ce banc & la côte; ils me dirent à leur retour, qu'on y trouvoit un canal où la ſonde rapportoit ſix & ſept braſſes; mais qu'il étoit étroit & tortueux. Nous eſſayâmes, à la mer baſſe, d'attacher une hanſiere autour de l'ancre que nous avions perdue; & nos efforts ne réuſſirent pas : ne voulant pas l'abandonner, tant que je conſerverois

l'espoir de la relever, je fis continuer les travaux, & enfin nous en vinmes à bout le 20 au soir.

1778. Juillet.

20. Sur ces entrefaites, je chargeai le Capitaine Clerke, d'envoyer son *Master* à la recherche d'un passage, dans la partie du Sud-Ouest; mais on ne trouva point de canal de ce côté, & il parut que la seule maniere de se dégager des bas-fonds, étoit de revenir sur nos pas. En suivant le canal dans lequel nous étions, il y avoit de la vraisemblance que nous pourrions longer la côte plus loin; ce canal pouvoit nous mener dans le Nord, hors de ces bas-fonds; mais cette entreprise étoit toujours fort dangereuse : si elle n'eût pas réussi, nous aurions perdu un temps considérable, & nous étions pressés par la saison. Ces raisons me déterminerent à reprendre la route par laquelle j'étois arrivé, & à employer ce moyen de me dégager.

Un certain nombre d'observations de la lune, faites par M. King & par moi, ce jour & les quatre jours précédens, & dont chacune fut rapportée au point qu'occupoient les vaisseaux, fixerent la longitude à............ 197ᵈ 45′ 48″.

Elle étoit, selon le garde-temps, de 197ᵈ 26′ 48″

Notre latitude étoit de......... 59ᵈ 37′ 30″

1778. Juillet.

La déclinaif. de l'aimant d'après en terme moyen de 3 bouſſoles, fut	A. M. de 23d 34′ 3″ P. M. 22d 19′ 40″	réſ. moy. 22d 56′ 51″ Eſt.

Je jugeai que la partie la plus ſeptentrionale de la côte, que nous puſſions appercevoir de ce point, gît par 60d de latitude ; elle ſembloit former une pointe baſſe à laquelle j'ai donné le nom de *Shoal neſſe* (*Cap des bas-fonds.*)

Le flot porte au Nord & le juſſant au Sud. La mer s'éleve de cinq ou ſix pieds, & je crois qu'elle eſt haute à huit heures, dans les pleines & les nouvelles lunes.

21.

Nous appareillâmes le 21, à trois heures du matin, avec une jolie briſe du Nord-Nord-Oueſt, & nous nous repliâmes au Sud ; trois canots marchoient en avant pour nous guider. Malgré cette précaution, notre retour fut plus difficile que notre arrivée, & nous nous vîmes enfin obligés de jetter l'ancre pour ne pas échouer ſur un bas-fond, où la ſonde ne rapportoit que cinq pieds. Durant notre mouillage, vingt-ſept hommes du pays, qui montoient chacun une pirogue, arriverent aux vaiſſeaux, dont ils s'approcherent d'une maniere fort timide ; ils pouſſèrent

1778. Juillet.

des cris, & ils étendirent les bras à mesure qu'ils s'avancerent. Nous jugeâmes ces démonstrations amicales. Enfin, quelques-uns s'approcherent assez, pour recevoir des bagatelles que nous leur jettâmes. Nos présens encouragerent les autres à venir à la hanche de nos bâtimens, & ils commencerent des échanges avec nous; ils nous vendirent des fourrures, des arcs, des traits, des dards, des vases de bois, &c. Ils accepterent, d'un air satisfait, tout ce que nous leur offrîmes en retour. Ils paroissoient de la même race que les sauvages, que nous rencontrions depuis quelque temps sur la côte. Ils portoient les mêmes ornemens aux levres & au nez, mais ils étoient beaucoup plus sales, & ils n'étoient pas si bien vêtus. Ils sembloient n'avoir jamais vu d'Européens; ils ne connoissoient pas l'usage du tabac, & nous ne trouvâmes parmi eux, aucun article des manufactures étrangeres, à moins qu'on ne veuille regarder comme tels, un couteau que nous apperçûmes entre leurs mains. Ce couteau n'étoit autre chose qu'un morceau de fer adapté à un manche de bois. Cependant ils savoient si bien la valeur & l'usage de cet instrument, qu'ils y mettoient un grand prix, & qu'ils nous en demanderent instamment de pareils. La plupart avoient les cheveux rasés, ou coupés très-

près ; ils n'en avoient gardé que deux touffes qui pendoient parderriere ou d'un côté. Leur tête étoit couverte d'un capuchon de fourrure, & d'un bonnet que nous jugeâmes de bois. Nous achetâmes une espece de ceinture, partie de leur habillement ; elle étoit de fourrure, proprement faite, & chargée d'une garniture flottante qui se passe entre les cuisses, de maniere à cacher les parties voisines. Il y a lieu de croire, d'après cette ceinture, qu'ils vont quelquefois nuds, malgré la rigueur du climat, car ils la portent rarement au-dessous de leur vêtement ordinaire.

1778. Juillet.

Leurs pirogues étoient de peaux, ainsi que toutes les autres que nous avions vues en dernier lieu : seulement elles avoient plus de largeur ; & le trou dans lequel on s'assied, étoit plus grand que sur aucune de celles que j'avois rencontrées jusqu'alors. Le retour des canots qui venoient de prendre des sondes parut les alarmer, car ils s'en allerent tous ; il est probable qu'ils seroient partis plus tard sans cet incident.

22. Nous ne fûmes hors des bas-fonds que le 22 au soir : je n'osai pas gouverner à l'Ouest pendant la nuit que je passai en travers du cap *Newenham*, & le lendemain à la pointe du jour, je portai au Nord-Ouest, en ordonnant à la

23.

Découverte 1778. Juillet. *Découverte* de marcher en avant. Nous n'avions pas fait deux lieues, lorſque la ſonde ne rapporta plus que ſix braſſes. Craignant de trouver moins d'eau encore, ſi je continuois cette route, je cinglai au Sud : le vent ſouffloit de l'Eſt en jolie briſe. La profondeur de la mer augmenta peu-à-peu juſqu'à dix-huit braſſes; & quand j'eus cette derniere ſonde, je me haſardai à mettre le cap un peu à l'Oueſt, & enſuite directement à l'Oueſt, dès que j'eus vingt-ſix braſſes.

24. Le 24 à midi, notre latitude obſervée fut de 58 degrés ſept minutes, & notre longitude de 194 degrés 22 minutes. Trois lieues à l'Oueſt de cette ſtation, la ſonde rapporta vingt-huit braſſes, & je gouvernai Oueſt-Nord-Oueſt : la profondeur de la mer augmenta inſenſiblement juſqu'à trente-quatre braſſes. J'aurois gouverné plus au Nord, mais le vent ayant paſſé dans cette direction, je ne le pouvois pas.

25. Le 25 au ſoir, nous avions une brume épaiſſe & peu de vent : nous mouillâmes ſur trente braſſes, par 58 degrés 29 minutes de latitude & 191 degrés 37 minutes de longitude. Le ciel s'étant éclairci un peu à ſix heures du matin du

26. jour ſuivant, nous appareillâmes & nous cinglâmes au Nord, à l'aide d'une petite briſe de l'Eſt : la ſonde rapportoit de vingt-huit à vingt-

cinq

cinq brasses. Lorsque nous eûmes fait neuf lieues dans cette direction, le vent repassa au Nord, ce qui nous obligea de porter le cap plus à l'Ouest.

1778. Juillet.

En général le ciel fut brumeux jusqu'à midi du 28 : à cette époque, le soleil se montra durant quelques heures, & nous en profitâmes pour faire différentes observations de lune. Le résultat moyen de ces observations rapportées au midi, par 59 degrés 55 minutes de latitude, indiquerent la longitude à 190 degrés six minutes, & le garde-temps l'indiquoit à 189 degrés 59 minutes. La déclinaison de l'aimant étoit de 18 degrés 40 minutes Est. Nous continuâmes de gouverner à l'Ouest, & la sonde rapportoit trente-six brasses. A quatre heures du matin du jour suivant, nous découvrîmes une terre dans le Nord-Ouest-quart-Ouest, à six lieues. Nous portâmes dessus jusqu'à dix heures & demie ; à cette époque, nous revirâmes vent devant par vingt-quatre brasses. Nous nous trouvions alors à une lieue de la côte, qui nous restoit au Nord-Nord-Ouest : c'étoit l'extrémité Sud-Est de l'Isle, & elle formoit un rocher perpendiculaire d'une hauteur considérable ; c'est pour cela que je l'ai appellée *Pointe upright* (*Pointe à pic :*) elle gît par 60 degrés 17 minutes de

28.

29.

latitude & 187 degrés 30 minutes de longitude : nous appercevions, à l'Oueſt de la Pointe, une plus grande étendue de côtes ; & durant une éclaircie, nous vîmes une autre portion de terre élevée dans la direction de l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt : celle-ci paroiſſoit entiérement ſéparée de l'autre. Nous trouvâmes une multitude incroyable d'oiſeaux, tous de l'eſpece du pingoin, dont j'ai parlé plus haut.

1778. Juillet.

Nous eûmes l'après-dînée de fauſſes briſes, & nous fîmes peu de progrès; le ciel n'étoit pas aſſez clair, pour déterminer l'étendue de la terre qui ſe montroit devant nous. Nous ſupposâmes que c'eſt une des nombreuſes Iſles, marquées dans la Carte du nouvel Archipel Nord, par M. Staehlin, & nous nous attendions chaque moment à en voir davantage.

30. Le 30, à quatre heures du ſoir, la *Pointe à pic* nous reſtoit au Nord-Oueſt-quart-Nord, à ſix lieues. Il s'éleva, à cette époque, une briſe légere du Nord-Nord-Oueſt, & nous gouvernâmes au Nord-Eſt juſqu'à quatre heures du matin du jour ſuivant : le vent ayant paſſé à l'Eſt, nous revirâmes de bord, & nous mîmes le cap au Nord-Oueſt. Le vent tourna bientôt après au Sud-Eſt & nous gouvernâmes au Nord-Eſt-quart-Nord. Nous continuâmes cette route avec

31.

des fondes de trente-cinq à vingt brasses jusqu'au lendemain à midi. Notre latitude étoit alors de 60 degrés 58 minutes, & notre longitude de 191 degrés. Le vent tournant au Nord-Est, je m'étendis d'abord au Nord-Est l'espace de dix lieues ; comme je n'appercevois point de terres dans cette direction, je me repliai environ quinze lieues à l'Est, & je ne trouvai que des morceaux de bois flottans : la fonde rapportoit de vingt-une à dix-neuf brasses.

1778. 1 Août.

Nous eûmes des vents légers, variables & accompagnés d'ondées de pluie, durant toute la journée du 2 ; mais ils se fixerent dans la partie du Sud-Est, & le 3 au matin nous remîmes le cap au Nord. Notre latitude observée à midi, fut de 62 degrés 34 minutes, & notre longitude de 192 degrés : la fonde rapportoit seize brasses.

2.

3.

M. Anderson, mon Chirurgien, attaqué de la consomption depuis plus d'un an, mourut entre trois & quatre heures du soir. C'étoit un jeune-homme plein de sentiment & d'esprit, & d'une société agréable ; il savoit bien son Art, & il avoit acquis beaucoup de connoissances en d'autres parties. Les Lecteurs remarqueront, sans doute, combien il m'avoit été utile dans le cours du Voyage, & si la mort ne fût venue le frapper, le Public, j'en suis sûr, auroit reçu de lui

1778. Août.

des Mémoires fur l'Hiftoire Naturelle des Pays où nous avons abordé, qui prouveroient d'une maniere démonftrative, combien il étoit digne des éloges que je lui donne ici. (*a*) Peu de temps après qu'il eut rendu le dernier foupir, nous apperçûmes une terre dans l'Oueft, à douze lieues : nous fupposâmes que c'étoit une Ifle, & je l'appellai Ifle Anderfon, afin de perpétuer la mémoire d'un homme que j'aimois & que j'eftimois beaucoup. Le lendemain, je fis venir M. Law, Chirurgien de la *Découverte*, à bord de la *Réfolution*, & je nommai Chirurgien de la *Découverte* M. Samuel, premier Aide de Chirurgien de mon vaiffeau.

4. Le 4, à trois heures du foir, nous apperçûmes une terre qui fe prolongeoit du Nord-Nord-Eft au Nord-Oueft. Nous portâmes deffus jufqu'à quatre heures; nous en trouvant éloignés de quatre ou cinq milles à cette époque, nous revirâmes de bord; comme le vent nous manqua bientôt après, nous mouillâmes par treize braffes, fond de fable, à environ deux lieues de la côte, &, felon notre eftime, par 64 degrés 27 minutes de latitude, & 194 degrés 18 minutes de

(*a*) M. Anderfon paroît avoir interrompu fon Journal deux mois avant fa mort. Le 3 de Juin eft la derniere date qu'offre fon manufcrit.

longitude. En de certains momens, nous voyions cette terre s'étendre de l'Eſt au Nord-Oueſt, & une Iſle aſſez élevée ſe montroit dans l'Oueſt-quart-Nord-Oueſt, à trois lieues.

1778. Août.

La terre qui ſe trouvoit devant nous, & que nous prîmes pour le Continent d'*Amérique*, paroiſſoit baſſe près de la mer; mais, dans l'intérieur du pays, elle offroit des collines placées l'une derriere l'autre juſqu'à une hauteur conſidérable : elle avoit une teinte verdâtre, mais elle ſembloit dénuée de bois, & on n'y appercevoit point de neige. Durant notre mouillage, le flot venoit de l'Eſt, & il porta à l'Oueſt juſqu'entre dix & onze heures : depuis cette époque, juſqu'à deux heures du matin du lendemain, le courant porta à l'Eſt, & la mer tomba de trois pieds. Le flot eut une plus grande force & une plus longue durée que le juſſant, d'où j'inférai qu'outre la marée, il y avoit un courant de la partie de l'Oueſt.

5.

Le 5, à dix heures du matin, nous mîmes à la voile à l'aide d'un vent du Sud-Oueſt, & nous ne tardâmes pas à mouiller entre l'Iſle & le Continent par ſept braſſes. Je débarquai bientôt après ſur l'Iſle, accompagné de M. King & de quelques autres Officiers. J'eſpérois y découvrir la côte & la mer à l'Oueſt, mais la brume étoit

1778.
Août.

très-épaiſſe dans cette direction, & je n'y eus pas une vue plus étendue qu'au vaiſſeau. La côte d'*Amérique* paroiſſoit tourner au Nord, depuis une pointe baſſe, que j'ai appellée *Pointe Rodney;* cette pointe nous reſtoit au Nord-Oueſt un demi-rumb-Oueſt, & à trois ou quatre lieues de l'Iſle; mais les terreins élevés qui prenoient une direction plus ſeptentrionale, ſe montroient beaucoup plus avant.

Cette Iſle que j'ai nommée *Iſle du Traîneau*, gît par 64 degrés 30 minutes de latitude, & 193 degrés 57 minutes de longitude; & elle a environ quatre lieues de circonférence. La ſurface du terrein en général offre de groſſes pierres détachées, qui ſont en bien des endroits, couvertes de mouſſes & de végétaux. Nous comptâmes plus de vingt ou trente eſpeces différentes de ces végétaux, & la plupart étoient en fleur. Mais je n'y apperçus ni arbriſſeaux, ni arbres, non plus que ſur le Continent. Un petit terrein bas, près de la greve, où nous débarquâmes, produiſoit une quantité conſidérable de pourpier ſauvage, de pois, d'angélique, &c. Nous en remplîmes le canot, & je fis mettre ces légumes dans la ſoupe. Nous vîmes un renard, quelques pluviers & divers petits oiſeaux, & nous rencontrâmes des cabanes en ruines, conſtruites en

partie ſous terre. Ainſi des hommes avoient été depuis peu ſur cette Iſle, & il eſt clair que les habitans de la côte voiſine, y viennent pour un objet quelconque; car il y avoit un ſentier, battu d'une extrémité à l'autre. Nous trouvâmes à peu de diſtance de la greve, où nous mîmes à terre, un traîneau, qui me détermina à donner à l'Iſle, le nom que j'ai dit plus haut. Nous le jugeâmes ſemblable à ceux qu'emploient les habitans du *Kamtchatka*, pour faire leurs tranſports ſur la glace ou la neige. Il avoit dix pieds de longueur & vingt pouces de large; il étoit garni de ridelles par le haut, & d'os par enbas : ſa conſtruction nous parut admirable; ſes diverſes parties étoient jointes d'une maniere très-ſoignée, les unes avec des chevilles de bois, & la plupart avec des courroies ou des lanieres de baleine; ce qui me perſuada que c'étoit un ouvrage des Naturels du pays.

1778. Août.

Nous appareillâmes le jour ſuivant à trois heures du matin, & à l'aide d'une briſe légere de la partie du Sud, nous cinglâmes au Nord, en inclinant vers l'Oueſt; nous eûmes occaſion de déterminer la latitude, par la hauteur méridienne du Soleil, & de prendre des hauteurs correſpondantes le matin & le ſoir, afin de connoître la longitude, par la montre marine. Comme le

6.

1778. Août.

vent étoit foible & d'ailleurs variable, nous fîmes peu de chemin; & m'appercevant à huit heures du soir, que les vaisseaux se portoient avec rapidité vers la terre, & dans des endroits où la mer avoit peu de profondeur, je mouillai sur sept brasses, à environ deux lieues, de la côte. L'Isle *du Traîneau* nous restoit au Sud 51d Est, à dix lieues; & on la voyoit par-dessus la pointe méridionale de la grande terre.

Peu de temps après que nous eûmes mouillé, le ciel, nébuleux jusqu'alors, s'éclaircit, & nous apperçûmes une haute terre, qui s'étendoit du Nord 40d Est, au Nord 30d Ouest; elle paroissoit détachée de la côte au-dessous de laquelle nous étions à l'ancre; celle-ci sembloit courir au Nord-Est. Nous voyions en même-temps, une Isle de peu d'étendue au Nord 81d Ouest, à huit ou neuf lieues; je la nommai *Isle de King*. Nous appareillâmes le lendemain à huit heures, & nous gouvernâmes au Nord-Ouest. Le ciel s'étant éclairci sur le soir, nous vîmes la terre Nord-Ouest, se prolonger du Nord-quart-Nord-Ouest, au Nord-Ouest-quart-Nord, à la distance d'environ trois lieues. Durant la nuit, le ciel fut nébuleux & pluvieux; il y eut peu de vent, & nous attendîmes le jour en courant de petites bordées. Entre quatre & cinq heures du matin,

7.

du huit, nous découvrîmes, de nouveau, la terre Nord-Oueſt; nous eûmes bientôt après un calme & un courant, qui nous faiſoit dériver vers la côte, & il devint néceſſaire de mouiller ſur douze braſſes à deux milles du rivage. L'extrémité occidentale offre une haute colline à pic, ſituée par 65^{d} 36′ de latitude & 192^{d} 18′ de longitude. Il s'éleva une briſe du Nord-Eſt, à huit heures; & nous remîmes à la voile : nous portâmes au Sud-Eſt, dans l'eſpoir de trouver un paſſage entre la côte, au-deſſous de laquelle nous avions jetté l'ancre le ſix au ſoir, & cette terre Nord-Oueſt. La ſonde rapporta bientôt ſept braſſes, & nous reconnûmes que des terreins bas, réuniſſoient les deux côtes, ainſi que la haute terre qui ſe montroit parderriere.

1778. Août. 8.

Bien convaincu alors que toute cette côte étoit continue, je revirai vent devant, & je cinglai vers la partie Nord-Oueſt, au-deſſous de laquelle je mouillai par dix-ſept braſſes. Le ciel étoit épais & il tomboit de la pluie; mais il s'éclaircit à quatre heures du matin du jour ſuivant; en ſorte que nous vîmes la terre tout autour de nous. Un rocher élevé ou une Iſle eſcarpée nous reſtoit à l'Oueſt; une autre Iſle, ſituée au Nord de celle-ci & beaucoup plus grande, ſe montroit dans l'Oueſt-quart-Nord-Oueſt; nous avions au

9.

1778. Août.

Sud-Eſt-quart-Eſt, la colline à pic dont je viens de parler, & au Sud 32d Eſt, la pointe qui ſe trouve au-deſſous. Le pied de cette colline, préſente des terreins bas, qui s'étendent vers le Nord-Oueſt, & dont l'extrémité nous reſtoit au Nord-Eſt-quart-Eſt, à la diſtance d'environ trois milles. On voyoit par-deſſus & parderriere de hautes terres que nous prîmes pour une prolongation du Continent.

Cette pointe, que j'ai nommée *Cap du Prince de Galles*, eſt d'autant plus remarquable, que c'eſt l'extrémité la plus occidentale des parties de l'*Amérique*, connues juſqu'à préſent. Elle gît par 65d 46′ de latitude & 191d 45′ de longitude; les obſervations d'après leſquelles, nous déterminâmes ſa latitude & ſa longitude, quoique faites en vue du Cap, peuvent contenir une petite erreur, parce que le ciel étoit brumeux. Nous crûmes diſtinguer quelques habitans ſur la côte, & il eſt vraiſemblable que nous ne nous trompions pas, car nous apperçûmes, au même endroit, des élévations qui reſſembloient à des échafauds, & d'autres que nous prîmes pour des huttes. Nous vîmes les mêmes choſes ſur le Continent en-dedans de l'*Iſle du Traîneau*, & ſur diverſes parties de la côte.

Nous fûmes en calme juſqu'à huit heures du

matin : il s'éleva une brise du Nord, à cette époque, & nous appareillâmes; mais nous fûmes à peine sous voile, que le vent commença à souffler avec force, qu'il tomba beaucoup de pluie, & que le ciel devint brumeux. Le vent & le courant ayant une direction contraire, les vagues s'enflerent de telle sorte, qu'elles pénétrerent souvent dans le vaisseau. Nous eûmes à midi une éclaircie de quelques minutes; la latitude indiquée plus haut, fut déterminée d'après l'observation que nous fîmes alors.

Ayant vainement marché au plus près, jusqu'à deux heures de l'après-midi, je pris la route de l'Isle que nous avions vue à l'Ouest; je me proposois de mouiller au-dessous, & d'attendre que le vent fût moins impétueux. Mais en approchant de cette terre, nous la trouvâmes composée de deux petites isles, dont chacune n'ayant pas plus de trois ou quatre lieues de tour, ne pouvoit nous procurer qu'un foible abri. Au-lieu de mouiller, nous continuâmes à nous étendre à l'Ouest, & à huit heures nous vîmes la terre, dans cette direction : elle se prolongeoit du Nord-Nord Ouest à l'Ouest-quart-Sud-Ouest, & la partie la plus voisine étoit éloignée de six lieues. Je suivis la même route jusqu'à dix heures du soir, & durant la nuit je courus une bordée à l'Est.

1778. Août. 10.

Le dix, à la pointe du jour, nous remîmes le Cap à l'Oueſt, vers la terre que nous avions vue la veille au ſoir; elle ſe prolongeoit du Sud 72^{d} Oueſt, au Nord 41^{d} Eſt, à ſept heures 11$'$, temps où la longitude indiquée par la montre marine, étoit de 189^{d} 24$'$. Entre l'extrémité Sud-Oueſt, & une pointe qui nous reſtoit dans l'Oueſt, à deux lieues, on trouve une grande Baie, où nous mouillâmes à deux heures du matin, ſur dix braſſes, fond de gravier, à environ deux milles de la côte ſeptentrionale. La pointe méridionale de la Baie, ſe montroit au Sud 58^{d} Oueſt; la pointe ſeptentrionale au Nord 43^{d} Oueſt; le fond de la Baie au Nord 60^{d} Oueſt, à deux ou trois lieues; & nous avions au Nord 72^{d} Eſt, à quatorze lieues, les deux Iſles que nous avions dépaſſées la veille.



CHAPITRE IX.

Conduite des Naturels du pays, ou des Tſchutsky, à l'aſpect de nos vaiſſeaux. Entrevues avec quelques-uns d'entr'eux. Leurs armes; leur figure; leurs ornemens; leurs vêtemens; leurs habitations d'hiver & d'été. Les vaiſſeaux traverſent le détroit & repaſſent à la côte d'Amérique. *Suite de notre route au Nord du Cap* Mulgrave. *Les champs de glace commencent à ſe montrer. Poſition du Cap* Glacé. *La mer fermée par les glaces. Nous tuons des chevaux marins. Ce que nous en fîmes. Deſcription de ces animaux : dimenſions de l'un d'eux. Cap* Lisburne. *Tentatives infructueuſes pour traverſer les glaces à une certaine diſtance de la côte. Remarques ſur la formation de ces glaces. Arrivée ſur la côte d'Aſie. Cap* Nord. *Je me décide à revenir au Nord l'année ſuivante.*

1778. Août.

AU moment où nous entrâmes dans cette Baie, nous apperçûmes ſur la côte ſeptentrionale, un village & des habitans, à qui la vue de nos

vaiſſeaux parut inſpirer du trouble & de la crainte.
1778. Août. Nous diſtinguions nettement des gens qui marchoient vers l'intérieur du pays, avec des fardeaux ſur leurs épaules. Je réſolus de débarquer près de leurs habitations, qui frappoient nos regards, & je me mis, en effet, en route avec trois canots armés, & quelques-uns de mes Officiers. Trente ou quarante hommes qui portoient une hallebarde, un arc & des traits, étoient rangés en bataille ſur un monticule près du village: à meſure que nous approchâmes, trois d'entr'eux deſcendirent ſur la greve, ils ôterent leurs chapeaux, & ils nous firent des révérences profondes. Nous répondîmes à leurs politeſſes; mais cet accueil de notre part, ne leur inſpira pas aſſez de confiance, pour attendre que nous euſſions débarqués; car ils ſe retirerent au moment que nos canots toucherent le rivage. Je les ſuivis ſeul, ſans rien tenir à la main; je les déterminai, par mes ſignes & mes geſtes, à s'arrêter, & à recevoir en préſent quelques bagatelles. Ils me donnerent, en retour, deux peaux de renard & deux dents de cheval de mer. J'ignore ſi les largeſſes commencerent de mon côté ou du leur; il me parut qu'ils avoient apporté ces choſes afin de me les offrir, & qu'ils me les auroient préſentées quand même ils n'auroient rien reçu de moi.

Je les jugeai très-craintifs & très-circonspects, & ils me prierent, par gestes, de ne pas laisser avancer les gens de ma troupe : l'un d'entr'eux, sur les épaules duquel je voulus mettre la main, tressaillit, & recula de plusieurs pas. Ils se retirerent à mesure que j'approchai; ils étoient prêts à faire usage de leurs piques, & ceux qui se trouvoient sur le monticule, se disposoient à les soutenir avec leurs traits. J'arrivai insensiblement au milieu d'eux, ainsi que deux ou trois de mes compagnons. Des grains de verre que je leur distribuai, leur inspirerent bientôt une sorte de confiance; ils ne s'alarmerent plus lorsqu'ils virent que quelques autres de mes gens venoient nous joindre; & les échanges entre nous commencerent peu-à-peu. Nous leur donnâmes des couteaux, des grains de verre, du tabac, & ils nous donnerent plusieurs de leurs vêtemens & un petit nombre de traits; mais rien de ce que nous leur offrîmes, ne put les engager à nous céder une pique ou un arc. Ils eurent soin de les tenir toujours en arrêt; ils ne les quitterent jamais, si j'en excepte quatre ou cinq hommes, qui les déposerent une fois pour nous régaler d'une danse & d'une chanson : ils ne manquerent pas même alors de les placer de maniere à pouvoir les reprendre dans un instant; ils

1778. Août.

desirerent, pour leur sûreté, que nous nous tinssions assis.

Leurs traits étoient armés d'os ou de pierres; mais nous en remarquâmes très-peu de barbelés, & quelques-uns avoient une pointe mousse arrondie. Je ne puis dire à quel usage ils emploient ces derniers, à moins qu'ils ne s'en servent pour tuer de petits animaux, sans gâter la fourrure. Leurs arcs ressembloient à ceux que nous avions vus sur la côte d'*Amérique*, & à ceux qu'on trouve parmi les Esquimaux. Les piques & les hallebardes étoient de fer ou d'acier, & de fabrique Européenne ou Asiatique : on s'étoit donné beaucoup de peine pour les orner de sculptures & de pieces de rapport d'airain, ou d'un métal blanc. Ceux qui se tenoient devant nous l'arc & les traits en arrêt, portoient leurs piques en bandouliere sur l'épaule droite : une laniere de cuir rouge formoit la bandouliere ; un carquois de cuir, rempli de fleches, pendoit sur leur épaule gauche. Quelques-uns de ces carquois nous parurent extrêmement jolis ; ils étoient de cuir rouge ; & ils offroient une broderie élégante & d'autres ornemens.

Plusieurs autres choses, & leurs vêtemens, en particulier, annoncent un degré d'industrie, bien supérieur à ce qu'on attend d'une peuplade placée

placée à une si haute latitude. Tous les Américains que nous avions vus depuis notre arrivée sur cette côte, étoient d'une petite taille ; ils avoient la face joufflue & arrondie, & les os des joues proëminents. Les habitans du pays, où nous relâchions maintenant, nous offroient des visages alongés ; ils étoient robustes & bien faits ; en un mot, ils paroissoient d'une race absolument différente. Nous n'apperçûmes ni enfans, ni vieillards, si j'en excepte un homme qui avoit la tête chauve, & étoit désarmé : les autres sembloient être des guerriers d'élite ; ils se trouvoient au-dessous plutôt qu'au-dessus du moyen âge. Une marque noire, la seule de ce genre que je remarquai, traversoit la figure du vieillard : ils avoient tous les oreilles percées, & quelques-uns y portoient des grains de verre : c'étoit à-peu-près leur unique parure, car ils n'en ont point à leurs levres. Ceci est un nouveau point dans lequel ils different des Américains que nous avions vus en dernier lieu.

1778 Août

Leur vêtement est composé d'un chapeau, d'une jaquette, d'une paire de culottes, d'une paire de bottes & d'une paire de gants : chacune de ces choses est de cuir, de peaux de daim ou de chien, de veau de mer, extrêmement bien apprêtée, &c. ; quelques-unes conservent leurs

1778. Août.

poils. La tête entre dans le chapeau. Indépendamment de ces chapeaux, dont la plupart des Naturels du pays font usage, nous achetâmes des capuchons de peaux de chiens, & assez grands pour couvrir la tête & les épaules. Leur chevelure nous parut noire, mais elle étoit rasée, ou coupée très-près, & aucun d'eux ne portoit sa barbe. Dans le petit nombre d'articles qu'ils obtinrent de nous, les couteaux & le tabac furent ce qu'ils estimerent le plus.

Leurs habitations d'été different de leurs habitations d'hiver; les dernieres ressemblent exactement à une voûte, dont le plancher est un peu au-dessous de la surface de la terre. L'une d'elle que j'examinai, avoit une forme ovale, environ vingt pieds de hauteur, & à-peu-près douze d'élévation; la charpente étoit de bois & de côtes de baleine disposées d'une maniere judicieuse, & liées ensemble par des corps plus petits : il y a sur cette charpente, une premiere couverture d'une herbe forte & grossiere, qui en porte une seconde de terre, en sorte qu'au-dehors, la maison ressemble à un petit mondrain, soutenu par une muraille de pierres de trois ou quatre pieds de hauteur, construite autour des deux côtés, & à une extrémité. A l'autre extrémité, la terre est élevée en pente, de maniere à pouvoir monter

à l'entrée, qui n'eſt autre choſe qu'un trou placé au ſommet du toit. Le lieu où l'on marche étoit plancheyé, & il y avoit au-deſſous une eſpece de cellier dans lequel je n'apperçus que de l'eau. Je remarquai, au bout de chacune des cabanes, une chambre voûtée, que je pris pour un magaſin. Ces magaſins communiquoient à l'habitation par un paſſage obſcur, & avec l'atmoſphere par une ouverture qui ſe trouve dans le toit, & qui eſt au niveau du terrein ſur lequel on marche en plein air; mais on ne peut pas dire qu'ils ſont abſolument ſouterreins, car une des extrémités touchoit au bord de la colline, le long de laquelle ils ſont rangés, & elle étoit conſtruite en pierre. Le deſſus étoit ſurmonté d'une eſpece de guérite de ſentinelle ou de tour, compoſées d'oſſemens d'un gros poiſſon.

1778.
Août.

Les cabanes d'été ſont circulaires & aſſez étendues; elles forment une pointe au ſommet : des perches légeres, & des os couverts des peaux d'animaux marins, en compoſent la charpente. L'une d'elles dont j'examinai auſſi l'intérieur, offroit un âtre au foyer, à côté de la porte : j'y vis un petit nombre de vaſes de bois, dont chacun étoit fort ſale. Les endroits où ſe couchent les Naturels, ſe trouvoient ſur les flancs, & occupoient à-peu-près la moitié de la circonférence.

1778. Août.

Il paroît qu'ils ont des idées de pudeur & de décence, car il y avoit plusieurs séparations formées avec des peaux. Le lit & le coucher étoient de peaux de daim, la plupart seches & propres.

J'observai autour des habitations, divers échafauds de dix à douze pieds de hauteur, pareils à ceux que nous avions rencontrés sur quelques parties de la côte d'*Amérique*. Ils étoient d'os dans toutes leurs parties, & ils paroissoient destinés à sécher du poisson ou des peaux; on les met ainsi hors de la portée des chiens, très-nombreux dans le pays. Ces chiens sont de l'espece du renard, mais plus gros, & de différentes couleurs; ils ont de longs poils soyeux, qui ressemblent à de la laine. Il est vraisemblable qu'ils les attelent à leurs traîneaux pendant l'hiver, car ils ont des traîneaux; & j'en vis un nombre assez considérable dans une de leurs habitations d'hiver. Peut-être aussi que les chiens entrent dans leur régime diététique, car j'en apperçus plusieurs qui avoient été tués le matin.

Les canots de cette peuplade sont du même genre que ceux des Sauvages, établis à la côte Nord-Ouest de l'*Amérique;* nous en trouvâmes de grands & des petits dans une crique qui est au-dessous du village.

Les environs de la bourgade, nous offrirent une multitude d'ossèmens de gros poissons & d'autres animaux marins, d'où il y a lieu de croire que la mer fournit la plus grande partie de leurs subsistances. Le pays me parut extrêmement stérile, car je n'y vis ni arbre, ni arbrisseaux. Nous observâmes, à quelque distance à l'Ouest, une chaîne de montagnes couverte de neige, tombée depuis peu.

1778.
Août.

Nous supposâmes d'abord que cette terre fait partie de l'Isle d'*Alaschka*, marquée dans la carte de M. Staehlin, dont j'ai parlé plus haut. Mais d'après la forme de la côte, d'après la position du rivage opposé d'*Amérique*, & d'après la longitude, nous ne tardâmes pas à penser que c'étoit le *pays des Tschutsky*, ou l'extrémité orientale de l'*Asie*, reconnue par Behring, en 1728. Pour adopter cette derniere opinion sans examen ultérieur, il auroit fallu juger la carte de M. Staehlin extrêmement fautive, jusques dans les degrés de latitude, ou même croire qu'elle offre des détails absolument chimériques : je n'avois pas droit de juger ainsi un ouvrage muni de garans si dignes de considération, sans donner des preuves très-claires.

Lorsque nous eûmes passé deux ou trois heures avec cette peuplade, nous retournâmes au

vaiſſeau. Le vent ayant bientôt après ſoufflé de la partie du Sud, nous appareillâmes, nous ſortîmes de la Baie, & nous gouvernâmes au Nord-Eſt, entre la côte & les deux Iſles. Le lendemain à midi, la côte ſe prolongeoit du Sud quatre-vingt degrés Oueſt, au Nord quatre-vingt-quatre degrés Oueſt; les Iſles nous reſtoient au Sud quarante degrés Oueſt, & la colline à pic, qui eſt par-delà le *Cap du Prince de Galles*, au Sud trente-ſix degrés Eſt : depuis ce Cap, la terre s'étendoit juſqu'au Sud, ſoixante-quinze degrés Eſt; la latitude du vaiſſeau étoit de 66 degrés cinq minutes un quart, & la longitude de 191^d 19′; la ſonde rapportoit vingt-huit braſſes: nous nous trouvions à-peu-près au milieu du canal, & chacune des deux côtes ſe montroit à ſept lieues de diſtance.

1778. Août. 11.

Nous mîmes ici le Cap à l'Eſt, afin de nous rapprocher de celle d'*Amérique*. Durant notre route, la profondeur de la mer diminua inſenſiblement : comme il y avoit peu de vent, & que nos efforts pour trouver des ſondes plus conſidérables, manquoient de ſuccès, je me vis obligé de jetter l'ancre ſur ſix braſſes, car il ne nous reſtoit d'autre moyen d'empêcher le vaiſſeau de tomber dans des eaux plus baſſes. La partie de la terre occidentale, la plus voiſine de nous, ſe

montroit à l'Oueſt, à douze lieues. La colline à pic, qui ſurmonte le *Cap du Prince de Galles*, nous reſtoit au Sud 16d Oueſt; la partie la plus ſeptentrionale en vue du Continent de l'*Amérique*, à l'Eſt-Sud-Eſt, & le diſtrict le moins éloigné, à environ quatre lieues.

1778. Août.

Lorſque nous eûmes mouillé, j'envoyai un canot prendre des ſondes, & l'on trouva que l'eau diminuoit peu-à-peu vers la terre. Tant que nous fûmes à l'ancre, c'eſt-à-dire, depuis ſix juſqu'à neuf heures du ſoir, nous ne rencontrâmes point ou peu de courant, & nous ne pouvions nous appercevoir ſi la mer montoit ou deſcendoit.

Il s'éleva une briſe du Nord, & nous remîmes à la voile; nous portâmes à l'Oueſt, route qui nous conduiſit bientôt dans des eaux plus profondes. Durant la journée du douze, nous marchâmes au plus près au Nord: les deux côtes étoient en vue; mais nous nous tinmes à une moindre diſtance de celle d'*Amérique*.

12.

Le treize, à quatre heures du ſoir, il s'éleva une briſe du Sud, & je portai le Cap au Nord-Eſt-quart-Nord, juſqu'à quatre heures du matin du jour ſuivant. N'appercevant point de côte alors, nous fîmes route à l'Eſt-quart-Nord-Eſt, & entre neuf & dix heures, la terre que nous

13.

prîmes pour une ſuite du Continent ſe montra; elle ſe prolongeoit de l'Eſt-quart-Sud-Eſt à l'Eſt-quart-Nord-Eſt, & bientôt après nous vîmes au Nord-quart-Nord-Eſt, une plus grande étendue de terrein. A deux heures du ſoir, la ſonde ayant donné tout-à-coup treize braſſes, nous gagnâmes le large juſqu'à quatre heures, temps où nous ralliâmes la côte; on la vit bientôt s'étendre du Nord au Sud-Eſt : la partie la plus voiſine de nous, étoit éloignée de trois ou quatre lieues. La côte forme ici une pointe, que j'ai appellée pointe *Mulgrave*; cette pointe gît par 67^{d} $45'$ de latitude, & 194^{d} $51'$ de longitude; le terrein paroiſſoit très-bas près de la mer, mais un peu en arriere, il s'éleve en collines d'une hauteur médiocre. On n'y appercevoit point du tout de neige, & il ſembloit dénué de bois. Je revirai vent devant, & je mis le Cap au Nord-Oueſt-quart-Oueſt, mais le ciel ne tarda pas à s'obſcurcir; il ſurvint de la pluie, & le vent augmentant, je gouvernai plus à l'Oueſt.

1778. Août.

15. Le jour ſuivant, à deux heures du matin, le vent paſſa au Sud-Oueſt-quart-Sud, & ſouffla avec impétuoſité : il diminua à midi; comme le ſoleil brilloit, nous fîmes des obſervations pour déterminer notre latitude, & nous la trouvâmes de 68^{d} $18'$. Je gouvernai alors au Nord-Eſt

jusqu'à six heures du matin du lendemain, que je mis le Cap deux pointes plus à l'Est. Durant cette route, nous rencontrâmes plusieurs chevaux marins & des volées d'oiseaux, dont quelques-uns ressembloient à des alouettes de sable, & dont quelques autres n'étoient pas plus gros que nos fauvettes d'hiver. Nous apperçûmes aussi des nigauds, en sorte que nous nous crûmes peu éloignés de la terre; mais, comme nous avions une brume épaisse, il étoit impossible de la découvrir, & le vent soufflant avec force, il eût été imprudent de continuer une route, qui pouvoit nous porter sur la côte. Je cinglai à l'Est-quart-Nord-Est, depuis midi de ce jour, jusqu'à six heures du matin du jour suivant: la sonde rapporta seize brasses à cette derniere époque. Je gouvernai alors Nord-Est-quart-Est, comptant que nous atteindrions ainsi des eaux plus profondes; mais dans l'espace de six lieues, la mer tomba à 11 brasses, & je crus qu'il convenoit de serrer le vent qui souffloit alors de l'Ouest. Vers midi, le soleil & la lune se montrerent par intervalles, & nous fîmes quelques observations rapides pour déterminer la longitude. Ces observations rapportées au moment de midi, lorsque la latitude étoit de $70^d\ 33'$, donnerent $197^d\ 41'$. La montre marine indiquoit en même-temps

1778. Août. 16.

17.

198d, & la déclinaiſon de l'aimant étoit de 35d 1' 22'' Eſt. Nous eûmes enſuite lieu de croire que la longitude obſervée différoit de la véritable, d'un petit nombre de milles.

1778. Août.

Nous apperçûmes dans l'horizon, un peu avant midi, une clarté pareille à celle que produit la réflexion de la glace, & qu'on appelle communément le *clignotement* de la glace. N'imaginant pas rencontrer des glaces ſitôt, nous y fîmes peu d'attention : cependant l'âpreté de l'air, & l'obſcurité du ciel, ſembloient annoncer un changement bruſque depuis deux ou trois jours. Une heure après, la vue d'une large plaine de glace, ne nous laiſſa plus de doutes ſur la cauſe de la clarté de l'horizon. Ne pouvant, à deux heures & demie, marcher plus avant, nous revirâmes près des bords de la glace, par 22 braſſes & 70d 41' de latitude. La glace étoit abſolument impénétrable, & elle ſe prolongeoit de l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt, à l'Eſt-quart-Nord-Eſt, auſſi loin que pouvoit s'étendre la vue. Nous trouvâmes ici une foule de chevaux marins; il y en avoit dans l'eau : le plus grand nombre occupoit la glace. Je ſongeois à mettre les canots à la mer pour en tuer quelques-uns; mais le vent ayant fraîchi, je renonçai à ce projet, & je continuai à marcher au plus près au Sud, ou plutôt à

l'Oueſt, car le vent ſouffloit de cette partie du compas.

1778. Août. 18.

Cette tentative ne réuſſit pas. Le 18, à midi, notre latitude étoit de 70^{d} 44′, & nous nous trouvions environ cinq lieues plus à l'Eſt. Nous étions alors près du bord de la glace, qui ſe montroit auſſi compacte qu'une muraille, & qui paroiſſoit avoir au moins dix à douze pieds de hauteur; mais plus au Nord elle ſembloit encore plus élevée. Sa ſurface étoit extrêmement raboteuſe, & nous y apperçûmes çà & là, des mares d'eau.

Nous gouvernâmes alors au Sud : quand nous eûmes fait ſix lieues, la ſonde ne rapporta plus que ſix braſſes; mais la profondeur de l'eau monta bientôt à 9. Le ciel qui avoit été brumeux, s'éclairciſſant un peu, nous vîmes la terre ſe prolonger du Sud au Sud-Eſt-quart-Eſt à environ trois ou quatre milles. L'extrémité orientale forme une pointe qui étoit très-embarraſſée de glaces, c'eſt pour cela que je lui ai donné le nom de *Cap glacé* : il gît par 70^{d} 29′ de latitude, & 198^{d} 20′ de longitude. L'autre extrémité ſe perdoit dans l'horizon : il paroît ainſi hors de doute, que c'eſt une ſuite du Continent d'*Amérique*. La *Découverte* étant à environ un mille parderriere, & ſous le vent, trouva moins d'eau

que nous; & comme elle revira de bord, je fus obligé de revirer auſſi pour ne pas nous ſéparer.

1778. Août.

Notre poſition devenoit plus critique de moment en moment : nous étions dans des eaux très-baſſes, devant une côte ſituée ſous le vent, & le grand corps de glace qui ſe montroit au vent, dérivoit ſur nous. Il étoit clair que ſi nous reſtions plus long-temps entre ces glaces & la terre, nous ſerions entraînés ſur la côte, à moins que les glaces flottantes ne nous fermaſſent le paſſage en s'arrêtant devant nous. Elles paroiſſoient ſe joindre à la terre ſous le vent; & la ſeule partie qui fût ouverte, étoit celle du Sud-Oueſt. Après avoir couru une petite bordée au Nord, je fis ſignal à la *Découverte* de revirer, & je revirai moi-même. Le vent ſe trouva favorable, en ſorte que nous le ſerrâmes au Sud-Oueſt, & au Sud-Oueſt-quart-Oueſt.

19. Le 19, à huit heures du matin, le vent ayant repaſſé à l'Oueſt, je revirai au Nord : à midi, notre latitude étoit de 70^{d} 6$'$, & notre longitude de 196^{d} 42$'$. Dans cette poſition, nous avions beaucoup de glaces flottantes autour de nous, & la grande plaine de glace ſe montroit à environ deux lieues au Nord. A une heure & demie, nous en atteignîmes la bordure : elle n'étoit pas auſſi compacte que celle que nous avions

1778. Août.

vue au Nord, mais elle étoit trop ferrée & en trop gros morceaux pour entreprendre d'y ouvrir un paſſage avec les vaiſſeaux. Elle portoit un nombre prodigieux de chevaux marins; & comme nous avions beſoin de proviſions fraîches, les canots des deux vaiſſeaux allerent en tuer quelques-uns.

A ſept heures du ſoir, nous avions reçu à bord de la *Réſolution*, neuf de ces animaux: nous les avions pris juſqu'alors pour des vaches marines, & nous fûmes affligés de reconnoître notre mépriſe : pluſieurs des matelots ſur-tout, qui ſe réjouiſſoient depuis quelques jours, de l'agréable mêts que nous procureroit cette chaſſe, montrerent de vifs regrets : ils ne ſe feroient point apperçus de leur erreur, ſi nous n'avions pas eu un ou deux hommes dans le vaiſſeau qui, ayant été au *Groënland*, déclarerent que c'étoient des chevaux de mer, & que perſonne n'en mangeoit. Nous en mangeâmes cependant, tant que dura notre proviſion, & bien peu de gens donnerent la préférence à nos viandes ſalées.

Leur graiſſe approche de la ſaveur de la moëlle, mais elle devient rance dans peu de jours, ſi on ne la ſale pas : lorſqu'elle eſt ſalée, elle ſe conſerve bien plus long-temps. La chair eſt groſſiere & noire, & elle a une ſaveur forte : le cœur

1778. Août.

est presque aussi bon que celui d'un bœuf. Quand la graisse est fondue, elle donne beaucoup d'huile qui brûle très-bien dans les lampes ; & les peaux, qui sont très-épaisses, nous servirent infiniment pour la garniture de nos agrêts. Les dents ou les crocs de la plupart des individus étoient très-petits à cette époque de l'année ; quelques-unes, même des plus gros & des plus âgés, n'excédoient pas six pouces de longueur : nous en conclûmes que leurs vieilles dents étoient tombées depuis peu.

Ils se tiennent sur la glace en troupeaux de plusieurs centaines ; ils se roulent pêle-mêle, les uns sur les autres, comme les cochons : leur voix est très-éclatante ; en sorte que pendant la nuit, ou dans les temps brumeux, ils nous avertirent du voisinage de la glace, avant que nous pussions la découvrir. Nous n'avons jamais trouvé tout le troupeau endormi ; nous en remarquâmes toujours quelques-uns qui faisoient sentinelle. Ceux-ci éveilloient leurs camarades à l'approche de nos canots, & l'alarme se communiquant peu-à-peu, la troupe entiere se montroit éveillée ; mais ils ne se hâtoient ordinairement de prendre la fuite, qu'après que nous leur avions tiré des coups de fusil : alors ils se jettoient à la mer avec le plus grand désordre. Quand nous n'avions pas tué à la

1778. Août.

premiere décharge ceux que nous tirions, nous les perdions communément, quoiqu'ils fussent blessés d'une maniere mortelle : ils ne nous parurent pas aussi dangereux que certains Auteurs l'ont dit. Ils ne nous semblerent pas même redoutables lorsque nous les attaquions. Leur mine est plus effrayante que leur naturel. Des troupes nombreuses nous suivoient & venoient près de nos canots : mais ils se précipitoient dans les flots, dès qu'ils appercevoient la lueur de l'amorce, ou même dès qu'ils voyoient qu'on les couchoit en joue. Les femelles défendent leurs petits jusqu'à la derniere extrémité, & aux dépens de leur vie, dans l'eau ou sur la glace. Les jeunes ne quittoient pas leurs meres, lors même qu'elles étoient mortes, en sorte que si nous avions tué les unes, nous étions sûrs des autres.

M. Pennant a donné dans le *synopsis quadr.* pag. 335, (*a*) une très-bonne description de cet animal, sous le nom de *Walrus arctique*; mais je n'en ai jamais vu une figure exacte. Il n'est pas

(*a*) Depuis que le Capitaine Cook a écrit son journal, M. Pennant a décrit de nouveau le cheval de mer, dans un ouvrage intitulé : *Arctic zoology*, qu'il va imprimer. Il a eu la bonté de nous le communiquer, & nous renvoyons les Lecteurs à l'*Arctic zoology*, N°. 72.

1778. Août.

aſſez de dire pourquoi on l'a appellé cheval de mer, à moins que ce ne ſoit par corruption du mot Ruſſe *Morſe ;* car il n'a pas la moindre reſſemblance avec un cheval. C'eſt ſans doute le même animal qu'on trouve dans le *Golfe de Saint-Laurent*, & qu'on y appelle vache marine. Il eſt sûr qu'il a plus d'analogie avec la vache qu'avec le cheval ; mais cette analogie ne conſiſte que dans le muſeau. Enfin il approche du veau marin, mais il eſt incomparablement plus gros.

Voici les dimenſions & le poids d'un individu, qui n'étoit pas un des plus grands.

	Pieds.	Pouc.
Longueur, du muſeau à la queue.....	9	4
Longueur, du muſeau à l'os de l'épaule.	2	6
Hauteur de l'épaule.................	5	
Longueur des nageoires { de celles de devant...	2	4
{ de celles de derriere..	2	6
Muſeau, { largeur..................		5½
{ profondeur..............	1	3
Circonférence du col près des oreilles.	2	7
Circonférence du corps priſe à l'épaule.	7	10
Circonférence près des nageoires de derriere..........................	5	6
Diſtance du muſeau à l'œil..........		7

Poids

Poids de la carcaffe, fans y comprendre la tête, la peau & les entrailles......... 854 liv.

1778. Août.

Poids de la tête................. 41 $\frac{1}{2}$

Poids de la peau................. 205

Je n'ai pu découvrir de quoi fe nourriffent ces animaux, nous ne trouvâmes rien dans les mâchoires de ceux que nous tuâmes.

Il faut obferver que quelques jours, avant l'époque dont je parle ici, nous avions vu des troupes de canard qui s'envoloient au Sud. Ils étoient de deux efpeces, d'une grandeur très-inégale : la plus groffe étoit brune : le mâle de la petite efpece étoit noir & blanc, & la femelle brune. Quelques perfonnes de l'Equipage dirent auffi avoir vu des oies. De pareils indices n'annoncent-ils pas qu'il doit y avoir une terre au Nord, où ces oifeaux trouvent un afyle pour le temps de la couvée, & d'où ils revenoient alors chercher un climat plus chaud?

Lorfque nous eûmes embarqué nos chevaux marins, nous nous vîmes en quelque forte environnés par la glace, & pour nous en dégager, il ne nous reftoit d'autre route que celle du Sud. Nous la prîmes en effet jufqu'à trois heures du matin du jour fuivant, à l'aide d'une jolie brife de l'Oueft : en général, le Ciel fut

20.

épais & brumeux. Les sondes rapporterent douze à quinze brasses. Nous revirâmes alors vent devant, & nous cinglâmes au Nord jusqu'à dix heures : le vent passant au Nord nous mîmes le Cap à l'Ouest-Sud-Ouest, & à l'Ouest. A deux heures après-midi, nous retrouvâmes la grande plaine de glace, dont nous longeâmes les bords; les cris des chevaux marins nous dirigerent en partie; car nous avions une brume très-épaisse. Vers minuit, nous entrâmes au milieu des glaces flottantes, & nous entendîmes les lames qui battoient les bords de la glace immobile.

1778. Août.

La brume continuant, & le vent soufflant de la partie de l'Est, je mis le Cap au Sud : le ciel s'éclaircit à dix heures du matin du jour suivant, & nous apperçûmes le continent d'*Amérique*, qui se prolongeoit du Sud-quart-Sud-Est, à l'Est-quart-Sud-Est : à midi, il s'étendoit du Sud-Ouest un demi-rumb-Sud à l'Est; la côte la plus voisine étoit éloignée de cinq lieues, Nous nous trouvions alors par $69^d\ 32'$ de latitude, & $195^d\ 48'$ de longitude; comme la grande plaine de glace se montroit à peu de distance, il nous fut démontré qu'elle couvroit une portion de la mer, libre peu de jours auparavant, & qu'elle s'avançoit au Sud plus loin que les lieux où nous l'avions rencontré pour la premiere

21.

fois. Je ne dis pas qu'aucune partie de cette glace fût fixe, je ſuis sûr, au contraire, qu'elle flottoit par-tout.

1778. Août.

Le vent fut foible l'après-dînée, & j'ordonnai au *Maſter* d'aller voir s'il y avoit des courans. Il n'en trouva point. Je continuai juſqu'à huit heures à me rapprocher de la côte d'*Amérique*, afin de l'examiner de plus près, & de chercher un Havre; mais n'appercevant point de baie propre à recevoir les vaiſſeaux, je remis le Cap au Nord, avec une briſe légere de l'Oueſt : la côte ſe prolongeoit alors du Sud-Oueſt à l'Eſt, & la partie la plus voiſine ſe montroit à quatre ou cinq lieues. L'extrémité méridionale ſembloit former une pointe, que je nommai le *Cap Lisburne :* il gît par 69ᵈ 5′ de latitude, & 194ᵈ 42′ de longitude : nous le jugeâmes aſſez élevé, même juſqu'au bord de la mer. Au reſte, il y a peut-être au-deſſous des terreins bas, qu'il étoit difficile d'appercevoir, puiſque nous en étions à dix lieues. Par-tout ailleurs nous avions trouvé, en nous élevant au Nord, un rivage abaiſſé, d'où le ſol prend enſuite une hauteur moyenne. La côte, qui ſe préſentoit devant nous, n'offroit de la neige que dans un ou deux endroits, & elle avoit une teinte verdâtre; mais nous n'y vîmes point de bois.

1778. Août. 22. Le 22, le vent souffloit de la partie du Sud: en général, le Ciel fut brumeux, avec quelques éclaircies par intervalles. Il survint à huit heures du soir, un calme qui dura jusqu'à minuit; à cette époque, nous entendîmes le choc des vagues contre la grande plaine de glace, & nous vîmes autour de nous plusieurs glaces flottantes. Il s'éleva une brise légere du Nord-Est, & l'atmosphere étant redevenue brumeuse, je gouvernai au Sud, afin de me dégager des glaces.

23. La brume se dissipa le jour suivant, à huit heures du matin, & je mis le Cap à l'Ouest: les glaces m'empêchant de porter au Nord, près de la côte, je résolus d'essayer, si je ne pourrois suivre cette route, en me tenant à une certaine distance de l'*Amérique*: le vent paroissoit fixé dans la partie du Nord, & je crus cette occasion favorable à mon projet.

24. 25. A mesure que nous avançâmes au Nord, la profondeur de l'eau augmenta peu-à-peu, jusqu'à vingt-huit brasses: nous n'eûmes pas de sonde plus considérable. L'air par ce vent du Nord étoit âpre, dur & froid, & il y eut tour-à-tour des brumes, des éclaircies, des bouffées de neige & de pluie neigeuse. Nous rencontrâmes de
26. nouveau la glace, le 26, à dix heures du matin: à midi, elle se prolongeoit du Nord-Ouest à

l'Eſt-quart-Nord-Eſt, & elle paroiſſoit épaiſſe & compacte : notre latitude obſervée étoit de 69d 36′, & notre longitude de 184d; je vis que s'il étoit poſſible de nous élever ici au Nord, il falloit pour cela nous rapprocher de la côte.

1778. Août.

Je continuai à gouverner à l'Oueſt juſqu'à cinq heures du ſoir : à cette époque, nous fûmes, en quelque ſorte, enfermés par les glaces, qui paroiſſoient hautes & très-ſerrées, dans le Nord-Oueſt & le Nord-Eſt : il y avoit beaucoup de maſſes flottantes ſur les bords de la grande plaine. Les vents étoient très-foibles; mais ils ſe fixerent bientôt au Sud, & ils devinrent frais, & accompagnés d'ondées de pluie. Nous revirâmes de bord, & nous nous étendîmes à l'Eſt, ſeul côté où la mer fût libre.

27.

Nous revirâmes vent devant le 27 à quatre heures du matin, & nous mîmes le Cap à l'Oueſt. A ſept heures du ſoir, nous étions aux bords de la glace, qui ſe prolongeoit à l'Eſt-Nord-Eſt & à l'Oueſt-Sud-Oueſt, auſſi loin que pouvoit s'étendre la vue. Le vent étant foible, je voulus examiner la glace de près. Je la trouvai compoſée de pieces flottantes, de diverſes grandeurs, & tellement réunies, que je pouvois à peine percer la bordure extérieure avec un canot ; elle préſentoit aux vaiſſeaux une barriere auſſi

1778. Août.

impénétrable que des rochers. Je remarquai qu'elle étoit par-tout pure & tranſparente, excepté dans la partie ſupérieure qui ſe trouvoit un peu poreuſe. Je jugeai que c'étoit de la neige glacée, & il me parut qu'elle s'étoit toute formée à la mer : car outre qu'il eſt invraiſemblable, ou plutôt impoſſible que des maſſes ſi énormes flottent dans des rivieres, où il y a à peine aſſez d'eau pour un canot, nous n'y apperçûmes aucune des choſes que produit la terre; & on auroit dû y en voir, ſi elle s'étoit formée dans des rivieres grandes ou petites. Les morceaux qui compoſoient la bordure extérieure de la plaine, avoient de quarante ou cinquante verges d'étendue, à quatre ou cinq, & il me ſembla que les plus conſidérables plongeoient dans l'eau d'au moins trente pieds. Il eſt auſſi peu probable que cette glace eût été produite en entier dans une ſeule ſaiſon : je croirois plutôt que c'eſt le réſultat d'un grand nombre d'hivers. Je penſai également que le reſte de l'été ne ſuffiroit pas pour en fondre la dixieme partie; car le Soleil avoit déjà déployé ſur elle la plus vive influence de ſes rayons. Je ſuis perſuadé d'ailleurs que le Soleil contribue peu à la diminution de ces glaces monſtrueuſes : ſi cet Aſtre eſt longtemps ſur l'horizon, il ne ſe montre guères que

quelques heures à la fois; & ſouvent on ne le voit pas de pluſieurs jours. C'eſt le vent, ou plutôt ce ſont les flots excités par le vent qui réduiſent la taille de ces maſſes énormes, à force de les jetter les unes contre les autres, & de miner ou d'entraîner les parties qui ſe trouvent expoſées aux chocs des vagues. Nous en eûmes une preuve certaine; car nous obſervâmes que la ſurface ſupérieure de beaucoup de morceaux avoit été emportée, tandis que la baſe ou la partie inférieure demeuroit ferme dans un eſpace de pluſieurs braſſes, autour de celle qu'on voyoit encore au-deſſus de l'eau, & reſſembloit exactement à un bas-fond qui environne un rocher élevé. Nous meſurâmes la profondeur de la mer ſur un de ces morceaux, & elle fut de quinze pieds; enſorte que les vaiſſeaux auroient pu y paſſer. Si je ne l'avois pas meſuré, je n'aurois jamais imaginé qu'il y eût au-deſſus du niveau des flots un poids de glace aſſez fort, pour tenir la partie inférieure ſi avant ſous les vagues. Ainſi, il peut arriver qu'une ſaiſon orageuſe détruiſe plus de glaces que n'en forment pluſieurs hivers, ce qui les empêche de trop s'accroître; mais tous les Navigateurs, qui ont été ſur les lieux, concluront qu'il y en reſte toujours un fond en réſerve, & cette vérité ne peut être conteſtée

que par des Phyficiens, qui arrangent des fyftêmes dans leur cabinet.

1778. Août.

Une brume épaiffe qui furvint, tandis que j'étois occupé de la reconnoiffance des glaces, me fit revenir à bord beaucoup plutôt que je ne l'aurois voulu. J'y ramenai deux chevaux marins; nous en avions tué un plus grand nombre, mais nous n'eûmes pas le temps de les embarquer. Nous apperçûmes fur toutes les glaces une multitude incroyable de ces animaux. Nous pafsâmes la nuit à louvoyer au milieu des glaces flottantes, & le lendemain, à neuf heures du matin, la brume s'étant diffipée en partie, les canots de la *Réfolution* & de la *Découverte* allerent à la chaffe des chevaux de mer; car les équipages commençoient à les trouver de leur goût, & il ne nous en reftoit plus. A midi, notre latitude étoit de 69^d $17'$, & notre longitude de 183^d : l'aimant, d'après des azimuths pris le matin, déclinoit de 25^d $56'$ Eft, & la fonde rapportoit vingt-cinq braffes. A deux heures, nous avions pris à bord la quantité de chevaux marins que j'avois jugé néceffaires, & le vent fraîchiffant au Sud, on remonta les canots, & nous nous étendîmes au Sud-Oueft : mais ne pouvant doubler ou traverfer les glaces en portant ainfi les armures, nous courûmes une bordée à l'Eft,

28.

jufqu'à huit heures; nous reprîmes enfuite notre route au Sud-Oueft, & avant minuit la glace nous obligea de revirer de nouveau. Le vent paffa au Nord-Oueft bientôt après; il devint très-ferme, & nous allâmes au Sud-Oueft au plus près.

1778. Août.

Le 29 au matin, la grande plaine de glace fe montroit au Nord, & peu de temps après la terre nous reftoit au Sud-Oueft-quart-Oueft. Une étendue plus confidérable de terrein s'offrit bientôt à nos regards dans l'Oueft. Nous y diftinguâmes deux collines qui reffembloient à des Ifles; mais enfuite toute la côte parut réunie. A mefure que nous approchâmes de la terre, la profondeur de l'eau diminua très-promptement; à midi, la fonde ne rapportoit que huit braffes, & nous revirâmes vent devant : nous étions à trois milles de la côte, qui fe prolongeoit du Sud 30d Eft au Nord 60d Oueft. Une pointe renflée, qui eft une des collines dont je parlois tout-à-l'heure, terminoit cette derniere extrémité.

29.

Le ciel étoit très-brumeux, & accompagné de pluie; mais il s'éclaircit bientôt après, fur-tout dans le Sud, l'Oueft & le Nord. Nous prîmes une vue affez exacte de la côte, qui reffemble, à tous égards, à la côte d'*Amérique*, fituée en face; c'eft-à-dire, que le terrein eft bas près de

1778. Août.

la mer, & plus élevé dans l'intérieur du pays. Elle ſe trouvoit entiérement dénuée de bois, & même de neige; mais couverte probablement d'une ſubſtance de la nature de la mouſſe, qui lui donnoit une teinte brunâtre. Il y a dans les terreins bas, ſitués entre les terreins élevés & la mer, un lac qui s'étendoit au Sud-Eſt, au-delà de la portée de la vue. Comme nous prîmes le large, la plus Occidentale des deux collines que j'ai indiquée, ſe découvrit en travers de la pointe renflée, dans la direction du Nord-Oueſt : elle paroiſſoit former une Iſle; mais elle eſt peut-être jointe à l'autre par des terreins bas, que nous n'apperçûmes point. Si cela eſt, il y a une pointe diviſée en deux, avec une baie dans l'intervalle. J'ai donné le nom de *Cap Nord* à cette pointe, qui eſt eſcarpée & remplie de rochers : elle gît à-peu-près par 68^{d} 56′ de latitude, & 180^{d} 51′ de longitude. La côte, qui ſe trouve derriere, doit prendre une direction très-occidentale; car nous n'appercevions point de terre au Nord, quoique l'horizon fût aſſez clair. Voulant voir une plus grande étendue de la côte à l'Oueſt, nous revirâmes de nouveau, à deux heures de l'après-midi, je penſai d'abord que nous pouvions doubler le *Cap Nord :* je reconnus bientôt que cela étoit impoſſible; &, comme le vent

fraîchit, qu'il furvint une brume épaiffe & beaucoup de neige, & que je craignis de voir les glaces dériver fur nous, j'abandonnai le deffein que j'avois formé de marcher au plus près à l'Oueft, & je repris le large de nouveau.

1778. Août.

La faifon étoit fi avancée, & l'époque où commencent les gelées s'approchoit tellement, que je ne jugeai pas prudent de faire de nouvelles tentatives, pour découvrir cette année un paffage dans la Mer Atlantique. Je fongeois à trouver un endroit où nous puffions faire du bois & de l'eau; & la chofe dont je m'occupois le plus, étoit l'emploi de mon hiver, de maniere à le rendre utile à la géographie & à la navigation, & à me mettre en état de retourner au Nord l'été fuivant, pour y faire de nouveau la recherche d'un paffage.



CHAPITRE X.

Départ du Cap Nord *& retour le long de la côte d'*Afie. *Vues du pays. Ifle* Burney. *Cap* Serdze-Kamen, *le point le plus feptentrional de la route de Behring. Nous dépaffons le Cap le plus oriental de l'Afie. Defcription & pofition de ce Cap. Remarques fur l'ouvrage de Muller. Le pays des* Tfchutsky. *Baie de* Saint-Laurent. *Deux autres Baies & Habitations des Naturels. Cap* Tfchukotskoi *de Behring. La pofition que Behring affigne à cette côte eft exacte. Ifle* Saint-Laurent. *Nous paffons à la côte d'*Amérique. *Cap* Darby. Baldhead *ou* Pointe de la tête chauve. *Cap* Denbigh, *fitué fur une Péninfule. Ifle* Besboroug. *Nous nous procurons de l'eau & du bois. Nous recevons la vifite des Naturels du pays. Leur Figure & leurs Habitations. Productions du pays. Preuves que la Péninfule a été autrefois environnée entiérement par la mer. Rapport du Lieutenant King.* Entrée de Norton. *Obfervations de Lune. Nous reconnoiffons que la Carte*

de Staehlin est défectueuse. Plan de nos opérations futures.

APRÈS nous être portés au large, jusqu'au moment où la sonde donna dix-huit brasses, j'arrivai vent arriere à l'Est le long de la côte : nous fûmes alors assez sûrs que ce ne pouvoit être que le Continent d'*Asie*. Comme le vent étoit frais, qu'il tomboit beaucoup de neige, & qu'il y avoit un brouillard épais, je fus obligé de marcher avec précaution : je mis donc en panne quelques heures de la nuit.

1778. Août. 29.

Nous fîmes de la voile le 30 à la pointe du jour, & je suivis la route, qui me parut devoir nous approcher de la côte. Nous n'eûmes guères d'autres guides que les sondes ; car l'athmosphere étoit aussi embrumée que jamais, & il neigeoit continuellement. A dix heures, nous apperçûmes la côte dans le Sud-Ouest à quatre milles, & la profondeur de la mer étant tombée à 7 brasses bientôt après, nous gagnâmes le large. Une pointe très-basse nous restoit alors dans le Sud-Sud-Ouest, à la distance de deux ou trois milles; on découvroit à l'Est de cette pointe un canal étroit, qui conduisoit dans des eaux que nous vîmes sur la pointe. Il est probable que le lac dont j'ai parlé plus haut, communique ici avec la mer.

30.

1778. Août.

La brume s'étant dissipée à midi, pendant quelques momens, nous eûmes une assez bonne vue de la côte, qui se prolongeoit du Sud-Est au Nord-Ouest-quart-Ouest. Nous remarquâmes des parties plus élevées que les autres; mais en général elle étoit basse, & elle offroit des terreins hauts plus avant dans le pays. Elle se trouvoit couverte jusqu'à la mer d'une neige tombée depuis peu. Je continuai à ranger la côte à deux lieues, jusqu'à dix heures du soir, que nous portâmes au large. Nous reprîmes notre route le lendemain, peu de temps après le lever de l'aurore; & nous revîmes la côte, qui se prolongeoit de l'Ouest au Sud-Est-quart-Sud. A huit heures, la partie Orientale nous restoit au Sud. Nous reconnûmes que c'est une Isle : à midi, elle se montroit dans le Sud-Ouest un demi-rumb-Sud, à la distance de quatre ou cinq milles. Elle a environ quatre ou cinq milles de tour, & elle est d'une hauteur moyenne; le rivage est escarpé & rempli de rochers : elle gît à environ trois lieues de la grande terre, par 67d 45′ de latitude, & elle est distinguée dans ma carte, par le nom d'*Isle Burney*.

31.

L'intérieur de cette partie de la côte d'*Asie* est rempli de collines, dont quelques-unes ont une élévation considérable. On y voyoit de la

neige par-tout, si j'en excepte un petit nombre d'endroits sur le rivage, qui continuoient à être bas, mais dont l'abaissement étoit moindre que nous ne le trouvâmes plus avant à l'Ouest. Les deux jours précédens, la hauteur moyenne du mercure du thermometre, n'avoit guères été au-dessus du point de congélation, & souvent au-dessous; en sorte que l'eau renfermée dans les vases placés sur le pont, offroit souvent une feuille de glace.

1778.
Août.

Je continuai à gouverner Sud-Sud-Est à-peu-près, selon la direction de la côte, jusqu'à cinq heures du soir : nous vîmes alors la terre au Sud 50d Est; nous reconnûmes que c'étoit une suite du Continent d'*Asie*, & nous portâmes dessus. Je me trouvai par le travers de la pointe Orientale à dix heures, & ne sachant pas si je pourrois la doubler, je revirai vent devant, & je fis une bordée à l'Ouest jusqu'à plus d'une heure du matin : à cette époque, nous remîmes le Cap à l'Est, & le vent étant très-variable, & passant sans cesse du Nord au Nord-Est, nous eûmes toutes les peines du monde à nous maintenir à la distance où nous nous trouvions du rivage. A huit heures & demie, l'extrémité Orientale dont je viens de parler, nous restoit au Sud-quart-Sud-Est, à six ou sept milles : un promontoire se montroit en même-temps dans l'Est-quart-

1 7bre.

1778.
7bre.

Sud-Eſt un demi-rumb-Sud; & bientôt après nous pûmes ſuivre de l'œil tout le prolongement de la côte, ſituée dans l'intervalle qui ſépare une petite Iſle, de ce promontoire, & de l'extrémité Orientale.

La côte ſembloit former pluſieurs pointes de rochers, réunies par un rivage abaiſſé, où rien n'annonçoit un Havre. Les terreins bas paroiſſoient s'élever un peu plus loin, & offrir un certain nombre de collines : la plus haute de ces collines étoit couverte de neige : tout le pays ſe montroit nud d'ailleurs. A ſept heures du ſoir, deux pointes de terre, ſituées à quelque diſtance par-delà le Cap Oriental, ſe préſentoient à nos regards dans la direction du Sud 37d Eſt. Mes conjectures ſe vérifierent alors ; je fus sûr que c'étoit le pays des *Tſchutsky*, ou la côte Nord-Eſt de l'*Aſie;* & qu'en 1728, Behring étoit venu juſqu'à ce Cap, auquel il donna, ſelon Muller, le nom de *Serdze Kamen*, parce qu'il ſe trouve ſur un rocher, qui a la forme du cœur. Au reſte, Muller connoît bien imparfaitement la Géographie de ces contrées; on apperçoit ſur ce Cap beaucoup de rochers élevés, & il peut y en avoir un qui ait la forme dont parle cet Auteur. Le Cap *Serdze Kamen* eſt un promontoire aſſez haut; on y remarque un rocher eſcarpé en

en face de la mer, & il gît par 67d 3′ de latitude, & 188d 11′ de longitude. La côte eſt haute & eſcarpée à l'Eſt de ce Cap; mais à l'Oueſt elle eſt baſſe : elle ſe prolonge au Nord-Nord-Oueſt & au Nord-Oueſt-quart-Oueſt, & elle conſerve preſque toujours cette direction juſqu'au *Cap Nord*. Les ſondes ne varient jamais lorſqu'on les prend à la même diſtance de la côte; ce qui arrive également ſur la côte d'*Amérique*, ſituée vis-à-vis : la plus conſidérable fut de vingt-trois braſſes : durant la nuit, ou quand le ciel eſt brumeux, elles ne ſont pas un mauvais guide pour longer l'une ou l'autre des deux côtes.

1778. 7bre.

Le 2, à huit heures du matin, la terre la plus avancée au Sud-Eſt nous reſtoit au Sud 25d Eſt, & elle paroiſſoit former une Iſle : mais les bouffées d'une neige abondante, qui ſe ſuccédoient avec beaucoup de rapidité, & qui tapiſſoient la terre, nous cachoient une grande partie de la côte. Bientôt après, le Soleil, qui ne s'étoit pas montré depuis cinq jours, brilla dans les intervalles où il ne tomboit point de neige; il diſſipa en quelque ſorte la brume : nous vîmes la côte plus à notre aiſe, & nous reconnûmes que chacune de ſes parties ſe trouvoit réunie. Le vent continuoit à ſouffler du Nord. L'air étoit froid;

2.

1778. 7bre.

le mercure du thermometre ne s'éleva jamais au-dessus de 35^d, & il fut quelquefois à 30^d. Notre latitude obſervée à midi, fut de 66^d 37'; le Cap *Serdze Kamen* nous reſtoit au Nord 52^d Oueſt, à treize lieues; & nous avions au Sud 41^d Eſt, la partie la plus Méridionale de la terre qui fût en vue : la pointe la moins éloignée de la côte ſe montroit à deux lieues, & la ſonde rapportoit vingt-une braſſes.

Comme le Ciel étoit très-beau, & que le Soleil brilloit, en rangeant la côte à la diſtance de quatre milles, nous découvrîmes pluſieurs des Naturels du pays, & quelques-unes de leurs habitations, qui reſſembloient à de petits mondrains de terre. Nous dépaſsâmes, le ſoir, le Cap le plus Oriental de l'*Aſie*, ou la pointe dont j'ai déjà parlé : la côte change ici de direction, & elle prend celle du Sud-Oueſt. C'eſt la même pointe que nous avions dépaſſée le 11 Août. Ceux qui ajoutoient une foi aveugle à la Carte de M. Staehlin, crurent que c'étoit la pointe Orientale de ſon Iſle d'*Alaſchka ;* mais nous venions de nous aſſurer que c'eſt le Cap le plus Oriental de l'*Aſie*, & vraiſemblablement le véritable *Tchukotskoi Noſſ*; quoique le promontoire auquel Behring a donné ce nom, ſoit plus loin au Sud-Oueſt.

M. Muller place dans sa Carte des découvertes des Russes, le *Tschukotskoi Noss* à-peu-près au cinquante-cinquieme degré de latitude, & il l'étend un peu à l'Est de ce Cap; mais il me paroît qu'il n'étoit pas fondé à lui donner cette position. En effet, elle n'est point d'accord avec ce qu'il dit, ou plutôt avec ce que dit Deshneff, (*a*) de la distance qui se trouve entre le *Noss* & l'*Anadir*. Comme j'espere revoir de nouveau ces parages, je renvoie cette discussion jusqu'à l'époque où j'y reviendrai : en attendant je dois conclure, à l'exemple de Behring, que c'est le promontoire le plus Oriental de l'*Asie*. Il forme une péninsule d'une longueur considérable, jointe au Continent, par un isthme très-bas, & en apparence très-étroit : il présente un rocher escarpé près de la mer, & il y a en travers de la pointe quelques rochers qui ont la forme de nos clochers : il gît par 66^{d} $6'$ de latitude, & 190^{d} $22'$ de longitude; il est éloigné de treize lieues, dans la direction du Nord 53^{d} Ouest du *Cap du Prince de Galles*, qu'on

1778. 7bre.

(*a*) « Avec le vent le plus favorable, on peut aller » par mer de cette pointe (*des Tschutskis*) jusqu'à » l'*Anadir*, en trois fois vingt-quatre heures; & par » terre le chemin ne peut guères être plus long. » *Muller*, *pag*. 13.

trouve ſur la côte d'*Amérique*. Le ſol autour de ce promontoire offre des collines & des vallées : les premieres ſe terminent du côté de la mer, par des pointes de roche eſcarpées; & les dernieres, par des côtes baſſes. Les collines me parurent des rochers pelés; les vallées avoient une teinte verdâtre ; mais on n'y appercevoit ni arbres ni arbriſſeaux.

1778. 7bre.

Après avoir dépaſſé le Cap je gouvernai Sud-Oueſt un demi-rumb-Oueſt, vers la pointe Septentrionale de la *Baie de Saint-Laurent*, où nous avions mouillé le 10 du mois dernier. Nous l'atteignîmes à huit heures du matin du jour ſuivant; nous apperçûmes des Habitans dans l'endroit où j'en avois déjà vu, & nous en découvrîmes auſſi pluſieurs autres ſur la côte oppoſée de la baie. Aucun d'eux n'eſſaya de venir près de nous; ce qui me parut un peu extraordinaire, car le temps étoit aſſez favorable; & ceux avec leſquels nous avions eu des entrevues, n'avoient aucune raiſon, que je ſache, de ſe défier de nous. Cette Peuplade doit être celle des Tſchutſky, que la Ruſſie n'avoit encore pu ſubjuguer à l'époque où Muller publia ſon Ouvrage : je juge d'après leur conduite à notre égard, qu'ils ne ſont pas encore ſoumis. Au reſte, il faut qu'ils aient eu des liaiſons de commerce directes ou

3.

indirectes avec les Russes; autrement on ne peut expliquer de quelle maniere ils se sont procuré plusieurs choses dont ils sont en possession, & en particulier des hallebardes.

1778. 7bre.

Cette *Baie de Saint-Laurent* (a) a au moins cinq lieues de large à l'Entrée, & quatre de profondeur : elle se retrécit vers le fond, qui paroît assez bien à l'abri des vents de mer : j'ignore si elle est accessible aux vaisseaux. Quoique je desirasse beaucoup trouver dans ces parages un havre, où je pusse me retirer le printemps prochain, je ne perdis pas mon temps à l'examiner. J'avois besoin d'un port qui offrît du bois, & je savois que je n'en rencontrerois pas ici. Depuis la pointe méridionale, qui gît par 65^{d} $30'$ de latitude, la côte se prolonge Ouest-quart-Sud-Ouest, l'espace d'environ neuf lieues, & elle forme une autre baie très-enfoncée ou une riviere, & peut-être le terrein y est si bas, qu'il ne frappa point nos regards.

A une heure de l'après-midi, nous retrouvâmes sur notre route, ce que nous avions pris

(a) Il faut observer que Behring dépassa cette baie le 10 Août 1728, jour où l'on célebre la Fête de *Saint-Laurent*, & qu'il donna aussi le même nom à l'Isle voisine.

d'abord pour un rocher; c'étoit une baleine que les Naturels venoient de tuer, & qu'ils remorquoient au rivage. Ils sembloient se cacher par-derriere, afin que nous ne les vissions pas. Leur précaution étoit inutile ; car nous continuâmes notre chemin, sans faire attention à eux.

1778. 7bre.

4. Le 4, à la pointe du jour, je gouvernai au Nord-Ouest, afin d'examiner de plus près l'*Entrée* que nous avions vue la veille ; mais le vent se rangea bientôt de ce côté, & j'abandonnai mon projet. Je gouvernai au Sud le long de la côte, & je dépassai deux baies, dont chacune avoit environ deux lieues de profondeur. La plus Septentrionale gît devant une colline, qu'il est aisé de reconnoître; car il n'y en a pas d'aussi ronde aux environs. On trouve une Isle devant l'autre. Je ne sais si ces baies sont accessibles aux vaisseaux; car nous eûmes toujours des eaux basses, le long de cette côte. Le pays est ici rempli de collines, & très-nud. Nous apperçûmes des Habitations sur plusieurs des terreins bas, qui bordent la mer ; & nous remarquâmes autour des cabanes, des échafauds d'ossemens, pareils à ceux que j'ai déjà décrits : leur blancheur les rend très-visibles, même de loin.

A midi, notre latitude étoit de 64d 38', & notre longitude de 188d 15' : la pointe la plus

Méridionale en vue du Continent d'*Asie*, nous restoit au Sud 48d Ouest, &. la côte la moins éloignée se montroit à environ trois ou quatre lieues. Le vent avoit passé de nouveau au Nord, & il soussloit en jolie brise. Le ciel étoit clair, & l'air froid. Je ne suivis pas la direction de la côte, parce que je vis qu'elle tournoit à l'Ouest vers le Golfe d'*Anadir*, où rien ne m'appelloit;, mais je gouvernai au Sud, afin de reconnoître l'*Isle Saint-Laurent*, découverte par Behring. Elle ne tarda pas à se montrer : à huit heures du soir, elle nous restoit au Sud 20d Est, à une distance que nous estimâmes de onze lieues. La pointe la plus Méridionale de la grande terre nous restoit alors au Sud 83d Ouest, à douze lieues. Je suppose que c'est la pointe appellée par Behring, pointe Orientale de *Suchotski*, ou *Cap Tschukotskoi ;* il n'eut pas tort de lui donner ce nom, car il reçut en cet endroit la visite de quelques hommes qui se disoient de la Peuplade des Tschutski : j'ai estimé sa latitude de 64d 13′, & sa longitude de 186d 36′.

1778. 7bre.

Je dois rendre justice à la mémoire de Behring, & attester qu'il a fort bien relevé la côte, & qu'il a déterminé les points de latitude & de longitude beaucoup mieux qu'on ne pourroit l'espérer, des méthodes dont il se servoit. Je ne

1778. 7bre.

m'en rapporte ici ni à la description de son Voyage, ni à la Carte donnée par Muller, mais au récit que le docteur Campbell a inséré dans son Edition de la Collection de Harris; (a) la Carte qu'il a publiée est beaucoup plus détaillée, & beaucoup plus exacte que celle de Muller.

Plus j'étois convaincu que je me trouvois sur la côte d'*Asie*, & plus il m'étoit difficile de concilier mes observations, avec la Carte, que M. Staehlin nous a donnée du nouvel Archipel Nord. Afin d'expliquer tant de contrariétés, il falloit supposer que j'avois pris pour le Continent d'*Amérique*, une partie de ce qu'il appelle l'Isle d'*Alaschka*, & que j'avois manqué le canal qui les sépare; & même en admettant une pareille supposition, il seroit encore resté une différence considérable, dans mes observations & les siennes. Il étoit important d'éclaircir ce point avant l'hiver, afin de n'avoir qu'un objet en vue l'été suivant. D'ailleurs, Staehlin disant qu'on trouve beaucoup de bois sur ces Isles Septentrionales, j'espérois, si je les découvrois, y embarquer un supplément de cet article, dont nous commençions à avoir grand besoin.

(a) Vol. II, pag. 1016, &c.

Pour exécuter ce plan, je portai vers la côte d'*Amérique*, & le lendemain, à cinq heures du soir, nous vîmes une terre au Sud-trois-quart-de-rumb-Eſt; nous la prîmes pour l'Iſle *Anderſon*, ou pour une autre Iſle voiſine de celle-là, & je ne voulus pas perdre mon temps à l'examiner. Le 6, à quatre heures du matin, nous apperçûmes la côte d'*Amérique*, près de l'*Iſle du Traîneau* : à ſix heures du ſoir, cette Iſle nous reſtoit au Nord 6d Eſt, à dix lieues, & la terre la plus Méridionale qui fût en vue, ſe montroit au Nord 49d Eſt. Si une portion de terre que j'avois priſe pour le Continent d'*Amérique* faiſoit partie de l'Iſle d'*Alaſchka*, ce ne pouvoit être que celle qui ſe trouvoit devant nous; dans ce cas, j'avois manqué le canal qui la ſépare de la grande terre, parce que j'avois gouverné à l'Oueſt, au-lieu de porter le Cap à l'Eſt. Je ſavois donc de quel côté je devois marcher, afin d'éclaircir mes doutes.

1778. 7bre. 5. 6.

Le 7, à huit heures du ſoir, nous étions près de la côte dont je parle ici; l'*Iſle du Traîneau* nous reſtoit au Nord 85d Oueſt, à huit ou neuf lieues, & la partie Orientale de la côte au Nord 70d Eſt : une haute terre ſe montroit dans la direction de l'Eſt-quart-Nord-Eſt fort loin derriere la pointe. Nous apperçûmes une lumiere

7.

1778. 7bre.

fur le rivage, & deux pirogues arriverent près de nous. Je mis en panne, afin de leur donner le moyen de nous aborder: mais ce fut en vain: les Sauvages fe refuferent à toutes nos démonftrations d'amitié, & ils fe tinrent à un quart de mille de diftance. Nous les quittâmes donc, & nous fuivîmes notre route le long de la côte.

8. Le 8, à une heure du matin, m'appercevant que la profondeur de l'eau diminuoit avec rapidité, nous mouillâmes fur dix braffes : nous demeurâmes à l'ancre jufqu'à la pointe du jour, & nous reprîmes notre route le long de la côte, qui fe prolongeoit à l'Eft & à l'Eft-un-demi-rumb-Sud. A fept heures du foir, nous étions en travers d'une pointe qui gît par 64^d 21$'$ de latitude & 197^d de longitude, au-delà de laquelle la côte prend une direction plus Septentrionale. A huit heures, cette pointe à laquelle j'ai donné le nom de *Cap Darby*, nous reftoit au Sud 62^d Oueft ; la terre la plus Septentrionale qui fût en vue fe montroit au Nord 32^d Oueft, & la côte la moins éloignée étoit à trois milles de diftance. Dans cette pofition, nous mouillâmes par treize braffes, fond de vafe.

9. Nous appareillâmes le lendemain à la pointe du jour, & nous fîmes voile le long de la côte: nous appercevions alors deux terres, que nous

prîmes pour des Isles : l'une se montroit au Sud 70d Est, & l'autre à l'Est. Nous nous trouvâmes bientôt après sur une côte revêtue de bois ; nous jouîmes ainsi d'une perspective agréable que nous n'avions pas eu depuis long-temps. A mesure que nous avançâmes au Nord, la terre se découvrit dans la direction du Nord-Est un demi-rumb-Nord : nous remarquâmes que c'étoit une suite de la côte, au-dessous de laquelle nous marchions. Nous vîmes aussi par-dessus les Isles, une haute terre, qui en paroissoit assez éloignée. Nous jugeâmes que celle-ci étoit peut-être le Continent, & que l'autre terre formoit l'Isle d'*Alaschka ;* mais il étoit déjà bien incertain, si l'intervalle qui les sépare, nous offriroit un passage ; car la profondeur de la mer diminuoit peu-à-peu, à mesure que nous nous élevions au Nord. J'envoyai deux canots prendre des sondes : j'ordonnai à la *Découverte* de marcher en avant, & de se tenir à-peu-près au milieu du canal, entre la côte que nous avions à bas-bord, & l'Isle la plus septentrionale, qui fût à stribord. Nous marchâmes ainsi jusqu'à trois heures du soir : à cette époque, nous avions dépassé l'Isle, & la sonde ne rapportoit plus que trois brasses & demie. Il y eut un moment où mon vaisseau toucha le fond des vagues. Aucune

1778. 7bre.

1778.
7bre.

partie du canal n'offroit une quantité d'eau plus considérable, car nous l'avions fondé d'une bande à l'autre, avec les vaisseaux & les canots.

Je sentis qu'il étoit temps de revenir sur mes pas : j'y étois d'autant plus obligé, que le vent souffloit d'une partie du compas qui me forceroit d'aller à la bouline ; mais je craignois surtout que le vent n'augmentât, & ne produisît des vagues, qui mettroient les vaisseaux en danger de toucher. Une pointe de terre sur la côte occidentale, que j'ai distinguée par le nom de *Bald Head*, (*tête chauve*) nous restoit au Nord-quart-Nord-Ouest, à la distance d'une lieue. Au-delà, la côte se prolongeoit jusqu'au Nord-Est-quart-Nord, où elle sembloit se terminer en pointe : la côte de la haute terre, que nous avions apperçue par-dessus les Isles, s'étendoit derriere cette pointe, & quelques personnes de mon équipage crurent pouvoir indiquer le point de réunion ; elle forme sur la bande Ouest de la *tête chauve* une Baie, au fond de laquelle il y a une greve basse, où nous apperçûmes un certain nombre de cabanes.

10.

Je passai toute la nuit à revenir sur mes pas, en allant à bouline, & le lendemain à la pointe du jour, la sonde rapporta six brasses. A neuf heures, nous étions à environ une lieue de la

côte occidentale; je pris deux canots, & nous débarquâmes M. King & moi, pour chercher de l'eau & du bois. Nous mîmes à terre, à l'endroit où la côte offre une pointe renflée, composée de couches perpendiculaires, d'un rocher bleu foncé, mêlée de quartz & de mica. La greve est ici jointe à une bordure étroite de terre, qui étoit couverte alors de longs gramens, & où nous trouvâmes de l'*Angelica*. Le sol s'éleve brusquement parderriere. Nous rencontrâmes, au sommet de cette élévation, une bruyere, remplie d'une multitude de Baies de différentes especes; plus loin, le pays étoit uni, & parsemé de petites *spruces*, de bouleaux & de saules, de la grosseur d'un manche à balai; nous observâmes des pas de daims & de renards sur la greve; nous y vîmes aussi une quantité considérable de bois flotté, & de l'eau douce en assez grande abondance. Je retournai à bord dans l'intention d'y amener les vaisseaux & d'y mouiller; mais le vent passant alors au Nord-Est, point d'où il souffloit un peu sur cette côte, je me portai sur la côte opposée, où j'espérois trouver aussi du bois, & je jettai l'ancre au-dessous de l'extrémité Sud de l'Isle la plus septentrionale; car nous supposions alors que c'étoit une Isle; nous reconnûmes le lendemain qu'elle forme

1778. 7bre.

11.

1778. 7bre.

une péninfule réunie au Continent, par une langue de terre baffe, fur chaque bande de laquelle la côte forme une Baie. Nous boulinâmes dans la plus méridionale, & vers midi, nous mouillâmes par cinq braffes, fond de vafe : la pointe de la péninfule que j'ai appellée *Cap Denbigh*, nous reftoit au Nord 68d Oueft, à trois milles.

Nous vîmes plufieurs habitans fur la péninfule, & l'un d'eux arriva près de nous, dans un petit canot. Je lui donnai un couteau & quelques grains de verre, qui parurent lui faire beaucoup de plaifir. Je l'invitai, par fignes, à nous apporter des chofes que nous puffions manger; il nous quitta tout de fuite, & il rama vers la côte. Ayant rencontré un de fes compatriotes qui avoit deux faumons fecs, il lui prit ces poiffons, & lorfqu'il fut de retour au vaiffeau, il ne voulut les céder qu'à moi. Plufieurs perfonnes de l'équipage crurent qu'il m'avoit demandé fous le nom de *Capitane*, mais probablement elles fe tromperent : il connoiffoit celui qui lui avoit offert un couteau & des grains de verre ; mais je ne vois pas comment il auroit pu découvrir que j'étois le Capitaine. D'autres Naturels du pays furvinrent bientôt après, & ils échangerent un petit nombre de poiffons fecs, contre les bagatelles que nous avions à leur préfenter. Ils

desiroient singuliérement les couteaux, & ils n'avoient point de répugnance à recevoir du tabac.

1778. 7bre.

L'après-dînée, je chargeai le Lieutenant Gore d'aller à la péninsule, & de voir si l'on pourroit y embarquer de l'eau & du bois, ou plutôt de l'eau, car la greve, tout autour de la baie, paroissoit couverte de bois, apportés par les vagues. En même-temps, un canot partit de chacun des vaisseaux, pour sonder le contour de la baie. Le vent ayant fraîchi dans la partie du Nord-Est, à trois heures, nous appareillâmes afin de pénétrer plus avant dans l'intérieur; mais je reconnus bientôt que les bas-fonds rendoient cette manœuvre impossible : les Officiers qui étoient allés prendre des sondes, me dirent que ces bas-fonds se prolongeoient tout autour de la baie, à deux ou trois milles de la côte. Les Vaisseaux louvoyerent donc en attendant M. Gore, qui revint sur les huit heures, avec la Pinasse, chargée de bois.

Il me dit qu'il avoit trouvé peu d'eau douce, & qu'il étoit difficile d'embarquer du bois, parce que les canots touchoient le fond à quelque distance de la greve. D'après ce rapport, je retournai sur l'autre côte, & le lendemain à huit heures du matin, je fis partir tous les canots & un Détachement, commandé par un Officier, auquel j'ordonnai de prendre du bois, à l'endroit

12.

1778. 7bre.

où j'avois débarqué deux jours auparavant. Nous louvoyâmes fur ces entrefaites, & nous mouillâmes enfin par quatre braffes trois quarts, à une demi-lieue de la côte, dont la pointe méridionale nous reftoit au Sud 26 degrés Oueft : la *Tête chauve* fe montroit au Nord 60d Eft, à neuf lieues de diftance; nous avions le *Cap Denbigh* au Sud 72 degrés Eft, à 26 milles, & l'Ifle qui fe trouve deffous la côte orientale, au Sud du *Cap Denbigh*, & que j'ai appellé *Ifle Besborough*, au Sud 52 degrés Eft, à quinze lieues.

Cette rade étant très-ouverte, & par conféquent peu sûre, je réfolus de ne pas attendre que toutes nos futailles fuffent remplies, car il auroit fallu pour cela quelque temps ; mais feulement d'approvifionner les vaiffeaux de bois, & de chercher enfuite une aiguade plus commode. Nous enlevâmes les bois qui fe trouvoient fur la greve, & comme le vent foufloit le long de la côte, les canots pouvoient marcher à la voile des deux côtés, ce qui abrégea notre travail.

Je defcendis à terre l'après-dînée, & je fis une promenade dans l'intérieur du pays; les endroits où il n'y avoit point de bois, étoient couverts de bruyeres, & d'autres plantes, dont quelques-unes produifent une quantité confidérable de baies. Toutes ces baies étoient mûres; celles de la

camarigne

camarigne sur-tout : on trouvoit à peine une seule plante qui fût en fleur. Les sous-bois, tels que le bouleau, les saules & les aunes, rendoient très-incommode la promenade parmi les arbres, qui étoient tous de l'espece du *spruce*, & dont aucun n'avoit plus de six ou huit pouces de diametre ; mais nous en rencontrâmes quelques-uns de couchés sur la greve, qui étoient deux fois plus gros. Tout le bois qui flottoit dans cette partie de la mer du Nord, étoit de sapin ; nous n'en vîmes pas un morceau d'une autre sorte.

1778. 7bre.

13.

Le lendemain, une des familles du pays s'approcha de l'endroit où nous embarquions du bois. J'ignore quel nombre elle formoit lorsqu'elle arriva ; je comptai seulement le mari, la femme, un enfant, & un homme si perclus de ses membres, que je n'en avois jamais vu, ou qu'on ne m'en avoit jamais cité un pareil. Le mari étoit presque aveugle, & sa physionomie, non plus que la physionomie de sa femme, n'annonçoient pas autant de douceur que celle des Sauvages que j'avois eu occasion de rencontrer sur cette côte. Leurs levres inférieures étoient percées, & ils mettoient le fer au-dessus de tout. En échange de quatre couteaux que nous avions fait avec un vieux cercle de fer, ils me donnerent environ quatre cents livres de poisson, qu'ils avoient pris

1778. 7bre.

pendant la journée ou la veille. Il y avoit des truites, & le reste tenoit le milieu, pour la grosseur & la saveur, entre le mulet & le hareng. J'offris quelques grains de verre à l'enfant, qui étoit une fille ; sur quoi la mere fondit en larmes ; le pere pleura ensuite ; l'homme perclus de ses membres versa aussi des pleurs un moment après ; & enfin la fille elle-même imita les autres. Mais cette musique ne dura pas long-temps. (a)

(a) Le Capitaine King m'a communiqué les détails que voici, sur son entrevue avec la même famille. « Le 12, tandis que je surveillois ceux de nos » gens qui remplissoient les futailles, une pirogue, » remplie de Naturels, s'approcha de moi ; je les » engageai à débarquer, & un vieillard & une femme » descendirent à terre. Je donnai un petit couteau à » la femme, en lui faisant entendre qu'elle en rece- » vroit de moi un beaucoup plus grand, si elle me » procuroit du poisson : elle m'avertit par signes de » la suivre. Je l'avois accompagné l'espace d'environ » un mille, lorsque l'homme se laissa tomber en tra- » versant une greve pierreuse, & se fit au pied une » blessure profonde. Je m'arrêtai, & la femme tourna » son doigt sur les yeux de l'homme que je vis cou- » vers d'une taie épaisse & blanche. Il se tint ensuite » près de sa femme, qui l'instruisit des obstacles qui » se trouvoient sur son chemin. La femme portoit » sur son dos un petit enfant, couvert avec le cha- » peron de sa souquenille. J'ignorai ce que c'étoit, » jusqu'au moment où je l'entendis pousser des cris.

À l'entrée de la nuit, les vaisseaux se trouverent largement approvisionnés de bois, & chacun

1778.
7bre.

» J'atteignis leur canot, après deux milles de che-
» min; il étoit de peau, ouvert & renversé, la par-
» tie convexe du côté du vent; & il leur servoit de
» cabane. On exigea de moi une singuliere opéra-
» tion. On me recommanda d'abord de retenir mon
» haleine, ensuite de souffler, & enfin de cracher
» sur les yeux du malade : quand j'eus fait ces trois
» choses, la femme prit mes mains; & les pressant
» contre l'estomac de son mari, elle les y tint quel-
» que temps, & elle raconta, sur ces entrefaites,
» une histoire désastreuse de sa famille, en me mon-
» trant quelquefois son mari; d'autre fois un homme
» perclus de tous ses membres, qui appartenoit à la
» famille, & quelquefois son enfant. J'achetai tout le
» poisson qu'ils avoient, c'est-à-dire, du très-beau
» saumon, de la truite saumonée & des mulets; ils
» le remirent fidélement au Matelot que je leur en-
» voyai après mon départ. Le mari avoit cinq pieds
» deux pouces, & il étoit bien fait. Il avoit le teint
» couleur de cuivre, des cheveux noirs & courts,
» & peu de barbe. Sa levre inférieure étoit percée
» de deux trous, mais il n'y portoit point d'orne-
» mens. La femme étoit petite & trapue; elle avoit
» le visage jouffu & rond : une jaquette de peau de
» daim, garnie d'un grand chaperon, composoit son
» vêtement; & elle avoit des bottes très-larges. Le
» mari & la femme avoient des dents noires, qui
» me parurent limées jusqu'au niveau des gencives.
» La femme étoit piquetée dans l'espace qui sépare
» la levre du menton. »

d'eux avoit embarqué environ douze futailles d'eau.

1778. 7bre. 14.

Le 14, un détachement alla couper des balais, dont nous avions besoin, & des branches de *spruce* dont je voulois faire de la bierre. Tout le monde revint à bord à midi, car le vent qui étoit devenu frais, produisoit sur la greve un tel ressac, que les canots ne pouvoient plus débarquer sans beaucoup de peine. Nous ne savions pas encore d'une maniere certaine, si la côte au-dessous de laquelle nous étions, faisoit partie d'une Isle ou du continent de l'*Amérique* : le peu de profondeur de la mer ne nous permettant pas d'employer les vaisseaux pour déterminer ce point, je chargeai le Lieutenant King de prendre deux canots, & de s'occuper de toutes les recherches propres à résoudre la question. (*a*)

(*a*) Le Capitaine King a bien voulu me communiquer les ordres qu'il reçut alors de M. Cook, & le détail des fatigues qu'il essuya pour les exécuter.

Vous marcherez au Nord, jusqu'à la derniere pointe que nous avons vue le 9, *ou plus loin, si vous le croyez nécessaire : vous y debarquerez, & vous tâcherez de découvrir, du sommet des hauteurs, si la terre où vous vous trouverez, & qu'on suppose être l'Isle d'*Alaschka, *forme réellement une Isle, ou si elle est réunie à celle qu'on voit à l'Est, & qui nous paroît être le Continent d'A-*mérique. *Si elle forme réellement une Isle, vous vous*

L'après-midi, la *Résolution* & la *Découverte* gagnerent la baie qui est au côté Sud-Est du cap

1778. 7bre.

---

assurerez de la profondeur de l'eau dans le canal, & du côté d'où vient le flot; mais si vous remarquez que les deux terres sont jointes, vous ne perdrez point de temps à sonder, vous reviendrez promptement à bord : je ferai à l'ancre près de la pointe au-dessous de laquelle nous avons mouillé le 11. *Si vous prévoyez que le temps doit changer & devenir défavorable, vous reviendrez à bord, lors même que vous n'auriez pas exécuté la commission dont je vous charge. Dans tous les cas, vous ne demeurerez que quatre ou cinq jours. Je serai fort aise que vous reveniez plutôt : si un accident imprévu ou inévitable éloignoit les vaisseaux de la côte, de maniere que je ne pusse la rallier, j'ai fixé notre rendez-vous au havre de* Samganoodha, *c'est-à-dire, à l'endroit où nous avons rempli toutes nos futailles en dernier lieu.*

JACQUES COOK.

„ Lorsque la chaloupe de la *Résolution* fut à la mer, » on fit le signal de départ à celle de la *Découverte*, » & nous mîmes en route le 14 à huit heures du » soir. Les transports exécutés durant la journée, » avoient fatigué les équipages, & cette circonstance » étoit fâcheuse. Mes Rameurs manœuvrerent coura- » geusement vers la terre, sans repos & sans inter- » ruption, jusqu'à une heure du matin du 15. J'avois » grand besoin d'atteindre la côte pour profiter de » l'avantage du vent; qui, le soir, étoit venu régulié- » rement de terre, &, pendant le jour, du Nord- » Nord-Est, en descendant l'Entrée, c'est-à-dire,

1778. 7bre.

Denbigh, & nous y mouillâmes. Quelques-uns des Naturels arriverent bientôt après sur de

---

» d'une direction contraire à notre route; mais ma
» petite troupe étoit alors trop fatiguée, & je ne
» pouvois exiger d'elle rien de plus. Nous enverguâ-
» mes donc nos voiles; nous marchâmes à travers la
» baie que la côte forme à l'Ouest de la *Tête-chauve*,
» & nous portâmes vers ce Cap; mais, ainsi que je
» m'y attendois, le vent souffla debout à trois heu-
» res, & comme il étoit inutile d'essayer d'atteindre
» la *Tête-chauve* avec nos voiles, nous prîmes de
» nouveau les rames. La *Chaloupe* de la *Découverte*,
» pesante & lourde, comme on les fait dans les
» Chantiers du Roi, (la nôtre avoit été construite
» à *Déal*,) nous avoit fait perdre beaucoup de temps
» pendant la nuit, & bientôt nous ne l'apperçûmes
» plus. Je ne voulus pas l'attendre, parce que j'espé-
» rois gagner la derniere pointe qui fût en vue, assez
» tôt pour monter sur les hauteurs avant les téne-
» bres : le ciel étant alors très-clair & très-beau,
» nous pouvions voir fort loin. A deux heures nous
» nous trouvâmes au-dessous de la *Tête-chauve*, sous
» le vent de la haute terre & dans des eaux tran-
» quilles; mais, sur le point de débarquer, la fatigue
» & le sommeil accablerent tellement les Matelots,
» que je ne pus les déterminer à continuer leur tra-
» vail. Ils abandonnerent leurs rames, & ils s'en-
» dormirent au fond de la chaloupe. Au reste, ils
» étoient partis fatigués, comme je l'ai déjà dit; nous
» étions en route depuis dix-huit heures; ils avoient
» ramé pendant seize, sur une mer dont les vagues

petites pirogues, & ils échangerent du saumon sec contre les bagatelles que nous avions à leur donner.

1778. 7bre. 16.

Le 16, à la pointe du jour, neuf hommes qui montoient chacun une pirogue, vinrent nous voir. Ils s'approcherent du vaisseau avec circonspection; il étoit clair qu'ils vouloient seulement satisfaire leur curiosité. Ils se rangerent sur la même ligne, à l'arriere de la *Résolution*, & ils se mirent à chanter, tandis que l'un d'eux battoit d'une espece de tambour, & qu'un autre faisoit mille mouvemens avec ses mains & avec son corps. Nous ne remarquâmes rien de sauvage dans leur chanson, ou dans les gestes qui l'accompagnerent. Aucun de nous ne put découvrir que la taille & les traits de cette peuplade, différassent en quelque chose de la taille & des traits des Américains, que nous avions rencontrés sur les autres parties de la côte, si j'en excepte ceux de l'*Entrée du Roi George*. Leur

» venoient contre nous; & il ne faut pas s'étonner » que n'ayant pris ni repos, ni rafraîchissemens, ils » fussent hors d'état de manier l'aviron. Je pris les » rames, ainsi que deux de nos Messieurs qui étoient » avec moi, & nous débarquâmes sur les trois heu- » res, entre la *Tête-chauve* & une pointe qui se pré- » sente en saillie à l'Est. „

1778. 7bre.

vêtement composé sur-tout de peaux de daims, avoit la même forme, & ils sont aussi dans l'usage de se percer la levre inférieure & d'y mettre des ornemens.

Les habitations étoient près de la greve; elles n'offroient qu'un toit en pente, fait avec des morceaux de bois, & couvert de gramens & de terre : les flancs étoient entiérement ouverts. Le plancher est aussi de morceaux de bois; l'entrée se trouve à une des extrémités, & l'âtre ou le foyer parderriere. Il y a près de la porte un petit trou qui donne une issue à la fumée.

Après le déjeûner, un détachement se rendit à la péninsule, pour y faire des balais, & y couper des branches de *spruce*. La moitié du reste des équipages eut en même-temps la permission d'aller cueillir des baies. Ceux-ci revinrent à midi, & ceux qui avoient fait le service à bord, allerent aussi à terre. On trouve ici des groseilles, des vaciets, des baies, des bruyeres, &c. Je débarquai de mon côté, & je traversai une partie de la péninsule : je découvris en plusieurs endroits une herbe très-bonne, & je vis à peine un coin de terre, où il n'y eût pas quelques végétaux. Le canton bas qui joint cette péninsule au Continent, étoit plein de mares d'eau, dont quelques-unes se trouvoient déjà

glacées. Il y avoit un grand nombre d'oies & d'outardes, mais elles étoient si sauvages, qu'il ne fut pas possible de les tirer. Nous vîmes aussi des bécassines, & des perdrix de deux especes. Les terreins boisés offroient une quantité considérable de mousquites; quelques-uns des Officiers, qui pénétrerent plus avant que moi, rencontrerent un petit nombre de Naturels des deux sexes, dont ils furent reçus avec civilité.

Il me paroît que cette péninsule a dû former une Isle dans les temps anciens, car plusieurs indices nous annoncerent que la mer avoit inondé l'isthme. Il nous sembla que même à présent, les vagues sont contenues par un banc de sable, & les pierres & le bois que jettent les flots. Ce banc de sable indique d'une maniere évidente, que la terre empiete sur l'Océan, & il étoit aisé de suivre les accroissemens qu'elle prend peu-à-peu.

M. King revint de son petit voyage, sur les sept heures du soir; il me dit qu'il s'étoit avancé avec les canots trois ou quatre lieues plus loin que les vaisseaux n'auroient pu le faire; qu'il avoit débarqué ensuite au côté occidental; que du sommet des hauteurs, il avoit vu la réunion des deux côtes; que l'entrée est terminée par une petite riviere ou par une crique, devant laquelle il y a des bancs de sable ou de vase; que

1778. 7bre.

l'eau a par-tout peu de profondeur; que le terrein eſt bas & marécageux à quelque diſtance au Nord; qu'il s'éleve enſuite en collines; & qu'il lui avoit été aiſé de ſuivre la jonction complette de ces collines de chaque côté de l'Entrée.

Du ſommet des hauteurs, d'où M. King reconnut l'Entrée, il diſtingua un grand nombre de vallées étendues, qui contenoient des rivieres, qui étoient bien boiſées, & bornées par des collines, d'une pente douce & d'une élévation modérée; l'une de ces rivieres, ſituée au Nord-Oueſt, lui parut être conſidérable, & d'après ſa direction, il fut porté à croire qu'elle a ſon embouchure dans la mer, au fond de la Baie. Quelques-uns de ſes gens qui pénétrerent au-delà de cette riviere, rencontrerent des arbres plus gros, à meſure qu'ils s'avancerent.

J'ai donné à cette Entrée, le nom d'*Entrée de Norton*, en honneur de Sir Fletcher-Norton, (*a*) Orateur de la Chambre des Communes, & proche parent de M. King. Elle ſe prolonge au Nord juſqu'à 64^{d} 55$'$ de latitude. La Baie dans laquelle nous étions à l'ancre, gît au côté Sud-Eſt : & les Naturels du pays l'appelloient *Chacktoole :* Elle eſt aſſez médiocre, car elle ſe

(*a*) Aujourd'hui Lord Grantley.

trouve exposée aux vents du Sud & du Sud-Ouest. Cette *Entrée* n'offre pas un seul havre. Par bonheur nous eûmes, durant toute notre relâche, un vent du Nord & du Nord-Est, & un ciel d'une beauté remarquable. Nous en profitâmes pour faire jusqu'à soixante & dix-sept suites d'observations de la Lune, entre le 6 & le 17 inclusivement; le résultat moyen de ces observations fixe la longitude du mouillage, qui est au côté occidental à.................. $197^d\ 13'$

1778. 7bre.

La latitude à.................. $64^d\ 31'$

La déclinaison de l'aimant, est de . $25^d\ 45'$ Est.

Et l'inclinaison de l'aiguille de... $76^d\ 25'$

Quant aux marées, nous remarquâmes que les flots de la nuit s'élevoient d'environ deux ou trois pieds, & que le flot du jour se distinguoit à peine.

Etant alors bien assuré que la Carte de M. Staehlin est très-défectueuse, & ayant rétabli le Continent d'*Amérique*, dans l'espace où il met son Isle imaginaire d'*Alaschka*, je devois songer à quitter ces parages septentrionaux, & à me retirer pendant l'hiver, dans un endroit où je pusse laisser reposer mes équipages, & embarquer quelques vivres. *Pétropaulouska*, ou *S. Pierre & S. Paul*, l'un des havres du *Kamtchatka*, ne me parut pas propre à recevoir tant de monde.

1778. 7bre.

D'autres raifons me déterminerent d'ailleurs à ne point y aller à cette époque. J'indiquerai d'abord l'extrême répugnance que j'avois à demeurer fix ou fept mois dans l'inaction; je ne pouvois rien faire d'utile fi je paffois l'hiver dans ces parages du Nord. De toutes les terres qui fe trouvoient à notre portée, les Ifles *Sandwich* étoient celles qui me promettoient le plus d'agrémens & le plus de vivres. Je réfolus donc de m'y rendre; mais, avant d'exécuter ce projet, nous avions befoin de faire de l'eau. Pour nous en procurer, je me décidai à longer la côte d'*Amérique* au Sud, en cherchant un havre, & à m'efforcer d'achever la reconnoiffance des parties qui font immédiatement au Nord du Cap *Newenham*. Si je n'y rencontrois point de havre, je réfolus de gagner *Samganoodha*, lieu fixé pour notre rendez-vous, en cas de féparation.



CHAPITRE XI.

Découvertes après notre départ de l'Entrée de Norton. *Isle* Stuart. *Cap* Stephens. *Cap des* Bas-fonds. *Bas-fonds sur la côte d'*Amérique. *Isle de* Clerke. *Isle de* Gore. *Isle des* Tours. *Arrivée à* Oonalashka. *Entrevues avec les Naturels du Pays & les Négocians Russes. Cartes des découvertes des Russes que me communiqua M. Ismyloff: indication des erreurs qu'elles contiennent. Position des Isles auxquelles abordent les Russes. Description de leur établissement à* Oonalashka; *figure, habit, ornemens, régime diététique, maisons & meubles, domestiques, Manufactures, maniere de produire le feu, pirogues, équipage de chasse & de pêche des Naturels de l'Isle. Poissons & animaux de mer. Oiseaux qui fréquentent la mer, les eaux & la terre. Animaux de terre & végétaux. Maniere d'enterrer les morts. Les Naturels de cette partie de l'*Amérique

1778.
7bre.

*ressemblent aux Groënlandois & aux Esquimaux. Marées. Observations pour déterminer la longitude d'*Oonalashka.

17. AYANT appareillé, le 17 au matin, avec une brise légere de l'Est, nous gouvernâmes au Sud, & nous essayâmes de passer dans l'intervalle qui sépare du Continent, l'Isle *Besborough;* mais quoiqu'elle se trouve à six ou sept milles de la côte d'*Amérique*, les bas-fonds nous en empêcherent. Comme le vent fut très-foible toute la journée, lorsque la nuit survint, nous ne l'avions pas encore doublé, & nous attendîmes le jour en marchant à petites voiles.

Nous reprîmes notre route le long de la côte, le 18, à la pointe du jour. A midi, la sonde ne rapportoit plus que cinq brasses : notre latitude étoit de 63d 37′, & l'Isle *Besborough* nous restoit au Nord 42d Est. La terre la plus méridionale qui fût en vue, laquelle se trouva former aussi une Isle, se montroit au Sud 66d Ouest : le passage qui la sépare de la grande Terre, au Sud 40d Ouest, & la Côte la moins éloignée, a environ deux milles. Je continuai à gouverner sur ce passage, jusqu'au moment où les canots qui étoient en avant, m'avertirent par un signal, qu'ils n'avoient plus que trois brasses d'eau. Nous

18.

mîmes alors le Cap en-dehors de l'Isle, & je fis signal au Canot de la *Résolution* de se tenir entre les vaisseaux & la côte.

Cette Isle à laquelle j'ai donné le nom d'*Isle Stuart*, gît par 63 degrés 35 minutes de latitude, & à 17 lieues du Cap *Denbigh*, dans la direction du Sud 27 degrés Ouest : elle a six ou sept lieues de circonférence. Quelques-unes de ses parties sont d'une hauteur moyenne ; mais en général elle est basse, & on apperçoit plusieurs rochers en travers de la bande occidentale. La plus grande partie de la côte du Continent est basse ; mais nous vîmes des terreins élevés dans l'intérieur du pays : elle forme en face de l'Isle, une pointe que j'ai appellée Cap *Stephens :* ce Cap gît par 63 degrés 33 minutes de latitude, & 197 degrés 41 minutes de longitude. Il y avoit des bois flottans sur les Côtes de l'Isle & du Continent ; mais on n'y remarquoit pas un seul arbre. On pourroit au besoin, mouiller sur cinq brasses, entre la bande Nord-Est de l'Isle & le Continent : on y feroit à l'abri des vents de l'Ouest, du Sud & de l'Est : mais ce mouillage est entiérement exposé aux vents du Nord, parce que dans cette direction, la terre se trouve trop éloignée pour en garantir. Avant d'atteindre l'Isle *Stuart*, nous dépassâmes deux petites Isles,

1778. 7bre.

ſituées entre le Continent & la ſtation qu'occupoient les vaiſſeaux. Tandis que nous rangions la côte, pluſieurs Sauvages ſe montrerent ſur la greve, & ils ſemblerent nous inviter à deſcendre.

Dès que nous fûmes en-dehors de l'Iſle, nous mîmes le Cap au Sud-quart-Sud-Oueſt, vers la pointe la plus méridionale du Continent qui fût en vue. Nous marchâmes ainſi juſqu'à huit heures du ſoir. A cette époque, la ſonde qui avoit rapporté ſix braſſes, en rapporta moins de quatre : je virai vent devant, & je gouvernai au Nord, où nous trouvâmes une profondeur de cinq braſſes : je paſſai la nuit à la cape. Quand nous revirâmes de bord, la pointe de terre la plus méridionale que j'indiquois tout-à-l'heure, & que j'ai nommée *Cap des Bas-fonds*, nous reſtoit au Sud-un-demi-rumb-Eſt, à ſept lieues de diſtance.

19. Nous remîmes le Cap au Sud, le lendemain, au lever de l'aurore; mais les eaux baſſes nous obligerent à marcher plus à l'Oueſt. Nous nous vîmes enfin ſi près des bas-fonds, qu'il nous fut impoſſible de tenir la route du Nord-Nord-Oueſt, car quelquefois la ſonde ne rapportoit que quatre braſſes. Le vent ſouffloit grand frais de la partie de l'Eſt-Nord-Eſt : il étoit plus que temps de chercher des eaux plus profondes, & de quitter

quitter une Côte au-dessous de laquelle nous naviguerions désormais avec un extrême danger. Je serrai donc le vent au Nord, & peu-à-peu la sonde rapporta huit brasses. Lorsque nous commençâmes à serrer le vent, nous étions à au moins douze lieues du Continent, & neuf lieues à l'Ouest de l'Isle *Stuart*. On n'appercevoit point de terre à l'Ouest de la pointe d'eau basse: je présume que cette pointe gît par 63 degrés de latitude. Je n'ai donc point reconnu la Côte dans la partie qui est entre ce parallele & le Cap des *Bas-fonds*, situé à 60 degrés de latitude: vraisemblablement elle n'est accessible qu'aux chaloupes & à de très-petits navires; ou s'il y a des canaux pour des bâtimens plus considérables, on ne les trouveroit qu'après bien des peines, & je pense qu'il faudroit les chercher près de la Côte. Du haut des mâts, la terre en-dedans de nous paroissoit semée de bancs de sable; l'eau étoit très-décolorée & vaseuse, & beaucoup plus douce que dans aucun des endroits où nous avions mouillé en dernier lieu: j'en conclus qu'une riviere assez forte débouche dans la mer, en cet endroit de l'*Amérique*.

1778. 7bre.

Du moment où la sonde rapporta huit brasses, je gouvernai à l'Ouest, & ensuite plus au Sud, vers la terre que nous avions découverte

le 5 : le lendemain, à midi, cette terre nous ref- toit au Sud-Oueft-quart-Oueft, à dix ou onze lieues. Nous avions alors un vent frais du Nord, & par intervalles des bouffées de neige & de grêle, & une mer affez haute, en forte que nous nous dégageâmes des bas-fonds bien à temps. J'ai appellé Ifle *Clerke*, la terre qui étoit devant nous : elle gît par 63 degrés 15 minutes de latitude, & 190 degrés 30 minutes de longitude: je l'ai jugée affez confidérable : j'y ai diftingué au moins quatre collines toutes réunies par des terreins bas, & de loin elle reffemble à un grouppe d'Ifles. On voit, près de fa partie orientale, une petite Ifle que trois rochers élevés rendent remarquable. Cette derniere Ifle étoit habitée, ainfi que la plus grande.

1778. 7bre. 20.

Nous atteignîmes, à environ fix heures, la pointe feptentrionale de l'Ifle *Clerke*, & ayant rangé la côte jufqu'au dernier rayon du jour, nous mîmes en panne durant la nuit. Nous ralliâmes la côte le lendemain, au lever de l'aurore. Nous continuâmes à la ranger, & à y chercher un havre jufqu'à midi. Comme il n'étoit pas probable que nous en trouvaffions un, je pris mon point de départ, & je gouvernai au Sud-Sud-Oueft, vers la terre que nous avions découverte le 29 Juillet : le vent étoit frais de la partie du

21.

Nord, & accompagné d'ondées de pluie neigeuſe & de neige. J'obſervai que du moment où nous atteignîmes le canal qui ſépare les deux Continens, le ciel s'obſcurcit, & que la neige commença à tomber : & tandis que nous fûmes dans l'*Entrée de Norton*, nous eûmes un ciel clair avec le même vent. Ne peut-on pas expliquer cet effet par les montagnes ſituées au Nord de ce parage, qui attirent les vapeurs, & les empêchent de ſe porter plus loin?

1778. 7bre.

Le 23, au lever de l'aurore, la terre dont je viens de parler, ſe montroit dans le Sud-Oueſt, à ſix ou ſept lieues de diſtance. De ce point de vue, elle reſſembloit à un grouppe d'Iſles, mais nous reconnûmes qu'elle n'en forme qu'une ſeule de trente milles d'étendue, dans la direction du Nord-Oueſt & du Sud-Eſt, & que le Cap *Upright*, dont j'ai déjà parlé dans ce Journal, en forme l'extrémité Sud-Eſt : elle eſt étroite, ſur-tout dans les langues de terre baſſes qui réuniſſent les collines. J'ai ſu depuis que les Ruſſes ne la connoiſſent en aucune maniere, & la regardant comme une de mes découvertes, je l'ai nommée Iſle de *Gore*. Elle m'a paru ſtérile & ſans habitans, du moins nous n'y en avons vu aucun. Nous n'apperçûmes pas non plus dans les environs, autant d'oiſeaux que la premiere fois;

23.

mais quelques loutres de mer, animal que nous
1778. n'avions pas rencontré au Nord de cette latitu-
7bre. de, frapperent nos regards. A quatre lieues du
cap *Upright*, dans la direction du Sud 72 degrés Oueſt, il y a une petite Iſle, dont le ſommet élevé, offre pluſieurs rochers en forme de tour; c'eſt pour cela que je l'ai appellée *Iſle des Tours*. A deux heures après midi, nous étions au-delà du cap *Upright*, & je gouvernai Sud-Eſt-quart-Sud, vers *Samganoodha*, à l'aide d'une jolie briſe du Nord-Nord-Oueſt. J'avois réſolu de ne pas employer plus de temps à chercher un havre, parmi des Iſles que je commençois à juger imaginaires, ou du moins qu'on ne trouve pas aux degrés de latitude & de longitude, où les modernes faiſeurs de Cartes les ont
24. placées. Le 24 au ſoir, le vent paſſa au Sud-Sud-Oueſt, & devint très-frais.

Nous continuâmes à nous étendre à l'Oueſt,
25. juſqu'à huit heures du matin du 25 : nous étions à cette époque, par 58 degrés 32 minutes de latitude, & 191 degrés 10 minutes de longitude : nous revirâmes vent devant, & nous gouvernâmes à l'Oueſt : le vent qui augmenta bientôt après, nous réduiſit à deux baſſes voiles, & aux grands huniers, tous les ris pris. La *Réſolution* ne tarda pas à faire au-deſſous de la feſſe

de ſtribord, une voie d'eau, qui inonda la ſoute aux liqueurs, avant qu'on la découvrît : elle étoit ſi conſidérable, qu'elle occupa conſtamment une pompe. Nous n'osâmes point changer d'armures, de peur de tomber ſur les bas-fonds, qui giſſent au Nord-Oueſt du cap *Newenham* : nous portâmes toujours à l'Oueſt, juſqu'à ſix heures du ſoir du 26, que nous revirâmes vent arriere pour cingler à l'Oueſt. A cette époque, la voie d'eau ne nous incommoda plus. Nous en conclûmes qu'elle étoit au-deſſus de la ligne de flottaiſon, ce qui ne nous cauſa pas un léger plaiſir. Le vent devint maniable, mais il ſouffla encore quelques jours du Sud & du Sud-Oueſt.

1778. 7bre.

26.

Enfin, le 2 Octobre, au lever de l'aurore, l'Iſle d'*Oonalashka* parut dans le Sud-Eſt; mais le point où elle ſe montroit étant nouveau pour nous, & la terre ſe trouvant obſcurcie par une brume épaiſſe, nous ne fûmes sûrs de notre poſition qu'à midi; car la latitude obſervée alors ne nous laiſſa plus de doutes. Comme tous les havres m'étoient indifférens, pourvu qu'ils fuſſent bien sûrs & commodes, je gagnai une baie qui gît dix milles à l'Oueſt de *Samganoodha*, & qu'on appelle dans le pays *Egoochshac*, mais nous y trouvâmes la mer très-profonde, & nous nous hâtâmes d'en ſortir. Les habitans, qui ſont

2 8bre.

en assez grand nombre, vinrent nous voir plusieurs fois; ils nous apporterent du saumon sec, & d'autres poissons, que les matelots payerent avec du tabac. Peu de jours auparavant, on avoit distribué à l'équipage ce qui me restoit de cet article, & nous n'en avions pas la moitié de ce qu'il en auroit fallu pour répondre aux demandes des Insulaires. Au reste, les matelots Anglois sont si peu prévoyans, qu'ils furent aussi prodigues de leur tabac, que s'ils étoient arrivés dans un port de la *Virginie*, & en moins de quarante-huit heures, la valeur de cet article tomba de plus de mille pour cent.

1778. 8bre.

Nous mouillâmes dans le havre de *Samganoodha*, le 3, à une heure après midi; & le lendemain, les charpentiers des deux vaisseaux commencerent à enlever le doublage de la *Résolution* dans la partie des préceintes, & audessous des préceintes à stribord : ils trouverent du côté de la proue, plusieurs des coutures absolument ouvertes, & nous ne nous étonnâmes plus qu'il fût entré une quantité d'eau aussi considérable; on vuida la soute aux poissons, la soute aux liqueurs, & la partie de la calle qui est en arriere du grand mât; on disposa les choses, de maniere que si nous faisions encore des voies d'eau, cette eau pût s'écouler dans les pompes. On

3.

remplit d'ailleurs nos futailles, on nettoya la partie de la calle, qui est en avant de la grande écoutille, & on mit du leste au fond.

1778. 8bre.

La plupart des végétaux, que nous avions trouvés ici, quand nous y vinmes pour la premiere fois, se décomposoient; en sorte que la quantité considérable de baies que produit le sol, nous fut de peu d'utilité; mais afin de tirer tout le parti possible de ces productions, un tiers de l'équipage eut la permission d'en aller cueillir. Une seconde division partoit au retour de la premiere, & ainsi tout le monde descendit sur la côte. Les Naturels nous en vendirent de plus une grande quantité. Ces baies & la bierre de *spruce* qu'on servit chaque jour aux chambrées, détruisirent radicalement les germes de scorbut qui pouvoient être dans l'un ou l'autre des vaisseaux.

Les gens du pays nous apporterent en outre beaucoup de poisson, & sur-tout du saumon frais ou sec. Quelques pieces de saumon frais étoient parfaites; mais une des especes de ce poisson, que nous appellâmes le *nez crochu*, à cause de la forme de sa tête, ne nous parut pas trop bonne. Nous tirâmes la seine à diverses reprises, au fond de la baie, & nous prîmes une quantité assez considérable de truite saumonée, & une

1778. 8bre.

plie qui pesoit 250 livres. Lorsque nous n'eûmes plus de succès à la seine, nous employâmes l'hameçon & la ligne. Je détachois tous les matins un canot; il rapportoit ordinairement huit ou dix plies, qui suffisoient pour la nourriture de l'équipage. Les plies étoient excellentes, & peu de personnes leur préférerent la truite saumonée. La pêche ne fournit pas seulement à notre consommation journaliere, elle nous fournit quelques provisions de réserve; & il en résulta ainsi une épargne sur nos vivres, c'est-à-dire, un bien très-important.

8.

Un des Naturels d'*Oonolashka*, nommé Derramoushk, me fit, le 8, un présent très-singulier, vu le lieu où je me trouvois. C'étoit un pain de seigle, ou plutôt un pâté qui avoit la forme d'un pain, car il contenoit du saumon très-assaisonné de poivre. Cet homme apportoit un présent semblable pour le Capitaine Clerke, avec une lettre, & une seconde lettre pour moi. Les deux lettres étoient écrites dans une langue que personne des équipages n'entendoit. Nous supposâmes, avec raison, que ces présens venoient de quelques Russes, qui étoient alors dans notre voisinage; nous leur envoyâmes par le même commissionnaire, un petit nombre de bouteilles de rum, de vin, & de l'espece de

bierre qu'on appelle *porter*. Nous pensâmes que nous n'avions rien de plus agréable à leur offrir, & nous sûmes bientôt que nous ne nous étions pas trompés. Ladiard, Caporal des Soldats de Marine, homme fort intelligent, accompagna Derramoushk : je lui recommandai de se procurer des informations ultérieures, & s'il rencontroit des Russes, de tâcher de leur faire comprendre que nous étions Anglois, c'est-à-dire, des amis & des alliés de leur Nation.

1778. 8bre.

Ladiard revint le 10 avec trois Russes, Commerçans de fourrures; ils résidoient, ainsi que quelques autres de leurs compatriotes, à *Egoochshac*, où ils avoient une maison, des magasins, & un sloupe d'environ trente tonneaux. L'un des trois étoit le Patron, ou le Lieutenant du bâtiment; un autre écrivoit très-bien, & savoit se servir des chiffres arabes ; je leur trouvai à tous de l'intelligence & un bon maintien, & ils m'auroient donné, avec plaisir, les informations que je pouvois desirer; mais n'ayant point d'interprete, il nous fut très-difficile de nous entendre. Ils sembloient être fort instruits des tentatives faites par leurs compatriotes, pour découvrir un passage dans la mer glaciale; & les terres découvertes par Behring Tscherikoff & Spangenberg, ne leur étoient pas étrangeres; mais ils ne

10.

1778. 8bre.

paroiſſoient connoître que le nom du Lieutenant Syndo ou Synd, (*a*) & quand nous leur eûmes préſenté la Carte de M. Staehlin, nous jugeâmes qu'ils n'avoient pas la moindre idée des terres qu'on y trouve. Lorſque je leur montrai ſur cette Carte le *Kamtchatka* & quelques autres pays très-connus, ils me demanderent ſi j'avois vu les Iſles indiquées ſur ce papier; je répondis que non, & l'un d'eux mettant ſon doigt ſur une partie de la Carte, où pluſieurs de ces Iſles ſont placées, il me dit qu'il les avoit cherchées, & qu'il n'en avoit rencontré aucune. Je lui communiquai enſuite la Carte que j'avois dreſſée, & je m'apperçus que toutes les parties de la côte d'*Amérique*, excepté celle qui gît en face de leur Iſle, leur étoient abſolument inconnues. L'un d'eux m'apprit qu'il avoit ſuivi Behring dans ſon voyage à la côte d'*Amérique*, mais il étoit bien jeune à l'époque de l'expédition dont je viens de parler, car il s'étoit écoulé 37 ans depuis, & il ne paroiſſoit pas âgé: ils avoient tous trois un reſpect extrême pour le nom de Behring, & jamais homme de mérite n'a reçu,

(*a*) Le peu qu'on ſait du Voyage de Synd, ſe trouve, avec une carte, dans les *Nouvelles Découvertes des Ruſſes*, par M. Coxe.

après sa mort, de plus grandes marques de vénération. Le trafic qui les occupoit est fort lucratif. Si le commerce de fourrures a été entrepris & s'il s'est étendu à l'Est du *Kamtchatka*, les Russes le doivent au second Voyage de cet habile Navigateur, dont les malheurs sont devenus une source de richesses pour les individus & pour la Nation en général : si les nombreux accidens qu'il éprouva ne l'avoient pas jetté par hasard sur l'Isle où il est mort, & d'où les misérables restes de son équipage ramenerent des échantillons des précieuses fourrures qu'il avoit trouvées, il est vraisemblable que les Russes auroient abandonné ces voyages, qui pouvoient produire des découvertes dans les parages de la côte d'*Amérique*. En effet, depuis sa mort, cet objet paroît avoir fixé beaucoup moins l'attention du Gouvernement, & les découvertes qu'on a faites après lui, sont dues en grande partie à l'esprit entreprenant des Négocians particuliers, encouragé toutefois par le Cabinet de *Péterfbourg*. Les trois Russes ayant passé la nuit sur mon bord, allerent voir le Capitaine Clerke, le lendemain, & ils nous quitterent très-contens de notre accueil : ils me promirent de revenir dans peu de jours & de m'apporter une Carte des Isles situées entre *Oonalashka* & le *Kamtchatka*.

1778. 8bre.

11.

1778. 8bre. 14.

Le 14 au ſoir, tandis que nous étions, M. Webber & moi dans un Village peu éloigné de *Samganoodha*, nous vîmes débarquer un Ruſſe, lequel, ſelon ce que j'appris enſuite, étoit le principal perſonnage de cette Iſle & des Iſles voiſines : il s'appelloit Eraſim Gregorioff Sin Iſmyloff. Il arriva ſur un canot qui portoit trois perſonnes, & il étoit ſuivi de vingt à trente pirogues montées par un ſeul homme. Je remarquai que la premiere choſe dont ils s'occuperent après leur débarquement, fut de conſtruire avec les matériaux qu'ils avoient amenés, une petite tente pour Iſmyloff; ils en éleverent enſuite d'autres pour eux avec leurs embarcations & leurs pagaies qu'ils recouvrirent d'herbe; ainſi, ils n'incommoderent point les habitans du Village. Iſmyloff nous ayant invités dans ſa tente, nous ſervit du ſaumon ſec & des baies : je jugeai qu'il n'avoit rien de meilleur à nous offrir. Il paroiſſoit avoir du bon ſens & de l'eſprit, & ce fut pour moi un extrême déplaiſir de ne pouvoir me faire entendre qu'à l'aide des ſignes & de quelques figures, ce qui cependant me fut d'un grand ſecours. Je le priai de venir à mon bord

15.

le lendemain ; il y vint en effet accompagné de tout ſon monde. Il s'étoit établi dans notre voiſinage, afin de nous voir ſouvent.

1778.
8bre.

Je comptois recevoir de lui la Carte que ses trois Compatriotes m'avoient promise; mes espérances furent trompées : il m'assura néanmoins qu'il me la procureroit, & il tint sa parole. Je vis qu'il connoissoit très-bien la Géographie de cette partie du Monde, & toutes les découvertes qu'y ont fait les Russes. Du moment où il jetta les yeux sur nos Cartes modernes, il m'en indiqua les erreurs ; il me dit qu'il avoit été de l'expédition du Lieutenant Synd: d'après son rapport, Synd ne s'éleva pas au Nord, au-delà du *Tschukotskoi noss*, ou plutôt de la *Baie de S. Laurent* ; car, en examinant ma Carte, il fixa le dernier point de la route à l'endroit même où j'étois descendu. Il ajouta que Synd atteignit ensuite une Isle située par 63ᵈ de latitude, dont il ne me donna point le nom, & sur laquelle l'équipage ne débarqua point : mais je présume que c'est la même que j'ai appellée *Isle de Clerke* : il ne put ou il ne voulut pas nous dire quelle route fit ensuite Synd, ni de quelle maniere ce Navigateur employa les deux années que durerent ses recherches ; peut-être ne comprit-il pas mes questions. Au reste, sur presque tous les autres points, nous vinmes à bout de nous entendre; il répéta plusieurs fois, qu'il avoit été du voyage de Synd; mais

1778. 8bre.

il me resta bien des doutes sur la vérité de ce fait.

Ismyloff & ceux qui l'accompagnoient, affirmerent qu'ils ne connoissoient point la partie du Continent d'*Amérique*, qui se trouve au Nord, & que le Lieutenant Synd ni aucun autre Russe ne l'avoit vu dans les derniers temps. Ils l'appellent du nom que M. Staehlin donne à sa grande Isle, c'est-à-dire, *Alaschka*. Les Naturels de ces Isles, non plus que les Russes, ignorent la dénomination de *Stachtan nitada*, employée dans les Cartes modernes ; ils se servent simplement de celle d'*Amérique*. D'après ce que nous avons pu recueillir de nos conversations avec Ismyloff & ses compatriotes, les Russes ont essayé, à diverses reprises, de s'établir sur la partie du nouveau Monde qui est voisine d'*Oonalashka*, & des Isles adjacentes, mais ils ont toujours été repoussés par les Naturels du pays, dont ils parlent comme d'une peuplade très-perfide. Ils nous citerent deux ou trois Capitaines ou Chefs qu'ont assassiné les Sauvages ; & quelques-uns des hommes de la suite d'Ismyloff, nous montrerent les cicatrices des blessures qu'ils avoient reçues dans ces entreprises.

D'autres détails vrais ou faux que nous donna Ismyloff, méritent d'être rapportés. Il nous dit

qu'en 1773, on avoit fait une expédition dans l'Océan glacial ; que ses Compatriotes étoient allés en traîneaux, à trois grandes Isles qui se trouvent à l'embouchure de la *Kovyma*. Nous crûmes d'abord qu'il s'agissoit de l'expédition dont parle Muller ; (*a*) cependant il écrivit l'année, & il montra les Isles sur la Carte. Au reste, un voyage qu'il avoit fait lui-même fixa notre attention, plus que tous les autres. Il nous apprit que le 12 Mai 1771, il étoit parti de *Bolscheretzk*, sur un bâtiment Russe ; qu'il se rendit sur une des Isles *Kuriles*, appellée *Mareekan*, où l'on rencontre un havre & un établissement Russe ; que de cette Isle il passa au *Japon*, où il nous parut avoir séjourné peu de temps : il

(*a*) La derniere expédition de cette espece, qu'indique Muller, est de 1724 ; mais, pour rendre justice à M. Ismyloff, il est à propos de dire, sur l'autorité d'un Manuscrit communiqué par M. Pennant, & dont M. Coxe a publié un Précis, qu'en 1768 le Gouverneur de *Sibérie* envoya trois jeunes Officiers en traîneaux sur la glace, aux Isles situées en face de l'embouchure de la *Kovyma*. Il ne semble pas y avoir de raisons de supposer qu'on ait entrepris une expédition pareille en 1773. M. Coxe dit que le voyage en traîneaux eut lieu en 1764, mais on peut compter sur le Manuscrit de M. Pennant.

1778. 8bre.

nous expliqua que les Japonois ayant découvert que lui & ses camarades étoient chrétiens, ils l'avertirent par signes de remettre à la voile; mais, selon ce que nous comprîmes, il n'en reçut aucun outrage, & on n'employa pas la force contre lui : s'il faut l'en croire, après son départ du *Japon*, il alla à *Canton*, & de-là en *France*, sur un vaisseau François; de *France*, il regagna par terre *Pétersbourg*, d'où il fut renvoyé au *Kamtchatka* : nous ne pûmes jamais savoir ce que devint le bâtiment sur lequel il s'étoit embarqué d'abord, ni quel avoit été l'objet principal de son voyage. Comme il ne pouvoit dire un mot de françois, nous nous défiâmes un peu de la vérité de son récit. Il ne savoit pas même le nom des choses dont on parle chaque jour à bord des vaisseaux François & en *France* : il paroissoit néanmoins très-exact sur les époques de son arrivée & de son départ dans les différens pays où il avoit touché, & il nous les donna par écrit.

Le lendemain, il eut l'air de vouloir m'offrir une peau de loutre, laquelle valoit, disoit-il, quatre-vingts roubles au *Kamtchatka*. Je crus devoir la refuser, mais j'acceptai du poisson sec, & plusieurs paniers de l'espece de lis, ou de la racine *saranne*, dont on trouve une

description

defcription détaillée dans l'*Hiftoire du Kamtchatka*. Il nous quitta le foir, après avoir dîné, ainfi que fa fuite, avec le Capitaine Clerke, & il promit de revenir dans peu de jours. En effet, il nous fit une autre vifite le 19, & il apporta les Cartes dont j'ai parlé plus haut, qu'il me permit de copier. Je les ai examinées, & elles m'ont fourni les obfervations fuivantes.

1778. 8bre.

19.

Elles étoient au nombre de deux, manufcrites, & tout en indiquoit l'authenticité. La premiere comprenoit la *mer de Penshinsk*, la côte de *Tartarie*, jufqu'à 41 degrés de latitude, les Ifles *Kuriles*, & la péninfule du *Kamtchatka*. Depuis la rédaction de celle-ci, Wawfeelee Irkeechoff, Capitaine de la Marine Impériale, a reconnu, en 1758, la côte de *Tartarie* depuis *Ochotsk*, ou la riviere d'*Amur* jufqu'au *Japon*, ou au quarante-unieme parallele. M. Ifmyloff me dit auffi qu'il avoit corrigé lui-même une grande partie de la côte de la péninfule du *Kamtchatka*; il me décrivit l'inftrument qu'il employa, & ce doit être une *Théodolite*. Il m'apprit de plus, que la côte orientale du *Kamtchatka* n'offre que deux havres, favoir, la baie d'*Awatska*, & la riviere *Olutora*, fituée au fond du golfe du même nom; qu'il n'y en a pas un feul fur la

1778. 8bre.

côte occidentale, & qu'excepté *Ochotsk*, on n'en trouve d'autre qu'*Yamsk*, dans la partie Oueſt de la mer de *Penshinsk*, juſqu'au fleuve *Amur* : les Iſles *Kuriles* n'en ont qu'un; il gît au côté Nord-Eſt de *Mareekan*, par 47 degrés & demi de latitude, & les Ruſſes y ont un établiſſement, ainſi que je l'ai dit plus haut.

La ſeconde Carte étoit la plus intéreſſante pour moi; car elle indiquoit toutes les découvertes faites par les Ruſſes, à l'Eſt du *Kamtchatka*, du côté de l'*Amérique* : ſi j'en exclus les voyages de Behring & de Tſchirikoff, ces découvertes montent à peu de choſe, & même elles ne ſont rien. La partie de la côte d'*Amérique*, que rencontra le dernier, y étoit marquée entre le cinquante-huitieme, & le cinquante-huitieme degré & demi de latitude, à 78 degrés de longitude du méridien d'*Ochotsk*, ou à 218 degrés & demi de celui de *Gréenwich* : l'endroit où mouilla Behring s'y trouvoit à 59 degrés & demi de latitude, & 63 degrés & demi de longitude du méridien d'*Ochotsk*, ou à 207 de celui de *Gréenwich*. Sans parler de la longitude que pluſieurs cauſes ont pu rendre défectueuſe, la latitude de la côte relevée par ces deux Navigateurs, & ſur-tout la partie découverte par Tſchirikoff, differe conſidérablement de celle qu'on remarque

dans l'ouvrage & la Carte de M. Muller. Il eſt mal-aiſé de dire, laquelle de la Carte de M. Muller, ou de celle que me montra M. Iſmyloff, eſt la plus fautive; au reſte, ce point ne mérite pas qu'on s'en occupe. Mais il eſt bon de parler des Iſles ſituées du cinquante-deuxieme au cinquante-cinquieme degré de latitude, dans l'eſpace qui eſt entre le *Kamtchatka* & l'*Amérique*. Selon M. Iſmyloff, le nombre & la poſition de ces Iſles ne ſont pas bien déterminés; il en retrancha environ un tiers ſur la Carte de M. Muller, & il m'aſſura qu'elles n'exiſtent pas; il changea beaucoup la poſition des autres; il ajouta que ſes propres obſervations rendoient cette altération néceſſaire : je n'eus aucune raiſon d'en douter. Quant aux Iſles ſituées à-peu-près ſous le même parallele, les divers Navigateurs trompés, par leurs différentes eſtimes, ont pu aiſément prendre une Iſle ou un grouppe d'Iſles pour une autre Iſle, ou un autre grouppe, & imaginer qu'ils avoient fait une découverte nouvelle, tandis qu'ils avoient ſeulement retrouvé les anciennes terres, dans des poſitions différentes de celles que leur ont aſſigné les premiers qui les ont vues.

Les Iſles *S. Macaire*, *S. Etienne*, *S. Théodore*, *S. Abraham*, l'Iſle de la *Séduction*, &

1778. 8bre.

quelques autres qu'indique la carte de M. Muller, n'étoient pas marquées dans celle qu'on nous montra à *Samganoodha*; M. Ifmyloff & tous les Ruffes établis ici, m'affurerent qu'ils les avoient cherchées vainement plufieurs fois. Il eft néanmoins difficile de croire que M. Muller, qui a fervi de Guide aux Rédacteurs des Cartes poftérieures, les ait adoptées fans garant. Au refte, m'en rapportant au témoignage d'Ifmyloff & de fes camarades, qui étoient des témoins compétens, je les ai retranchées de ma Carte, & j'y ai fait, relativement aux autres Ifles, les corrections qu'on m'a dit néceffaires. Je trouvai que la Carte d'Ifmyloff avoit encore befoin d'une correction, car la différence de longitude entre la baie d'*Awatska* & le havre de *Samganoodha*, d'après les obfervations aftronomiques faites dans ces deux endroits, eft plus grande de 5 degrés & demi qu'il ne l'indiquoit. J'ai fuppofé que cette erreur affecte proportionnellement tous les points compris entre les deux extrêmes, quoique peut-être quelques-uns des points intermédiaires foient bien placés les uns par rapport aux autres. La latitude de quelques endroits préfentoit auffi une erreur, mais elle excédoit à peine un quart de degré.

Je vais maintenant parler en détail de ces Ifles; je commencerai par celles qui font les plus

voiſines du *Kamtchatka*, & je compterai les méridiens ſur celui de *Petropaulowska*, dans la baie d'*Awatska.* La premiere eſt l'Iſle de *Behring*, qui gît par 55 degrés de latitude & 6 degrés de longitude. On rencontre à dix lieues de ſon extrémité méridionale, & dans la direction de l'Eſt-quart-Sud-Eſt, ou de l'Eſt-Sud-Eſt, *Maidnoi Oſtroff*, ou l'*Iſle de Cuivre.* L'Iſle qui vient enſuite, eſt appellée *Atakou;* ſa poſition eſt indiquée à 52 degrés 45 minutes de latitude, & à 15 ou 16 degrés de longitude : elle a environ dix-huit lieues d'étendue, dans l'Eſt & l'Oueſt, & il paroît que c'eſt la terre vue par Behring, & nommée par lui, *Mont-Saint-Jean.* Il n'y a point d'Iſles dans ſes environs, ſi j'en excepte deux peu conſidérables, qui giſſent à trois ou quatre lieues de ſon extrémité orientale, & à l'Eſt-Nord-Eſt.

1778. 8bre.

On arrive de là, à un grouppe compoſé de ſix Iſles, ou même d'un plus grand nombre : deux de celles-ci, *Atghka* & *Amluk*, ſont aſſez étendues, & chacune d'elles offre un bon havre. Le milieu de ce grouppe eſt ſitué par 52 degrés 30 minutes de latitude, & 28 degrés de longitude : il ſe prolonge à l'Eſt & à l'Oueſt, l'eſpace de quatre degrés. Ce ſont les Iſles que M. Iſmyloff plaçoit quatre degrés plus à l'Eſt :

1778. 8bre.

j'ai suivi sa correction. On trouvoit, sur l'espace qu'elles occupent dans ma Carte, un grouppe de dix petites Isles qu'on m'a conseillé de retrancher entiérement, ainsi que deux Isles qu'on mettoit entre celles-ci & le grouppe dont *Oonalashka* fait partie. M. Ismyloff vouloit que je substituasse à ces deux-ci, une Isle appellée *Amoghta*, à laquelle il donnoit 51 degrés 45 minutes de latitude, & 4 degrés de longitude.

Il n'est pas besoin de rien dire de plus, pour montrer jusqu'à quel point la position des Isles que j'ai conservée, est peut-être encore défectueuse : je ne suis point responsable de ces erreurs; mais le gissement du grouppe le plus considérable, dont *Oonalashka* est une des principales terres, & la seule qui offre un havre, est déterminé avec plus d'exactitude. Nous avons vu la plupart de ces Isles : on jugera sans doute que nous avons assez bien déterminé leur latitude & leur longitude, & en particulier, le havre de *Samganoodha*, qui doit être regardé comme un point sûr. On peut étendre ce grouppe jusqu'aux Isles de la *Plie*, éloignées d'*Oonalashka*, de quarante lieues vers le Nord-Est. La Carte d'Ismyloff indiquoit en-dedans ces Isles, un passage qui communiqueroit avec la baie de *Bristol* : si cela est, quinze lieues de la côte,

que j'ai prise pour le Continent, forment une Isle appellée *Ooneemak*. Ce passage put aisément échapper à nos regards, car les Russes nous assurerent qu'il est étroit, qu'il y a peu d'eau, & qu'il est accessible seulement aux canots, & à des bâtimens très-petits.

1778. 8bre.

Je jugeai d'après la Carte & le témoignage d'Ismyloff, & de ses Camarades, que depuis Behring, les Russes n'ont pas fait des découvertes, ou qu'ils ne se sont pas étendus au-delà de ce point. Ils dirent tous que la Cour de *Pétersbourg* n'avoit jamais formé d'établissemens à l'Est, aussi-loin que la Terre, d'où les Naturels du Pays apporterent un billet au Capitaine Clerke. M. Ismyloff, à qui je le remis, me dit qu'il avoit été écrit à *Oomanak*. Il nous apprit cependant que la plus considérable des Isles *Schumagin*, s'appelle *Kodiak* : (*a*) elle n'avoit point de nom sur la Carte qu'il nous montra. Il articula également les noms de toutes les autres Isles, & nous les écrivîmes de la maniere qu'il les prononça. Il ajouta que c'étoient les noms même employés par les Naturels du Pays ;

(*a*) Un Vaisseau Russe avoit été à *Kodiak*, en 1776, ainsi qu'on le voit par un Manuscrit que M. Pennant a eu la bonté de me communiquer.

1778. 8bre.

dans ce cas, quelques-uns de ces noms paroiſſent avoir été bien altérés. On obſervera que les Iſles qu'Iſmyloff nous conſeilla de retrancher, n'avoient point de nom ſur ſa Carte, & cette circonſtance acheva de me perſuader, à quelques égards, qu'elles n'exiſtent point.

J'ai déjà remarqué que les Ruſſes établis ici, & les Naturels, donnent, au Continent d'*Amérique*, le nom d'*Alaſchka;* quoique ce nom n'appartienne proprement qu'aux diſtricts voiſins d'*Ooneemak*, ils l'emploient quand ils parlent du Continent d'*Amérique* en général, qu'ils connoiſſent très-bien pour une grande Terre.

Voilà tout ce que j'ai pu apprendre des Ruſſes ſur la Géographie de cette partie du Globe, & j'ai lieu de croire qu'ils ne ſavoient rien de plus; car ils m'aſſurerent, à diverſes repriſes, qu'ils ne connoiſſoient pas d'autres Iſles que celles qui étoient marquées ſur leur Carte, & qu'aucun bâtiment de leur nation n'avoit vu les portions du Continent d'*Amérique*, ſituées plus au Nord, ſi j'en excepte celle qui ſe trouve en face du pays des *Tſchutskis*.

Si M. Staehlin n'a pas été trompé d'une maniere groſſiere, j'ignore ce qui a pu l'engager à publier une Carte ſi défectueuſe, où la plupart des Iſles ſont confondues dans un déſordre

régulier, sans aucun égard pour la vérité. Il ose cependant l'appeller *une petite Carte très-exacte :* (*a*) Certes le plus ignorant des Navigateurs de son pays, auroit rougi d'y mettre son nom.

1778. 8bre.

21.

M. Ismyloff demeura avec nous jusqu'au 21, dans la soirée, qu'il nous fit ses adieux. Je lui confiai une lettre pour les Lords de l'Amirauté, dans laquelle je renfermai une Carte de toutes les parties de l'*Amérique* que j'avois reconnues, & des autres découvertes que j'avois faites. Il me dit qu'au printemps, il auroit une occasion de l'envoyer au *Kamtchatka*, ou à *Ochotsk*, & qu'elle arriveroit à *Pétersbourg* l'hiver d'après. Il me donna une lettre pour le Major Behm, Gouverneur du *Kamtchatka*, qui fait sa résidence à *Bolcheretsk*, & une seconde pour le Commandant de *Petropaulowska ;* il paroissoit avoir des talens dignes d'une place supérieure à celle dans laquelle nous le trouvâmes. Il savoit assez bien l'Astronomie, & les parties les plus utiles des Mathématiques. Je lui fis présent d'un octant de Hadley; & quoique, selon toute apparence, il n'en eût jamais vu, il apprit

(*a*) Description d'un nouvel Archipel Nord, par Staehlin, *page* 15 de l'édition angloise.

bientôt la plupart des uſages auxquels on peut employer cet inſtrument.

1778. 8bre. 22.

Le 22 au matin, nous eſſayâmes de remettre en mer, avec un vent du Sud-Eſt; mais notre tentative ne réuſſit pas. L'après-dînée, nous reçûmes la viſite de Jacob Ivanovitch Sopoſnicoff, Ruſſe, qui commandoit une chaloupe, ou un petit bâtiment à *Oomanak*. Il étoit fort modeſte, & il ne voulut pas goûter de nos liqueurs fortes, boiſſon que la plupart de ſes compatriotes, que nous avions rencontrés ici, aimoient paſſionnément. Il ſembloit connoître, d'une maniere plus exacte que M. Iſmyloff, l'eſpece de vivres & de munitions que nous pourrions embarquer au havre de *Petropaulowska*, ainſi que le prix des différens articles; mais je jugeai ſur le témoignage de l'un & de l'autre, que les choſes dont nous aurions beſoin, ſeroient très-rares & fort cheres. La fleur de farine, par exemple, devoit coûter de trois à cinq roubles le poud, (*a*) & les daims, de trois à cinq roubles la piece. Sopoſnicoff ajouta qu'il arriveroit à *Pétropaulowska*, le printemps ſuivant, & ſelon ce que je compris, c'étoit lui qui devoit ſe charger de ma lettre. Il parut deſirer beaucoup

(*a*) Trente-ſix livres.

de porter au Major Behm, quelque chose de ma part, & voulant le satisfaire, je le chargeai d'une petite lunette pour cet Officier.

Lorsque nous eûmes fait connoissance avec ces Russes, plusieurs de nos Messieurs allerent visiter leur établissement dans l'Isle, & ils y furent toujours bien reçus. Ils trouverent l'établissement, composé d'une maison & de deux magasins; & outre les Russes, un certain nombre de Kamtchadales & de Naturels du pays, qui leur servoient de domestiques ou d'esclaves. Quelques autres Insulaires, qui paroissoient indépendans, habitoient le même lieu. Ceux qui appartenoient aux Russes, étoient tous mâles; on les enleve quand ils sont jeunes; peut-être qu'on les achete. Ils étoient alors au nombre de vingt, qu'on ne pouvoit encore regarder que comme des enfans. Tout ce monde occupe la même habitation; les Russes sont à l'extrémité supérieure, les Kamtchadales au milieu, & les Naturels du pays à l'extrémité inférieure, où il y a une chaudiere dans laquelle on cuit les alimens. Ils se nourrissent sur-tout de productions de la mer, de racines sauvages & de baies. On sert, à la table des maîtres, les mêmes plats qu'à celle des serviteurs ou des esclaves; mais les mets des premiers sont mieux apprêtés, & les Russes savent donner un

1778. 8bre.

goût agréable aux choſes les plus communes. J'ai mangé de la chair de baleine qu'ils avoient apprêtée, & je l'ai trouvée très-bonne : ils font une eſpece de pudding avec du kaviar de ſaumon broyé & frit, qui leur tient lieu de pain, & qui n'eſt point mauvais. De temps à autre, ils mangent du véritable pain, ou d'un mets dans lequel il entre de la fleur de farine; mais c'eſt une friandiſe extraordinaire. Si j'en excepte le jus des baies, qu'ils ſucent à leur repas, ils ne boivent que de l'eau, & il me paroît que c'eſt un bonheur pour eux de ne pas conſommer de liqueurs.

L'Iſle leur fournit non-ſeulement des vivres; elle leur fournit encore une grande partie de leurs vêtemens : ils portent ſur-tout des peaux; ils ne pourroient guères ſe procurer de meilleurs habits. Leur habit de deſſus, a la forme de la jaquette de nos charretiers, & il deſcend juſqu'au genou. Ils mettent par-deſſous une veſte ou deux : ils ont des culottes, un bonnet fourré, une paire de bottes, dont la ſemelle & le pied ſont de cuir de *Ruſſie*, & les jambes d'un boyau très-fort. Les deux Chefs Iſmyloff & Ivanovith portoient un habit de calico, & ils avoient, ainſi que les autres, des chemiſes de ſoie. C'étoient peut-être les ſeules parties de leur vêtement qui n'euſſent pas été fabriquées dans le pays.

Il y a des Ruſſes ſur chacune des Iſles principales, ſituées entre *Oonalashka* & le *Kamtchatka;* ils n'y ſont occupés que du commerce des fourrures; ils recherchent ſur-tout le caſtor ou la loutre de mer; ils ſont auſſi des cargaiſons de peaux d'une qualité inférieure; mais je n'ai jamais ouï dire qu'ils y mettent beaucoup de prix. Je ne ſongeai pas à leur demander depuis quelle époque ils ont des établiſſemens à *Oonalashka* & ſur les Iſles voiſines; mais, à juger de l'aſſujétiſſement extrême auquel ſont réduits les Naturels du pays, la date doit en être récente. (*a*) Ces Marchands de fourrures ſont relevés de temps en temps par d'autres. Ceux que nous vîmes, étoient arrivés d'*Okotsk*, en 1776, & ils devoient s'en retourner en 1781, en ſorte que leur ſéjour dans cette contrée, ſera d'au moins cinq ans.

J'ajouterai, à ce que je viens de dire, une deſcription des Naturels du pays. Ils m'ont paru les gens les plus paiſibles, ou les moins malfaiſans que j'aie jamais rencontrés. Leur honnêteté pourroit ſervir de modele aux Nations les plus

(*a*) Les Ruſſes ont commencé, en 1762, à fréquenter *Oonalashka.* Voyez *les Découvertes des Ruſſes*, par Coxe, chap. VIII, pag. 80 de l'original.

1778. 8bre.

civiliſées de la terre ; mais, d'après ce que j'ai remarqué parmi leurs voiſins, avec leſquels les Ruſſes n'ont point de liaiſon, je doute que ce ſoit une ſuite de leurs diſpoſitions naturelles, & je penſe qu'il faut plutôt l'attribuer à leur eſclavage. En effet, ſi quelques-uns de nos Meſſieurs entendirent bien ce qu'on leur raconta, le cabinet de *Pétersbourg* a été obligé d'employer la rigueur (*a*) pour établir le bon ordre parmi les Inſulaires. Si on les a traités d'abord avec ſévérité, on peut dire du moins que ces violences ont produit les effets les plus heureux, & qu'à préſent, il regne beaucoup d'harmonie entre les deux peuplades. Les Naturels ont leurs chefs particuliers ſur toutes les Iſles, & ils ſemblent jouir ſans trouble, de la propriété & de la liberté qu'on leur laiſſe. Nous n'avons pu découvrir s'ils ſont tributaires des Ruſſes ; il y a lieu de penſer qu'ils paient des tributs.

Cette Peuplade eſt d'une petite taille, mais elle a de l'embonpoint & de belles proportions ; le col un peu court, le viſage joufflu & baſané, les yeux noirs, de longs cheveux liſſes & noirs,

(*a*) L'Auteur cité dans la note précédente, donne quelques détails ſur les hoſtilités qui ont eu lieu, entre les Ruſſes & les Naturels du Pays.

que les hommes laissent flotter parderriere, & qu'ils coupent sur le devant, mais que les femmes relevent en touffes. Les hommes ont la barbe peu fournie.

J'ai déjà eu occasion de parler de l'habit du pays. La forme est la même pour les deux sexes, mais la matiere premiere en est différente : des peaux de veaux de mer composent la jaquette des femmes ; celle des hommes est de robes d'oiseaux ; l'une & l'autre descendent par-delà le genou : dessus cette premiere jaquette, les hommes en mettent une seconde de boyaux qui est impénétrable à la pluie, & qui a un capuchon dont ils se couvrent la tête : quelques-uns portent des bottes, & ils ont tous une espece de chapeau oval, qui offre une pointe sur le devant : ces chapeaux sont de bois & peints en verd ou d'autres couleurs ; la partie supérieure de la coëffe est garnie de longues soies d'un animal de mer, auxquelles pendent des grains de verre, & l'on voit au front une ou deux figures d'os.

Ils ne se peignent point le corps, mais les femmes se font des piquetures légeres sur le visage : les deux sexes se percent la levre inférieure, & ils placent des os dans les trous : au reste, il est aussi peu commun de voir à

1778. 8bre.

Onalashka, un homme avec cet ornement, que de rencontrer une femme qui ne l'ait pas; quelques-uns portent des grains de verre à la levre supérieure au-dessous des narines, & ils ont tous des pendans d'oreille.

Ils se nourrissent de poisson, d'animaux de mer, d'oiseaux, de racines, de baies & même de goësmon. Ils sechent, pendant l'été, une quantité considérable de poissons qu'ils renferment dans de petites cabanes, & dont ils font des provisions pour l'hiver : il est probable qu'ils conservent aussi des racines & des baies pour cette saison où les vivres ne sont pas communs. Ce qu'ils mangent est presque toujours crud; ils font bouillir, & ils grillent quelquefois leurs alimens, mais je n'ai pas vu qu'ils les apprêtent d'une autre maniere : il est vraisemblable qu'ils ont appris des Russes la premiere de ces méthodes. Il y en a qui possèdent de petits chauderons de cuivre, & ceux qui n'en ont pas, se servent d'une pierre plate, garnie sur les bords d'une argille qui lui donne la forme d'un vase.

J'assistai un jour au dîner du Chef d'*Oonalashka;* on ne lui servit que la tête crue d'une grande plie qu'on venoit de prendre. Avant de lui offrir les morceaux, deux de ses domestiques mangerent les ouies, sans autre préparation que d'en

d'en exprimer les glaires : l'un d'eux coupa ensuite la tête du poiſſon, & la porta ſur le rivage de la mer; quand il l'eut lavé, il la rapporta & il s'aſſit aux pieds de ſon Maître : il avoit eu ſoin de cueillir des herbes qui tinrent lieu de plats, ou qu'il répandit devant le Chef; il découpa alors des tranches le long des joues, & il les mit à la portée du Chef, qui les avala avec autant de plaiſir que nous mangeons dès huitres. Dès que le Chef eut fini ſon dîner, les reſtes de la tête furent dépécés & donnés aux gens de ſa ſuite, qui arracherent avec les dents ce qui étoit bon à manger, & qui en rongerent les os.

1778. 8bre.

Ces Inſulaires ne ſe peignant point le corps, ne ſont pas auſſi ſales que les Sauvages qui s'enduiſent de peintures; mais on voit autant d'ordures & de poux dans leurs cabanes. Pour conſtruire leurs habitations, ils creuſent en terre un trou oblong qui a rarement plus de cinquante pieds de longueur, & vingt de large, & dont, en général, les dimenſions ſont moindres : ils forment ſur cette excavation un toit avec les troncs ou les branches d'arbres que la mer jette ſur la côte; le toit eſt revêtu d'herbes & enſuite de terre, en ſorte qu'il reſſemble en-dehors à un tas de fumier; le milieu offre, vers chacune des

1778. 8bre.

extrémités, une ouverture quarrée par où entre le jour : l'une des ouvertures n'a pas d'autre destination ; mais la seconde sert d'entrée & de sortie, & on trouve au-dessous une échelle ou plutôt un poteau garni de marches entaillées. (a) Quelques-unes des cabanes offrent une seconde entrée au niveau du sol, mais cela n'est pas commun. Les familles (car il y en a plusieurs de logées ensemble) ont leurs appartemens séparés, autour des flancs & des extrémités de l'habitation ; elles y couchent & elles y travaillent, non sur des bancs, mais dans une espece de fossé qui environne le bord intérieur de la maison, & qui est couvert de nattes. Cette partie de la cabane est assez propre, mais je suis loin de pouvoir dire la même chose du milieu qui est commun à toutes les familles ; car, quoiqu'il soit revêtu d'une herbe seche, c'est le réceptacle des ordures de toutes sortes, & on y voit le baquet à uriner, dont la puanteur n'est pas détruite par les peaux

(a) La description que fait M. Coxe des habitations des Naturels d'*Oonalashka*, & des autres *Isles des Renards*, est en général d'accord avec celle du Capitaine Cook. Voyez les *Nouvelles Découvertes des Russes*, pag. 149 de l'original ; & l'*Histoire des différens Peuples soumis à la Domination des Russes*, par M. l'Evêque, tom. I, pag. 40 & 41.

crues, ou plutôt par le cuir dont il ſe trouve rempli preſque continuellement. Ils placent leurs richeſſes, c'eſt-à-dire, leurs habits, leurs nattes & leurs peaux autour du foſſé.

Des jattes, des cuillers, des ſeaux, des pots à boire, des paniers, des nattes & quelquefois un chauderon ou un vaſe, compoſent tous leurs uſtenſiles de ménage. Ces meubles ſont proprement faits & d'une belle forme; cependant nous ne leur avons vu d'autres outils que le couteau & la hache; leur hache eſt un petit morceau de ſer plat, adapté à un manche de bois crochu. Nous n'avons pas remarqué d'autres inſtrumens de fer. Quoique les Ruſſes ſoient établis ici, les Naturels du pays poſſèdent une quantité de ce métal moindre, que celle dont nos regards avoient été frappés chez les Tribus du Continent d'*Amérique*, qui n'avoient jamais vu les Ruſſes, & qui peut-être n'avoient pas eu de communication indirecte avec eux. Il eſt vraiſemblable qu'ils donnent aux Ruſſes tout leur ſuperflu pour des grains de verre & du tabac en poudre ou à fumer; il y en a peu, ſi même il y en a quelques-uns, qui ne fument, ne mâchent & ne prennent du tabac, & ce luxe me fait craindre qu'ils ne demeurent toujours pauvres.

Ils ne ſembloient pas deſirer une quantité plus

1778. 8bre.

considérable de fer, & ils ne nous demanderent que des aiguilles, car les leurs sont d'os : au reste, avec leurs aiguilles grossieres, ils cousent les bordages de leurs pirogues, ils font leurs vêtemens & des broderies très-curieuses; ils emploient, au-lieu de fil, des nerfs qu'ils découpent de la grosseur convenable. Les femmes sont chargées de toutes les opérations de la couture; elles sont les tailleurs, les cordonniers, les constructeurs & les couvreurs des canots du pays : selon toute apparence, les hommes travaillent la charpente sur laquelle on pose les peaux qui bordent les embarcations. Ils fabriquent avec de l'herbe des paniers très-jolis & très-solides : la finesse & l'élégance de la plupart de leurs ouvrages, annoncent un esprit inventif & que la peine ne rebute pas.

Je n'ai jamais apperçu d'âtre ou de foyer dans leurs cabanes : elles sont éclairées & échauffées avec des lampes qui sont très-simples, & qui cependant remplissent très-bien l'objet auquel on les destine; c'est tout uniment une pierre plate creusée dans l'un des côtés ; ils mettent dans la partie creuse de l'huile mêlée à de l'herbe séchée, qui tient lieu de meche. Les hommes & les femmes se chauffent souvent sur une de ces lampes ; ils les placent alors entre leurs jambes

fous leurs vêtemens, & ils les y tiennent quelques minutes.

1778.
8bre.

Ils produiſent du feu par colliſion & par attrition : quand ils veulent employer la premiere de ces deux méthodes, ils frappent l'une contre l'autre deux pierres, l'une deſquelles a été bien frottée de ſoufre : s'ils veulent mettre en uſage le ſecond expédient, ils ſe ſervent de deux morceaux de bois; l'un eſt un bâton d'environ dix-huit pouces de longueur, & l'autre un reſte de planche; l'extrémité du bâton eſt épointée, & après l'avoir appuyé fortement ſur la planche, ils le tournent avec agilité comme on tourne une vrille, & au bout de quelques minutes, ils produiſent du feu. Cette méthode eſt uſitée dans un grand nombre de pays; on la trouve au *Kamtchatka*, au *Groënland*, au *Bréſil*, à *O-Taïti*, & à la *Nouvelle-Hollande*, & vraiſemblablement ailleurs. Des Savans & des Littérateurs ingénieux, ont voulu en conclure que les peuplades parmi leſquelles on la voit établie, ſont de la même race; mais des rapports que le haſard a fait naître, & qui portent ſur un petit nombre de points, n'autoriſent pas une pareille concluſion, & les différences qu'on obſerve dans les mœurs, où les coutumes de deux peuplades ne ſuffiſent pas pour prouver qu'elles tirent leur

1778. 8bre.

origine d'une source différente. Indépendamment de l'exemple que je viens de citer, il me seroit facile d'en alléguer beaucoup d'autres à l'appui de cette opinion.

Nous n'avons rien vu parmi les Naturels d'*Oonalashka*, qui ressemble à une arme offensive ou à une arme défensive : on ne peut croire que les Russes les aient trouvés dans cet état; on imaginera plutôt qu'ils les ont désarmés. Des vues politiques peuvent aussi avoir engagé la Cour de *Russie* à leur interdire les grandes pirogues; car il est difficile de penser qu'ils n'en avoient pas autrefois de pareilles à celles que nous avons trouvées chez tous leurs voisins : cependant nous n'en avons apperçu de cette espèce, qu'une ou deux qui appartenoient aux Russes. Nous n'avons pas rencontré sur le Continent d'*Amérique* de canots aussi petits, que ceux dont se servent ces Insulaires; ils étoient néanmoins construits de la même maniere; ou leur construction offroit peu de différence : l'arriere se termine un peu brusquement; l'avant est fourchu, & la pointe supérieure de la fourche se projette en-dehors de la pointe inférieure, laquelle est de niveau avec la surface des flots. Il est difficile de concevoir pourquoi ils ont adopté cette méthode; car la fourche est sujette à saisir tout ce qu'elle trouve sur

fon chemin, & pour remédier à cet inconvénient, ils placent un petit bâton d'une pointe à l'autre. Leurs canots ont d'ailleurs la forme de ceux des Groënlandois & des Efquimaux : la charpente eft compofée de lattes très-minces & recouverte de peaux de veaux marins : ils ont environ douze pieds de long, un pied & un pied & demi de large au milieu, & douze ou quatorze pouces de profondeur : ils peuvent, au befoin, porter deux hommes, dont le premier eft étendu de toute fa longueur dans l'embarcation, & dont le fecond occupe le fiege ou le trou rond percé à-peu-près au milieu. Ce trou eft bordé en-dehors d'un chaperon de bois, autour duquel eft coufu un fac de boyau qui fe replie ou s'ouvre comme une bourfe, & qui a des cordons de cuir dans la partie fupérieure. L'Infulaire affis dans le trou, ferre le fac autour de fon corps, & il ramene fur fes épaules l'extrémité du cordon, afin de le tenir en place : les manches de fa jaquette ferrent fon poignet; comme la jaquette ferre d'ailleurs le col, & que le capuchon eft relevé pardeffus la tête, où il eft arrêté par le chapeau, l'eau ne peut guères lui mouiller le corps ou entrer dans le canot : il a de plus un morceau d'éponge pour effuyer celle qui pourroit s'introduire : il fe fert d'une pagaie à double pale, il

1778. 8bre.

la tient par le milieu avec les deux mains, & il frappe l'eau d'un mouvement vif & régulier, d'abord d'un côté & enfuite de l'autre : il donne ainfi une vîteffe confidérable au canot, & il fuit une ligne droite. Lorfque nous partîmes d'*Egoochshak* pour aller à *Samganoodha*, deux ou trois pirogues marcherent auffi vîte que nous, quoique nous fiffions trois milles par heure.

Leur attirail de pêche & de chaffe, eft toujours dans leurs pirogues fous des bandes de cuir difpofées pour cela. Leurs inftrumens font tous de bois & d'os, & bien faits; ils reffemblent beaucoup à ceux qu'emploient les Groënlandois & que Crantz a décrits; ils n'en different que par les pointes : la pointe de quelques dards que nous vîmes ici, n'a pas plus d'un pouce de longueur, & Crantz dit que celle des dards des Groënlandois a un pied & demi. Les dards & quelques autres inftrumens d'*Oonalashka* font fi curieux, qu'ils méritent une defcription particuliere; mais comme nous en prîmes un affez grand nombre à bord des vaiffeaux, on pourra toujours les examiner & les décrire quand on le voudra. Cette peuplade harponne le poiffon avec une grande adreffe à la mer, ou dans les rivieres; elle fe fert auffi d'hameçons & de lignes, de filets & de

verveux : ses hameçons sont d'os, & ses lignes de nerfs.

1778. 8bre.

On rencontre ici les poissons communs dans les autres mers du Nord, tels que la baleine, le dauphin, le marsouin, l'épée de mer, la plie, la morue, le saumon, la truite, la sole, des poissons plats, & plusieurs autres especes de petits poissons; il y en a peut-être beaucoup d'autres que nous n'eûmes pas occasion d'appercevoir. La plie & le saumon paroissent être les plus abondans, & ils fournissent sur-tout à la subsistance des Naturels; du moins, si j'en excepte quelques morues, ce furent les seuls que nous remarquâmes en réserve pour l'hiver. Au Nord du soixantieme degré, la mer offre peu de petits poissons; mais à cette hauteur, les baleines deviennent plus nombreuses.

Les veaux de mer, & tous les animaux de cette famille, ne sont pas en aussi grand nombre ici que dans la plupart des autres mers. On ne doit pas s'en étonner, puisque presque toutes les parties de la côte du Continent, ou des diverses Isles situées dans l'intervalle qui sépare *Oonalashka* de l'*Amérique*, sont habitées, & que chacune des peuplades les chasse pour s'en nourrir ou en tirer ses vêtemens. Au reste, on trouve une multitude prodigieuse de chevaux marins

1778. 8bre.

autour de la glace : il me paroît qu'on ne rencontre la loutre de mer que dans ces parages. Nous apperçûmes quelquefois un cétacée qui avoit la tête ſemblable à celle du dauphin, & qui ſouffloit comme les baleines ; il étoit blanc, tacheté de brun, & plus grand que le veau marin : c'étoit vraiſemblablement la vache de mer, ou le *manati*.

Je crois pouvoir aſſurer que les oiſeaux océaniques & aquatiques, ne ſont ni auſſi nombreux, ni auſſi variés, que dans les parties ſeptentrionales de notre mer atlantique ; il y en a cependant quelques-uns que je ne me ſouviens pas d'avoir vu ailleurs. Je citerai en particulier l'*alca monochroa* de Steller, dont j'ai parlé plus haut, & un canard noir & blanc, qui me paroît différer du canard de pierre, décrit par Krashennikoff. (*a*) Cet Auteur indique tous les autres oiſeaux que nous avons rencontrés, ſi j'en excepte un petit nombre que nous apperçûmes près des glaces ; & Martin, dans ſon voyage au *Groënland*, a décrit la plupart, & peut-être chacun de ces derniers. Il eſt un peu extraordinaire que cette mer n'offre pas des penguins communs dans preſque

(*a*) Hiſtoire du Kamtchatka, Traduction Angloiſe, *page* 160.

toutes les parties du monde. Il y avoit d'ailleurs très-peu d'albatroſſes, & j'imagine que ce climat ne leur convient pas.

Le petit nombre d'oiſeaux de terre que nous trouvâmes ici ſont de la même eſpece que ceux d'*Europe;* mais il peut y en avoir beaucoup d'autres que nous n'eûmes pas occaſion de connoître. Nous en tuâmes un très-joli dans les bois de l'*Entrée de Norton;* on m'a dit qu'on le voit quelquefois en *Angleterre*, & qu'il y porte le nom de jaſeur. Nos gens apperçurent d'autres petits oiſeaux, dont les eſpeces étoient peu variées, & les races peu multipliées; tels que des pics, des bouvreuils, des pinſons jaunes, & des méſanges.

Nos courſes & nos obſervations ne s'étant pas étendues au-delà de la côte de la mer, le Lecteur ne doit pas eſpérer que je lui donnerai de grands détails ſur les animaux où les végétaux du pays. Si j'en excepte les mouſquites, il y a peu d'inſectes, & je n'ai point vu de reptiles, ſi ce n'eſt des léſards. On ne rencontre des daims ni à *Oonolashka*, ni ſur aucune autre des Iſles. Les Inſulaires n'ont pas d'animaux domeſtiques, pas même de chiens. Les renards & les belettes furent les ſeuls quadrupedes qui frapperent nos regards; mais les gens du pays nous dirent qu'on

1778. 8bre.

y trouve auſſi des lievres, & les marmottes dont Krashennikoff fait mention. (*a*) Il en réſulte que la mer & les rivieres fourniſſent la plupart des ſubſiſtances. Les Naturels doivent auſſi à la mer, tous les bois qu'ils emploient dans leurs conſtructions, car il n'en croît pas un morceau ſur aucune des Iſles, non plus que ſur la côte adjacente d'*Amérique*.

Les Savans nous diſent que les graines des plantes ſont portées de différentes manieres d'une partie du monde à l'autre; qu'elles arrivent même ſur les Iſles établies au milieu des mers les plus conſidérables, & fort éloignées de toutes les terres : pourquoi donc ne trouve-t-on point d'arbres ſur cette partie du Continent de l'*Amérique*, non plus que ſur aucune des Iſles qui en ſont voiſines ? Ces contrées ſont certainement auſſi propres à recevoir des ſemences; elles ſont auſſi acceſſibles aux divers moyens dont j'ai entendu parler, qu'aucune des côtes qu'on voit abonder en forêts. N'y a-t-il pas des eſpeces de terreins auxquels la Nature a refuſé la puiſſance de produire des arbres, ſans le ſecours de l'art? Quant aux bois qui flottent ſur les côtes de ces

(*a*) Hiſtoire du Kamtchatka, *page* 99 de la Traduction Angloiſe.

Iſles, je ſuis convaincu qu'ils viennent d'*Amérique ;* car ſi on n'en apperçoit pas ſur les côtes du Nouveau-Monde les plus voiſines, l'intérieur du pays peut en produire aſſez pour l'effet dont il s'agit; les torrens peuvent, au printemps, renverſer des portions de forêt, & en amener les débris à la mer: d'ailleurs il en arrive, peut-être, des côtes boiſées, quoique ces côtes giſſent à une plus grande diſtance.

Oonalashka offre une grande variété de plantes, & la plupart étoient en fleur à la fin de Juin. On y trouve pluſieurs de celles qui croiſſent en *Europe*, & en d'autres parties de l'*Amérique*, & particuliérement à *Terre-Neuve ;* on en voit d'autres qu'on rencontre au *Kamtchatka*, & que mangent les Naturels des deux Terres. Krashennikoff a décrit celles-ci. La *Saranne*, ou la racine de lis eſt la principale; elle eſt à-peu-près de la groſſeur de la racine de l'ail; elle eſt ronde, & compoſée d'un certain nombre de petites gouſſes & de graines qui reſſemblent à du gruau : lorſqu'elle eſt bouillie, elle a à-peu-près la ſaveur du ſalep; ſon goût n'eſt point déſagréable, & nous trouvâmes moyen d'en faire un aſſez bon mets : elle ne ſemble pas être fort abondante, car nous ne pûmes nous procurer que celle dont Iſmyloff nous fit préſent.

1778. 8bre.

Les Naturels du pays mangent quelques autres racines ſauvages; par exemple, la tige d'une plante qui reſſemble à l'*angelica :* ils mangent auſſi des mûres de pluſieurs eſpeces, telles que les mûres de ronces, les baies de vaciet, de camarigne, &c.; ils ſe nourriſſent encore d'une mûre rouge, qu'on appelle à *Terre-Neuve*, mûre de perdrix, & d'une autre qui eſt brune, & que nous ne connoiſſions pas. La ſaveur de celle-ci approche un peu de la ſaveur de la prune ſauvage; mais elle en differe ſous tous les autres rapports : elle eſt très-aſtringente, lorſqu'on en mange beaucoup : on pourroit en tirer une eau-de-vie. Le Capitaine Clerke eſſaya d'en conſerver quelques-unes; mais elles fermenterent, & elles devinrent auſſi fortes que ſi on les avoit laiſſé tremper dans des liqueurs.

Nous découvrîmes quelques autres plantes, qui pourroient devenir utiles; mais ni les Ruſſes ni les Naturels du pays n'en font uſage : tels ſont le pourpier ſauvage, une eſpece de pois, une eſpece de *cochléaria*, du creſſon, &c. Chacune de ces plantes nous parut fort bonne à la ſoupe ou en ſalade. Les terreins bas & les vallées offrent une quantité conſidérable d'herbe, qui devient très-épaiſſe & fort haute. Je crois que le bétail ſubſiſteroit toute l'année à *Oonalashka*,

ſans qu'on fût contraint de l'enfermer dans des étables ; & je penſe qu'il croîtroit du grain, des racines & des végétaux en bien des cantons : mais les Négocians Ruſſes & les Inſulaires ſemblent ſe contenter, pour le préſent, des productions ſpontanées de la nature.

Les habitans d'*Oonalashka* avoient du ſoufre natif ; mais je n'ai pas eu occaſion d'apprendre d'où il venoit. Nous découvrîmes auſſi de l'ochre, une pierre qui donne une couleur pourpre, & une autre qui produit un très-bon verd. Je ne ſais ſi cette derniere eſt connue : dans ſon état naturel, elle eſt d'un gris verdâtre, groſſiere & peſante : l'huile la diſſout aiſément ; mais lorſqu'on la met dans l'eau, elle perd toutes ſes propriétés. Elle me parut rare ; mais on nous dit qu'elle eſt plus abondante à l'Iſle d'*Oonemak*. Quant aux pierres qui environnent la côte & les collines, je n'en remarquai point de nouvelles.

Les Naturels d'*Oonalashka* enterrent leurs morts au ſommet des collines, & ils élevent un petit mondrain ſur le tombeau. Je fis un jour une promenade dans l'intérieur de l'Iſle, & un homme du pays, qui m'accompagnoit, me montra pluſieurs de ces cimetieres. Il y en avoit un au bord du chemin qui mene du havre au village ; il offroit un tas de pierres auquel les

1778. 8bre.

paſſans ne manquoient pas d'en ajouter une. J'apperçus d'ailleurs pluſieurs mondrains de pierre, qui n'étoient pas un ouvrage de la nature; quelques-uns me parurent fort anciens. Je ne ſais quelle idée ils ſe forment de la Divinité & de l'état des ames après la mort : j'ignore auſſi quels ſont leurs amuſemens; je n'ai rien obſervé qui pût m'inſtruire ſur ces deux objets.

Ils ſont entr'eux d'une gaieté & d'une affection remarquable, & ils ſe ſont toujours conduits envers nous avec beaucoup de civilité. Les Ruſſes nous apprirent qu'ils n'avoient jamais eu de liaiſon avec les femmes du pays, parce qu'elles ne ſont pas Chrétiennes. Nos gens ne furent pas ſi ſcrupuleux, & quelques-uns d'eux eurent lieu de ſe repentir de les avoir trouvées ſi faciles; car la maladie vénérienne n'eſt pas inconnue ici. Les Inſulaires ſont d'ailleurs ſujets aux cancers ou à une maladie qui en eſt voiſine; ceux qui en ſont infectés, ont ſoin de cacher leur maladie. Il me paroît qu'on ne vit pas long-temps dans cette Iſle : je n'ai point rencontré d'hommes ou de femmes dont la figure annonçât plus de ſoixante ans; & il y avoit très-peu d'individus qui paruſſent en avoir plus de cinquante. La vie pénible qu'ils menent abrege vraiſemblablement leurs jours.

Depuis l'époque de notre arrivée à l'*Entrée du*

du Prince Guillaume, j'ai souvent eu occasion de dire, combien les Naturels de cette partie Nord-Ouest de l'*Amérique*, ressemblent aux Groënlandois & aux Esquimaux, par la figure, les vêtemens, les armes, les pirogues, & les autres choses de cette espece. Cependant je fus beaucoup moins frappé de ces rapports, que de l'analogie entre les dialectes des Groënlandois & des Esquimaux, & ceux des Habitans de l'Entrée de *Norton* & d'*Oonalashka*; le lecteur en jugera, s'il veut examiner la Table de mots correspondans, que j'ai rassemblée, & que j'insérerai dans cet Ouvrage. (*a*) On observera toutefois relativement aux mots que nous recueillîmes à la partie occidentale du Nouveau-Monde, qu'on ne doit pas trop compter sur leur exactitude; car, après la mort de M. Anderson, il se trouva peu de personnes à bord qui s'occupassent de cette matiere, & je me suis apperçu souvent que les mêmes termes écrits par deux ou trois de nos Messieurs, d'après la prononciation du même Insulaire, différoient beaucoup, lorsqu'on les comparoit. Au reste, il y avoit encore assez d'analogie, pour m'autoriser à dire, que toutes ces Peuplades sont de la même race; si cela est, il

1778.
8bre.

(*a*) On le trouvera avec les autres Vocabulaires, à la fin du dernier Volume.

1778. 8bre.

y a grande apparence qu'il exiſte au Nord une communication quelconque, entre la partie occidentale de l'*Amérique*, & la partie orientale; communication cependant qui peut être fermée aux vaiſſeaux, par les glaces, ou par d'autres obſtacles : du moins je le penſai ainſi durant ma recherche à *Oonalashka*.

Je terminerai les détails que je viens de donner ſur les Régions du Nord, par un petit nombre de remarques ſur les marées & les courans, & par les obſervations Aſtronomiques que nous fîmes au havre de *Samganoodha*.

La marée n'eſt conſidérable nulle part, ſi ce n'eſt dans la grande riviere. (*a*)

Le flot vient du Sud ou du Sud-Eſt, & il ſuit par-tout la direction de la côte au Nord-Oueſt. Nous trouvâmes entre l'*Entrée de Norton* & le *Cap du Prince de Galles*, un courant qui portoit au Nord-Oueſt; nous le remarquâmes ſur-tout en travers du Cap, & en-dedans de l'*Iſle du Traîneau*; mais ce courant ſe prolongeoit à peu de diſtance de la côte, & il n'étoit ni conſtant ni uniforme. Nous ne rencontrâmes au Nord du *Cap du Prince de Galles*, ni marée ni courant, ſur la côte d'*Amérique*

(*a*) La *riviere de Cook*.

non plus que ſur celle d'*Aſie ;* nous fîmes cependant des recherches ſur ce point à diverſes repriſes. Pluſieurs de nos Officiers inférerent de-là que les deux côtes ſont réunies par des terres ou par des glaces : ce qui ſemble confirmer cette opinion à quelques égards, nous n'y eûmes jamais de vagues creuſes du Nord, & nous vîmes de la glace dans preſque tout l'intervalle qui ſemble les ſéparer.

Voici les réſultats des différentes obſervations que nous fîmes à terre durant notre ſéjour au havre de *Samganoodha.*

La latitude, d'après un milieu de pluſieurs hauteurs méridiennes du Soleil, fut de.............		53^d 5′ 0″
La longitude	D'après un milieu de vingt ſuites d'Obſervations de la Lune avec le Soleil, à l'Eſt de la Lune, fut de...........	193^d 47′ 45″
	D'après un milieu de quatorze ſuites, avec le Soleil & les Etoiles, à l'Oueſt de la Lune, fut de..................	193^d 11′ 45″
	Terme moyen.....	193^d 29′ 45″

Dd 2

1778. Juin.

La longitude à laquelle nous nous tinmes.................. 193d 30′ 0″

D'après un milieu des hauteurs correſpondantes du Soleil, priſes le 12, le 14 & le 21, je reconnus que le garde-temps perdoit ſur le temps moyen 8″ 8 par jour, & que le 21 il retardoit de 13h 46′ 43″ 98 ſur le temps moyen. Ainſi, il retardoit le 4, c'eſt-à-dire, le lendemain de notre arrivée, de 13h 44′ 26″ 62, & la longitude évaluée, d'après le mouvement journalier qu'il avoit à *Gréenwick*, fut de 13h 23′ 53″ 8....................... 200d 58′ 27″

D'après le mouvement journalier qu'il avoit à l'Entrée de *Nootka* ou *du Roi George*, elle fut de 12h 56′ 40″ 4.......... 194d 10′ 6″

Le 30 Juin, ſelon le même mouvement journalier, il indiqua. 193d 12′ 0″

L'erreur du garde-temps étoit alors de...................... 0d 18′ 0″ O.

Son erreur, à l'époque de notre ſeconde relâche à *Samganoodha*, étoit de............ 0d 39′ 54″ E.

1778. 8bre.

Ainſi, l'erreur du garde-temps, depuis notre premier départ de *Samganoodha* juſqu'à notre ſeconde arrivée dans ce havre, fut de.......................... $0^d\ 57'\ 54''$

Le 12 Octobre la déclinaiſon de l'aimant fut, d'après un milieu de trois bouſſoles, de	A. M. $20^d\ 17'\ 2''$	Terme moyen	
	P. M. $19^d\ 41'\ 27''$	$19^d\ 59'\ 15''$ Eſt.	

Inclinaiſon de l'Aiguille aimantée	extrémité marquée	vers l'Eſt	$68^d\ 45'$	vers l'Oueſt	$69^d\ 30'$.
	extrémité non marq.		$69^d\ 55'$		$69^d\ 17'$.

Réſultat moyen de l'extrémité Nord de l'Aiguille............ $69^d\ 23'\ 30''$



CHAPITRE XII.

*Départ d'*Oonalashka *& projets pour la ſuite du Voyage. L'Iſle* Amoghta. *Poſition d'un Rocher remarquable. Nous repaſſons le Détroit qui ſe trouve entre* Oonalashka *&* Oonella. *Progrès au Sud. Accident arrivé à bord de la* Découverte. *Découverte de* Mowee, *l'une des Iſles* Sandwich. *Entrevues avec les Naturels du Pays. Nous recevons la viſite de Terreboo. Découverte d'une ſeconde Iſle appellée* Owhyhee. *Les Vaiſſeaux louvoient pour la doubler. Nous obſervons une éclipſe de Lune. L'équipage refuſe de boire de la biere tirée de la canne de ſucre. Nos cordages manquent de force. Eloge des Inſulaires d'*Owhyhee. *La* Réſolution *paſſe au vent de cette Iſle. Elle deſcend la Côte Sud-Eſt. Vues du Pays, & viſites que nous font les Habitans. La* Découverte *nous rejoint. Lenteur de nos progrès à l'Oueſt. La Baie de* Karakakoa *reconnue par M. Bligh. Con-*

cours nombreux d'Insulaires. Les Vaisseaux mouillent dans la Baie.

1778. 8bre.

NOUS appareillâmes du havre de *Samganoodha* le 26 au matin ; &, comme le vent souffloit de la partie du Sud, nous gouvernâmes à l'Ouest.

26.

Je me proposois de gagner les Isles *Sandwick*, d'y passer quelques mois de l'hiver, si nous y trouvions les rafraîchissemens nécessaires, de me rendre ensuite au *Kamtchatka*, & de tâcher d'y arriver vers le milieu de Mai. Je donnai des ordres au Capitaine Clerke, en cas de séparation; je fixai le premier rendez-vous aux Isles *Sandwich*, & le second à *Petropaulowska*, havre du *Kamtchatka.*

Nous étions hors du havre, depuis peu de temps, lorsque le vent tourna au Sud-Est & à l'Est-Sud-Est : le soir, il nous avoit portés jusques sur le travers de la partie Occidentale d'*Oonalashka*, où nous eûmes un vent du Sud ; nous en profitâmes, pour nous étendre à l'Ouest jusqu'à sept heures du matin du jour suivant. A cette époque, nous revirâmes vent arriere, & nous mîmes le Cap à l'Est. Le vent avoit alors tellement augmenté, que nous nous trouvions réduits à nos trois basses voiles. Il souffloit en

27.

rafales pesantes, accompagnées de pluie, de grêle & de neige.

1778. 8bre.

Le 28, à neuf heures du matin, l'Isle d'*Oonalashka* nous restoit au Sud-Est à quatre lieues. Nous revirâmes vent arriere, & nous cinglâmes à l'Ouest: l'orage avoit cessé, & sur le soir, le peu de vent que nous éprouvions, tournoit peu-à-peu vers l'Est, d'où il continua à souffler peu de temps avant de s'établir au Nord-Est: il devint très-fort & accompagné de pluie. Je portai d'abord le cap au Sud, & comme le vent inclinoit vers le Nord & le Nord-Ouest, je gouvernai plus à l'Ouest.

29. Le 29, à six heures & demie du matin, nous découvrîmes une Terre qui se prolongeoit de l'Est-quart-Sud-Est à l'Ouest-quart-Sud-Ouest, & nous supposâmes que c'étoit l'Isle d'*Amoghta*: m'appercevant à huit heures que nous ne pouvions la doubler, parce que le vent avoit pris de la partie de l'Ouest, je cessai de louvoyer, & j'arrivai du côté d'*Oonalashka*, dans l'intention de passer au Nord & à l'Est de cette Isle: je n'osois longer sa bande Sud-Est, par un vent si impétueux. Lorsque nous remîmes le cap du côté d'*Oonalashka*, cette Isle se prolongeoit de l'Est-quart-Sud-Est un demi-rumb-Sud, au Sud-Sud-Ouest, à la distance de quatre lieues. Notre

longitude indiquée par le garde-temps, étoit de 191^d 17$'$, & notre latitude de 53^d 38$'$: il en résulte qu'*Oonalashka* a une position bien différente de celle que lui assigne la Carte Russe, dont on nous avoit donné communication; mais on doit observer que c'est une des Isles dont M. Ismyloff disoit qu'il faut rectifier la position. Il reste des doutes sur l'identité de cette Terre, avec celle d'*Amoghta*, (*a*) car après qu'Ismyloff eut fait sa correction, sa Carte n'offroit aucune Terre par ce parallele; mais, comme je l'ai déjà dit, elle ne doit pas être réputée exacte.

1778. 8bre.

A onze heures, tandis que nous gouvernions au Nord-Est, nous découvrîmes dans le Nord-Nord-Est un demi-rumb-Est, à quatre lieues, un Rocher élevé qui ressembloit à une tour. Il gît par 53^d 57$'$ de latitude & 191^d 2$'$ de longitude: il ne se trouvoit point dans la Carte d'Ismyloff, (*b*) & il paroît que nous en avions été fort

(*a*) La Carte du Voyage de Krenitzen & de Levasheff, fait en 1768 & 1769, qu'on trouve dans les *Nouvelles Découvertes des Russes*, par M. Coxe, page 251 de l'original, indique une Isle appellée *Amuckta* : cette Isle n'est pas placée loin de la position qu'assigne le Capitaine Cook à celle d'*Amoghta*.

(*b*) Quoiqu'il ne fût pas marqué dans la Carte de M. Ismyloff, il se trouve dans celle du Voyage de

1778. 8bre.

près pendant la nuit. La mer qui étoit très-haute ne se brisant que contre ce Rocher, nous jugeâmes qu'il avoit une élévation considérable. Nous diminuâmes de voile à trois heures du soir, après avoir pris une vue d'*Oonalashka*, & nous serrâmes le vent, parce qu'il ne nous restoit pas assez de temps pour traverser le passage avant la nuit. Le lendemain, à la pointe du jour, nous

30.

arrivâmes sous les basses voiles, & les huniers auxquels on avoit pris tous les ris : le vent soufloit avec beaucoup de force de l'Ouest-Nord-Ouest, & il étoit accompagné de rafales pesantes & de neige. A midi, nous nous trouvâmes au milieu du détroit entre *Oonalashka* & *Oonella*, & le havre de *Samganoodha* nous restoit au Sud-Sud-Est à une lieue. Etant à trois heures du soir, près de l'extrémité du détroit, hors des Isles, & le *Cap de la Providence* se

---

Krenitzen & de Levasheff. Cette derniere Carte s'accorde aussi pour la position générale de ce grouppe d'Isles, avec la Carte du Capitaine Cook. Les côtes de l'Isle d'*Oonalashka* sont dentelées dans l'une & dans l'autre, à-peu-près de la même maniere. Une pareille conformité est digne d'attention, puisque les Cartes Russes de cet Archipel les plus modernes renferment un si grand nombre d'erreurs, & des erreurs si capitales.

montrant à l'Ouest-Sud-Ouest à deux ou trois lieues, nous gouvernâmes au Sud, sous les huniers auxquels on avoit pris deux ris, & sous les basses voiles. Le vent souffloit de l'Ouest-Nord-Ouest, grand frais, & le temps étoit fort beau.

1778. 8bre.

Le vent passa au Sud le 2 Novembre, & avant la nuit, il devint une tempête violente, qui nous obligea de mettre en panne. La *Découverte* tira plusieurs coups de canon, auxquels nous répondîmes, sans deviner le but de ce signal. Nous la perdîmes de vue à huit heures, & nous ne la revîmes que le lendemain à huit heures. Elle nous joignit à dix heures; l'orage ayant cessé, & le vent ayant repassé à l'Ouest-Nord-Ouest, nous fîmes de la voile, & nous reprîmes notre route au Sud.

2 9bre.

3.

Le 6 au soir par 42^d $12'$ de latitude & 201^d $26'$ de longitude, la déclinaison de l'aimant étoit de 17^d $15'$ Est. Le lendemain, au matin, nous nous trouvâmes par 41^d $20'$ de latitude & 202^d de longitude; & nous apperçûmes un nigaud où un cormoran qui voltigea plusieurs fois autour de *la Résolution*. Comme ces oiseaux s'éloignent rarement, si même ils s'éloignent quelquefois à une distance considérable de la terre, je jugeai qu'il y avoit une côte dans les environs. Cependant nous n'en découvrîmes aucune. Le

6.

7.

vent fut très-foible l'après-midi, & le Capitaine Clerke vint me voir, & m'instruisit d'un accident arrivé à bord de *la Découverte*, la seconde nuit après notre départ de *Samganoodha*; les écouets de sa grande voile avoient sauté, & tué un homme; ils avoient blessé d'ailleurs son Maître d'Equipage & deux ou trois autres de ses gens. Pour comble de malheur, j'appris que le trois, au soir, ses voiles & ses agrêts avoient été fort endommagés, & qu'il avoit tiré des coups de canon, afin de nous avertir de mettre en panne.

1778. 9bre.

8. Le 8, le vent souffloit de la partie du Nord en jolie brise, & le ciel étoit clair. 9. Le 9, par 39d & demi de latitude, nous eûmes huit heures de calme : ce calme fut suivi d'un vent du Sud, accompagné d'un beau temps. Tous ceux de mes gens qui pouvoient manier une aiguille, s'occuperent de la réparation des voiles, & les Charpentiers réparerent les canots.

12. Le 12 à midi, par 38d 14′ de latitude, & 206d 17′ de longitude, le vent repassa au Nord, 15. & le 15, par 33d 30′ de latitude, il tourna à l'Est : nous apperçûmes alors un oiseau du Tropique & un Dauphin; ce fut le premier depuis 17. notre départ d'*Oonalashka*. Le 17, le vent tourna au Sud, d'où il continua à souffler jus-

qu'au 19 : l'après-midi de ce jour, un grain ſubit & une ondée de pluie, le rétablirent au Nord, en lui faiſant faire le tour du compas par l'Oueſt : nous étions à 32d 26′ de latitude & 207d 30′ de longitude.

1778. 9bre. 19.

Le vent ſouffla bientôt avec impétuoſité, & il fut accompagné de pluie ; nous fûmes obligés de carguer toutes les voiles, excepté les huniers, auxquels on prit deux ris. Au moment où on abaiſſa le grand hunier pour y prendre des ris, le vent le déchira depuis le pied du cordage, & il fut endommagé en pluſieurs autres endroits. Cette voile venoit d'être réparée, & elle n'avoit été enverguée que la veille. Nous en établîmes une autre le lendemain au matin. Ce coup de vent annonça le vent aliſé, qui par 25d de latitude tourna à l'Eſt, & à l'Eſt-Sud-Eſt.

18.

Je continuai à gouverner au Sud juſqu'à la pointe du jour du 25 : nous étions alors par 20d 55′ de latitude. Les Vaiſſeaux s'éloignerent à quelque diſtance l'un de l'autre, & ils porterent le cap à l'Oueſt : nous nous rejoignîmes le ſoir & nous mîmes en panne. Le lendemain au point du jour, nous découvrîmes une Terre qui ſe prolongeoit du Sud-Sud-Eſt à l'Oueſt : nous fîmes de la voile & nous gouvernâmes deſſus. A huit heures, elle s'étendoit du Sud-Eſt un demi-

25.

26.

1778. 9bre.

rumb-Sud à l'Oueſt, & nous étions à deux lieues de la partie la plus voiſine. Nous crûmes voir cette Terre ſe prolonger à l'Eſt, mais non pas à l'Oueſt : nous fûmes alors convaincus que nous n'avions reconnu qu'imparfaitement le grouppe des Iſles *Sandwich* ; car celles que nous avions examinées durant notre route au Nord, ſe trouvoient toutes ſous le vent de la ſtation que nous occupions.

L'intérieur de cette Terre offroit à nos regards une colline élevée, en forme de ſelle, & dont le ſommet ſe montroit au-deſſus des nuages. Le terrein s'abaiſſoit doucement depuis cette colline, & il étoit terminé par une côte de Roche eſcarpée, contre laquelle la mer produiſoit un reſſac terrible. Voyant que nous ne pouvions doubler l'Iſle, j'arrivai vent arriere, & je rangeai la côte à l'Oueſt : nous ne tardâmes pas à appercevoir du monde en différentes parties du rivage, & à diſtinguer des maiſons & des plantations. Le pays paroiſſoit bien boiſé & bien arroſé, & nous remarquâmes pluſieurs ruiſſeaux qui tomboient dans la mer.

Il étoit de la derniere importance de prendre ſur ces Iſles un ſupplément de vivres, & l'expérience m'avoit appris, que je n'en viendrois pas à bout ſi je permettois à mes équipages de

commercer librement avec les Naturels du pays: j'interdis donc le commerce à tout le monde, excepté à ceux qui feroient nommés par le Capitaine Clerke & par moi; & même j'enjoignis à ceux-ci de n'acheter que des provifions de garde, ou des rafraîchiffemens. Je fixai auffi les conditions auxquelles on pourroit recevoir des femmes à bord : je voulois préferver ces Ifles de la maladie vénérienne; mais je ne tardai pas à m'appercevoir qu'elle y étoit déjà répandue.

1778. 9bre.

A midi, la côte fe prolongeoit du Sud 81d Eft au Nord 56d Oueft : un terrein plat qui reffembloit à un ifthme nous reftoit au Sud 42d Oueft; la partie de l'Ifle la plus voifine de nous fe montroit à trois ou quatre milles; notre latitude étoit de 20d 59′, & notre longitude de 203d 50′. J'apperçus quelques pirogues qui marchoient vers nous, & je mis en panne, dès qu'elles furent à la hanche de mon Vaiffeau : la plupart des Infulaires qu'elles portoient, monterent à bord, fans héfiter le moins du monde. Nous les trouvâmes de la même race que les habitans des Ifles fituées plus fous le vent, avec lefquels nous avions déjà eu des entrevues; & fi nous les comprîmes bien, ils étoient inftruits de notre premiere relâche : malheureufement j'en eus une preuve trop certaine; car ils étoient déjà infectés

1778.
9bre.

de la maladie vénérienne, & je ne pouvois expliquer ce fait que par leurs communications, avec les Isles voisines depuis notre départ.

Ils nous vendirent une quantité assez considérable de seches, que nous payâmes avec des clous & des morceaux de fer. Ils nous apporterent aussi quelques fruits & des racines, & ils nous dirent que nous en trouverions beaucoup dans leurs Isles, ainsi que des cochons & des volailles. Le soir, l'horizon étant clair à l'Ouest, nous jugeâmes que la côte la plus occidentale en vue, formoit une Isle séparée de celle en travers de laquelle nous étions. Bien persuadés que les Insulaires nous apporteroient le lendemain des productions de leur pays, nous passâmes la nuit à louvoyer, & le matin nous nous tinmes près de la côte. Nous ne reçûmes d'abord la visite que d'un petit nombre de Naturels; mais, vers midi, ils arriverent en foule; leur cargaison étoit composée de fruit à pain, des patates, de *tarro* ou de racines d'*eddy*, de quelques bananes, & de cochons de lait : ils l'échangerent contre des clous & des outils de fer. Il est vrai que nous n'avions rien autre chose à leur donner. Les échanges continuerent jusqu'à quatre heures du soir; voyant à cette époque, qu'ils n'avoient plus rien à vendre, & qu'ils n'étoient pas disposés à nous

27.

nous fournir d'autres vivres, nous fîmes de la voile, & nous nous éloignâmes.

1778. 9bre.

Tandis que nous demeurâmes en panne, j'obſervai que les Vaiſſeaux dérivoient à l'Eſt, quoique le vent fût frais : il dut donc y avoir un courant qui portoit de ce côté. Ceci m'encouragea à ſerrer le vent, dans l'intention de doubler l'extrémité orientale de l'Iſle, & de mettre ainſi devant nous tout le côté ſous le vent. Le 30, après-midi, nous étions en travers de l'extrémité Nord-Eſt de l'Iſle, & pluſieurs pirogues arriverent aux Vaiſſeaux. La plupart de ces embarcations appartenoient à un Chef nommé Terreeoboo, qui en montoit une. Il me fit préſent de deux ou trois petits cochons, & nous achetâmes quelques fruits des autres Inſulaires. Lorſqu'ils eurent paſſé environ deux heures à la hanche des Vaiſſeaux, ils partirent tous, ſi j'en excepte ſix ou huit qui demeurerent ſur mon bord. Une double pirogue à voile ne tarda pas à arriver : nous la remorquâmes toute la nuit. Le ſoir, nous découvrîmes au vent une autre Iſle, que les Naturels appelloient *Owhyhee*. Nous apprîmes de plus qu'ils donnoient le nom de *Mowee*, à la terre en travers de laquelle nous avions été pendant quelques jours.

30.

Le premier Décembre, à huit heures du

1 Déc.

1778. Déc.

matin, *Owhyhee* se prolongeoit du Sud 22^d Est au Sud 12^d Ouest & *Mowee* du Nord 41^d au Nord 83^d Ouest. Je portai dessus, lorsque je me fus apperçu que nous ne pourrions atteindre *Owhyhee* ; & les Insulaires de *Mowee* qui étoient sur mon bord, ne voulant pas m'accompagner, ils s'embarquerent sur leur double pirogue, & ils retournerent à terre. A sept heures du soir, nous étions près de la bande septentrionale d'*Owhyhee*, & nous louvoyâmes en attendant le jour.

2. Le 2 au matin, nous fûmes surpris de voir les sommets des montagnes d'*Owhyhee*, couverts de neige. Ces montagnes ne paroissoient pas d'une hauteur extraordinaire, & cependant la neige sembloit être ancienne & d'une profondeur considérable en divers endroits. Lorsque nous fûmes près de la côte, quelques-uns des Naturels du Pays arriverent. Ils montrerent d'abord de la timidité & beaucoup de circonspection ; mais nous ne tardâmes pas à en attirer plusieurs à bord, & nous les déterminâmes enfin à retourner dans l'Isle, & à nous apporter les choses dont nous avions besoin. Peu de temps après que ceux-ci eurent gagné la côte, nous eûmes une compagnie assez nombreuse, les Insulaires ne vinrent pas nous voir les mains

vuides, & nous achetâmes une bonne provision de cochons de lait, de fruits & de racines. Nous continuâmes nos échanges avec eux, jusqu'à six heures du soir; à cette époque, nous fîmes de la voile, & nous nous éloignâmes dans l'intention de serrer le vent, & de tourner l'Isle.

1778. Déc.

Le 4 au soir, nous observâmes une éclipse de Lune. M. King fit usage d'une lunette de nuit, munie, à l'extrémité de l'objectif, d'un diaphragme de la grandeur d'environ un tiers de l'ouverture ordinaire. J'observai avec la lunette d'un des sextans de Ramsden, qui, je crois, est aussi bonne qu'aucune autre pour cette observation. Voici le temps moyen des époques auxquelles nous observâmes l'un & l'autre le commencement & la fin de l'éclipse.

4.

6h 3′ 25″ commencement de l'éclipse.	Longitude	204d 40′ 45″
8h 27′ 25″ fin de l'éclipse.		204d 23′ 15″
	Terme moyen......	204d 35′ 0″

Nous distinguâmes la *pénombre* au moins dix minutes avant le commencement & après la fin de l'éclipse. Je mesurai avec un des sextans de Ramsden, plusieurs fois avant & après le milieu de l'éclipse, la partie de la Lune qui n'étoit pas éclipsée; mais je ne pus déterminer le milieu de

1778. Déc.

l'éclipſe, auſſi exactement qu'on auroit pu l'avoir par cette méthode. Il eſt vrai que je ne fis ces obſervations que comme un eſſai, ſans aſpirer à beaucoup de préciſion. Il eſt vrai encore que je pris le plus grand nombre des meſures ſur un même côté de l'inſtrument, au-lieu que j'aurois dû amener alternativement les images réfléchies, & les images directes en ſens contraire, l'une par rapport à l'autre, en comptant les diviſions ſur le quart-de-cercle, dans un cas à la gauche, & dans l'autre cas à la droite du premier point des diviſions : il eſt clair que la moitié de la ſomme de ces deux nombres, eſt la meſure véritable, indépendante de l'erreur du quart-de-cercle : telle eſt la méthode que je recommanderois.

Mais je ſuis sûr qu'on auroit pu l'obſerver avec plus de préciſion, & que cette méthode pourra être utile, lorſqu'on ſe trouvera hors d'état d'obſerver ou le commencement ou la fin de l'éclipſe, ce qui peut arriver ſouvent.

Immédiatement après la fin de l'éclipſe, nous obſervâmes la diſtance de chaque bord de la Lune, à *Pollux* & à *Aries;* l'un étant à l'Eſt & l'autre à l'Oueſt. On ne rencontre guères une occaſion d'obſerver avec toutes ces circonſtances; mais, lorſqu'elles ſe préſentent, il ne faut pas la

négliger, car alors les erreurs locales, auxquelles ces obfervations font fujettes, fe détruifent mutuellement; au-lieu que, dans tous les autres cas, pour éviter les erreurs, il devient néceffaire d'obferver le difque entier. Voici le réfultat de ces obfervations.

1778. Déc.

			Milieu
Par mes diftances obfervées	à *Aries*	204d 22′ 7″	204d 21′ 5″
	à *Pollux*	204d 20′ 4″	
Par celles de M. King....	à *Aries*	204d 27′ 45″	204d 18′ 29″
	à *Pollux*	204d 9′ 12″	
Terme moyen des deux milieux			204d 19′ 47″

La Montre marine, à quatre heures trente minutes, temps auquel toutes les obfervations de Lune furent rapportées, indiquoit........................ 204d 04′ 45″

Le courant qui portoit à l'Eft, dont j'ai parlé plus haut, ne fe faifoit plus fentir, & nous gagnâmes peu de chofe à louvoyer. Le 6, au foir, nous avions longé la côte l'efpace d'environ cinq lieues : nous étions près du rivage, & nous fîmes quelques échanges avec les Naturels du pays. Mais ces échanges nous ayant procuré peu de vivres, je m'approchai davantage de la greve le lendemain au matin, & nous reçûmes la vifite

6.

7.

1778. Déc.

d'un grand nombre d'Insulaires; nous mîmes en panne, & nous commerçâmes jusqu'à deux heures de l'après-midi. A cette époque, nous avions acheté assez de cochons, de fruits, & de racines pour cinq jours : nous fîmes de la voile ensuite & nous continuâmes à louvoyer.

Je m'étois procuré une quantité assez considérable de cannes de sucre, & ayant reconnu, d'après un essai fait peu de jours auparavant, qu'une forte décoction de ces cannes donnoit une biere très-potable, j'ordonnai d'en brasser de nouvelles bariques; mais, lorsqu'on en servit à mon équipage, aucun des Matelots ne voulut en goûter. Comme je n'avois d'autre but, en introduisant cette boisson, que de garder nos liqueurs fortes pour les climats plus froids, & que je ne craignois pas le scorbut tant que nous aurions d'autres végétaux en abondance, je ne me donnai pas la peine de déployer mon autorité, ou de recourir à la persuasion, pour les déterminer à en boire. Mais, afin de remplir mon objet, je défendis de servir du *grog* à bord de la *Résolution* & à bord de la *Découverte :* je continuai à faire usage, avec mes Officiers, de cette biere de canne de sucre; nous y mêlâmes un peu de houblon qui nous restoit, & elle en fut meilleure. Elle avoit le goût de la biere que produit la

drêche nouvelle, & perſonne, je crois, ne doutera de ſa ſalubrité : mon imprudent équipage prétendit néanmoins qu'elle étoit nuiſible à la ſanté.

Les Matelots juſtifierent, par d'auſſi mauvaiſes raiſons, la réſolution qu'ils formerent, immédiatement après mon arrivée dans l'*Entrée du Roi George*, de ne pas boire la biere de *ſpruce* que nous y fîmes; mais, ſe ſouvenant que ce n'étoit pas la premiere fois qu'on introduiſoit cette boiſſon à la mer, ou déterminés par un motif quelconque à ne pas mettre de l'opiniâtreté dans cette affaire, ils n'eſſayerent point d'exécuter leur projet ; je ne l'appris même qu'ici, lorſque leur ignorance s'oppoſa aux ſoins que je prenois de leur ſanté. Quelque avantageuſes que ſoient aux Matelots, les innovations ſur nos vaiſſeaux, elles ne manquent jamais d'être déſapprouvées par les équipages; je les avois vu déclarer que la ſoupe tirée des tablettes de bouillon potatives, & la *ſourkrout* étoient des alimens qu'il ne convenoit pas d'offrir à des hommes. Peu de Commandans ont introduit ſur leur bord plus de nourritures & de boiſſons nouvelles, que moi; il eſt vrai qu'il y en a peu qui aient eu les mêmes occaſions de faire de pareils eſſais, ou qui ſe ſoient vus contraints par la néceſſité de recourir à de pareils

1778. Déc.

expédiens ; c'eſt néanmoins en m'écartant de l'uſage établi, qu'en général je ſuis venu à bout de préſerver mes équipages du ſcorbut, de cette maladie terrible, qui a peut-être détruit plus de Matelots, dans des voyages paiſibles, que le fer de l'ennemi n'en a moiſſonné, dans des expéditions militaires.

13. Je me tins à quelque diſtance de la côte juſqu'au 13 : à cette époque, je ralliai la terre, ſix lieues plus au vent, & après avoir acheté de nouvelles productions des Naturels du pays qui vinrent nous voir, je regagnai le large. Je voulois me rapprocher du rivage le 15, afin d'obtenir des Inſulaires des fruits & des racines, mais le vent ſouffloit du Sud-Eſt-quart-Sud & du Sud-Sud-Eſt, & je crus devoir en profiter pour m'étendre à l'Eſt, afin de doubler, ou du moins de reconnoître l'extrémité méridionale de l'Iſle. Le vent continua à ſouffler du Sud-Eſt-quart-Sud, la plus grande partie de la journée du 16. Le 17, il fut variable entre le Sud & l'Eſt, & le 18 il paſſa ſans ceſſe d'un rumb à l'autre : nous eûmes quelquefois des rafales impétueuſes, & d'autrefois un calme accompagné de tonnerre, d'éclairs & de pluie. L'après-midi, le vent ſouffla de l'Oueſt durant quelques heures ; le ſoir, il ſauta à l'Eſt-quart-Sud-Eſt, & nous gouvernâmes au

15. 16. 17. 18.

Sud en le serrant de près; nous portâmes peu de voiles, parce que la *Découverte* se trouvoit à une certaine distance de l'arriere. La pointe Sud-Est de l'Isle nous restoit alors au Sud-Ouest-quart-Sud, à environ cinq lieues, & je fus persuadé que je viendrois à bout de la doubler; mais il survint un calme le lendemain à une heure après minuit, & nous fûmes abandonnés à la merci d'une houle du Nord-Est, qui nous entraînoit rapidement vers la terre : en sorte que, long-temps avant la pointe du jour, nous apperçûmes sur la côte des lumieres qui n'étoient pas à plus d'une lieue. La nuit fut sombre, & nous eûmes du tonnerre, des éclairs & de la pluie.

1778. Déc.

19.

A trois heures le calme fut remplacé par une brise du Sud-Est-quart-Est, qui souffloit par rafales accompagnées de pluie. Nous cinglâmes au Nord-Est, croyant que c'étoit la route la plus propre à nous éloigner de la côte : si nous avions été en plein jour, j'aurois pris les amures de l'autre bord. Au lever de l'aurore, nous vîmes la côte se prolonger du Nord-quart-Nord-Ouest au Sud-Ouest-quart-Ouest : il y avoit sur la côte un ressac terrible, qui n'étoit pas éloigné de plus d'une demi-lieue, & il fut clair que nous avions couru le danger le plus éminent. Comme le vent

1778. Déc.

tournoit plus à l'Eſt, nous n'étions pas encore en ſûreté, en ſorte qu'il nous fallut travailler aſſez long-temps, pour nous tenir à une diſtance convenable du rivage. Ce qui rendit notre poſition plus alarmante, la ralingue de chûte du grand hunier ſauta, & la voile fut déchirée du haut en bas : les voiles des deux perroquets furent emportées de même, quoiqu'elles ne ſe trouvaſſent pas la moitié auſſi uſée. Nous faiſîmes un moment favorable, & nous ne tardâmes pas à en enverguer de nouvelles; nous laiſsâmes enſuite la terre de l'arriere. La *Découverte* étant aſſez loin au Nord, ne fut jamais près de la côte, & nous ne la vîmes qu'à huit heures.

Je ne puis m'empêcher d'obſerver, à cette occaſion, que j'ai toujours trouvé les ralingues de nos voiles trop foibles de matiere, ou de contexture. Ce défaut a été pour moi, à différentes époques, la ſource de beaucoup de peines & d'inquiétudes, & il m'a coûté une quantité conſidérable de toile à voile. Je dois ajouter de plus, que les cordages, les toiles & toutes les autres munitions qu'on emploie dans la Marine Royale, m'ont paru d'une qualité inférieure à ceux dont ſe ſert la Marine Marchande.

C'eſt, ce me ſemble, une opinion reçue parmi les divers Officiers de la Marine, que les muni-

tions des magaſins du Roi, ſont meilleures que celles de tous les autres, & qu'il n'y a pas de vaiſſeaux auſſi-bien équipés que ceux de la Marine Royale : on a ſans doute raiſon, relativement à la quantité, mais j'ai bien peur qu'il n'en ſoit pas de même quant à la qualité. Il eſt vrai qu'on n'a guères occaſion de vérifier ce point; car, en général, on les condamne, ou on les convertit à d'autres uſages, lorſqu'elles ne ſe trouvent uſées qu'à moitié. Ce n'eſt que dans des voyages pareils aux nôtres, qu'on peut en faire l'eſſai; puiſque notre poſition nous obligeoit de nous en ſervir juſqu'à la derniere extrémité. (*a*)

(*a*) Le Capitaine Cook peut avoir raiſon, à quelques égards, de donner la préférence aux cordages de la Marine Marchande, ſur ceux de la Marine Royale; ſur-tout en temps de guerre, lorſqu'une partie des cordages néceſſaires à nos Eſcadres eſt fournie par des Entreprenneurs. Mais on ſait qu'il n'y a pas de meilleurs cordages que ceux qu'on fait dans les arſenaux du Roi. Ce que je viens de dire eſt fondé ſur l'autorité d'un Officier de la Marine Royale, d'un rang diſtingué & très-verſé dans ſa profeſſion; il recommande en même-temps, comme une précaution indiſpenſable, de donner toujours aux vaiſſeaux qu'on envoie découvrir de nouvelles contrées, des cordages faits dans les Corderies du Roi, & de choiſir d'ailleurs avec ſoin tous les articles qui entrent dans leur équipement.

1778. Déc.

Dès que le jour parut, les Naturels arborerent un pavillon blanc fur la côte; nous jugeâmes que c'étoit un fignal de paix & d'amitié. Quelques-uns d'entr'eux fe mirent en mer & nous fuivirent, mais le vent fraîchit, & comme je ne pouvois les attendre fans danger, nous les laifsâmes bientôt de l'arriere.

Après avoir fait vainement, dans le cours de l'après-dînée, une nouvelle tentative pour doubler l'extrémité orientale de l'Ifle, j'abandonnai mon projet, & je tâchai de rejoindre la *Découverte* : il n'étoit pas important de faire le tour de l'Ifle; car nous avions reconnu fon étendue au Sud-Eft, & c'étoit là ce que je voulois. D'ailleurs, felon ce que nous apprîmes des Infulaires, il n'y a point de terre au vent de celle-ci. Cependant, comme nous étions près de l'extrémité méridionale, & que le plus léger changement de vent en notre faveur, pouvoit nous faire achever le tour de la terre, je fongeai encore à la doubler, & je continuai à louvoyer.

20. Le 20, à midi, la pointe Sud-Eft nous reftoit au Sud à trois lieues : les collines, revêtues de neige, fe montroient à l'Oueft-Nord-Oueft, & nous étions à environ quatre milles de la côte la plus voifine. L'après-dînée, quelques-uns des Naturels arriverent en canots, & ils nous appor-

terent un petit nombre de cochons de lait & de bananes. Les bananes nous firent grand plaisir, car nous n'avions plus de végétaux depuis quelques jours; mais ce qu'ils nous en donnerent, suffisoit à peine à la consommation d'une journée : le lendemain au matin, je me rapprochai à trois ou quatre milles de la terre, où nous rencontrâmes une multitude de pirogues chargées de provisions. Nous mîmes en panne, & nous continuâmes nos échanges avec les Insulaires, jusqu'à quatre heures du soir : ayant embarqué une quantité assez considérable de vivres à cette époque, nous fîmes de la voile; & nous nous étendîmes au Nord.

1778. Déc. 21.

Je n'avois jamais rencontré de peuples sauvages aussi peu défians & aussi libres dans leur maintien, que ceux-ci. Ils envoyoient communément aux vaisseaux, les différens articles qu'ils vouloient vendre; ils montoient ensuite eux-mêmes à bord, & ils faisoient leur marché sur le gaillard d'arriere : les O-Taïtiens, malgré nos relâches multipliées, n'ont pas autant de confiance en nous. J'en conclus que les habitans d'*Owhyhee* doivent être plus exacts & plus fideles dans leur commerce réciproque, que les Naturels d'*O-Taïti;* car s'ils n'avoient pas de la bonne-foi entr'eux, ils ne feroient pas aussi disposés à croire

1778. Déc.

à la bonne-foi des étrangers. Il faut obſerver de plus, à leur honneur, qu'ils n'eſſayerent pas une fois de nous tromper dans les échanges, ou de commettre un vol. Ils entendoient fort bien le commerce, & ils ſembloient deviner parfaitement pourquoi nous longions ainſi la côte, car, quoiqu'ils nous apportaſſent des proviſions en abondance, & particuliérement de petits cochons, ils eurent ſoin de les tenir à une juſte valeur, & ils les reconduiſoient à terre, plutôt que de les donner au-deſſous du prix dont ils les jugeoient ſuſceptibles.

22. Le 22, à huit heures du matin, nous revirâmes au Sud, avec une briſe fraîche de l'Eſt-quart-Nord-Eſt; à midi, notre latitude étoit de 20^d 28′ 30″, & le pic couvert de neige nous reſtoit au Sud-Oueſt un demi-rumb-Sud : nous l'avions aſſez bien vu le jour précédent; la neige paroiſſoit s'être accrue depuis la veille, & s'être étendue plus bas ſur la croupe de la colline. Je gouvernai au Sud-Eſt juſqu'à minuit; je portai alors le cap au Nord juſqu'à quatre heures du

23. matin, que nous reprîmes la route du Sud-Eſt; & comme le vent ſouffloit du Nord-Eſt-quart-Eſt, nous eſpérions doubler l'Iſle. Nous en ſerions venus à bout, ſi le vent ne nous eût manqué, & ſi nous ne nous étions pas trouvés à la

merci d'une groſſe houle, qui nous entraîna avec vîteſſe vers la terre, éloignée ſeulement de deux lieues. Nous parvinmes enfin à gagner le large, & de légers ſouffles de vent qui ſurvinrent avec des ondées de pluie, nous mirent hors de danger. Tandis que nous fûmes en calme, pluſieurs Inſulaires arriverent avec des cochons, des volailles, du fruit & des racines. Nous achetâmes d'ailleurs une oie, qui étoit à-peu-près de la groſſeur du canard de *Moſcovie*, & qui avoit le plumage d'un gris ſombre, le bec & les jambes noires.

1778. Déc.

Ayant acheté, à quatre heures du ſoir, les cargaiſons entieres des Naturels du pays, leſquelles ſuffiſoient à nos beſoins, nous fîmes de la voile, & nous nous étendîmes à l'Eſt, à l'aide d'un vent de l'Eſt-Nord-Eſt. A minuit, nous revirâmes de bord, & nous portâmes au Sud-Eſt. Suppoſant que la *Découverte* nous verroit revirer, je ne l'en avertis pas par le ſignal; mais nous reconnûmes enſuite qu'elle ne s'en étoit pas apperçue, & qu'elle continuoit à cingler au Nord; car le lendemain, à la pointe du jour, nous ne la découvrions plus. Le ciel étant brumeux à cette époque; notre horizon avoit peu d'étendue, en ſorte qu'il étoit poſſible que la *Découverte* nous ſuivît; & ayant dépaſſé

24.

1778. Déc.

la partie Nord-Eſt de l'Iſle, je me déterminai à continuer ma route. Le vent qui tourna au Nord-Eſt ne me permit plus de doubler la terre ſur l'autre bord; par conſéquent nous n'avions plus de moyens de cingler au Nord pour joindre ou chercher la *Découverte*. A midi, notre latitude obſervée fut de 19ᵈ 55′, & notre longitude de 205ᵈ 3′ : la pointe Sud-Eſt de l'Iſle ſe montroit au Sud-quart-Sud-Eſt un quart de rumb à l'Eſt, à ſix lieues; l'autre extrémité nous reſtoit au Nord 60ᵈ Oueſt, & nous nous trouvions à deux lieues de la côte la plus voiſine. A ſix heures du ſoir, nous avions au Sud-Oueſt l'extrémité la plus méridionale de l'Iſle, & à ſept ou huit milles le rivage le plus proche; ainſi, nous étions venus à bout de nous porter au vent de l'Iſle, choſe que nous avions deſirée avec tant de perſévérance.

La *Découverte* cependant ne s'offroit pas encore à nos regards; mais le vent lui étoit favorable pour nous ſuivre, & j'en conclus qu'elle ne tarderoit pas à nous joindre. Je croiſai donc en travers de cette pointe Sud-Eſt de l'Iſle qui gît par 19ᵈ 34′ de latitude, & 205ᵈ 6′ de longitude, juſqu'au moment où je fus convaincu que le vaiſſeau du Capitaine Clerke ne pourroit pas ici ſe réunir au mien. Je conjecturai alors qu'il n'avoit

n'avoit pu doubler la partie Nord-Eſt de l'Iſle, & qu'il s'étoit porté trop ſous le vent dans l'eſpoir de me rencontrer de ce côté.

1778. Déc.

Comme je me tins ordinairement de cinq à dix lieues de la terre, il n'arriva près de nous qu'une pirogue juſqu'au 28. A cette époque, douze ou quatorze autres vinrent nous voir. Les Naturels qui les montoient, nous apporterent comme à l'ordinaire des productions de leurs Iſles. J'étois très-fâché qu'ils euſſent pris la peine de venir ſi loin; car nos proviſions fraîches n'étant pas encore conſommées, nous ne pûmes acheter celles-ci : nous avions reconnu que les cochons ne vivoient à bord que quelques jours, & que les racines s'y pourriſſoient bientôt. Je ne voulois cependant pas quitter cette partie de l'Iſle ſans y embarquer des vivres, car il n'auroit pas été facile d'y revenir, ſi la diſette m'en eût imposé la loi.

28.

Nous commençâmes le 30 à éprouver des beſoins; & je me ſerois rapproché de la côte, ſi le calme ne m'en eût empêché. Il s'éleva à minuit une briſe du Sud & du Sud-Oueſt, & nous pûmes porter vers le rivage à la pointe du jour. A dix heures du matin, nous rencontrâmes des Inſulaires qui nous offrirent du fruit & des racines; mais il n'y avoit que trois petits cochons

30.

31.

1778. Déc.

dans toutes leurs pirogues; peut-être s'en trouva-t-il ſi peu, parce que nous n'avions pas acheté ceux qu'on nous avoit amenés derniérement. Nous mîmes en panne pour faire des échanges; mais une pluie très-forte les interrompit bientôt après, & nous nous trouvâmes d'ailleurs trop loin de la côte : je n'oſai pas m'en approcher davantage, car je ne pouvois compter que le vent reſtât un moment où il étoit : la houle auſſi étoit forte, & elle portoit obliquement ſur la côte, où elle produiſoit un reſſac terrible. Le ſoir, le temps devint meilleur; la nuit fut claire, & nous la paſsâmes à courir de petites bordées.

1779. 1 Janv.

Des nuages épais obſcurcirent de nouveau l'atmoſphere, avant la pointe du jour, & le nouvel an commença par une pluie très-forte, qui dura par intervalles juſqu'à plus de dix heures : le vent ſouffloit de la partie du Sud en briſe légere, & nous eûmes quelques calmes. Lorſque la pluie eut ceſſé, le ciel devint clair, & la briſe fraîchit : nous étions alors à environ cinq milles de la terre : pluſieurs pirogues arriverent avec des fruits & des racines, & les Inſulaires nous apporterent enfin quelques cochons. Nous mîmes en panne & nous fîmes des échanges avec eux juſqu'à trois heures du ſoir : à cette époque nous avions acheté un ſupplément de vivres aſſez con-

fidérable. Nous fîmes de la voile, dans l'intention de nous porter au Nord-Oueft, ou au côté fous le vent de l'Ifle, & de chercher la *Découverte*. Le vent foufloit du Sud, & je fus obligé de m'étendre à l'Eft jufqu'à minuit : le vent étant devenu favorable, nous prîmes les amures de l'autre bord. Le vent & le ciel avoient été extrêmement variables les derniers jours, & il tomba beaucoup de pluie.

1779. Janvier.

Nous employâmes les trois jours fuivans à defcendre la côte Sud-Eft de l'Ifle; nous louvoyâmes toutes les nuits; & même durant le jour, nous demeurâmes quelques heures en panne, afin de fournir aux Naturels du pays une occafion de commercer avec nous. Ils vinrent quelquefois à bord, lorfque nous étions à cinq lieues de la côte; mais de peur de perdre leurs cargaifons en mer ou de n'en pas trouver le débit, leurs pirogues étoient peu chargées. Nous achetâmes furtout du fel qui étoit fort bon.

2. 3. 4.

Le 5, dans la matinée, nous dépaffâmes la pointe méridionale, qui gît par 18d 54′ de latitude, & nous reconnûmes qu'au-delà, la côte porte au Nord 60d Oueft. Il y a fur cette pointe un Village affez confidérable, dont les habitans nous amenerent une multitude de cochons & de femmes; il ne fut pas poffible d'empêcher les

5.

1779.
Janvier

femmes de monter à bord, & je n'en avois jamais vu de moins réſervées. Je jugeai que leur viſite n'avoit que la proſtitution pour objet. Comme je m'étois procuré du ſel, je n'achetai que les cochons qu'on pouvoit ſaler, & je refuſai tous ceux qui ſe trouvoient trop petits : cependant nous n'en pûmes guères acheter de plus de cinquante ou de ſoixante livres : heureuſement qu'il nous reſtoit encore des végétaux, car nous en obtinmes peu ici. Cette partie de l'Iſle ne ſemble pas propre à la culture : nous apperçûmes de tous côtés des traces de dévaſtation produites par un volcan ; & quoique nous n'euſſions pas remarqué dans l'intérieur du pays de montagne brûlante, l'œil découvroit dans les environs des ravages qu'il étoit difficile d'attribuer à une autre cauſe.

Cette portion de l'Iſle eſt à l'abri des vents dominans ; mais nous ne découvrîmes pas de fond ſur lequel on pût jetter l'ancre ; à un mille & demi de la côte, une ligne de cent ſoixante braſſes ne touchoit point. Tous les Inſulaires nous ayant quitté ſur le ſoir, nous continuâmes à deſcendre la côte l'eſpace d'un petit nombre de milles, & nous paſsâmes la nuit à louvoyer.

6.

Les Inſulaires revinrent le lendemain, ils nous apporterent les mêmes articles de commerce qu'au-

paravant. Comme j'étois alors près de la côte, j'ordonnai à M. Bligh d'aller ſonder le rivage, de débarquer, & de chercher de l'eau douce. Il me dit à ſon retour, qu'à deux encablures de la greve, une ligne de cent ſoixante braſſes, ne rapportoit point de fond; qu'après avoir débarqué, il ne trouva ni ruiſſeau ni ſource d'eau douce, mais ſeulement de l'eau de pluie dépoſée dans des trous ſur le rocher, que l'éclabouſſure des flots rendoit même ſaumâtre; & que la ſurface du pays n'offroit que des ſcories & des cendres, entre-mêlées çà & là d'un petit nombre de plantes. Entre dix & onze heures, nous eûmes le plaiſir de voir la *Découverte* tourner la pointe méridionale de l'Iſle, & elle nous joignit à une heure de l'après-midi. Le Capitaine Clerke vint ſur mon bord; il me raconta qu'il avoit croiſé quatre à cinq jours à l'endroit où nous nous ſéparâmes, & enſuite louvoyé autour du côté oriental de l'Iſle; mais que des vents défavorables l'avoient entraîné à quelque diſtance de la côte: il eut ſur ſon vaiſſeau, durant cet intervalle, un des Naturels du pays, qui y demeura par choix, & qui eut occaſion pluſieurs fois de retourner à terre, mais qui ne voulut pas en profiter.

1779. Janvier.

Après avoir louvoyé pendant la nuit, nous remîmes le Cap vers la côte le lendemain au

7.

1779. Janvier.

matin, & lorſque nous fûmes à environ une lieue du rivage, nous reçûmes la viſite d'un grand nombre d'Inſulaires. A midi, notre latitude obſervée étoit de 19d 1'; le garde-temps indiquoit 203d 26' de longitude : l'Iſle ſe prolongeoit du Sud 74d Eſt, au Nord 13d Oueſt, & la partie la moins éloignée ſe montroit à deux lieües.

8. Le 8, à la pointe du jour, nous reconnûmes que l'avant-derniere nuit les courans nous avoient entraînés fort loin au vent; nous étions alors en travers de la pointe Sud-Oueſt, & nous mîmes en panne, afin de donner aux Inſulaires une occaſion de commercer avec nous. A midi, notre latitude obſervée, fut de 19d 1', & la montre marine indiqua 203d 13' de longitude : la pointe Sud-Oueſt de l'Iſle nous reſtoit au Nord 30d Eſt à la diſtance de deux milles.

9. Nous paſſâmes la nuit comme à l'ordinaire, c'eſt-à-dire, à louvoyer. Quatre hommes & deux femmes, qui étoient venus à bord la veille, étoient encore ſur mon vaiſſeau, & comme je n'aimois pas à voir des femmes au milieu des matelots, je portai vers le rivage à midi : je voulois ſur-tout me débarraſſer de ces créatures dangereuſes, & je les renvoyai ſur quelques pirogues qui arriverent.

Nous eûmes des calmes, & de légers souffles de vent du Nord-Ouest, jusqu'à onze heures du matin du 10 : le vent qui fraîchit alors à l'Ouest-Nord-Ouest, joint à un courant fort qui portoit au Sud-Est, nous retarda tellement, que le soir, entre sept & huit heures, la pointe méridionale de l'Isle, nous restoit au Nord 10 degrés Ouest à quatre lieues : la colline Sud revêtue de neige, se montroit au Nord un degré & demi-Est.

1779. Janvier. 10.

Le 11, à quatre heures du matin, le vent s'étant fixé à l'Ouest, je gouvernai vers le rivage, afin d'acheter quelques rafraîchissemens. A mesure que nous approchâmes, les Naturels mirent leurs pirogues à la mer : nous fûmes en panne, ou nous louvoyâmes toute la journée, afin de rendre les échanges plus faciles; mais nous ne pûmes nous procurer que peu de vivres. Il arriva un assez grand nombre de canots sur lesquels il n'y avoit pas une des choses dont nous avions besoin : je jugeai que cette partie de l'Isle est très-pauvre, & que nous avions déjà acheté tout ce qui n'étoit pas absolument nécessaire aux habitans. Nous passâmes la nuit du 12 à louvoyer avec un vent frais de l'Ouest; on prit des sondes à un mille de la côte, & au Nord-Est de la pointe Sud de l'Isle, elles rapporterent 55 brasses

11.

12.

1779. Janvier.

ſes fond de joli ſable. A cinq heures du ſoir, nous mîmes le Cap au Sud-Oueſt avec un vent de l'Oueſt-Nord-Oueſt, & il ſurvint un calme, un peu après minuit.

13. Le lendemain, à huit heures du matin, nous eûmes une petite briſe du Sud-Sud-Eſt & nous gouvernâmes au Nord-Nord-Oueſt vers la terre. Bientôt après, des pirogues arriverent près de nous, avec quelques cochons, mais elles ne nous apportoient point de végétaux, article dont nous avions ſur-tout beſoin. Nous avions fait alors un peu de progrès; car à midi, la pointe méridionale de l'Iſle, nous reſtoit au Sud 86d & demi-Eſt; la pointe Sud-Oueſt, au Nord 13d Oueſt & la côte la moins éloignée à deux lieues : notre latitude obſervée étoit de 18d 56′ & le garde-temps indiquoit 203d 40′ de longitude. Le ſoir, nous avions atteint le travers de la pointe Sud-Oueſt de l'Iſle, mais le vent paſſant à l'Oueſt & au Nord, nous perdîmes la nuit tout l'eſpace que nous avions gagné. Le lendemain au matin,

14. nous étions toujours à la hauteur de la pointe Sud-Oueſt, & quelques pirogues arriverent près de nous; mais elles n'apporterent aucune des choſes dont nous manquions : il ne nous reſtoit ni fruits ni racines, & nous nous vîmes contraints de faire uſage de nos proviſions de mer.

Des canots, qui vinrent du Nord, nous vendirent enfin un petit ſupplément de cochons & de racines.

1779. Janvier.

15.

Le jour ſuivant, nous eûmes de légers ſouffles de vent variables, bien voiſins d'un calme, juſqu'à cinq heures de l'après-midi : à cette époque, il s'éleva une briſe de l'Eſt-Nord-Eſt, avec laquelle nous pûmes gouverner le long de la côte au Nord. Le ciel étant beau, il nous arriva beaucoup de Naturels du pays, & nous eûmes des proviſions de toute eſpece en abondance; la plupart des Inſulaires paſſerent la nuit avec nous; & nous remorquâmes leurs pirogues.

16.

Le 16, à la pointe du jour, croyant appercevoir une baie, M. Bligh partit avec un canot de chacun des vaiſſeaux, & il alla l'examiner: nous en étions à trois lieues. Les pirogues arriverent alors de toutes parts, & avant dix heures, il n'y avoit pas autour de la *Réſolution* & de la *Découverte*, moins de mille embarcations remplies de monde, & chargées de cochons & d'autres productions de l'Iſle. Les Inſulaires nous don[illegible]ent les preuves les plus ſatisfaiſantes de leurs intentions amicales, car nous ne remarquâmes pas un ſeul homme armé; ils n'étoient venus que dans des vues de curioſité & avec le deſir de faire des échanges. Si, dans la foule de

1779. Janvier.

ceux qui se trouvoient sur nos bords, quelques-uns montrerent de la disposition au vol, il ne faut pas s'en étonner : l'un d'eux enleva le gouvernail d'un de nos canots : nous nous en apperçûmes, mais trop tard pour lui ravir sa proie avant qu'il s'en allât. Je crus que cette occasion étoit favorable pour les instruire de l'effet de nos armes à feu, & nous tirâmes par-dessus la pirogue qui emportoit le gouvernail, deux ou trois coups de fusil & autant de pierriers. Comme nous n'avions pas voulu que ces coups portassent, la foule des Naturels sembla plus surprise qu'effrayée.

M. Bligh revint le soir; il me dit qu'il avoit découvert une baie, où l'on trouveroit un bon mouillage & une aiguade assez facile. Je résolus d'y conduire les vaisseaux, de m'y radouber & d'y embarquer tous les vivres que nous pourrions nous y procurer. La plupart des Naturels retournerent à terre à l'approche de la nuit; mais un certain nombre d'entr'eux nous demanderent la permission de coucher à bord. La curiosité ne fut pas le seul motif de cette priere, du moins pour quelques-uns, car nous nous apperçûmes

17.

le lendemain au matin, qu'ils avoient fait plusieurs vols, & je me déterminai à ne plus en garder un si grand nombre.

A onze heures du matin, nous mouillâmes dans la baie, (à laquelle les Naturels du pays donnent le nom de *Karakakooa*,) par treize braſſes fond de ſable, à environ un quart de mille de la côte Nord-Eſt : la pointe méridionale de la baie nous reſtoit au Sud-quart-Sud-Oueſt, & la pointe ſeptentrionale à l'Oueſt un demi-rumb-Nord. Nous amarrâmes au Nord, avec l'ancre de toue & un cable; on déſenvergua les voiles & on abattit les vergues & les mâts de hune. Les vaiſſeaux continuerent à être remplis de Naturels, & nous fûmes environnés d'une multitude de pirogues. Je n'avois jamais vu, dans le cours de mes Voyages, une foule ſi nombreuſe raſſemblée au même endroit; car, indépendamment de ceux qui arriverent en canots, le rivage de la baie étoit couvert de ſpectateurs; d'autres nageoient autour de nous en troupes de pluſieurs centaines, & on les eût pris pour des radeaux de poiſſons. La ſingularité de cette ſcene nous frappa beaucoup, & il ſe trouva peu de perſonnes à bord, qui regrettaſſent de m'avoir vu échouer dans mes tentatives pour trouver un paſſage au Nord; car ſi elles avoient réuſſi, nous n'aurions pas eu occaſion de relâcher une ſeconde fois aux Iſles *Sandwich*, & d'enrichir notre Voyage d'une découverte qui, à bien des égards,

1779. Janvier.

paroît devoir être la plus importante, qu'aient jufqu'ici fait les Européens dans la vafte étendue de l'Océan Pacifique.

* *Le Journal du Capitaine Cook finit ici. C'eft le Capitaine King qui a écrit la fuite du Voyage.*



VOYAGE
A LA MER PACIFIQUE.

LIVRE V.

Récit de nos Opérations aux Isles Sandwich, par le Capitaine King.

CHAPITRE PREMIER.

Description de la Baie de Karakakooa. *Foule immense de Naturels du Pays. Autorité des Chefs sur le bas-peuple. Nous recevons la visite d'un Prêtre, appellé Koah. Description du Morai* Kakooa. *Cérémonies pratiquées au débarquement du Capitaine Cook. Nous établissons nos Observatoires. Effets du* Taboo. *Maniere de saler le porc dans les climats du Tropique. Nous découvrons une Société de Prêtres. Leur hospitalité & leur munificence. Accueil*

qu'ils font au Capitaine Cook. Trait d'artifice de la part de Koah. Arrivée de Terreeoboo, Roi de l'Isle. Cérémonie singuliere. Le Roi nous fait une visite en forme. Le Capitaine Cook va ensuite voir le Prince.

1779. Janvier. 17.

LA baie de *Karakakooa* est située au côté occidental de l'Isle d'*Owhyhee*, dans un district appellé *Akona*; elle a environ un mille de profondeur, & elle se trouve bornée par deux pointes de terre basses, éloignées l'une de l'autre d'une lieue & demie au Sud-Sud-Est & au Nord-Nord-Ouest. Le village de *Kowrowa* occupe la pointe septentrionale qui est plate & stérile, & il y a au fond de la baie, près d'un bocage, de grands cocotiers, une autre Bourgade, d'une étendue plus considérable, appellée *Kakoa*. L'intervalle qui les sépare, est remplie par une haute montagne de roche, inaccessible du côté de la mer. La côte de la bande Sud paroît très-inégale, jusqu'à un mille dans l'intérieur des terres : par-delà le sol s'éleve peu-à-peu, & il est semé de champs cultivés & enclos, & de bocages de cocotiers, parmi lesquels les habitations des Insulaires sont répandues en grand nombre. Le rivage qui environne la baie, est un rocher de corail

noir, & le débarquement eſt très-dangereux par un gros temps : j'excepte néanmoins le village de *Kakooa*, où il y a une belle greve de ſable, qui offre à l'une de ſes extrémités, un *Morai* ou un Cimetiere, & à l'autre un petit puits d'eau douce. Le Capitaine Cook ayant jugé qu'on pouvoit radouber ici les vaiſſeaux, & y embarquer de l'eau & des vivres, nous amarrâmes au côté ſeptentrional, à environ un quart de mille du rivage ; *Kowrowa* nous reſtant à l'Oueſt-Nord-Oueſt.

1779. Janvier.

Dès que les habitans s'apperçurent que nous voulions mouiller dans la baie, ils vinrent près de nous ; la foule étoit immenſe ; ils témoignerent leur joie par des chants & des cris, & ils firent toutes ſortes de geſtes bizarres & extravagans. Ils ne tarderent pas à couvrir les flancs, les ponts & les agrêts des deux vaiſſeaux ; & une multitude de femmes & de petits garçons, qui n'avoient pu ſe procurer des pirogues, arriverent à la nage : ceux-ci formoient, ſur la ſurface de la mer, de vaſtes radeaux ; la plupart ne trouvant point de place à bord, paſſerent la journée entiere à ſe jouer au milieu des vagues.

Parmi les Chefs, qui vinrent ſur la *Réſolution*, nous diſtinguâmes un jeune-homme, appellé *Pareea ;* nous reconnûmes bientôt qu'il

1779. Janvier.

jouiſſoit d'une grande autorité. Lorſqu'il ſe préſenta devant le Capitaine Cook, il dit qu'il étoit *Jakanee* (*a*) du Roi de l'Iſle; que le Prince faiſoit une expédition militaire à *Mowee*, & qu'il devoit arriver dans trois ou quatre jours. Quelques préſens l'attacherent complétement à nos intérêts, & il nous ſervit beaucoup pour contenir ſes Compatriotes. Nous nous apperçûmes bientôt que la *Découverte*, ſurchargée d'Inſulaires, penchoit trop d'un côté, & que ſon équipage ne pouvoit écarter la foule nombreuſe qui continuoit à y entrer. M. Cook craignant les ſuites de cet empreſſement, fit part de ſes inquiétudes à Pareea : celui-ci ſe rendit ſur-le-champ auprès du Capitaine Clerke; il chaſſa un aſſez grand nombre de ſes Compatriotes, & il obligea les pirogues à ſe tenir à une certaine diſtance.

Nous jugeâmes que les Chefs ont, ſur le bas-peuple, un pouvoir très-deſpotique. Nous eûmes le même jour, à bord de la *Réſolution*, une autre preuve de cette vérité : la foule y étoit ſi

(*a*) Nous rencontrâmes enſuite pluſieurs autres Inſulaires qui portoient le même titre; mais nous n'avons jamais pu ſavoir, d'une maniere préciſe, ſi le terme de *Jakanee* déſigne un Office, ou un degré d'alliance ou de parenté avec le Roi.

conſidé-

considérable, que les matelots ne pouvoient faire le service; & nous fûmes obligés de recourir au Chef Kaneena, qui, ainsi que Pareea, s'étoit attaché au Capitaine Cook. Lorsque nous lui eûmes expliqué l'embarras où nous nous trouvions, il ordonna tout de suite à ses Compatriotes de sortir du vaisseau, & nous fûmes très-surpris de les voir se jetter à la mer, sans hésiter un moment : un seul homme ayant essayé de se cacher, & ne paroissant pas disposé à obéir, Kaneena le prit de force, & le précipita au milieu des vagues.

1779. Janvier.

Ces deux Chefs étoient d'une stature forte & bien proportionnée, & d'une physionomie très-agréable; Kaneena sur-tout, que M. Webber a dessiné, étoit un des plus beaux hommes que j'aie jamais vus. Il avoit environ six pieds de hauteur, des traits réguliers & pleins d'expression, des yeux vifs & noirs, le maintien aisé, ferme & gracieux.

On a déjà dit que, durant notre longue navigation à la hauteur de cette Isle, les habitans s'étoient toujours conduits avec beaucoup de loyauté & de droiture envers nous, & qu'ils n'avoient pas montré la plus légere disposition au vol : nous en fûmes d'autant plus étonnés, que nous ne communiquâmes guères qu'avec des gens

1779. Janvier.

des dernieres classes, c'est-à-dire, avec des domestiques ou des pêcheurs. Il n'en fut pas de même ici. La multitude immense de Naturels du pays, qui remplissoit chaque partie des vaisseaux, leur procura des occasions fréquentes de nous piller, sans risque d'être découverts; & comme ils étoient très-supérieurs en nombre, ils espéroient sans doute que leurs vols demeureroient impunis, si nous venions à nous en appercevoir. Nous attribuâmes d'ailleurs ce changement de conduite, à la présence & à l'encouragement de leurs Chefs; car, en général, nous retrouvâmes dans les mains des grands personnages de l'Isle, les choses qu'on nous avoit dérobées, & nous eûmes bien des raisons de croire que les larcins avoient été commis à leur instigation.

La *Résolution* fut à peine au mouillage, que nos deux Amis Parcea & Kaneena, amenerent à bord un troisieme Chef nommé Koah, qui, selon ce qu'on nous dit, se trouvoit alors de la classe des Prêtres, après avoir été dans sa jeunesse un guerrier distingué. C'étoit un petit vieillard fort maigre : il avoit les yeux très-rouges & très-malades, & le corps couvert d'une galle blanche, lépreuse, effet d'un usage immodéré de l'*ava*. On le conduisit dans la grand-chambre, & il s'approcha, avec beaucoup de respect, du

Capitaine Cook; il lui jetta ſur les épaules une piece d'étoffe rouge qu'il avoit apportée; il fit quelques pas en arriere, & il lui préſenta un petit cochon, qu'il tint dans ſes mains, tandis qu'il prononça un long diſcours. Cette cérémonie fut ſouvent renouvellée durant notre ſéjour à *Owhyhee*, & nous jugeâmes, d'après pluſieurs circonſtances, que c'étoit une ſorte d'adoration religieuſe. Nous vîmes toujours leurs Idoles revêtues d'une étoffe rouge, pareille à celle qu'on avoit miſe ſur le Capitaine Cook; & ils offroient ordinairement de petits cochons aux *Eatooas:* d'ailleurs ils récitoient leurs diſcours ou leurs prieres, avec une preſteſſe & une volubilité, qui ſembloient indiquer un formulaire établi.

Quand cette cérémonie fut achevée, Koah dîna avec le Capitaine Cook; il mangea avidement tout ce qu'on lui ſervit. Auſſi réſervé que les autres habitans des Iſles de ces mers, nous ne pûmes le déterminer à goûter une ſeconde fois de notre vin, ou de nos liqueurs fortes. M. Cook alla le ſoir à terre, & nous l'accompagnâmes M. Bayly & moi. Nous débarquâmes ſur la greve, & nous fûmes reçus par quatre hommes qui portoient des baguettes, garnies de poils de chiens, à l'une des extrémités; ils marcherent devant nous, en déclamant à haute voix,

1779. Janvier.

une phrafe très-courte, dans laquelle nous ne diftinguâmes que le mot *Orono.* (*a*) La foule, qui s'étoit raffemblée fur le rivage, fe retira, dès qu'elle nous vit approcher; & nous n'apperçûmes perfonne, fi j'en excepte un petit nombre d'Infulaires profternés la face contre terre, aux environs des huttes du village voifin.

Avant de parler des hommages religieux qu'on rendit au Capitaine Cook, & des cérémonies fingulieres avec lefquelles il fut reçu fur cette Ifle funefte, il eft néceffaire de décrire le *Morai*, fitué au côté méridional de la greve du village de *Kakooa*. C'étoit une conftruction de pierres, folide & quarrée, d'environ quarante verges de long, de vingt de large, & de quatorze de hauteur : le fommet, applati & bien pavé, fe trouvoit entouré d'une baluftrade de bois, fur laquelle on voyoit les crânes des captifs facrifiés à la mort des Chefs du pays : le centre de l'édi-

---

(*a*) Les Naturels d'*Owhyhee* donnoient en général ce nom au Capitaine Cook; mais nous n'avons pu en découvrir la fignification précife. Ils l'appliquent quelquefois à un être invifible, qui, difoient-ils, habite les cieux. Nous reconnûmes auffi que c'eft le titre d'un grand Perfonnage très-puiffant dans l'Ifle, lequel a de l'analogie avec le Dalai-Lama des Tartares, & l'Empereur Eccléfiaftique du *Japon*.

fice offroit un vieux bâtiment de bois, tombant en ruines, & réuni de chaque côté à la balustrade, par un mur de pierres, qui divisoit en deux parties l'espace vuide. La bande contiguë à l'intérieur du pays, présentoit cinq poteaux de plus de vingt pieds d'élévation, qui soutenoient un échafaud d'une forme irréguliere : il y avoit au côté, en face de la mer, deux petites maisons communiquant l'une à l'autre par un chemin qu'un pavillon défendoit des injures de l'air.

1779. Janvier.

Koah nous mena au sommet de cette construction, par un chemin d'une pente douce, qui commençoit aux bords de la greve, & aboutissoit à l'angle Nord-Ouest de la cour de l'édifice: nous apperçûmes à l'entrée deux grosses figures de bois, dont les traits du visage offroient des contorsions bizarres; une longue piece de bois sculptée en forme de cône renversé, s'élevoit du sommet de leurs têtes, & le corps étoit enveloppé d'une étoffe rouge. Nous rencontrâmes ici un jeune-homme d'une haute taille qui avoit la barbe fort longue; il présenta ces figures au Capitaine Cook, & après avoir chanté, de concert avec Koah, une espece d'hymne, il nous conduisit à l'extrémité du *Morai*, où étoient les cinq poteaux dont j'ai fait mention. Douze figures étoient rangées en demi-cercle au pied de ces

1779. Janvier.

poteaux; & nous remarquâmes devant la figure du milieu une table élevée qui ressembloit exactement aux *Whattas* (*a*) des O-Taïtiens : nous trouvâmes sur cette table un cochon pourri, & par-dessous des morceaux de cannes de sucre, des noix de cocos, du fruit à pain, des bananes & des patates douces. Koah ayant placé M. Cook sous la table, prit le cochon entre ses mains, & après avoir adressé à notre Commandant un second discours aussi long que le premier, & prononcé avec beaucoup de véhémence & de rapidité, il laissa tomber le cochon par terre. Il engagea ensuite M. Cook à monter sur l'échafaud; ils y monterent en effet l'un & l'autre, non sans avoir couru de grands risques de se laisser tomber. Dix hommes qui apportoient un cochon en vie, & une grande piece d'étoffe rouge, arriverent alors en silence & en procession, à l'entrée du sommet du *Morai*. Ils s'arrêterent lorsqu'ils eurent fait quelques pas, & ils se prosternerent : Kaireekeea, le jeune homme dont je parlois tout-à-l'heure, alla à leur rencontre; & ayant reçu l'étoffe rouge, il l'apporta à Koah, qui en revêtit le Capitaine Cook, & qui lui offrit

(*a*) Voyez le premier & le second Voyage de Cook.

ensuite le cochon, en observant le même cérémonial.

Tandis que notre Commandant étoit sur l'échafaud, emmaillotté dans l'étoffe rouge, & ayant peine à se tenir sur des morceaux de bois pourri, Kaireekeea & Koah chanterent quelquefois tous deux ensemble, & d'autres fois alternativement: cette partie de la cérémonie fut très-longue; Koah laissa tomber le cochon, & il descendit enfin avec M. Cook. Il le mena auprès des douze figures, & après avoir dit quelque chose à chacune, d'un air ricaneur, & fait claquer ses doigts à mesure qu'il passa devant elles, il le conduisit à celle qui se trouvoit au centre, & dont les gens du pays sembloient faire plus de cas que des autres, puisqu'elle étoit couverte d'une étoffe rouge. Il se prosterna devant cette figure, & il la baisa; le Capitaine Cook qu'on pria de faire la même chose, se soumit à tout ce que voulut Koah.

On nous ramena à l'autre division du *Morai*, où il y avoit un espace de dix à douze pieds en quarré, creusé d'environ trois pieds au-dessous du niveau du terrein de la cour. Nous y descendîmes, & on assit M. Cook entre deux Idoles de bois; Koah soutint l'un de ses bras, & moi je soutins l'autre. Nous vîmes arriver une seconde

procession de Naturels du pays ; ils apportoient un cochon cuit au four, un *pudding*, du fruit à pain, des noix de cocos, & des légumes. Lorsqu'ils furent près de nous, Kaireekeea se mit à leur tête, & ayant présenté le cochon à notre Commandant, avec les cérémonies que j'ai déjà décrites, il commença des chants pareils à ceux que nous avions déjà entendus, & ses camarades répondirent à chacun de ses versets. Nous observâmes que la longueur des versets & des répons diminua peu-à-peu ; que vers la fin Kaireekeea ne disoit plus que deux ou trois mots, & que les autres lui répondoient seulement par l'expression d'*Orono*.

1779. Janvier.

Quand cette offrande, qui dura un quart-d'heure, fut terminée, les Insulaires s'assirent en face de nous, ils se mirent à découper le cochon, à peler les végétaux & à casser les noix de cocos : quelques-uns firent de l'*ava ;* ils mâchent les racines qui entrent dans la composition de cette liqueur, & ils suivent d'ailleurs le procédé des habitans des *Isles des Amis*. Kaireekeea prit ensuite une portion de l'amande d'une noix de cocos, qu'il mâcha, & l'ayant enveloppée d'un morceau d'étoffe, il en frotta le visage, le derriere de la tête, les mains, les bras & les épaules de M. Cook. L'*ava* fut ensuite servie à la

ronde ; & lorſque nous en eûmes goûté, Koah & Pareea diviſerent la chair du cochon en petits morceaux, qu'ils nous mirent dans la bouche. Je n'avois point de répugnance à ſouffrir que Pareea, qui étoit très-propre, me donnât à manger : mais M. Cook, à qui Koah rendoit le même office, ſe ſouvenant du cochon pourri, ne put avaler un ſeul morceau ; le vieillard voulant redoubler de politeſſe, eſſaya de lui donner des morceaux tout mâchés, & l'on imagine bien que le dégoût de notre Commandant ne fit que s'accroître.

Après cette cérémonie, à laquelle le Capitaine Cook mit fin, dès qu'il pût le faire décemment, nous quittâmes le *Morai :* nous ne manquâmes pas de diſtribuer parmi les Naturels quelques morceaux de fer & d'autres bagatelles, dont ils furent enchantés. Les hommes qui portoient des baguettes, nous reconduiſirent à nos canots, en répétant les phraſes & les mots qu'ils avoient débités lors de notre débarquement. Le peuple ſe retira, & le petit nombre de ceux qui ne s'en allerent pas, ſe proſternerent la face contre terre, à meſure que nous côtoyâmes le rivage. Nous nous rendîmes ſur le champ à bord ; l'eſprit tout occupé de ce que nous avions vu, & extrêmement ſatisfaits des diſpoſitions amicales des habitans du pays. Je ne pourrois donner

que des conjectures, & même des conjectures incertaines & inexactes, sur le but des diverses cérémonies que leur nouveauté & leur singularité m'ont engagé à décrire en détail; il paroît clair toutefois qu'elles annonçoient un grand respect de la part des Insulaires, & nous jugeâmes qu'elles étoient bien voisines d'une adoration religieuse à l'égard de notre Commandant. J'allai à terre le lendemain avec une garde de huit Soldats de Marine, y compris le Caporal & le Lieutenant : M. Cook m'avoit ordonné d'établir l'observatoire à l'endroit qui me sembleroit le plus propre à surveiller, & protéger ceux de nos gens chargés de remplir les futailles, ainsi que les autres détachemens de Travailleurs qu'on enverroit dans l'Isle. Tandis que j'examinois au milieu de la Bourgade, un emplacement qui me paroissoit convenir à l'usage que nous voulions en faire, Pareea, toujours disposé à montrer son pouvoir & sa bonne volonté, offrit d'abattre quelques cabanes, qui auroient gêné nos observations. Je ne crus pas devoir accepter son offre, & je choisis un champ de patates voisin du *Morai;* on nous l'accorda volontiers, & les Prêtres, afin d'en écarter les Insulaires, le consacrerent en établissant des baguettes autour de la muraille qui l'enfermoit.

1779. Janvier. 18.

Ils donnent, à cette espece d'interdit religieux, le nom de *Taboo*, mot que nous entendîmes répéter souvent durant notre séjour ici. Nous reconnûmes qu'il a des effets très-puissans & très-étendus; j'en parlerai d'une maniere détaillée dans la description générale de ces Isles, lorsque je traiterai de la Religion des Insulaires; il suffit d'observer maintenant que l'opération du *Taboo* nous procura une tranquillité & une solitude plus grandes que nous ne l'aurions desiré : les pirogues du pays ne s'aviserent jamais de débarquer près de nous; les Naturels s'assirent sur la muraille, mais aucun d'eux n'osa pénétrer dans l'espace consacré, sans en avoir obtenu notre permission : les hommes se rendirent à nos prieres, & ils consentirent à traverser; avec des provisions, le terrein sur lequel nous étions établis, mais nous essayâmes vainement de déterminer les femmes à nous approcher. Nous leur offrîmes en vain des présens : Pareea & Koah qui joignirent leurs sollicitations aux nôtres, ne réussirent pas davantage; elles nous répondirent constamment qu'elles seroient tuées par l'*Eatooa* & Terreeoboo (c'est le nom de leur Roi.) Elles ne craignoient cependant point d'approcher ceux de nos camarades qui se trouvoient à bord : des flots d'Insulaires, & des femmes en particulier,

1779. Janvier.

arrivoient ſans ceſſe aux vaiſſeaux; on étoit obligé de les chaſſer, preſque à toutes les heures, afin de laiſſer aux équipages la place néceſſaire pour le ſervice : deux ou trois cents femmes alors ſe jettoient ſouvent à la mer toutes à-la-fois; elles continuoient à nager & à ſe jouer au milieu des vagues en attendant qu'elles puſſent remonter ſur la *Réſolution* ou la *Découverte*, & elles nous procuroient ainſi un ſpectacle très-amuſant.

19. 24.

Il n'arriva rien d'important à bord, depuis le 19 juſqu'au 24, époque à laquelle Pareea & Koah nous quitterent, pour ſe rendre auprès de Terreeboo, qui venoit de débarquer ſur une autre partie de l'Iſle. Les Calfats travaillerent aux flancs des vaiſſeaux; on examina ſoigneuſement & on répara les agrêts. Le Capitaine Cook s'occupoit ſur-tout & conſtamment de la ſalaiſon des cochons que nous voulions embarquer : cet eſſai ayant beaucoup mieux réuſſi, que dans aucune autre tentative antérieure de la même eſpece, il convient de décrire, en détail, le procédé que nous ſuivîmes.

On a cru généralement qu'il eſt impoſſible de conſerver des viandes ſalées ſous les climats du Tropique; le progrès de la putréfaction eſt, dit-on, ſi rapide, que, pour me ſervir d'un terme de l'art, le ſel n'a pas le temps de prendre avant

que la chair se gâte. Il me semble que M. Cook est le premier Navigateur qui ait fait des expériences sur ce sujet. Les succès, quoique très-imparfaits, de ses premieres tentatives, qui eurent lieu en 1774, durant son second Voyage autour du monde, suffirent pour montrer que l'opinion reçue n'étoit pas juste. Notre expédition devoit, selon toutes les apparences, durer une année par-delà le temps pour lequel les vaisseaux se trouvoient approvisionnés; & il se vit obligé de pourvoir de quelque maniere à la subsistance des équipages, ou s'en tenir aux découvertes qu'il avoit faites, à l'époque de notre retour aux Isles *Sandwigh*. Il profita de toutes les occasions qui lui permirent de renouveller ses premiers essais, & il réussit au-delà de ses espérances.

1779. Janvier.

Les cochons que nous employâmes étoient de différentes grosseurs; ils pesoient de quatre à douze stones. (*a*) On les tuoit toujours le soir, & dès qu'on avoit enlevé les soies & les entrailles, on divisoit la chair en pieces de quatre ou huit livres chacune : on ôtoit les os des jambes & de l'échine, & même les côtes dans les individus les plus considérables : on essuyoit & on

(*a*) Le stone est de quatorze livres.

1779. Janvier.

examinoit ensuite chacun des morceaux avec soin; on ne laissoit point de sang coagulé dans les veines, & on les remettoit aux Saleurs, tandis que la chair avoit encore de la chaleur: lorsqu'on les avoit bien frottés de sel, on les entassoit sur un échafaud élevé en plein air, & on les couvroit de planches surchargées des corps les plus lourds possibles. On les laissoit dans cette position, jusqu'au lendemain au soir: à cette époque, on les essuyoit, on les examinoit de nouveau, & on séparoit les morceaux suspects. Ceux qui se trouvoient en bon état, étoient déposés dans une cuve qu'on remplissoit de sel & de marinade; on en faisoit la visite une ou deux fois par jour; & si quelque morceau n'avoit pas pris le sel, ce qu'on découvroit bientôt à l'odeur de la marinade, on le retiroit sur-le-champ, & on portoit les pieces saines dans un nouvel assaisonnement de vinaigre & de sel: au reste, ceci n'arrivoit guères, tant on faisoit les premieres opérations avec soin. Six jours après, on les sortoit de la cuve; on examinoit toutes les pieces pour la derniere fois, & quand on les avoit comprimées légérement, on les mettoit en bariques en posant une petite couche de sel entre chaque morceau. J'ai ramené en *Angleterre* plusieurs bariques de ce porc qui avoit été

falé à *Owhyhee*, au mois de janvier 1779; quelques perſonnes en ont mangé à *Londres*, à la fin de décembre 1780, & elles l'ont trouvé très-bon & très-ſain. (*a*)

1779. Janvier.

Je reprends la ſuite du Journal. Nous étions

(*a*) Depuis la rédaction de ce Journal, M. Vaucouvert l'un de nos *Midshipmen*, à bord de la *Découverte*, & devenu depuis Lieutenant du *Martin*, ſloupe de guerre, m'a dit qu'il avoit eſſayé en 1782, ſur du porc d'*Angleterre* & d'*Eſpagne*, la méthode que je recommande ici, durant une croiſiere à la côte du Continent de l'*Amérique* Eſpagnole, & qu'elle lui avoit réuſſi au-delà de ſes eſpérances. Il a fait le même eſſai à la *Jamaïque* avec le bœuf que le Bureau des Vivres fournit à la Marine Royale, & il n'a pas eu le même ſuccès; il croit que les Bouchers n'avoient pas pris les précautions néceſſaires en tuant & dépeçant les bœufs; qu'ils les avoient ſuſpendus & ouverts, avant de les avoir bien ſaignés; que les vaiſſeaux ſanguins avoient été expoſés à l'air, & que le ſang s'étoit figé avant d'avoir eu le temps de s'écouler; & que les animaux avoient été roués de coups lorſqu'on les menoit à la boucherie. Il ajoute qu'après avoir ſurveillé les bouchers qui tuerent un bœuf, & fait porter la viande avec ſoin à bord du *Martin*, il en ſala une partie; qu'une ſemaine après, cette portion avoit pris le ſel complétement, qu'il penſa qu'elle ſe garderoit très-bien & long-temps, mais qu'il n'avoit pas vérifié ſa conjecture.

1779. Janvier.

établis à l'obſervatoire, depuis peu de temps, lorſque nous découvrîmes, dans notre voiſinage, une ſociété de Prêtres, dont le ſervice régulier au *Morai* avoit excité notre curioſité. Leurs cabanes ſe trouvoient autour d'un étang ; elles étoient environnées d'un bocage de cocotiers, qui les ſéparoit de la greve & du reſte du Village, & qui faiſoit de leur emplacement une retraite un peu religieuſe. Le Capitaine Cook, que j'inſtruiſis de ces détails, réſolut d'aller les voir, & comme il s'attendoit à être reçu ainſi qu'il l'avoit été à ſon débarquement, il amena M. Webber pour deſſiner ce qui ſe paſſoit. (*a*)

Dès qu'il eut deſcendu ſur la greve, on le conduiſit à un édifice ſacré, appellé *Harre-no-orono*, ou la maiſon de l'*Orono ;* on lui dit de s'aſſeoir à l'entrée, au pied d'une idole de bois, pareille à celles que nous avions vues au *Morai*. On me chargea de nouveau de ſoutenir un de ſes bras ; on l'emmaillotta une ſeconde fois dans une étoffe rouge, & Kaireekeea, accompagné de douze Prêtres, lui préſenta un cochon, en obſervant le cérémonial accoutumé. On étrangla enſuite le cochon ; on alluma du feu, & on jetta l'animal dans des cendres chaudes ; & lorſ-

(*a*) Voyez la Planche No. 60.

qu'on

qu'on eût enlevé ses foies, on vint le présenter de nouveau à notre Commandant, avec les chants, l'appareil & la pompe de la premiere offrande. On le tint quelques momens sous son nez; on le déposa ensuite à ses pieds, ainsi qu'une noix de cocos, & les Acteurs de la cérémonie s'assirent. On fit de l'*ava* & on distribua cette boisson à la ronde : on apporta alors un cochon gras, bien cuit, & on nous en mit des morceaux dans la bouche, ainsi que les Insulaires l'avoient déjà fait à notre premier débarquement.

1779. Janvier

Depuis cette époque, toutes les fois que le Capitaine Cook descendit à terre, il fut accompagné de l'un des Prêtres, qui marchoit devant lui, qui avertissoit qu'*Orono* avoit débarqué, & qui ordonnoit au peuple de se prosterner la face contre terre. L'un d'eux ne manqua jamais non plus de l'accompagner sur l'eau; il se tenoit à l'arriere du canot, une baguette à la main, & il avertissoit de l'approche de notre Commandant, les Insulaires qui se trouvoient dans leurs pirogues : les Rameurs abandonnoient à l'instant leurs pagaies, & ils se couchoient ventre à terre jusqu'à ce qu'il eût passé. S'il s'arrêtoit à l'observatoire, Kaireekeea & ses Confreres arrivoient tout de suite avec des cochons, des noix de

1779. Janvier.

cocos, du fruit à pain, &c. qu'ils lui offroient, en observant le cérémonial ordinaire. Ce fut dans ces occasions que des Chefs inférieurs nous demanderent souvent la permission de présenter une offrande à l'*Orono :* lorsqu'ils en avoient obtenu la permission, ils offroient un cochon d'un air qui annonçoit la timidité & la frayeur : sur ces entrefaites, Kaireekeea & les Prêtres chantoient leurs hymnes.

Les politesses de cette Société de Prêtres ne se bornerent pas cependant à de pures cérémonies & à de vaines attentions de parade. Ils donnerent chaque jour des cochons & des végétaux à ceux d'entre nous qui se trouvoient à terre; & ils envoyoient avec la même exactitude diverses pirogues chargées de provisions. Ils ne demanderent jamais rien en retour, & jamais ils n'insinuerent d'une façon indirecte qu'ils desiroient quelques présens de notre part. La régularité des leurs annonçoit plutôt l'accomplissement d'un devoir religieux, que la simple libéralité; & lorsque nous voulûmes savoir quel étoit l'individu ou le corps qui nous traitoit avec tant de magnificence, on nous répondit qu'un grand personnage appellé Kao, Chef des Prêtres, & aïeul de Kaireekeea, en voyage avec le Roi, faisoit tous ces frais.

L'affreux malheur qui nous arriva ici, devant inſpirer beaucoup d'intérêt au lecteur, ſur tout ce qui eſt relatif au caractere & à la conduite de cette peuplade, il eſt bon d'avertir, que nous n'avions pas lieu d'être auſſi contens des Chefs guerriers ou des *Earees*, que des Prêtres. Nous jugeâmes, dans toutes les occaſions, que les premiers s'occupoient de leurs propres intérêts, & outre les vols habituels qu'ils ſe permettoient & qu'on peut excuſer en quelque ſorte, vu l'univerſalité de ce défaut parmi les Inſulaires de l'Océan pacifique, nous les trouvâmes coupables de quelques artifices auſſi déshonorans. Je ne citerai qu'un délit duquel notre ami Koah étoit le principal complice. Comme les Chefs qui nous apportoient des préſens de cochons, s'en retournoient toujours avec une récompenſe honnête, nous en recevions, pour l'ordinaire, une quantité plus conſidérable que celle que nous pouvions conſommer. Koah, qui alors ne manquoit jamais d'arriver près de nous, avoit coutume de demander des choſes dont nous n'avions pas beſoin, & il étoit sûr de les obtenir. Un homme qu'il nous préſenta comme un Chef qui vouloit nous rendre ſes devoirs, nous offrit un jour un petit cochon; nous reconnûmes que ce cochon avoit été donné à Koah un moment auparavant.

Cette obſervation nous indiquant une ſorte de manege, nous sûmes, après quelques recherches, que ce prétendu Chef, étoit un homme du peuple, & ce fait rapproché de quelques autres pareils, nous donna lieu de penſer que nous avions déjà été trompés de la même maniere.

1779. Janvier.

24. Nos affaires furent juſqu'au 24, dans la poſition que je viens de décrire : nous fûmes très-ſurpris, le 24, de voir qu'on ne permettoit à aucune embarcation de partir de la côte, & que les Naturels ſe tenoient près de leurs cabanes. Il ſe paſſa quelques heures, avant que nous puſſions en expliquer la cauſe : nous apprîmes enfin que l'arrivée de Terreeoboo avoit fait *tabooer* la baie, & défendre toute eſpece de communication avec nous. Nous n'avions pas prévu les incidens de cette eſpece, & les équipages de la *Réſolution* & de la *Découverte* n'eurent pas ce jour-là les végétaux qu'on leur ſervoit ordinairement. Nos gens employerent le lendemain les menaces & les promeſſes, afin de déterminer les Naturels du pays à venir à la hanche des vaiſſeaux : quelques-uns des Inſulaires eurent enfin la hardieſſe de s'éloigner de la côte ; mais nous apperçûmes un Chef qui s'y oppoſa, & qui entreprit de les ramener à terre. Ne voulant pas qu'il exécutât ſon projet, nous tirâmes tout de

fuite un coup de fufil, qui produifit l'effet que nous en efpérions, & bientôt après nous pûmes acheter des rafraîchiffemens. Nous reçûmes, l'après-midi, la vifite de Terreeoboo; il vint fans appareil examiner nos bâtimens; il n'avoit avec lui qu'une pirogue, dans laquelle fe trouvoient fa femme & fes enfans. Il demeura à bord jufqu'à près de dix heures, & il retourna au Village de *Kowrowa*.

1779. Janvier.

Le 26, à midi, le Roi s'embarqua fur une grande pirogue, & étant parti du Village avec deux autres de fuite, il prit en pompe la route des vaiffeaux. Son cortege avoit de la grandeur & une forte de magnificence. La premiere embarcation étoit montée par Terreeoboo, & fes Chefs revêtus de leurs cafques & de leurs riches manteaux de plumes, & armés de longues piques & de dagues : la feconde portoit des Prêtres, le refpectable Kaoo un de leurs Chefs, avec des Idoles chamarrées d'étoffes rouges. Ces Idoles étoient des buftes d'ofier, d'une proportion gigantefque, chargées de petites plumes de diverfes couleurs, travaillées de la même maniere que leurs manteaux : de gros morceaux de nacre de perle, & une noix noire fixée au centre, repréfentoient les yeux; leurs bouches étoient garnies d'une double rangée de dents incifives de

26.

1779. Janvier.

chien, & l'enfemble de la phyfionomie offroit des contorfions bizarres. Des cochons & des végétaux divers rempliffoient la troifieme pirogue. Durant la marche, les Prêtres occupant la pirogue du centre, chantoient des hymnes avec beaucoup de gravité, &, après avoir pagayé autour des vaiffeaux, ils ramerent vers la greve où j'étois à la tête de mon détachement, au-lieu d'aller à bord comme nous le comptions. (*a*)

Dès que je le vis approcher, j'ordonnai à ma petite troupe de recevoir le Roi ; le Capitaine Cook ayant remarqué que ce Prince venoit à terre, le fuivit, & il arriva prefque au même inftant. Nous les conduisîmes dans la tente ; ils y furent à peine affis, que le Prince fe leva, jetta d'une maniere gracieufe, fur les épaules de notre Commandant, le manteau qu'il portoit : il mit de plus un cafque de plumes fur la tête, & un éventail curieux dans les mains de M. Cook, aux pieds duquel il étendit enfuite cinq ou fix manteaux, très-jolis & d'une grande valeur. Les gens de fon cortege apporterent alors quatre gros cochons, des cannes de fucre, des noix de

(*a*) La gravure, ci-jointe, repréfente cette cérémonie curieufe. Le Capitaine Cook ne reçut les préfens qu'après qu'il eût defcendu à terre.

cocos & du fruit à pain. Le Roi termina cette partie de la cérémonie, en changeant de nom avec le Capitaine Cook, chofe qui, parmi tous les Infulaires de l'Océan Pacifique, eft réputé le témoignage d'amitié le plus fort que l'on puiffe donner. Une proceffion de Prêtres menée par un vieux perfonnage d'une phyfionomie vénérable, parut; elle étoit fuivie d'une longue file d'hommes qui amenoient de gros cochons en vie & d'autres qui portoient des bananes, des patates, &c. Je jugeai, d'après les coups-d'œil, & les geftes de Kaireekeea, que le vieillard étoit le Supérieur de la Communauté de Prêtres que j'ai indiquée plus haut, & dont la générofité avoit fourni fi long-temps à notre fubfiftance. Il tenoit dans fes mains une piece d'étoffe rouge avec laquelle il emmaillotta les épaules de M. Cook, auquel il offrit un petit cochon, felon le cérémonial accoutumé. On lui fit une place à côté du Prince : Kaireekeea & fes Confreres commencerent leurs difcours ou leurs prieres, & Kaoo & les Chefs leur répondirent par intervalles.

Je fus furpris de retrouver dans la perfonne du Roi un vieillard infirme & maigre, qui étoit venu à bord de la *Réfolution*, quand nous étions par le travers de la bande Nord-Eft de

1779. Janvier.

l'Isle de Mowee. Nous découvrîmes bientôt parmi les hommes de sa suite, la plupart des Insulaires, qui passèrent alors une nuit entiere sur notre bord; entr'autres deux fils cadets du Monarque, dont le plus âgé avoit seize ans, & Maiha-Maiha son neveu, que nous eûmes d'abord un peu de peine à reconnoître, parce qu'il avoit les cheveux chargés d'une pâte & d'une poudre brune, qui achevoit de défigurer sa physionomie la plus sauvage que j'aie jamais rencontrée.

Dès que le cérémonial de l'entrevue fut terminé, le Capitaine Cook conduisit à bord de la *Résolution* Terreeoboo, & autant de Chefs que la pinnasse put en contenir. Ils y furent reçus avec tous les égards possibles, & notre Commandant, en retour d'un manteau de plume qu'on lui avoit donné, revêtit le Roi d'une chemise, & il l'arma de sa propre épée. Kaoo & environ six autres des vieux Chefs, demeurerent sur la côte, & ils se logerent dans les Maisons des Prêtres. Durant tout cet intervalle, nous n'apperçûmes pas une pirogue dans la baie, & les Naturels se tinrent dans leurs cabanes, ou la face prosternée contre terre. Le Roi, avant de quitter la *Résolution*, permit aux habitans de l'Isle de venir aux vaisseaux & d'y faire des

échanges; mais les femmes, par des raifons que nous ne pûmes découvrir, demeurerent foumifes au *Taboo*, c'eft-à-dire, qu'il leur fut toujours défendu de fortir de leurs habitations, & de nous fréquenter.

1779. Janvier.



CHAPITRE II.

*Description plus détaillée de nos rapports avec les Naturels de l'Isle d'*Owhyhee. *Leur hospitalité. Leurs dispositions au vol. Combats à coups de poing. Mort d'un de nos Matelots. Conduite des Prêtres à ses funérailles. Nous achetons la balustrade & les Idoles du* Morai. *Les Naturels s'informent avec inquiétude de l'époque de notre départ. Leur opinion sur le but de notre Voyage. Magnifiques présens que Terreeoboo fait au Capitaine Cook. Les Vaisseaux quittent l'Isle. Un coup de vent endommage la* Résolution, *& nous oblige d'y revenir.*

1779. Janvier.

LA tranquillité & l'hospitalité généreuse des Naturels du pays, ayant dissipé toutes nos craintes, nous n'hésitâmes pas à nous mêler au milieu d'eux, & nous les fréquentâmes sans inquiétude dans toutes les circonstances & dans toutes les occasions. Les Officiers des deux vaisseaux parcoururent chaque jour l'intérieur du pays en petites troupes & même seuls, & ils y passerent

ſouvent des nuits entieres. Je ne finirois pas, ſi je voulois raconter les marques ſans nombre d'amitié & de politeſſe que nous recevions alors des Inſulaires : par-tout où nous allions, le Peuple ſe raſſembloit en foule autour de nous ; il s'empreſſoit à nous offrir les divers ſecours qui dépendoient de lui, & tous les individus étoient très-ſatisfaits ſi nous acceptions leurs ſervices. Ils mettoient en uſage pluſieurs petites ruſes pour attirer notre attention, & différer notre départ. Quand nous traverſions les Villages, les jeunes garçons & les jeunes filles couroient devant nous, ils s'arrêtoient à chacun des endroits où il y avoit aſſez de place pour former un grouppe de danſeurs : tantôt ils nous invitoient à nous repoſer dans leurs cabanes, à y boire du lait de cocos, ou à y prendre quelque autre rafraîchiſſement ; tantôt ils nous plaçoient au milieu d'un cercle de jeunes femmes, qui déployoient leurs talens & leur agilité, afin de nous divertir par leurs chanſons & leurs danſes.

Le plaiſir que nous cauſoient leur bienfaiſance & leur douceur, fut néanmoins troublé ſouvent par leur diſpoſition au vol, vice commun chez toutes les autres peuplades répandues ſur ces Mers. Cet inconvénient nous chagrina d'autant plus, qu'il nous obligea quelquefois à les traiter

1779. Janvier.

durement; ce que nous aurions évité bien volontiers, si la nécessité ne nous en eût imposé la loi. Nous découvrîmes un jour quelques-uns de leurs nageurs les plus habiles, qui arrachoient les clous des bordages à la hanche des vaisseaux; ils exécutoient cette opération d'une maniere très-adroite, à l'aide d'un bâton court, garni d'un caillou à l'une de ses extrémités. Comme ils mettoient nos bâtimens en danger, nous tirâmes d'abord à petit plomb sur les coupables; mais en plongeant par-dessous la calle, ils se placerent bientôt hors de la portée de nos coups, & nous nous vîmes contraints d'en fouetter un à bord de la *Découverte*.

A-peu-près à la même époque, un parti nombreux d'Officiers des deux vaisseaux fit une course dans l'intérieur du pays, pour en examiner les productions; on trouvera plus bas le récit de ce voyage : je me contenterai d'observer ici qu'il offrit à Kaoo une nouvelle occasion de montrer sa bienfaisance & sa générosité envers nous; car, dès qu'il fut instruit de leur départ, il leur envoya une quantité considérable de vivres; il enjoignit aux habitans des districts par où ils devoient passer, de leur donner tous les secours qui dépendroient d'eux; & ce qui acheve de prouver la délicatesse & le désintéressement de sa

conduite, on ne put faire accepter le plus léger présent aux hommes qu'il envoya. Nos Voyageurs revinrent après six jours d'absence : ayant manqué de guides, & le pays n'offrant pas de chemins tracés, ils n'avoient pas pénétré au-delà de vingt milles.

1779. Janvier.

La tête du gouvernail de la *Résolution* se trouvant très-ébranlée, & la plupart des éguillots étant relâchés ou brisés, on la détacha & on l'envoya à terre le 27 au matin : en même-temps les charpentiers pénétrerent dans l'intérieur de l'Isle, sous la conduite de quelques-uns des gens de Kaoo, afin d'y couper des bois dont on pût faire des lisses de herpes ; celles des vaisseaux étoient entiérement gâtées ou pourries.

27.

Le Capitaine Clerke, que sa mauvaise santé retenoit presque toujours à bord, alla, le 28, faire sa premiere visite à Terreoboo : il le trouva dans sa cabane ; & il fut reçu de la même maniere & avec les mêmes cérémonies que le Capitaine Cook l'avoit été ; & lorsqu'il reprit le chemin de la *Découverte*, quoique sa visite eût été bien inattendue, il reçut trente gros cochons, & autant de fruit & de racines que son équipage pouvoit en consommer dans une semaine.

28.

Jusqu'ici nous n'avions vu aucun de leurs divertissemens ou de leurs exercices gymnastiques,

1779. Janvier.

& d'après les sollicitations de quelques-uns de nos Officiers, ils nous donnerent le soir le spectacle d'un combat à coups de poing. Ces jeux furent du côté de l'appareil & de la magnificence, & du côté de l'adresse & de la force des athletes, inférieurs à ceux dont nous avions été témoins aux *Isles des Amis*, mais comme ils en différerent à quelques égards, je les décrirai en peu de mots. Nous trouvâmes un vaste concours de peuple assemblé sur une plaine, à peu de distance de notre petit camp. Le milieu de ce grouppe d'Insulaires offroit un long espace vuide, à l'extrémité supérieure duquel étoient assis les Juges, au-dessous de trois étendards, d'où pendoient des bandes d'étoffes de diverses couleurs, les peaux de deux oies sauvages, de petits oiseaux & des panaches de plumes. Lorsque tout fut prêt, les Juges donnerent le signal, & au même instant deux Champions parurent dans l'arêne. Ils s'avancerent d'un pas lent; ils élevoient à une grande hauteur leur pied de derriere, & ils passoient leurs deux mains sur la plante de ce pied. A mesure qu'ils approcherent, ils se regarderent souvent de la tête aux pieds, d'un air de dédain; ils jetterent des œillades de mépris sur les Spectateurs, ils tendirent leurs muscles, & ils firent un grand nombre de gestes affectés. Quand ils furent à la

portée l'un de l'autre, ils placerent leurs deux bras sur une ligne parallele, devant leur visage, endroit où devoient se porter tous les coups. Ils se frapperent par un développement complet du bras, & d'une maniere qui nous parut mal-adroite; ils n'essayoient point de parer, mais ils éludoient l'attaque de leur Adversaire, en inclinant le corps, ou en se retirant. Le combat se décidoit promptement; car si l'un d'eux étoit renversé, ou si un accident quelconque le faisoit tomber, il passoit pour vaincu; & le vainqueur annonçoit son triomphe, par une multitude de gestes, qui, ordinairement, excitoient de grands éclats de rire parmi les Spectateurs. Il attendoit ensuite un second Antagoniste; s'il triomphoit de nouveau, il en attendoit un troisieme, jusqu'à ce qu'il fût battu à son tour. On observe, dans ces combats, une regle singuliere; tandis que les deux Athletes se préparent, un troisieme peut s'avancer sur l'arêne, & défier l'un d'eux: celui qu'on ne défie pas, est obligé de se retirer. Trois ou quatre Champions se suivoient ainsi quelquefois, avant qu'il y eût des coups de donnés. Si le combat devenoit plus long qu'à l'ordinaire, ou si on le jugeoit trop inégal, l'un des Chefs venoit le terminer, en mettant un bâton entre les deux Athletes. Nous y remarquâmes d'ailleurs

1779. Janvier.

la gaieté & la bonne humeur que nous avions admirées parmi les Naturels des *Isles des Amis.* Nous avions demandé ces Jeux, & tous les Insulaires croyoient que nous entrerions dans la lice; mais ils presserent en vain nos gens, qui se souvenant trop bien des coups qu'ils avoient reçus aux *Isles des Amis*, n'écouterent point les défis qu'on leur adressa.

Guillaume Watman, l'un des Aides du Canonnier, mourut le 28 : j'entrerai dans quelques détails sur sa mort, parce que nous avions eu jusqu'ici peu d'accidens de cette espece. Il étoit vieux, & singuliérement attaché à notre Commandant. Après avoir été vingt-un ans Soldat de Marine, il s'embarqua, en 1772, sur la *Résolution*, en qualité de Matelot, & il fit le voyage au Pôle Austral. Lorsqu'il fut de retour, M. Cook l'installa à l'Hôpital de *Gréenwich* le même jour où il y fut admis lui-même : & quand il vit M. Cook chargé de la conduite d'un troisieme Voyage autour du monde, décidé à suivre la fortune de son Bienfaiteur, il quitta l'asyle qu'on lui avoit accordé. Il avoit été sujet à de petits accès de fievre, depuis notre départ d'*Angleterre*, & il étoit convalescent, lorsque nous atteignîmes la Baie de *Karakakoa :* on l'envoya à terre ; quand il y eut passé quelques jours, il

se

ſe crut parfaitement guéri, & il demanda à revenir à bord; mais le lendemain de ſon retour, il eut une attaque de paralyſie qui l'emporta en quarante-huit heures.

1779. Janvier.

On l'enterra au *Morai*, ſelon les deſirs du Roi de l'Iſle, & la cérémonie ſe fit avec tout l'appareil que comportoit notre ſituation. Kaoo & les autres Prêtres y aſſiſterent; ils garderent un ſilence profond, & ils montrerent une attention extrême, tandis qu'on lut l'Office des Morts. Du moment où nous commençâmes à remplir la foſſe, ils en approcherent d'une maniere très-reſpectueuſe; ils y jetterent un cochon mort, des noix de cocos & des bananes. Durant les trois nuits qui ſuivirent les funérailles, ils vinrent y ſacrifier des cochons, & y chanter des hymnes & des prieres, qui duroient juſqu'au point du jour.

Nous clouâmes ſur un poteau, dreſſé à la tête de la foſſe, une planche, ſur laquelle on trouve le nom du défunt, ſon âge & le jour de ſa mort. Les Inſulaires nous promirent de ne pas l'enlever, & nous fûmes perſuadés qu'elle reſteroit en place, auſſi long-temps que la matiere fragile, dont elle eſt compoſée, le permettroit.

Nos vaiſſeaux ayant un grand beſoin de bois à brûler, M. Cook me chargea, le 2 Février, de

2 Févr.

1779. Février. négocier avec les Prêtres, l'achat de la baluſtrade qui environnoit le ſommet du *Morai*. Je dois avouer que j'eus d'abord quelque doute ſur la décence de cette propoſition ; je craignois qu'un ſeul mot ſur cette matiere, ne fût regardé par eux, comme un trait d'impiété révoltant. Je me trompois néanmoins. Ma demande ne leur cauſa pas la plus légere ſurpriſe ; ils y ſouſcrivirent très-volontiers, & il ne fut pas queſtion de ce que je leur donnerois en retour. Tandis que les Matelots enlevoient la baluſtrade, je remarquai que l'un d'eux emportoit une figure ſculptée, & cette obſervation ayant produit des recherches de ma part, je reconnus qu'ils avoient conduit aux canots le demi-cercle entier. (*a*) Quoique ceci ſe fût paſſé ſous les yeux des Naturels, qui, loin de témoigner du reſſentiment, avoient aidé nos gens dans ce tranſport, je crus devoir en parler à Kaoo : il me parut très-indifférent ; il me pria ſeulement de lui rendre la figure du centre, dont j'ai fait mention ; je la lui remis, & il l'emporta dans une des cabanes des Prêtres.

Terreeoboo, & les Chefs de ſa ſuite, nous faiſoient, depuis quelques jours, beaucoup de

(*a*) Voyez la deſcription du *Morai*, dans le Chapitre précédent.

questions sur l'époque de notre départ. D'après cette inquiétude, je voulus savoir l'opinion que les habitans de l'Isle s'étoient formée de nous, & ce qu'ils pensoient des motifs & du but de notre voyage. Je me donnai quelques peines pour satisfaire ma curiosité sur ce point; mais je ne découvris rien, sinon qu'ils nous supposoient originaires d'un pays où les provisions avoient manqué, & que nous étions venus les voir uniquement pour remplir *nos ventres*. La maigreur de quelques personnes de l'équipage, l'appétit avec lequel nous mangions, leurs provisions fraîches, les soins extrêmes que nous prenions pour en acheter & en embarquer une quantité considérable, devoient en effet leur donner une pareille idée. Ils remarquerent d'ailleurs, avec étonnement, que nous n'avions point de femmes à bord; ils s'apperçurent très-bien que nous nous conduisions d'une maniere paisible, que nous n'étions pas bruyans comme les guerriers; & ils trouverent, dans ces remarques, de nouvelles preuves de la justesse de leur opinion. Il étoit assez plaisant de les voir toucher les flancs & tapoter les ventres des matelots, (qui prirent réellement de l'embonpoint, durant notre courte relâche sur cette Isle,) & les avertir par signes, ou verbalement, qu'il étoit temps de nous en

1779. Février.

1779. Février.

aller, mais que ſi nous voulions revenir à la ſaiſon prochaine du fruit à pain, ils ſeroient plus en état de pourvoir à nos beſoins. Nous étions depuis ſeize jours dans la baie, & ſi l'on ſonge à la quantité énorme de cochons & de végétaux que nous conſommâmes, on ne ſera pas ſurpris qu'ils deſiraſſent notre départ. Il eſt probable toutefois, que les queſtions de Terreeoboo n'avoient alors d'autre but, que de préparer, pour le moment où nous le quitterions, des préſens proportionnés aux égards & à l'amitié avec leſquels il nous avoit reçus : car lorſque nous lui eûmes dit que nous appareillerions le ſurlendemain, nous obſervâmes qu'il publia tout de ſuite dans les bourgades, une eſpece de proclamation, qui enjoignoit aux Naturels d'apporter des cochons & des végétaux, qu'il vouloit donner à l'*Oroono*, à l'inſtant de ſon départ.

Les bouffonneries de l'un des Inſulaires, nous divertirent beaucoup durant cette journée. Il tenoit un inſtrument pareil à celui qu'on a décrit dans le ſecond volume; (*a*) il portoit au col des morceaux d'algues marines, & autour de chaque jambe, un filet très-fort d'environ neuf pouces de profondeur, ſur lequel une multitude de dents

(*a*) *Page* 479 & 480.

de chiens flottoient en lignes paralleles. Il dansa sur le rivage d'une maniere absolument burlesque; il accompagnoit ses pas d'étranges grimaces; & nous remarquâmes sur sa physionomie des contorsions qui ne manquoient ni d'énergie, ni d'expression, quoiqu'elles fussent du comique le plus bas. M. Webber crut devoir le dessiner; la gravure indiquera la maniere dont ils portent le *maro*, la forme de l'instrument que j'ai déjà cité, & ces ornemens dont ils décorent leurs jambes, que nous avions déjà vus d'autres fois à plusieurs de leurs danseurs.

1779. Février.

Il y eut le soir des combats de lutte & de pugilat; & afin d'amuser les Insulaires à notre tour, nous tirâmes le peu de pieces d'artifices qui nous restoient. Rien n'étoit plus propre que ce spectacle à exciter leur admiration, & à leur inspirer une haute opinion de notre supériorité. Le Capitaine Cook a déjà décrit les effets extraordinaires des feux que nous tirâmes à *Hapaee*; & quoique les pieces dont nous nous servîmes ici fussent bien inférieures, l'étonnement des spectateurs ne fut pas moindre.

J'ai déjà dit que les Charpentiers des deux vaisseaux furent envoyés dans l'intérieur de l'Isle, avec ordre d'en rapporter des planches pour les lisses des herpes de la *Résolution*. Ils étoient

1779. Février.

partis depuis trois jours, & n'en ayant eu aucune nouvelle, nous commençâmes à éprouver de l'inquiétude. Nous fîmes part de nos craintes au vieil Kaoo, qui parut aussi peu rassuré que nous; nous concertions avec lui, les moyens d'envoyer du monde après eux, lorsqu'ils arriverent tous sains & saufs. Pour trouver des arbres tels qu'il nous les falloit, ils furent obligés de pénétrer dans le pays, plus avant que nous ne l'avions imaginé; cette circonstance, jointe aux mauvais chemins, & à la difficulté de transporter les bois, les avoit retenus si long-temps : ils firent de grands éloges de leurs guides, qui leur fournirent des provisions, & qui garderent les outils avec une fidélité extrême.

3. Le jour de notre départ étant fixé au 4, Terreeoboo pria le 3, le Capitaine Cook & moi, de l'accompagner à la résidence de Kaoo. En y arrivant, nous trouvâmes le terrein couvert de paquets d'étoffe; d'une quantité considérable de plumes jaunes & rouges, attachées à des fibres tirées de la gousse des noix de cocos; d'un grand nombre de haches, & d'autres ouvrages de fer, que les Naturels du pays avoient obtenus de nous. Il y avoit, à peu de distance, des monceaux énormes de végétaux de toute espece, & près des végétaux, un troupeau de cochons.

Nous crûmes d'abord qu'on vouloit nous faire présent de tant de choses, mais Kaireekeea m'apprit que c'étoit un don gratuit, ou un tribut, payé au Roi par les habitans de ce district : en effet, dès que nous fûmes assis, les Naturels apporterent les différens paquets, & ils les déposerent aux pieds du Roi l'un après l'autre ; ils étendirent les pieces d'étoffe, & ils éparpillerent les plumes & les ouvrages de fer. Le Prince parut très-charmé de cette marque de soumission ; il choisit à-peu-près le tiers des ouvrages de fer, le tiers des plumes, & quelques pieces d'étoffe qu'il mit lui-même de côté, & on offrit ensuite au Capitaine Cook & à moi le reste des étoffes, avec tous les cochons & tous les végétaux. Nous fûmes étonnés de la valeur & de la magnificence de ce présent, qui surpassoit de beaucoup tous ceux que nous avions reçus aux Isles *des Amis*, ou aux Isles *de la Société*. Nous fîmes sur-le-champ venir des canots, afin d'envoyer le tout à bord : on sépara les gros cochons que nous voulions embarquer & saler, & on distribua aux équipages au moins trente cochons plus petits, ainsi que les végétaux.

1779. Février.

Le même jour nous quittâmes le *Morai*, & nous reconduisîmes aux vaisseaux les tentes & les instrumens astronomiques. Le charme du *Taboo*

1779. Février.

se trouva détruit : dès que nous eûmes abandonné la place, les Naturels s'y précipiterent en foule, & comptant que nous y aurions laissé des choses précieuses, ils firent des recherches empressées. Comme je demeurai le dernier à terre, & que j'y attendois le retour d'un canot, plusieurs Insulaires s'attrouperent autour de moi, & m'ayant prié de m'asseoir auprès d'eux, ils se mirent à déplorer notre séparation. Je dois avouer que j'eus beaucoup de peine à les quitter. Je demande la permission de raconter ici un fait qui me regarde, & qui inspirera peut-être de l'intérêt, quoiqu'il soit minutieux en lui-même. Durant notre relâche dans cette baie, j'avois commandé le Détachement que nous entretînmes sur la côte, & je connoissois plus les Naturels & j'étois plus connu d'eux, que ceux de mes Camarades, que le service retint presque constamment à bord : en général, j'avois lieu d'être fort satisfait de leur bienveillance, & je ne puis redire trop souvent ou trop en détail, combien l'amitié des Prêtres, à mon égard, fut constante & illimitée.

Je fis, de mon côté, tous les efforts possibles pour gagner leur affection, & mériter leur estime : j'eus le bonheur de réussir à tel point, que lorsqu'ils furent instruits de l'époque de notre

appareillage, ils me presserent vivement de demeurer dans l'Isle, & qu'ils eurent recours aux offres les plus flatteuses pour me déterminer à cette résolution. Leur ayant répondu que le Capitaine Cook n'y consentiroit pas, ils me proposerent de m'emmener dans les montagnes; ils me dirent qu'ils m'y tiendroient caché jusqu'après le départ des vaisseaux : je les assurai de nouveau que notre Commandant ne sortiroit pas de la Baie sans moi. Terreeoboo & Kaoo allerent alors trouver M. Cook, dont ils me croyoient le fils, & ils le prierent formellement de me laisser dans leur pays. M. Cook ne voulant point les contrarier d'une maniere positive, sur une offre si aimable & si intéressante, leur observa qu'il ne pouvoit se séparer de moi pour le moment, mais qu'il reviendroit l'année suivante, & qu'il tâcheroit d'arranger cette affaire à leur satisfaction.

1779. Février.

Nous démarrâmes, le 4, dès le grand matin, & nous sortîmes de la Baie; la *Découverte* en sortit également, & une multitude de pirogues nous suivirent. M. Cook se proposoit d'achever la reconnoissance de l'Isle d'*Owhyhee*, avant d'aborder aux autres Isles de ce grouppe; il espéroit rencontrer une rade mieux abritée, que celle de *Karakokoa*, & s'il n'en découvroit point, il desiroit reconnoître la partie Sud-Est

4.

de *Mowee*, où l'on nous avoit annoncé un havre excellent.

1779. Février.

Nous fûmes en calme le 4 & le 5, ce qui ralentit beaucoup notre progrès au Nord. Nous étions accompagnés d'une multitude de pirogues, & Terreeoboo donna une nouvelle marque d'amitié au Capitaine Cook, en nous envoyant un riche présent de cochons & de végétaux.

5. 6.

Nous eûmes une brise légere de la terre, la nuit du 5, & nous fîmes un peu de chemin au Nord. Le 6, au matin, ayant dépassé la pointe la plus occidentale de l'Isle, nous nous trouvâmes en travers d'une Baie profonde, appellée *Toe-yah-yah* par les Naturels: nous espérâmes que cette Baie nous offriroit un havre sûr & commode; nous en fûmes d'autant plus charmés, que nous appercevions au Nord-Est plusieurs courants d'une eau douce très-belle, & qu'elle paroissoit bien abritée par-tout. Ces observations étant d'accord avec les instructions de Koah, qui accompagnoit le Capitaine Cook, & qui, par politesse, avoit changé son nom en celui de *Britannee*, on mit en mer la pinnace; & le *Master*, conduit par Britannee, alla examiner la Baie, tandis que les vaisseaux louvoyoient pour y arriver.

Le ciel fut nébuleux l'après-midi, & les coups

de vents qui venoient de la terre, étoient si forts, que nous fûmes obligés de carguer toutes les voiles, & de mettre en panne, sous la voile d'étai d'artimon. Les diverses pirogues du pays nous quitterent au commencement de l'orage, & M. Bligh eut, à son retour, la satisfaction de sauver une vieille femme & deux hommes, dont le vent avoit fait chavirer l'embarcation, au moment où ils s'efforçoient de gagner la côte. Outre ces trois malheureux, nous avions à bord un grand nombre de femmes, que les Naturels du pays, occupés de leur salut personnel, avoient laissé parmi nous.

1779. Février.

Le *Master* dit au Capitaine Cook qu'il avoit débarqué dans un village, le seul qu'il eut apperçu au côté septentrional de la Baie, qu'on lui indiqua des puits d'eau douce, mais qu'il ne les trouva pas propres à l'usage que nous voulions en faire; qu'il pénétra ensuite plus avant dans la Baie, laquelle a une profondeur considérable vers l'intérieur du pays, & s'étend du côté d'une montagne élevée & sensible, qu'on trouve à l'extrémité Nord-Ouest de l'Isle; qu'au-lieu d'y rencontrer un mouillage sûr, ainsi que Britannee le lui avoit fait espérer, il vit des côtes basses & remplies de roches, & un lit plat de rocher de corail, qui étoit répandu le long du rivage, &

qui s'étend à plus d'un mille de la terre; qu'en dehors de ce lit de corail, la sonde rapportoit vingt brasses, fond de sable; que sur ces entrefaites Britannee étoit parvenu à se sauver en cachette : nous jugeâmes qu'il craignoit de revenir, parce que ses informations n'avoient pas été exactes.

1779. Février.

Le soir, le temps étoit moins gros, & nous fîmes de la voile; mais, vers minuit, le vent fut si fort, qu'il déchira le grand & le petit hunier. Le 7, au matin, nous enverguâmes de nouvelles voiles; nous eûmes un beau temps & une petite brise. A midi, notre latitude observée fut de 20d 1' Nord : la pointe occidentale de l'Isle nous restoit au Sud 7d Est, & la pointe Nord-Ouest au Nord 38d Est. Comme nous étions à quatre ou cinq lieues de la côte, & que le ciel étoit très-variable, les Naturels du pays n'oserent s'embarquer, & les femmes que nous avions à bord, furent obligées de demeurer sur nos vaisseaux : ce qui les chagrina beaucoup; car elles étoient toutes malades, & la plupart d'entr'elles avoient laissé de jeunes enfans dans leur district.

7.

Nous portâmes sur la terre l'après-midi, quoique le ciel fût toujours rafaleux : quand nous fûmes à environ trois lieues de la côte, nous

apperçûmes une pirogue & deux hommes qui ramoient vers nous : nous jugeâmes que le dernier orage les avoit entraînés dans la pleine mer, & nous ralentîmes notre marche, afin de les recueillir. Ces pauvres malheureux étoient tellement épuifés de fatigues, que fi l'un des Naturels, qui fe trouvoit à bord, s'appercevant de leur foibleffe, ne fe fût précipité dans l'embarcation, afin de leur donner du fecours, ils auroient à peine eu la force de s'attacher à la corde que nous leur jettâmes. Nous eûmes bien de la peine à les hiffer à bord, fur-tout avec un enfant d'environ quatre ans, qu'ils avoient attaché fous les traverfes extérieures de la pirogue, où on l'avoit tenu affez long-temps, n'ayant que la tête au-deffus de l'eau. Ils nous dirent qu'ils étoient partis de la côte, la veille au matin, & que depuis ce moment ils n'avoient ni bu ni mangé. Nous leur donnâmes de la nourriture avec les précautions ufitées en pareils cas; on chargea l'une des femmes de prendre foin de l'enfant, & le lendemain ils fe portoient tous fort bien.

1779. Février.

A minuit, il furvint un coup de vent, qui nous obligea de prendre deux ris aux huniers, & d'abattre les vergues de perroquet. Nous reconnûmes le 8, à la pointe du jour, que le mât de mifaine avoit confenti de nouveau; les jumelles

8.

1779. Février.

qu'on avoit posé à la tête durant notre relâche à l'*Entrée du Roi George* ou de *Nootka*, sur la côte d'*Amérique*, avoient éclaté; les diverses parties en étoient si défectueuses, qu'il devint absolument nécessaire de les remplacer, & par conséquent d'enlever le mât. M. Cook délibéra quelque temps s'il courroit risque de ne point trouver de havre aux Isles sous le vent, ou s'il retourneroit à *Karakakooa*. Cette baie n'étoit pas d'une commodité si grande, qu'on ne pût espérer, avec vraisemblance, d'en trouver une meilleure, pour réparer le mât, ou embarquer des vivres; & nous étions persuadés, avec raison, que nous avions à-peu-près épuisé les provisions des environs de ce district. On observa, d'un autre côté, qu'il étoit trop périlleux de s'éloigner d'une rade assez bien abritée; que si on l'abandonnoit une fois, il seroit difficile d'y revenir, & qu'il y auroit du danger à adopter cet expédient, dans l'espoir d'en rencontrer une meilleure; que si nous n'en découvrions pas de meilleure, nous serions vraisemblablement sans ressource.

Nous continuâmes donc à gouverner vers la côte, afin d'offrir aux Insulaires une occasion de venir chercher leurs Compatriotes, qui se trouvoient détenus à bord. A midi, nous étions à un

mille de la terre : un petit nombre de pirogues arriverent aux vaisseaux ; mais elles étoient si remplies de monde, qu'aucune d'elles ne pouvoit embarquer les femmes dont nous voulions nous débarrasser. Nous lançâmes la pinnace à la mer, afin de les remener dans l'Isle ; le *Master*, qui fut chargé de les conduire, eut ordre d'examiner la côte méridionale de la Baie, & de voir si elle n'offroit point d'aiguade : il revint sans avoir trouvé de l'eau douce.

1779. Février.

Les vents étant variables, & les courants portant au Nord d'une maniere rapide, nous fîmes peu de chemin. A huit heures du soir du 9, le vent souffloit avec force du Sud-Est : nous fûmes obligés de prendre les ris des huniers. Le 10, à deux heures du matin, nous nous trouvâmes au milieu d'une rafale très-lourde, près des brisans qui sont au Nord de la pointe occidentale d'*Owhyhee*. Nous n'avions que l'espace nécessaire pour revirer au large & les éviter : nous tirâmes plusieurs coups de canon, afin d'instruire la *Découverte* de ce danger.

9.

10.

Le temps fut moins orageux après le lever du soleil, & quelques embarcations du pays nous aborderent : les Insulaires qui les montoient, nous apprirent que les derniers coups de vent avoient fait beaucoup de mal, & que plusieurs grandes

pirogues avoient péri. Nous louvoyâmes le reste du jour, & à l'entrée de la nuit, nous n'étions qu'à un mille de la baie ; mais ne croyant pas qu'il fût sage d'y entrer pendant les ténebres, nous courûmes des bordées jusqu'au lendemain à la pointe du jour : au lever de l'aurore, nous jettâmes l'ancre à-peu-près au même mouillage que nous avions déjà occupé.

1779. Février. 11.



CHA-

CHAPITRE III.

Les Naturels du pays nous inspirent de la défiance. Vol commis à bord de la Découverte, *& suite de ce vol. La Pinnace est attaquée, & ceux de nos Gens qui la montoient sont obligés de l'abandonner. Propos du Capitaine Cook à cette occasion. Les Insulaires attaquent l'Observatoire. Ils volent la Chaloupe de la* Découverte. *Mesures du Capitaine Cook pour la recouvrer. Il va à terre afin d'engager le Roi à se rendre sur notre bord. La Femme du Prince & les Chefs de sa suite l'empêchent d'y venir. Querelle qui en résulte. On apprend, au milieu de la querelle, qu'un des Chefs de l'Isle a été tué par un de nos Gens. Fermentation & émeute qu'excite cette nouvelle. Le Capitaine Cook menacé par un des Chefs, lui tire un coup de fusil. Les Insulaires se précipitent sur notre détachement. Mort du Capitaine Cook. Détails de ses services & esquisse de son caractere.*

NOUS employâmes la journée du 11, & une partie de celle du 12, à déplacer le mât de misaine, & à l'envoyer à terre avec les Charpen-

1779. Février. 11. 12.

1779. Février.

tiers. Outre qu'il étoit endommagé à la tête, on le trouva extrêmement pourri au pied; il offroit au milieu, un grand trou, qui pouvoit tenir quatre ou cinq noix de cocos. On ne jugea pas néanmoins qu'il fallût le raccourcir : heureusement les morceaux de bois de *toa* rouge embarqués à *Eimeo*, pour des jas d'ancre, purent remplacer les parties des jumelles qui avoient éclaté. Comme ces réparations devoient, selon toutes les apparences, employer plusieurs jours, nous conduisîmes à terre l'équipage astronomique, M. Bayly & moi; & nous dressâmes au *Morai* nos tentes, qui furent gardées par un Caporal & six Soldats de Marine. Nous profitâmes de nos anciennes liaisons avec les Prêtres, qui, afin de mettre en sûreté la personne & les outils de nos travailleurs, *tabooent* ou consacrerent l'emplacement où l'on avoit déposé le mât : leur opération fut bien simple, car ils se contenterent de l'environner de baguettes, ainsi qu'ils l'avoient fait lors de notre premiere relâche. Les Voiliers se rendirent aussi sur la côte; ils y réparerent les dommages qu'avoit souffert la voilure, durant les derniers coups de vent; ils occuperent une maison voisine du *Morai*, que nous prêterent les Prêtres : tels étoient nos arrangemens à terre. Je vais maintenant raconter

en détail les choſes qui ſe paſſerent entre les Naturels & nous, & qui amenerent par degrés la fatale cataſtrophe du 14.

Quand les vaiſſeaux furent à l'ancre, nous nous apperçûmes avec étonnement que les Inſulaires n'étoient plus les mêmes à notre égard : nous n'entendions point de cris de joie : il n'y avoit ni bruit ni foule autour de nous : la baie ſe trouvoit déſerte & tranquille : nous voyions ſeulement çà & là une embarcation qui s'échappoit le long de la côte. Nous pouvions ſuppoſer ſans doute que la curioſité qui avoit produit tant de mouvement, lors de notre premiere relâche, n'exiſtoit plus ; mais l'hoſpitalité aimable avec laquelle on nous avoit toujours traités, les témoignages de bienveillance & d'amitié que nous avions rèçus à notre départ, nous donnoient lieu d'eſpérer que les habitans du pays ſeroient charmés de nous revoir, & qu'ils reviendroient en hâte aux vaiſſeaux.

Nous formions diverſes conjectures ſur cette révolution, lorſque nos inquiétudes furent enfin diſſipées par le retour d'un canot que nous avions envoyé à terre : nous apprîmes que Terreeoboo étoit abſent, & qu'il avoit mis le *Taboo* ſur la baie. Cette explication parut ſatisfaiſante à la plupart d'entre nous ; mais quelques perſonnes

1779. Février.

penserent, ou plutôt il y a lieu de croire que ce qui se passa ensuite, leur fit imaginer après coup, que la conduite des Insulaires devoit nous inspirer de la défiance; qu'en leur interdisant tout commerce avec nous, sous prétexte de l'absence du Roi, les Chefs avoient voulu gagner du temps & délibérer entr'eux, sur la maniere dont il convenoit de nous traiter. Nous n'avons jamais pu savoir si ces soupçons étoient fondés, ou si l'explication donnée par les Naturels étoit vraie. Il n'est pas hors de vraisemblance que notre brusque retour, auquel ils ne voyoient point de cause apparente, & dont nous eûmes ensuite beaucoup de peine à leur faire comprendre la nécessité, leur causa quelque alarme; mais la confiance de Terreeoboo, qui au moment de son arrivée, vraie ou fausse, c'est-à-dire, le lendemain au matin, se rendit tout de suite auprès du Capitaine Cook, & le rétablissement des échanges & des services réciproques entre les Naturels & nous, qui fut la suite de cette démarche, indiquent fortement qu'ils ne jugeoient pas, & qu'ils ne redoutoient point un changement de conduite de notre part.

Je puis citer à l'appui de cette opinion, un autre fait qui eut lieu lors de notre premiere visite, c'est-à-dire, la veille de l'arrivée du Roi.

L'un des hommes du pays avoit vendu un cochon à bord de la *Réſolution*, & il en avoit reçu le prix convenu : Pareea qui le rencontra par haſard, lui conſeilla de ne pas livrer le cochon, ſi on ne lui donnoit rien de plus. Nos gens firent à Pareea des reproches très-vifs ſur ce conſeil malhonnête, & ils le chaſſerent : comme le *Taboo* fut mis ſur la baie bientôt après, nous crûmes d'abord que c'étoit en conſéquence de l'outrage fait au Chef. Ces deux incidens ſervent à prouver combien il eſt difficile de tirer des inductions certaines des actions d'une peuplade, dont on connoît imparfaitement les uſages & l'idiôme : ils montreront d'ailleurs les difficultés peut-être peu ſenſibles au premier coup-d'œil que rencontrent ceux qui doivent régler leurs démarches dans une poſition pareille à la nôtre, où l'erreur la plus légere peut entraîner les ſuites les plus funeſtes. Que nos conjectures fuſſent vraies ou fauſſes, tout ſe paſſa paiſiblement juſqu'au 13 dans l'après-dînée.

1779. Février.

13.

L'Officier qui commandoit le détachement chargé de remplir les futailles de la *Découverte*, vint me dire le ſoir que pluſieurs Chefs s'étoient raſſemblés au puits, près de la greve, & qu'ils chaſſoient les Inſulaires que nous avions payés pour aider les matelots à rouler les ton-

neaux ſur le rivage. Il ajouta qu'il croyoit leur conduite très-ſuſpecte, & qu'il s'attendoit à être inquiété de nouveau par les gens du pays. Je lui donnai, ainſi qu'il le deſiroit, un Soldat de Marine, auquel je permis ſeulement de prendre ſa bayonnette & ſon épée. L'Officier ne tarda pas à revenir; il m'apprit que les Inſulaires s'étoient armés de pierres, & qu'ils devenoient très-ſéditieux : je me rendis ſur les lieux, ſuivi d'un autre ſoldat de Marine, armé de ſon fuſil. Dès que les habitans de l'Iſle me virent approcher, ils abandonnerent leurs pierres, & quand j'eus parlé à quelques-uns des Chefs, la populace qui cauſoit l'émeute s'éloigna, & ceux des Naturels qui voulurent nous aider à faire de l'eau, n'eſſuyerent plus d'obſtacles de la part de leurs compatriotes. Après avoir rétabli la tranquillité, j'allai trouver le Capitaine Cook qui arrivoit ſur la pinnace; je lui racontai ce qui venoit de ſe paſſer; il m'ordonna de tirer à balle ſur les coupables, s'ils commençoient à nous jetter des pierres, ou à ſe conduire d'ailleurs avec inſolence. J'enjoignis donc au Caporal de faire charger à balle, au-lieu de petit plomb, les fuſils des ſentinelles.

1779. Février.

Peu de temps après notre retour aux tentes, un feu continuel de mouſqueterie, que nous en-

tendîmes à bord de la *Découverte* nous alarma; nous remarquâmes qu'on tiroit sur une pirogue qui ramoit en hâte vers la côte „ & qui étoit poursuivie par un de nos petits canots. Nous en conclûmes sur le champ qu'un vol avoit occasionné ces coups de fusil, & le Capitaine Cook m'ordonna de le suivre avec un canot armé, afin d'arrêter, si nous le pouvions, l'équipage de la pirogue, qui essayoit de gagner le rivage. Nous courûmes vers l'endroit où nous jugeâmes qu'elle débarqueroit, mais nous arrivâmes trop tard ; les Naturels avoient quitté leur embarcation, & ils s'étoient sauvés dans l'intérieur du pays.

1779. Février.

Nous ne savions pas que les choses volées avoient déjà été rendues; d'après le grand nombre de coups de fusils que nous avions entendus, nous jugeâmes qu'elles pouvoient être importantes, & nous ne voulions pas renoncer à l'espoir de les recouvrer. Nous demandâmes à quelques Insulaires le chemin qu'avoit pris l'équipage de la pirogue, & nous suivîmes ses traces jusqu'à l'entrée de la nuit : nous voyant alors à environ trois milles de nos tentes, & soupçonnant que les Naturels qui nous excitoient souvent à continuer notre poursuite, nous trompoient par de fausses informations, nous crûmes qu'il seroit

inutile de nous porter plus loin, & nous retournâmes à la greve.

1779. Février.

Il étoit arrivé, durant notre abfence, une querelle plus férieufe & plus défagréable. L'Officier détaché fur le petit canot, retournant à bord avec les chofes qu'on avoit volées au Capitaine Clerke, s'apperçut que nous pourfuivions les coupables, le Capitaine Cook & moi, & il penfa qu'il étoit de fon devoir de faifir la pirogue échouée fur le rivage. Par malheur elle appartenoit à Pareea, qui arriva au même inftant de la *Découverte*, & qui réclama fa propriété, avec des proteftations fans nombre de fon innocence. L'Officier refufa de la lui livrer, & lorfque l'équipage de la pinnace, qui attendoit notre Commandant, l'eut joint, il en réfulta une difpute très-vive, durant laquelle Pareea fut renverfé d'un violent coup de rame qu'on lui donna fur la tête. Les Infulaires qui fe raffembloient aux environs, & qui avoient été jufqu'ici fpectateurs paifibles, firent tout de fuite pleuvoir une grêle de pierres fur nos gens, qu'ils contraignirent à fe retirer avec précipitation, & à gagner à la nage, un rocher fitué à quelque diftance de la côte. Les Naturels s'emparerent de la pinnace, ils la pillerent, & ils l'auroient détruite fans l'intervention de Pareea, qui, revenu à lui-même, eut la gé-

nérosité d'oublier la violence qu'on venoit d'exercer à son égard. Après avoir écarté la foule, il fit signe à nos gens qu'ils pouvoient revenir, & reprendre la pinnace, & qu'il s'efforceroit de rapporter les choses que ses compatriotes y avoient volées. Nos gens se rendirent en effet à son invitation, & ils ramenerent la pinnace : Pareea ne tarda pas à les suivre, & à rapporter le chapeau d'un *Midshipman*, & quelques autres bagatelles : il parut affligé de ce qui s'étoit passé, & il demanda d'un air inquiet, si Orono le tueroit, & si on lui permettroit de venir aux vaisseaux, le lendemain ? on l'assura qu'il y seroit bien reçu : alors, pour donner une preuve de réconciliation & d'amitié, il toucha de son nez celui des Officiers, selon l'usage de l'Isle, & il regagna le village de *Kowrowa*.

1779. Février.

Quand le Capitaine Cook fut informé de ces détails, il montra beaucoup de chagrin ; & tandis que nous retournions à bord, il me dit : *je crains bien que les Insulaires ne me forcent à des mesures violentes ; car*, ajouta-t-il, *il ne faut pas leur laisser croire qu'ils ont eu de l'avantage sur nous.* Mais, comme il étoit trop tard pour entreprendre quelque chose le même soir, il se contenta de donner des ordres pour qu'on chassât tout de suite du vaisseau, les

1779. Février.

hommes & les femmes qui s'y trouvoient. Je retournai à terre lorfque ces ordres furent exécutés; & les événemens de la journée, ayant beaucoup diminué notre confiance dans les Naturels, je mis une double garde au *Morai*, & j'enjoignis à mon détachement de m'appeller, s'il appercevoit du monde caché aux environs de la greve. Sur les onze heures, on découvrit cinq Infulaires qui fe traînoient fans bruit autour du *Morai*; ils fembloient s'approcher avec une extrême circonfpection, & ils fe retirerent quand ils fe virent furpris. A minuit, l'un d'eux ayant ofé venir tout près de l'obfervatoire, la fentinelle lui tira un coup de fufil; l'explofion effraya fes camarades, qui prirent la fuite, & nous pafsâmes le refte de la nuit fans trouble.

14. Le lendemain, à la pointe du jour, j'allai fur la *Réfolution*, pour examiner le garde-temps: je fus hélé fur ma route par la *Découverte*, & j'appris que, durant la nuit, les Infulaires avoient volé la chaloupe de ce vaiffeau, en coupant la bouée, à laquelle elle fe trouvoit amarrée.

Au moment où j'arrivai à bord, les foldats de Marine s'armoient, & le Capitaine Cook chargeoit fon fufil à deux coups. Tandis que je lui racontois ce qui nous étoit arrivé pendant la nuit, il m'interrompit d'un air animé; il me dit

qu'on avoit volé la chaloupe de la *Découverte*, & il m'inſtruiſit de ſes préparatifs pour la recouvrer. Il étoit dans l'uſage, lorſque nous avions perdu des choſes importantes ſur quelques-unes des Iſles de cette mer, d'amener à bord le Roi, ou pluſieurs des principaux *Earees*, & de lui détenir des ôtages, juſqu'à ce qu'on nous eût rendu ce qu'on nous avoit pris. Il ſongeoit à employer cet expédient qui lui avoit toujours réuſſi; il venoit de donner des ordres d'arrêter toutes les pirogues qui eſſayeroient de ſortir de la baie, & il avoit le projet de les détruire, ſi des moyens plus paiſibles ne ſuffiſoient pas pour recouvrer la chaloupe. Il plaça en effet, en travers de la baie, les petites embarcations de la *Réſolution* & de la *Découverte* bien équipées & bien armées, & avant que je repriſſe le chemin de la côte, on avoit tiré quelques coups de canon ſur deux grandes pirogues qui tâchoient de ſe ſauver.

Nous quittâmes le vaiſſeau, M. Cook & moi, entre ſept & huit heures; M. Cook montoit la pinnace, & il avoit avec lui M. Philips & neuf ſoldats de Marine, & je m'embarquai ſur le petit canot. Les derniers ordres que je reçus de lui, furent de calmer l'eſprit des Naturels, en les aſſurant qu'on ne leur feroit point de mal,

1779. Février.

de ne pas divifer ma petite troupe, & de me tenir fur mes gardes. Nous nous féparâmes enfuite; M. Cook marcha vers le village de *Kowrowa*, réfidence du Roi, & moi du côté de l'obfervatoire. Mon premier foin en arrivant à terre, fut d'enjoindre aux foldats de Marine, de la maniere la plus rigoureufe, de ne pas fortir de la tente, de charger leurs fufils à balle, & de ne pas les quitter. J'allai me promener vers les cabanes du vieux Kaoo & des Prêtres, & je leur expliquai, le mieux qu'il me fut poffible, l'objet de nos préparatifs d'hoftilité, qui leur caufoient une vive allarme. Je vis qu'ils avoient déjà oui parler du vol de la chaloupe de la *Découverte*, & je leur proteftai que nous étions décidés à recouvrer cette embarcation, & à punir les coupables; mais que la Communauté des Prêtres, & les habitans du village du côté de la baie où nous étions, ne devoient pas avoir la plus légere crainte. Je les priai d'expliquer ma réponfe au peuple, de le raffurer, & de l'exhorter à demeurer tranquille. Kaoo me demanda avec beaucoup d'inquiétude, fi on feroit du mal à Terreeoboo: je l'affurai que non, & il parut, ainfi que fes Confreres, enchanté de ma promeffe.

Le Capitaine Cook appella fur ces entrefai-

tes la chaloupe de la *Résolution*, qui étoit en station à la pointe septentrionale de la Baie; l'ayant prise avec lui, il continua sa route vers *Kowrowa* & il débarqua, ainsi que le Lieutenant & les neuf soldats de Marine. Il marcha tout de suite au village, où il reçut les marques de respect qu'on avoit coutume de lui rendre; les Habitans se prosternerent devant lui, & ils lui offrirent de petits cochons selon leur usage. S'appercevant qu'on ne soupçonnoit en aucune maniere ses desseins, il demanda où étoient Terreeoboo & les deux fils de ce Prince, qui avoient si long-temps mangé à notre table sur la *Résolution*. Les deux jeunes Princes ne tarderent pas à arriver avec les Insulaires qu'on avoit envoyés après eux, & sur le champ ils conduisirent le Capitaine Cook à la maison où leur pere étoit couché. Ils trouverent le vieux Roi à moitié endormi, & M. Cook ayant dit quelques mots sur le vol de la chaloupe, dont il ne le supposoit point du tout complice, il l'invita à venir aux vaisseaux & à passer la journée à bord de la *Résolution*. Le Roi accepta la proposition sans balancer, & il se leva à l'instant même afin d'accompagner M. Cook.

1779. Février.

Nos affaires prenoient cette heureuse tournure, les deux fils du Roi étoient déjà dans la pin-

1779. Février.

nace; & le reste de la petite troupe se trouvoit au bord de l'eau, lorsqu'une vieille femme appella à haute voix Kanee Kabareea, la mere des deux princes, & l'une des épouses favorites de Terreeoboo; elle s'approcha du Roi, elle employa les larmes & les prieres les plus ardentes pour l'empêcher de venir aux vaisseaux. En même-temps deux Chefs qui étoient arrivés avec elle, retinrent le Roi, en l'avertissant de nouveau qu'il ne devait pas aller plus loin, & ils le contraignirent à s'asseoir. Les Insulaires qui se rassembloient le long du rivage où ils formoient des grouppes sans nombre, & qui vraisemblablement étaient effrayés du bruit des canons & des préparatifs d'hostilité qu'ils appercevoient dans la Baie, commencerent à se précipiter en foule autour du Capitaine Cook & de leur Roi. Le Lieutenant des soldats de Marine, qui vit ses gens très-pressés par la multitude & hors d'état de se servir de leurs armes s'il falloit y avoir recours, proposa à M. Cook de les mettre en bataille le long des rochers près du bord de la mer, & la populace leur ayant ouvert sans difficulté un chemin, ils se posterent à environ 30 verges de l'endroit où Terreoboo étoit assis.

Durant tout cet intervalle, le vieux Roi fut assis par terre; la frayeur & l'abattement étoient

peints sur son visage. M. Cook ne voulant pas renoncer à son projet, continuoit à le presser vivement de s'embarquer, & lorsque le Prince sembla disposé à le suivre, les Chefs qui l'environnoient l'en détournerent d'abord par des prieres & des supplications; ils eurent ensuite recours à la force & à la violence, & ils insisterent pour qu'il demeurât où il étoit. M. Cook voyant que l'alarme étoit devenue trop générale, & qu'il n'étoit plus possible d'emmener le Roi sans verser du sang, abandonna sa premiere résolution; il observa à M. Philips, que s'il s'opiniâtroit à vouloir conduire le Prince à bord, il courroit risque de tuer un grand nombre d'Insulaires.

1779. Février.

Quoique l'entreprise qui avoit amené M. Cook à terre eût manqué, & qu'il ne songeât plus à la suivre, il paroît que sa personne ne courut de danger qu'après un accident qui donna à cette dispute la tournure la plus fatale. Nos canots placés en travers de la Baie, ayant tiré sur des pirogues qui essayoient de s'échapper, tuerent par malheur un chef de premier rang. Les nouvelles de sa mort arriverent au village où se trouvoit M. Cook au moment où il venoit de quitter le Roi, & où il marchoit tranquillement vers le rivage : la rumeur & la fermentation qu'elle

1779. Février.

excita furent très-sensibles : les hommes renvoyerent tout de suite les femmes & les enfants; ils se revêtirent de leurs nattes de combats, & ils s'armerent de piques & de pierres. L'un d'eux qui tenoit une pierre & un long poignard de fer, appellé *pahooa*, nom d'une dague de bois qui fait partie de leur attirail de guerre, s'approcha de notre Commandant, il se mit à le défier en brandissant son arme, & il le menaça de lui jetter sa pierre. M. Cook lui conseilla de cesser ses menaces; mais l'insolence de son ennemi ayant augmenté, il fut irrité & il lui tira un coup de petit plomb. L'insulaire étoit revêtu d'une natte que le plomb ne put pénétrer, & lorsqu'il vit qu'il n'étoit point blessé, il n'en fut que plus audacieux. On jetta plusieurs pierres aux soldats de Marine, & l'un des *Erees* essaya de poignarder M. Philips, mais il n'en vint pas à bout, & il reçut un coup de crosse de fusil. M. Cook tira alors le second coup de son fusil double chargé à balle, & il tua celui des Naturels qui étoit le plus avancé. Immédiatement après ce meurtre, les gens du Pays formerent une attaque générale à coups de pierres, & les soldats de Marine & ceux de nos matelots qui occupoient les canots, leur répondirent par une décharge de mousqueterie. Ce qui surprit tout le monde, les

les Insulaires soutinrent le feu avec beaucoup de fermeté, & ils se précipiterent sur notre détachement, en poussant des cris & des hurlemens terribles, avant que les soldats de Marine eussent le temps de recharger. On vit alors une scene d'horreur & de confusion.

Quatre des soldats de Marine furent arrêtés sur les rochers au moment où ils se retiroient, & immolés à la fureur de l'ennemi; trois autres furent blessés d'une maniere dangereuse : le Lieutenant blessé aussi entre les deux épaules, d'un coup de *pahooa*, avoit par bonheur réservé son feu, & il tua l'homme qui venoit de le blesser, lorsque celui-ci se disposoit à lui porter un second coup. Notre malheureux Commandant se trouvoit au bord de la mer la derniere fois qu'on l'apperçut d'une maniere distincte; il crioit aux canots de cesser leur feu & d'approcher du rivage afin d'embarquer notre petite troupe. S'il est vrai que les soldats de Marine & les équipages des canots avoient tiré sans son ordre, & qu'il vouloit prévenir une nouvelle effusion de sang, comme quelques-uns de ceux qui furent de l'action l'ont cru, il est probable qu'il fut la victime de son humanité : on observa en effet que tandis qu'il regardoit les Naturels en face, aucun d'eux ne se permit de violences contre

1779. Février.

lui, mais que s'étant retourné pour donner des ordres aux canots, il fut poignardé parderriere, & tomba le visage dans la mer. Les Insulaires pousserent des cris de joie lorsqu'ils le virent tomber; ils traînerent tout de suite son corps sur le rivage, & s'enlevant le poignard les uns les autres, ils s'acharnerent tous avec une ardeur féroce à lui porter des coups, lors même qu'il ne respiroit plus.

Ainsi termina sa carriere, le grand Homme qui commandoit notre expédition! Après une vie illustrée par des entreprises si étonnantes & si heureuses, on ne peut dire que sa mort fut prématurée : il avoit assez vécu pour exécuter les nobles projets auxquels la Nature sembloit l'avoir destiné; & il fut enlevé aux jouissances & au repos qui devoient être la suite de ses immenses travaux plutôt qu'à la gloire. Il n'est pas nécessaire & il m'est impossible de dire combien il fut regretté & pleuré de ceux qui avoient si long-temps fondé leur sécurité personnelle sur ses lumieres & sur son courage, & qui au milieu de leurs maux, avoient trouvé des consolations de toute espece dans la tendresse de son cœur & la bonté de son ame. Je n'essayerai pas non plus de peindre l'horreur dont nous fûmes saisis, ni l'abattement & la consternation universelle qui

fuivirent un malheur fi affreux & fi imprévu. Les Lecteurs ne feront pas fâchés fans doute de détourner les yeux d'une fcene fi trifte, pour contempler le caractere & les vertus de M. Cook; & afin de rendre mes derniers hommages à la mémoire d'un Ami cher & révéré, je vais tracer une efquiffe de fa vie & de fes fervices.

1779. Février.

Le Capitaine Jacques Cook étoit né en Octobre 1728, près de *Whytby* dans le Comté d'*York:* on le mit très-jeune en apprentiffage chez un marchand d'un village voifin. On n'avoit point confulté fes goûts en cette occafion, & il ne tarda pas à quitter le comptoir auquel il étoit attaché: il s'engagea lui-même pour neuf ans fur un navire qui faifoit le commerce du charbon. Au commencement de la guerre de 1755, il entra au fervice du Roi, à bord de l'*Aigle*, commandée alors par le Capitaine Hammer, & enfuite par Sir Hugh Pallifer, qui découvrit bientôt fon mérite, & qui le plaça fur le gaillard d'arriere.

En 1758, il étoit *Mafter* du *Northumberland*, vaiffeau du Lord Colville, qui commandoit alors l'efcadre en ftation fur la côte d'*Amérique*. C'eft là, comme je le lui ai oui dire fouvent, qu'au milieu d'un hiver rigoureux il lut Euclide pour la premiere fois, & qu'il s'adonna à l'étude des Mathématiques & de l'Aftronomie,

1779. Février.

fans autre fecours que celui de quelques livres & de fon intelligence. Tandis qu'il cultivoit & perfectionnoit fon efprit de cette maniere, tandis qu'il fuppléoit aux défauts de fa premiere éducation, il avoit part aux fcenes les plus actives & les plus laborieufes de la guerre d'*Amérique :* Sir Charles Saunders le chargea au fiege de *Quebec*, de divers fervices de la premiere importance dans le département naval; c'eft lui qui pilota les bateaux à l'attaque de *Montmorency;* il conduifit l'embarquement qui fe fit aux hauteurs d'*Ahaham*, il examina le paffage & il pofa des balifes pour la fûreté des gros vaiffeaux qui devoient remonter la riviere. Le courage & l'adreffe avec lefquels il remplit ces différentes commiffions, lui mériterent l'amitié de Sir Charles Saunders, & du Lord Colville, qui continuerent à le protéger jufqu'à leur mort, & qui lui donnerent toujours des marques extrêmes de bienveillance & d'affection. A la fin de la guerre on l'envoya, d'après les follicitations du Lord Colville, & de Sir Hugh Pallifer, reconnoître le *Golfe Saint-Laurent* & les côtes de *Terre-Neuve*. Ce travail l'occupa jufqu'en 1767. A cette époque Sir Edouard Hawke le nomma Commandant d'une expédition dans les mers du Sud, où l'on vouloit obferver le paffage de

Vénus au-dessus du disque du soleil, & découvrir ensuite de nouvelles terres.

Ses services depuis cette époque, sont trop connus pour les rappeller ici, & sa célébrité & sa gloire sont devenues trop éclatantes pour que mes éloges puissent y rien ajouter. Il sembloit né pour ces especes d'expéditions : les premieres habitudes de sa vie, l'expérience acquise par ses longs Voyages, l'application constante de son esprit, tout concouroit à lui donner un degré de connoissance qui ne peut être le partage que d'un petit nombre d'Officiers.

Il étoit d'une constitution robuste, endurci au travail & capable de supporter les plus grandes fatigues. Son estomac digéroit sans peine les alimens les plus grossiers & les plus désagréables. Il se soumettoit aux privations de toute espece avec une indifférence si parfaite, que la tempérance ne paroissoit pas être une vertu pour lui. Son esprit avoit la trempe vigoureuse de son corps. Ses idées annonçoient la pénétration & la force. Son jugement, en tout ce qui avoit rapport au service dont il étoit chargé étoit prompt & sûr. Ses plans avoient de la hardiesse & de l'énergie; & leur conception & leur exécution indiquoient un génie très-original. Un sang-froid admirable dans les dangers accompagnoit toujours

1779. Février.

ſon courage intrépide & calme. Ses mœurs & ſes manieres offroient de la ſimplicité & de la franchiſe. Son caractere diſpoſé à l'emportement & à la colere, auroit peut-être mérité des reproches, ſi un fonds extrême d'humanité & de bienfaiſance n'eût tempéré l'ardeur de ces premiers mouvemens de vivacité.

Mais la perſévérance continue & infatigable avec laquelle il ſuivoit ſes idées & ſes plans, formoit le trait le plus ſaillant de ſon caractere; les dangers ni les fatigues ne pouvoient l'arrêter; & il n'avoit pas beſoin de ces momens de diſtraction & de repos néceſſaires à tout le monde. Durant ces longs & ennuyeux Voyages, ſon ardeur & ſon activité ne ſe ralentirent jamais un inſtant : jamais les plaiſirs ou la diſſipation qui ſe préſentoient à lui ne l'occuperent : ſi ces intervalles de récréation auxquels il eſt impoſſible de ſe ſouſtraire, & que nous attendons avec un empreſſement bien excuſable ſans doute aux yeux de tous ceux qui ont éprouvé la fatigue du ſervice, ne lui offroient pas un moyen de préparer de plus en plus la réuſſite de ſes projets, il les paſſoit avec une ſorte d'impatience.

Il n'eſt pas beſoin de citer ici les occaſions où il développa ſes qualités, au milieu des entrepriſes importantes qui ont rempli les dernieres

années de sa vie; je me contenterai d'exposer le résultat des services qu'il a rendus à la Géographie & à la Navigation.

1779. Février.

Il n'y a peut-être pas de Science qui ait autant d'obligations à un seul homme, que la Géographie en a au Capitaine Cook. Dans son premier Voyage à la mer du Sud, il a découvert les Isles de *la Société;* il a prouvé que la *Nouvelle-Zélande* forme deux Isles; il a reconnu le détroit qui les sépare & il en a relevé toutes les côtes; il a parcouru ensuite la côte orientale de la *Nouvelle-Hollande*, inconnue jusqu'à lui, & il a ajouté aux cartes de cette partie du Globe, une étendue de terrein de 27 degrés de latitude, ou de plus de deux mille milles.

Son second Voyage autour du Monde a résolu le grand problême du Continent austral; car il a traversé l'hémisphere Sud entre le quarantieme & le soixante-dixieme parallele; il a démontré qu'il ne peut y avoir de Continent, à moins qu'il ne se trouve près du pôle & dans des parages inaccessibles aux vaisseaux; il a découvert la *Nouvelle-Calédonie*, l'Isle la plus étendue de l'Océan Pacifique, après la *Nouvelle-Zélande;* il a découvert de plus l'Isle de la *Géorgie;* une côte nouvelle qu'il a appellée la terre de *Sandwich*, ou la *Thule* de l'hémisphere austral; après

avoir vifité deux fois les mers du tropique, il a fixé la pofition des terres apperçues autrefois par les Navigateurs, & il en a trouvé plufieurs qui étoient inconnues.

1779.
Février.

Mais fon troifieme Voyage, dont il eft ici queftion, eft diftingué par l'étendue & l'importance de fes découvertes. Indépendamment de plufieurs petites Ifles qu'il a trouvées dans l'Océan Pacifique du Sud, il a découvert au Nord de la ligne équinoxiale le grouppe appellé Ifles *Sandwich*, dont la pofition & les productions promettent plus d'avantages à la Navigation des Européens qu'aucune autre des terres de la mer du Sud; il a découvert enfuite & relevé la partie de la côte occidentale d'*Amérique* qui demeuroit inconnue, depuis le quarante-troifieme degré de latitude Nord, c'eft-à-dire une étendue de plus de 3500 milles; il a déterminé la proximité du Continent de l'*Afie* & de celui de l'*Amérique;* il a traverfé le détroit qui les fépare; il a relevé les terres de chaque côté, à une affez grande hauteur pour démontrer qu'il eft impoffible de paffer de la mer Atlantique dans l'Océan Pacifique, ou par la route de l'Eft, ou par celle de l'Oueft: enfin fi j'en excepte la mer d'*Amur* & l'Archipel du *Japon*, fur lefquels on n'a encore que des détails imparfaits, il a complété

l'hydrographie de la partie du Globe qui eſt habitable. (*a*)

En qualité de Marin, ſes ſervices ne ſont peut-être pas moins brillans, & à coup sûr, ils ſont auſſi importans & auſſi utiles. Le moyen de conſerver la ſanté des équipages, qu'il a découvert & qu'il a ſuivi avec tant de ſuccès, forme une nouvelle époque dans l'hiſtoire de la navigation; & les ſiecles futurs le mettront au nombre des amis & des bienfaiteurs du genre-humain.

Ceux qui connoiſſent l'hiſtoire de la Marine, ſavent à quel prix on s'eſt procuré juſqu'à préſent, les avantages qui réſultent des voyages en mer; la maladie terrible qui eſt la ſuite des longues navigations, & dont les ravages ont marqué les pas des hommes à qui nous devons la découverte des nouvelles Terres, ſeroit devenu un obſtacle inſurmontable à l'exécution des entrepriſes de cette eſpece, ſi on n'avoit exercé, ſur la vie des matelots, une tyrannie qu'il eſt impoſſible de juſtifier. Il étoit réſervé au Capitaine Cook d'apprendre au monde entier, après des eſſais réitérés, qu'il y a des moyens de pro-

---

(*a*) On trouve, dans l'Introduction, un précis plus détaillé des découvertes du Capitaine Cook. *Note du Traducteur.*

1779. Février.

longer des voyages en mer durant trois ou quatre ans, dans des parages inconnus, ſous tous les climats, même les plus rigoureux, non-ſeulement ſans nuire à la ſanté, mais ſans diminuer, le moins du monde, la probabilité de la vie des équipages. Il a rendu un compte détaillé de ſa méthode, dans un Mémoire lu en 1776, à la Société Royale, (*a*) & on a indiqué en divers endroits de ce Journal, ce qu'il a fait dans ſa derniere expédition, pour en perfectionner les progrès.

Quant à ſes talens pour la manœuvre & les diverſes parties de la Marine, j'abandonne ce point au jugement des hommes, qui connoiſſent le mieux la nature des entrepriſes dont on l'a chargé. Ils déclareront tous, que pour conduire avec des ſuccès ſi uniformes & ſi invariables, trois expéditions ſi dangereuſes & ſi difficiles, d'une longueur ſi peu commune, & dans des ſituations ſi diverſes & ſi périlleuſes, il a eu beſoin non-ſeulement de connoiſſances ſûres & profondes de ſon métier, mais d'un génie vaſte & puiſſant, fertile en reſſources, qui ſut tout-à-la-fois exécuter les grandes opérations & les détails les plus minutieux du ſervice.

(*a*) On lui adjugea la Médaille d'or de Sir Godefroy Copley.

Après avoir raconté la mort de mon respectable Ami d'une maniere fidelle, & aussi complete que l'ont permis mes observations & celles de mes Camarades, je livre sa mémoire à la reconnoissance & à l'admiration de la postérité. Je n'ajouterai plus qu'un mot ; j'ai accepté avec regret, l'honneur que m'a procuré sa mort, de voir mon nom réuni au sien; je n'ai pas cessé, pendant sa vie, de lui donner les témoignages d'affection & de respect, que je viens de donner à ses manes, & mon cœur m'en a toujours fait une loi.



CHAPITRE IV.

Suite de nos opérations à Owhyhee, *après la mort de M. Cook. Trait de courage du Lieutenant des Soldats de Marine. Dangers que court le détachement qui étoit au Morai. Bravoure d'un des Habitans de l'Isle. Délibération sur ce que nous devions faire. Nous réclamons le corps du Capitaine Cook. Koah & les Chefs du Pays éludent notre demande; leur conduite insidieuse. Insolence des Naturels. Promotion des Officiers. Deux Prêtres arrivent avec une partie du corps. Valeur extraordinaire de deux jeunes Gens. Nous brûlons le village de* Kakooa. *L'incendie consume, malgré nous, les habitations des Prêtres. On nous rapporte les restes du Capitaine Cook. Départ de la Baie de* Karakakooa.

1779. Février.

J'AI déja dit que quatre des soldats de Marine, qui accompagnoient M. Cook, demeurerent sur le champ de bataille. Les autres se jetterent dans l'eau, ainsi que M. Philips, leur Lieutenant; &

couverts par un feu très-vif qui partoit des canots, ils échapperent à la mort. Cet Officier montra en cette occasion un courage intrépide, & de l'attachement pour sa petite troupe : au moment où il atteignit une de nos embarcations, il vit un de ses soldats qui étoit mauvais nageur, & qui se débattant dans les flots, couroit risque d'être pris par l'ennemi; quoiqu'il fut très-blessé, il se précipita tout de suite au milieu des vagues pour voler à son secours; & après avoir reçu à la tête un coup de pierre, qui manqua de le plonger au fond de la mer, il saisit le soldat par les cheveux, & il le ramena sain & sauf. (*a*)

1779. Février.

(*a*) Le Lecteur pourra, d'après la Planche, se former une idée claire & distincte de la position des divers endroits indiqués dans ce Chapitre, & dans les trois derniers. Le village de *Korowa*, où le Capitaine Cook fut tué, se trouve sur la pointe de terre la plus éloignée, derriere les vaisseaux & du côté gauche. L'édifice en pierre, surmonté d'une cabane de bois, qu'on voit à l'autre extrémité, représente le *Morai*, où étoient nos Observatoires. Les habitations des Prêtres occupoient les derrieres du bocage de cocotiers. Une partie du village de *Kakooa* qui fut brûlé le 17 Février, est située à gauche de ce bocage; & le puits où nous remplîmes nos futailles, est plus loin, au milieu des rochers. Le terrein élevé & escarpé, au-dessus de la greve, forme la colline du

1779. Février.

Cherchant à faciliter l'évasion de leurs malheureux Camarades, si quelques-uns d'eux étoient encore en vie, ceux de nos gens, qui se trouvoient dans les canots, placés à environ vingt verges de la greve, tirerent sans cesse durant le combat. Leurs efforts, secondés par quelques coups de canon qui partirent en même-temps de la *Résolution*, ayant enfin obligé les Naturels à se retirer, une de nos petites embarcations rama vers la côte : cinq de nos *Midshipmen*, qu'elle portoit, virent les corps de nos soldats de Marine étendus sans aucun signe de vie ; mais jugeant qu'ils étoient trop peu de monde pour les ramener sans danger, & leurs munitions étant presque épuisées, ils revinrent au vaisseau, & ils laisserent entre les mains des Insulaires nos morts & dix armures completes.

Quand la consternation, que cette nouvelle désastreuse jetta parmi les équipages, eut un peu

haut de laquelle les Naturels roulerent des pierres qui incommoderent beaucoup nos gens chargés de faire de l'eau.

Le devant de la scene offre un Naturel du pays, se jouant au milieu des vagues, sur une de ces planches, dont je parlerai au Chapitre VII. Les pirogues, & en général le maintien des Insulaires, sont représentés avec beaucoup d'exactitude & de fidélité.

diminué, on s'occupa du détachement posté au *Morai*, où je me trouvois avec les mâts & les voiles, & une garde composée seulement de six soldats de Marine. Il m'est impossible de décrire tout ce que j'éprouvai durant l'affreux carnage qui eut lieu de l'autre côté de la Baie. Placés à moins d'un mille du village de *Korowa*, nous apperçûmes distinctement une foule immense rassemblée à l'endroit où le Capitaine Cook venoit de débarquer; nous entendîmes le feu de la mousqueterie, & nous appercevions un mouvement & un fracas extraordinaires parmi la multitude: nous remarquâmes ensuite que les Naturels s'enfuyoient, que nos canots s'éloignoient du rivage, & qu'ils passoient & repassoient entre les vaisseaux. Je dois l'avouer, mon cœur eut des pressentimens sinistres. Un homme dont la vie m'étoit si précieuse & si chere, se trouvoit au milieu de la mêlée, & un spectacle si nouveau & si effrayant m'alarma: je savois d'ailleurs que les succès nombreux & constans des entrevues de M. Cook avec les Habitans de ces mers, lui avoient donné une extrême confiance; j'avois toujours craint qu'il n'arrivât une heure malheureuse, où cette confiance l'empêcheroit de prendre les précautions nécessaires: je fus alors frappé des dangers qui pouvoient en être la suite, & l'expérience qui

1779. Février.

l'avoit fait naître, ne suffit pas pour me tranquillifer.

1779.
Février.

Du moment où j'entendis les coups de fufils, mon premier foin fut d'affûrer les Infulaires raffemblés en foule autour du mur de l'édifice confacré, dont nous étions en poffeffion, qu'on ne leur feroit point de mal, & que je voulois vivre en paix avec eux, quoi qu'il àrrivât. Ce qu'ils avoient vu, & ce qu'ils avoient entendu, ne leur caufoit pas moins d'inquiétude qu'à nous. Nous demeurâmes dans cette pofition jufqu'au retour des canots aux vaiffeaux. Le Capitaine Clerke découvrant alors, à l'aide de fa lunette, que nous étions environnés par les Naturels du pays, & craignant qu'ils ne fongeaffent à nous attaquer, ordonna de leur tirer deux pierriers de quatre; heureufement ces coups de canon, quoique bien ajuftés, ne tuerent ou ne blefferent perfonne, mais ils donnerent aux Habitans de l'Ifle une preuve démonftrative de nos forces. L'un des boulets brifa par le milieu un cocotier, fous lequel quelques-uns d'entr'eux fe trouvoient affis, & l'autre enleva des fragmens d'un rocher qui étoit fur la même ligne. Comme je venois de leur dire d'une maniere très-pofitive qu'ils n'avoient rien à craindre, cet acte d'hoftilité m'affligea beaucoup, & afin d'en prévenir de nouveaux,

veaux, j'envoyai tout de ſuite un canot au Capitaine Clerke : je l'avertis que j'étois en bonne intelligence avec les Naturels, & que ſi je me voyois contraint de changer de conduite à leur égard, j'arborerois un pavillon de beaupré pour lui demander des ſecours.

Nous attendîmes avec une extrême impatience le retour du canot, & après avoir paſſé un quart-d'heure dans l'inquiétude la plus affreuſe, M. Bligh vint nous dire que nos craintes n'étoient que trop bien fondées ; il avoit ordre d'abattre les tentes le plus promptement poſſible, & d'envoyer à bord la voilure qu'on réparoît dans l'Iſle. Notre ami Kaireekeea, inſtruit de la mort du Capitaine Cook, par un de ſes compatriotes qui s'étoit trouvé de l'autre côté de la baie, arriva au même inſtant ; la douleur & la conſternation étoient peintes ſur ſon viſage, & il me demanda ſi la nouvelle étoit vraie ?

Notre poſition devenoit extrêmement critique : nous n'étions pas ſeulement en danger de perdre la vie ; nous courions riſque de perdre le fruit de notre expédition, ou au moins un des vaiſſeaux. L'un des mâts de la *Réſolution*, & la plus grande partie de nos voiles ſe trouvoient à terre, ſans autre garde que ſix ſoldats de Marine. Leur perte eût été irréparable, & quoique

1779. Février.

les Infulaires n'euffent encore montré aucune difpofition pour nous inquiéter, on ne pouvoit répondre du changement que produiroit la fcene paffée à *Korowa*. De peur que la crainte de notre reffentiment, ou l'heureux exemple de leurs Compatriotes ne les déterminât à profiter de l'occafion favorable qui s'offroit alors de tomber fur nous une feconde fois, je crus devoir cacher la mort du Capitaine Cook, & je priai Kaireekeea de détruire cette nouvelle autant qu'il dépendroit de lui. Je l'exhortai enfuite à amener le vieux Kaoo, & le refte des Prêtres, dans une grande maifon qui étoit voifine du *Moraï*; je cherchois ainfi à pourvoir à leur sûreté, fi j'étois contraint d'employer la force, & à placer près de nous un homme qui pût faire ufage de fon autorité fur le Peuple, s'il y avoit quelque moyen de maintenir la paix.

Après avoir placé les foldats de Marine au fommet du *Moraï*, qui formoit un pofte fort & avantageux, & laiffé le commandement de ma petite troupe à M. Bligh, à qui j'enjoignis expreffément de fe tenir fur la défenfive, je me rendis à bord de la *Découverte*, afin d'expofer au Capitaine Clerke la fituation dangereufe de nos affaires. Dès que j'eus quitté mon pofte, les Naturels attaquerent mon détachement à coups de

pierres, & je fus à peine arrivé à bord, que j'entendis le feu des ſoldats de Marine. Je retournai tout de ſuite à terre, où les choſes prirent de moment en moment une tournure plus fâcheuſe. Les Naturels s'armoient; ils ſe revêtoient de leurs nattes de combat, & leur nombre s'accroiſſoit rapidement : j'apperçus auſſi de grands corps qui marchoient vers nous, ſur les bords du rocher qui ſépare le village de *Kakooa*, du côté ſeptentrional de la baie, où la bourgade de *Korowa* eſt ſituée.

1779. Février.

Ils commencerent d'adord à nous attaquer avec des pierres, qui partoient du derriere des murs de leurs enclos, & comme nous n'usâmes point de repréſailles, ils ne tarderent pas à devenir plus audacieux. Quelques-uns de leurs guerriers, les plus déterminés, s'étant gliſſés le long de la greve, couverts par des rochers, ſe montrerent tout-à-coup au pied du *Morai*, & ſelon ce qu'il me ſembla, dans le deſſein de l'aſſiéger du côté qui eſt en face de la mer, la ſeule partie acceſſible. Ils ne furent délogés qu'après avoir ſoutenu un grand nombre de coups de fuſils, & vu un de leurs camarades tué.

La bravoure d'un de ces guerriers mérite d'être citée. Etant revenu ſur ſes pas au milieu du feu de tout notre détachement, pour emporter

1779.
Février.

son camarade, il reçut une blessure qui l'obligea d'abandonner le corps : il reparut peu de minutes après, & blessé de nouveau il fut obligé de se retirer une seconde fois. J'arrivai au *Morai* dans ce moment, & je le vis revenir pour la troisieme fois tout couvert de sang & tombant en défaillance ; instruit de ce qui venoit de se passer, je défendis aux soldats de tirer davantage, & on le laissa emporter son ami. Il l'eut à peine chargé sur ses épaules, qu'il tomba lui-même, & rendit le dernier soupir.

Un renfort des deux vaisseaux débarqua à cette époque, & les Insulaires se refugierent derriere leurs murailles. Pouvant alors communiquer avec les Prêtres, je détachai l'un d'eux auprès des Naturels du pays ; je lui recommandai de ménager un accommodement, & de les assurer que s'ils ne jettoient plus de pierres, je ne permettrois pas à mes gens de tirer. Les Naturels ayant consenti à cette treve, on nous laissa enlever tranquillement le mât de *la Résolution*, les voiles & notre équipage astronomique. Ils s'emparerent du *Morai* dès que nous l'eûmes quitté ; & ils nous jetterent quelques pierres qui ne nous firent aucun mal.

Il étoit 11 heures & demie lorsque j'arrivai à bord de *la Découverte* ; on n'y avoit encore

rien décidé ſur nos opérations ultérieures. Les deux équipages convinrent d'une voix unanime qu'on redemanderoit la chaloupe, & le corps de M. Cook; & j'opinai pour qu'on prît une réſolution vigoureuſe, ſi les Inſulaires ne ſouſcrivoient pas tout de ſuite à notre demande. Quoiqu'on puiſſe ſuppoſer que mon attachement pour un Ami cher & révéré, me dicta cet avis, d'autres raiſons très-graves, & dont j'étois vivement frappé, me l'inſpirerent. Les Inſulaires ayant tué notre Commandant, & nous ayant obligé à nous rembarquer, ce ſuccès devoit leur inſpirer de la confiance; il me parut clair, que le petit avantage remporté ſur nous la veille, les exciteroit à d'autres entrepriſes plus dangereuſes encore; je le crus d'autant plus, que ce qu'ils avoient vu juſqu'alors ne pouvoit leur donner une grande crainte de nos armes à feu : en effet, ce qui ſurprit tout le monde, nos canons & nos fuſils n'avoient produit aucun ſigne de frayeur parmi eux. De notre côte, les vaiſſeaux ſe trouvoient en ſi mauvais état, la diſcipline ſe trouvoit ſi relâchée, que ſi les Inſulaires nous euſſent attaqué la nuit ſuivante, il eût été bien difficile de prévoir les nouveaux malheurs qui nous ſeroient arrivés.

1779. Février.

La plupart des Officiers eurent les mêmes craintes que moi, & rien ne me ſembla plus

propre à encourager les Insulaires à nous livrer un assaut général, que de montrer de la disposition pour un accommodement, dans lequel ils ne verroient que de la foiblesse ou de la peur.

On dit avec raison, en faveur d'un parti plus modéré, que le mal étoit fait & irréparable; que les témoignages d'attachement & de bienveillance que nous avions reçu des Insulaires, avant la malheureuse catastrophe, méritoient beaucoup d'égards; que l'accident affreux dont nous gémissions, n'avoit pas été la suite d'un dessein prémédité; que Terreeoboo n'avoit pas su le vol, qu'il s'étoit prêté de bon cœur à accompagner le Capitaine Cook, qu'il avoit envoyé ses deux fils dans notre canot où ils se trouvoient déjà, lorsque le combat s'engagea sur la greve, & qu'on ne pouvoit le soupçonner en aucune maniere; qu'il étoit aisé d'expliquer la conduite de ses femmes & des *Erees*, par les préparatifs d'hostilité qui se faisoient dans la baie, & la frayeur que leur inspirerent les soldats armés, avec lesquels le Capitaine Cook avoit débarqué; que ces dispositions étoient si contraires à l'amitié & à la confiance établies jusqu'alors entre les Insulaires & nous, que si les Naturels avoient pris les armes, c'étoit évidemment pour défendre leur Roi, dont ils supposoient, non sans

raiſon, que nous voulions nous aſſurer de force, & qu'il étoit naturel d'attendre cette démarche d'un peuple rempli d'affection & d'attachement pour ſes Chefs.

A ces motifs d'humanité, on en ajouta d'autres que dictoit la prudence; on obſerva que nous manquions d'eau & de nourritures fraîches; qu'il faudroit ſix ou huit jours de travail pour établir notre mât d'artimon; que le printemps approchoit, & que nous devions nous occuper uniquement de notre campagne au Nord; que ſi nous nous livrions à des projets de vengeance contre les Inſulaires, on pourroit nous accuſer d'une cruauté inutile, & que leur exécution produiroit un délai inévitable dans l'équipement des vaiſſeaux.

Le Capitaine Clerke appuyoit ce dernier avis. Quoique bien convaincu que des actes bruſques & fermes de vengeance, rempliroient mieux nos vues d'humanité & de ſageſſe, je ne fus pas fâché de voir déſapprouver les meſures que je recommandois : car ſi le mépris inſolent des Naturels du pays, & l'oppoſition qu'ils formerent enſuite aux travaux que nous fûmes obligés de faire ſur la côte, oppoſition qui, je n'en doute pas, provenoit d'une fauſſe interprétation donnée à notre douceur, nous contraignirent à la

1779. Février.

fin de recourir à la violence, je ne suis pas sûr que les circonstances eussent justifié aux yeux de l'Europe, l'usage prématuré de la force. Les rigueurs de précautions excitent toujours la censure, & on peut remarquer d'ailleurs que le succès des moyens de cette espece, en rend la nécessité moins apparente.

Tandis qne nous délibérions sur le parti qu'il falloit prendre, une multitude innombrable d'Insulaires défendoit la côte; quelques-uns d'entr'eux arriverent en pirogues; ils eurent la hardiesse de venir à la portée du pistolet, de nous défier, & de nous donner diverses marques de mépris. Nous eûmes beaucoup de peine à contenir les matelots, qui, en ces occasions, vouloient se servir de leurs armes; mais comme nous avions adopté des mesures pacifiques, on permit aux Naturels de s'en retourner tranquillement.

Pour exécuter notre plan, on décida que je marcherois vers la côte avec les embarcations des deux vaisseaux bien armées & bien équipées; que je tâcherois, s'il étoit possible, d'obtenir un pourparler, & d'entrer en conférence avec quelques-uns des Chefs.

On me chargea, si cette premiere tentative avoit du succès, de réclamer les corps de nos Camarades, & celui de M. Cook en particulier;

de menacer de notre vengeance les habitans de l'Isle, en cas de refus; mais de ne pas tirer à moins qu'on ne m'attaquât; &, quoi qu'il pût arriver, de ne point descendre sur la côte. On me donna ces ordres devant tout le détachement, & de la maniere la plus positive.

1779. Février.

Je quittai les vaisseaux à environ quatre heures du soir; & à l'approche du rivage, tout m'annonça que nous y serions reçus en ennemis. La foule étoit en mouvement; les femmes & les enfans se retiroient; les hommes mettoient leurs nattes de combat, & ils s'armoient de longues piques & de dagues. J'observai aussi que, depuis le matin, on avoit construit des parapets de pierre, le long de la greve, où le Capitaine Cook avait débarqué; il me sembla que les Insulaires s'attendoient à une attaque dans cette partie. Dès que nous fûmes à leur portée, ils nous jetterent des pierres avec des frondes, mais ils ne nous firent aucun mal: je jugeai que je m'efforcerois en vain de leur proposer une négociation, si je ne commençois par quelque chose qui pût rétablir la confiance, & j'ordonnai à mes embarcations armées de s'arrêter: je pris le petit canot, & je m'avançai seul, un pavillon blanc à la main. J'eus la satisfaction de voir que les Naturels me comprenoient, car ils me

1779. Février.

répondirent par un cri de joie univerſel. Les femmes revinrent ſur le champ de la croupe de la colline, où elles s'étoient réfugiées; les hommes déposerent leurs nattes de combat, ils s'aſſirent tous au bord de la mer, ils me tendirent les bras, & ils m'inviterent à deſcendre.

Quoique cette conduite indiquât des diſpoſitions très-amicales, il me reſta malgré moi des doutes ſur la ſincérité des Inſulaires. Mais, quand je vis Koah ſe jetter au milieu des flots, un pavillon blanc à la main, & nager vers mon canot, avec une hardieſſe & une tranquillité qu'il eſt difficile de concevoir, je crus devoir répondre à cette marque de confiance, & je le reçus ſur mon bord quoiqu'il fût armé. Ses armes n'étoient pas propres à diminuer nos ſoupçons, & j'avoue que j'avois depuis long-temps une opinion déſavorable de lui. Les Prêtres nous avoient toujours avertis qu'il étoit méchant, qu'il ne nous aimoit pas; & des actes multipliés de diſſimulation & de perfidie de ſa part, nous avoient convaincus de la juſteſſe de cet avis. L'odieuſe attaque du matin, dans laquelle il avoit joué le principal rôle, m'inſpira de l'horreur, & je fus affligé de me trouver près de lui: il vint à moi en verſant des larmes feintes, & il m'embraſſa; mais je me défiois tellement de ſes inten-

tions, que je ne pus m'empêcher de saisir la pointe de son *pahooah* & de l'écarter. Je lui dis que nous redemandions le corps du Capitaine Cook, & que nous déclarions la guerre à l'Isle entiere, si on ne me le rendoit pas à l'instant. Il m'assura qu'on me le rendroit le plutôt possible, qu'il iroit lui-même le chercher; m'ayant ensuite demandé un morceau de fer, avec autant d'assurance que s'il n'étoit rien arrivé d'extraordinaire, il se jetta à la mer, & il gagna la côte à la nage, en criant à ses Compatriotes que nous étions encore amis.

1779. Février.

Nous attendîmes son retour près d'une heure, dans une grande perplexité. Durant cet intervalle, mes autres embarcations s'étoient assez approchées du rivage pour entrer en conversation avec des Naturels postés à quelque distance de nous : on fit entendre clairement à ma petite troupe, que le corps de M. Cook avoit été dépecé & emporté dans l'intérieur du pays; mais je ne fus ces détails que lorsque je fus de retour aux vaisseaux.

Je commençai à montrer de l'impatience sur la lenteur de Koah, & les Chefs me presserent vivement alors de descendre à terre; ils m'assurerent qu'on me rendroit le Corps, si je voulois aller moi-même trouver Terreeoboo. Voyant que

j'avois pris la résolution de ne point débarquer, ils parurent desirer de converser avec nous plus à l'aise, & ils essayerent d'attirer mon canot parmi des rochers, où ils auroient pu couper ma retraite. Il n'étoit pas difficile de pénétrer cet artifice; & je songeois à rompre ma négociation, quand je vis arriver un Chef, ami particulier du Capitaine Clerke, & des Officiers de la *Découverte*, vaisseau sur lequel il s'étoit embarqué pour passer à *Mowee*, lors de notre dernier départ de la baie; il nous dit qu'il venoit nous avertir, de la part de Terreeoboo, que le corps de notre Commandant avoit été porté dans l'intérieur de l'Isle; mais qu'on le rapporteroit le lendemain au matin. Son maintien & ses propos annonçoient beaucoup de sincérité: je lui demandai s'il mentoit, & il accrocha l'un à l'autre ses deux avant-doigts, geste qui, parmi ces Insulaires, est un signe de vérité, sur lequel ils sont très-scrupuleux.

Ne sachant quel parti prendre, je chargeai M. Vancouver d'aller instruire le Capitaine Clerke de ce qui venoit de se passer; de lui dire que je ne croyois pas les Insulaires disposés à tenir leur parole; que loin d'éprouver de l'affliction sur ce qui étoit arrivé, leurs derniers succès leur donnoient au contraire beaucoup de courage &

de confiance; qu'ils ne cherchoient qu'à gagner du temps, afin de découvrir un moyen de nous mettre en leur pouvoir. M. Vancouver me rapporta un ordre de retourner à bord, après avoir fait comprendre aux Naturels que nous détruirions la bourgade, si on ne nous rendoit pas le lendemain le corps de M. Cook.

1779. Février.

Lorsque les Naturels s'apperçurent que nous retournions aux vaisseaux, ils nous provoquerent par les gestes les plus insultans & les plus dédaigneux. Quelques-uns de nos gens dirent qu'ils avoient vu plusieurs des Insulaires se promener en triomphe, avec les habits de nos malheureux Camarades; qu'ils avoient distingué entr'autres, un Chef qui brandissoit l'épée de M. Cook, & une femme qui tenoit le fourreau. Il paroît clair que notre modération leur donna mauvaise idée de notre valeur, car ils ne pouvoient avoir qu'une notion bien confuse des principes d'humanité qui nous dirigeoient.

Quand j'eus rendu compte au Capitaine Clerke, des dispositions & des projets que je supposois aux habitans de l'Isle, on prit les mesures de défense les plus efficaces, en cas qu'ils vinssent nous attaquer pendant la nuit. On amarra aux chaînes des basses vergues, les embarcations des deux vaisseaux; on augmenta le nombre des

1779. Février.

sentinelles sur la *Résolution* & la *Découverte*, & nous nous environnâmes de bateaux de garde, afin qu'on ne pût couper nos cables. Nous apperçûmes durant la nuit, un nombre prodigieux de lumieres sur les collines, & quelques personnes des équipages imaginerent que pour se soustraire à nos menaces, les Naturels transportoient leurs richesses dans l'intérieur du pays; mais je pense plutôt qu'ils faisoient des sacrifices à l'occasion de la guerre, dans laquelle ils se croyoient engagés, & qu'ils brûlerent alors les corps de nos infortunés Camarades. Nous découvrîmes ensuite des feux de la même espece, quand nous dépassâmes *Morotoi*, & plusieurs des habitans de cette Isle qui se trouvoient à bord, nous dirent qu'on les avoit allumés à cause de la guerre qu'ils venoient de déclarer à une Isle voisine. Nous avions appris aux *Isles des Amis* & de *la Société*, qu'avant de marcher à l'ennemi, les Chefs s'efforcent toujours d'exciter & d'enflammer le courage du peuple, par des fêtes & des réjouissances nocturnes, & il paroît qu'on observe ici un usage à-peu-près pareil.

La nuit ne fut troublée que par des cris & des lamentations qui venoient de la côte: Koah arriva à la hanche de la *Résolution*, le 15, dès le grand matin; il apportoit des étoffes, & un

15.

petit cochon, qu'il demanda la permiſſion de m'offrir. J'ai déjà obſervé que les Inſulaires me croyoient fils du Capitaine Cook; & comme il leur avoit toujours laiſſé cette opinion, ils penſoient vraiſemblablement que depuis ſa mort j'étois le chef des vaiſſeaux. Je me rendis ſur le tillac; je lui parlai du corps de notre Commandant : n'ayant reçu de lui que des réponſes ambiguës, je refuſai ſes préſens, & je l'aurois renvoyé en lui montrant de la colere, ſi le Capitaine Clerke n'avoit jugé plus convenable de garder, à tout événement, l'apparence de l'amitié, & de le traiter avec les égards ordinaires.

Ce perfide Inſulaire vint le ſoir auprès de nous, à diverſes repriſes, il apportoit des bagatelles dont il vouloit nous faire préſent; & ayant toujours remarqué qu'il examinoit avec attention chaque partie du vaiſſeau, j'eus ſoin de lui montrer que nous étions en état de nous défendre.

Il preſſa vivement le Capitaine Clerke & moi d'aller à terre; il accuſa les autres Chefs de retenir les corps de nos camarades, & il aſſura qu'une entrevue avec Terreeoboo régleroit tout à notre ſatisfaction; mais d'après les ſoupçons que nous laiſſoit ſa conduite, il n'étoit pas prudent de l'écouter : en effet, nous fûmes inſtruits

1779. Février.

par la suite, d'un fait qui dévoila la fausseté de ses prétextes. On nous dit qu'immédiatement après l'action où le Capitaine Cook fut tué, le vieux Roi s'étoit retiré dans une caverne, placée au milieu de la partie escarpée de la montagne, qui pend sur la baie, & à laquelle on ne peut arriver qu'avec des cordes; qu'il y resta plusieurs jours, & qu'on lui jetta des vivres attachés à des cordes.

Lorsque Koah descendit à terre, à son retour des vaisseaux, nous nous apperçûmes que ses compatriotes, qui s'étoient rassemblés sur la greve dès la pointe du jour, en troupes nombreuses, se précipitoient autour de lui avec empressement: nous jugeâmes qu'ils vouloient savoir ce qu'il avoit appris, & ce qu'il convenoit de faire. Il est vraisemblable qu'ils comptoient sur l'exécution de nos menaces, & ils paroissoient bien déterminés à se défendre. Toute la matinée nous entendîmes des Conques en différentes parties de la côte; nous vîmes de nombreux détachemens qui traversoient les collines; en un mot, nous avions une perspective si alarmante, que nous mîmes à la mer des ancres de toue, afin de pouvoir conduire les vaisseaux par le travers de la Bourgade, si l'on nous attaquoit; nous plaçâmes en outre les bateaux à la hauteur de la pointe septentrio-

tentrionale de la baie, pour qu'on ne nous surprît pas de ce côté.

1779. Février.

Les Naturels ayant manqué à la promesse qu'ils avoient faite de nous rendre les corps de nos Camarades, & toute leur conduite annonçant alors des hostilités, nous délibérâmes de nouveau sur les mesures que nous devions prendre. Il fut décidé que nous nous occuperions avant tout du mât de la *Résolution* & des préparatifs de notre départ ; que nous continuerions cependant nos négociations au sujet du corps de M. Cook, & de ceux des soldats de Marine.

On employa la plus grande partie de la journée, à placer sur le tillac, le mât de la *Résolution*, de maniere que les Charpentiers pussent le travailler, & à faire les changemens nécessaires dans les commissions des Officiers. M. Clerke à qui passoit le commandement en chef, vint à bord de la *Résolution ;* il nomma le Lieutenant Gore Capitaine de la *Découverte*, & il donna la Lieutenance vacante à M. Hervey, l'un de nos *Midshipmen*, qui avoit suivi M. Cook dans ses deux premiers Voyages. Les Insulaires ne formerent aucune tentative contre nous. A l'entrée de la nuit, on amarra de nouveau la chaloupe, aux chaînes des basses vergues, & on plaça des bateaux de garde autour des deux vaisseaux.

1779. Février.

Sur les huit heures du soir, on entendit une pirogue qui ramoit vers la *Résolution ;* du moment où on l'apperçut, les deux sentinelles qui étoient sur le pont, lui tirerent des coups de fusil. Les deux hommes que portoit cette embarcation, se mirent tout de suite à crier *Tinnee*, (c'est ainsi qu'ils prononçoient mon nom) ; ils dirent qu'ils étoient nos amis, & qu'ils vouloient me donner quelque chose qui avoit appartenu au Capitaine Cook. Lorsqu'ils arriverent à bord, ils se jetterent à nos pieds, & ils parurent très-effrayés. Heureusement ni l'un ni l'autre ne se trouvoient blessés, quoique les balles de nos sentinelles eussent percé leur pirogue. Nous reconnûmes l'un des Prêtres dont j'ai parlé plus haut, qui accompagnoit toujours le Capitaine Cook, en observant le cérémonial, que j'ai déjà décrit, & qui, malgré le rang distingué qu'il occupoit dans l'Isle, vouloit absolument remplir auprès de lui, les fonctions de nos derniers domestiques. Après avoir versé un torrent de larmes sur la mort d'*Orono*, il nous avertit qu'il apportoit une partie du Corps. Il nous présenta ensuite un petit paquet couvert d'étoffe, qu'il tenoit sous son bras ; il m'est impossible de décrire l'horreur dont nous fûmes saisis, à la vue d'un morceau de chair humaine d'environ neuf ou dix livres.

Il nous apprit que c'étoit tout ce qui en restoit, que les autres parties avoient été dépecées & brûlées; mais que Terreeoboo & les *Erees* avoient en leur possession la tête & les os, excepté ceux de la poitrine, de l'estomac & du ventre, que Kaoo, Chef des Prêtres avoit reçu, pour l'employer à des cérémonies religieuses, la portion qui étoit devant nous, & qu'il nous l'envoyoit, afin de nous prouver son innocence & son attachement.

Il s'offroit une occasion de nous informer si les habitans de ces Isles sont cannibales, & nous ne la négligeâmes pas. Nous essayâmes d'abord, par des questions indirectes faites à chacun d'eux en particulier, de savoir comment on avoit disposé du reste des corps. Ils répondirent constamment l'un & l'autre qu'on avoit brûlé toute la chair après l'avoir dépecée: nous leur demandâmes enfin s'ils n'en avoient pas mangé une partie? A cette idée, ils montrerent sur le champ l'horreur qu'auroit pu montrer un Européen, & ils nous demanderent très-naturellement si nous étions dans l'usage de manger de la chair humaine? Ils nous proposerent ensuite cette question avec beaucoup d'inquiétude, & d'un ton qui annonçoit la frayeur: *Quand l'Orono reviendra-t-il? & que nous fera-t-il à son*

retour? Plusieurs Insulaires nous proposerent 1779. Février. depuis la même question. C'étoit une suite des hommages qu'ils lui avoient rendu, & il paroît évident qu'ils regardoient M. Cook, comme un être d'une nature supérieure.

Nous pressâmes nos deux amis de demeurer à bord, jusqu'au matin; mais nos sollicitations furent inutiles : ils nous dirent que si leur voyage étoit connu du Roi ou des Chefs, il pourroit avoir les suites les plus fâcheuses pour toute leur Communauté ; que voulant se soustraire à ce malheur, ils avoient été contraints de nous venir trouver la nuit, & qu'ils seroient obligés de retourner à terre avec la même précaution, c'est-à-dire, en cachette. Ils nous apprirent d'ailleurs, que les Chefs desiroient vivement de venger la mort de leurs Compatriotes; ils nous recommanderent de nous défier de Koah en particulier, qui, ajouterent-ils, étoit notre ennemi mortel & implacable, & qui cherchoit avec ardeur les occasions de nous combattre, que le son des Conques, que nous avions entendu le matin, étoit un signal de défi.

Nous sûmes de ces deux Prêtres, que dix-sept Insulaires avoient été tués dans le premier combat donné au village de *Kowrowa* ; que cinq Chefs y perdirent la vie, & que Kaneena

& fon frere, nos amis particuliers, furent malheureufement de ce nombre. Ils dirent encore que huit autres, parmi lefquels on comptoit trois hommes du premier rang, avoient été tués à l'obfervatoire.

1779. Février.

Nos deux amis nous quitterent fur les onze heures; ils nous prierent de les faire accompagner par un de nos bateaux de garde, jufqu'à ce qu'ils euffent dépaffé notre conferve; ils craignoient qu'on ne leur tirât de nouveau des coups de fufil, qui pourroient donner l'alarme à leurs Compatriotes, & les expofer au danger d'être découverts. Nous fîmes ce qu'ils defiroient, & nous eûmes le plaifir de les voir arriver fur la côte, fains & faufs, & fans être apperçus.

Nous entendîmes, jufqu'au lever de l'aurore, les cris, les hurlemens, & les lamentations que nous avions entendu la nuit précédente. Le 16, dès le grand matin, nous reçûmes une feconde vifite de Koah. Je dois avouer que je fus un peu piqué de voir, que malgré les marques les plus fenfibles de fa perfidie, & malgré l'affurance pofitive des Prêtres, on lui permettoit de jouer la même farce, & de nous regarder du moins comme les dupes de fon hypocrifie & de fa diffimulation. Notre conduite, il faut en convenir, étoit devenue un peu mal-adroite, & elle ne

16.

promettoit guères de succès. Aucune des vues qui nous avoient déterminés à ces mesures pacifiques, ne se trouvoit encore remplie : on n'avoit pas répondu d'une maniere satisfaisante à ce que nous avions demandé ; notre réconciliation avec les Insulaires n'avoit pas fait un pas ; ils se maintenoient toujours en force sur le rivage, comme s'ils avoient voulu nous empêcher de débarquer ; & cependant, nous étions contraints de descendre dans l'Isle ; car il n'étoit plus possible de différer de remplir nos futailles.

1779. Février.

J'observerai toutefois en faveur du Capitaine Clerke, que vu la multitude innombrable des Naturels, & l'intrépidité avec laquelle ils sembloient nous attendre, une attaque n'auroit pu se faire sans quelque danger, & que la perte d'un nombre d'hommes, même petit, nous eût fort gênés durant le reste du Voyage. Si le délai que nous mîmes à l'exécution de nos menaces, affoiblit dans l'esprit des Insulaires, l'opinion qu'ils avoient de notre valeur, elle contribua du moins à disperser leurs guerriers : car voyant que nous demeurions dans l'inaction, des troupes considérables de ces guerriers remonterent les collines le même jour, vers midi, après avoir sonné de leurs Conques, & nous avoir adressé beaucoup d'autres défis, & on ne les

revit plus. La hardiesse & l'insolence de ceux qui gardoient la côte, ne diminua point. L'un d'eux eut l'audace de venir à l'avant de la *Résolution*, à la portée du mousquet, & quand il nous eut jetté plusieurs pierres, il agita sur sa tête le chapeau du Capitaine Cook, tandis que ses compatriotes, postés sur la greve, triomphoient, & encourageoient ses bravades. Ces insultes irriterent notre équipage; les matelots arriverent en corps sur le gaillard d'arriere, & ils nous prierent de ne pas les obliger à souffrir plus long-temps des outrages si cruels; ils s'adresserent à moi pour obtenir du Capitaine Clerke la permission de profiter de la premiere occasion favorable, de venger la mort de leur Commandant. M. Clerke, averti par moi, de ce qui se passoit, ordonna de tirer quelques coups de canon au milieu des Naturels établis sur le rivage, & il promit à nos gens, que si nos travailleurs étoient insultés le lendemain à l'aiguade, on ne leur imposeroit plus la modération.

C'est une chose digne de remarque, qu'avant d'avoir pu pointer notre artillerie, les Insulaires devinerent nos intentions, d'après le mouvement qu'ils apperçurent au vaisseau, & qu'ils s'étoient retirés derriere leurs maisons & leurs murailles.

1779. Février.

Nous fûmes donc obligés, en quelque forte, de tirer à boulet perdu, & cependant nos coups produifirent tout l'effet que nous pouvions defirer, car nous ne tardâmes pas à voir Koah qui ramoit vers nous avec précipitation; il nous dit que quelques-uns de fes compatriotes avoient été tués, & entr'autres Maiha-Maiha, l'un des principaux Chefs du pays, & proche parent du Roi. (*a*)

Peu de temps après l'arrivée de Koah, deux jeunes garçons partirent du *Morai*, & ils nagerent du côté des vaiffeaux; ils avoient une pique à la main, & lorfqu'ils furent affez près de nous, ils entonnerent, fur un air très-grave, une chanfon, dans laquelle nous remarquâmes fouvent le mot *Orono*; ils nous indiquerent le village où le Capitaine Cook avoit été tué, & nous jugeâmes qu'ils faifoient allufion à l'accident déplorable qui nous étoit arrivé. Lorfqu'ils eurent chanté d'un ton plaintif, dix ou douze minutes, pendant lefquelles ils demeurerent toujours dans l'eau,

(*a*) On emploie communément dans la Langue de ces Iles, le mot de *Mattee*, pour défigner un homme tué ou bleffé; on nous dit enfuite que ce Chef avoit reçu au vifage un léger coup d'un éclat de pierre, enlevé par nos boulets.

ils allerent à bord de la *Découverte*, ils livrerent leurs piques, & ils retournerent bientôt à la côte. Nous n'avons jamais pu ſavoir qui les avoit envoyés, ni quel fut l'objet de cette cérémonie.

1779. Février.

Nous prîmes, à l'entrée de la nuit, les précautions ordinaires pour la ſûreté des vaiſſeaux; &, dès qu'il n'y eut plus de jour, nos deux amis qui nous avoient fait une viſite la veille au ſoir, revinrent. Ils nous aſſurerent que l'effet des canons tirés dans le cours de l'après-dînée, avoit extrêmement épouvanté les Chefs de l'Iſle; mais qu'ils n'avoient point renoncé à leurs projets d'hoſtilité, & que ſi nous les en croyions, nous nous tiendrions ſur nos gardes.

17.

Le lendemain au matin, les embarcations des deux vaiſſeaux furent envoyées à terre pour y remplir les futailles, & la *Découverte* fut remorquée près du rivage, afin de protéger les travailleurs. Nous reconnûmes bientôt que l'avis des Prêtres n'étoit pas ſans fondement, & que les Naturels avoient réſolu de profiter de toutes les occaſions de nous faire du mal, quand ils le pourroient, ſans beaucoup de danger.

La plupart des villages des Iſles de ce grouppe ſont ſitués près de la mer; & le terrein adjacent eſt couvert par des murailles de pierre d'environ

trois pieds de hauteur. Nous crûmes d'abord que ces murs féparoient les diverfes propriétés; mais nous vîmes alors qu'ils fervent à défendre le pays contre une invafion, & que, felon toute apparence, ç'avoit été le principal but des Infulaires qui les conftruifirent. Elles font compofées de pierres mobiles; les habitans les changent de place avec beaucoup d'adreffe, & ils les établiffent dans les endroits où ils craignent d'être attaqués. Les flancs de la montagne fufpendue fur la baie, contiennent auffi de petits trous, ou des cavernes d'une profondeur confidérable, dont l'entrée eft défendue par un rempart de la même efpece. Les Naturels cachés derriere ces parapets, haraf-ferent fans ceffe, à coups de pierre, ceux de nos gens qui rempliffoient les futailles, & les coups de fufil du petit détachement que nous avions fur la côte, ne purent les forcer à la retraite.

1779. Février.

Nos Travailleurs ainfi expofés, furent fi occupés de leur défenfe perfonnelle, qu'ils remplirent une feule barique dans le cours de l'après-dînée. Comme il étoit impoffible de faire la quantité d'eau qui nous étoit néceffaire fans éloigner les affaillans, la *Découverte* eut ordre de les déloger à coups de canon : quelques décharges fuffirent pour cela, & nos gens débarquerent tranquillement. Les Naturels néanmoins ne tarderent pas

à reparoître, & à recommencer leur attaque: nous nous vîmes forcés alors de brûler quelques maisons éparses près du puits, derriere lesquelles ils se réfugioient. Je le dis avec regret, les matelots chargés de ces ordres, se livrerent à une cruauté & à une dévastation qu'on pouvoit éviter. Il faut sans doute pardonner quelque chose au ressentiment que leur inspiroient les insultes multipliées, & les outrages des Naturels du pays: le desir bien naturel qu'ils montrerent de venger la mort de M. Cook mérite de l'indulgence, mais leur conduite me persuada fortement, qu'en pareille occasion, on doit employer les précautions les plus grandes, lorsqu'on accorde, même pour un moment, un usage illimité de leurs armes, aux matelots & aux soldats. La rigueur de la discipline & l'habitude de l'obéissance, qui sont pour eux un frein continuel, leur font penser assez naturellement, que la mesure de leur force est celle de leurs droits. La désobéissance formelle étant presque le seul délit pour lequel ils s'attendent à une punition, ils s'accoutument à regarder les châtimens, comme la seule regle du juste & de l'injuste; ils sont portés à conclure, qu'ils peuvent faire avec justice & avec honneur, tout ce qu'ils peuvent faire avec impunité. Ainsi, les sentimens d'humanité qui se trouvent au fond

1779.
Février.

1779. Février.

du cœur de tous les hommes, & cette générosité, à l'égard d'un ennemi qui ne fait point de résistance, laquelle est, en d'autres occasions, le caractere distinctif des braves gens, deviennent une foible barriere contre l'exercice de la violence, lorsqu'ils sont opposés aux desirs qu'ont les équipages, de montrer leur indépendance & leur pouvoir.

J'ai déjà dit qu'on avoit ordonné de brûler seulement un petit nombre de cabanes éparses, qui offroient un rempart aux Naturels. Nous fûmes donc très-surpris de voir le village entier en feu; & avant qu'un canot envoyé pour arrêter les progrès de l'incendie, pût arriver à la côte, la flamme dévoroit les maisons de nos fideles amis les Prêtres. J'étois malade ce jour-là, & je ne puis assez déplorer ce contre-temps qui me contraignit de demeurer à bord. Les Prêtres avoient été sous ma protection, & les Officiers qui se trouvoient de service ayant par malheur été rarement aux environs du *Morai*, ne connoissoient pas beaucoup la position des cabanes de ce district. Si j'avois été à terre, il est probable que je serois parvenu à garantir de ce malheur la Communauté des Prêtres.

Nos gens tirerent sur plusieurs des Naturels qui essayoient de se sauver du milieu des flam-

mes, & ils rapporterent à bord les têtes de deux d'entr'eux qu'ils avoient coupées. La mort de l'un des Insulaires nous affligea tous ; cet infortuné venoit chercher de l'eau au puits, & l'un des soldats de Marine lui tira un coup de fusil : sa callebasse ayant été frappée par la balle, il la jetta à terre & il prit la fuite; on le poursuivit dans une des cavernes que j'ai décrites auparavant, & il s'y défendit avec le courage & la férocité d'un lion; mais il expira enfin couvert de blessures, après avoir tenu un temps considérable en haleine, deux hommes de notre détachement. Cet accident nous instruisit, pour la premiere fois, de l'usage des cavernes du pays.

Nos gens firent un vieillard prisonnier en cette occasion; ils le garotterent, & ils l'envoyerent à bord sur le canot qui nous apporta les deux têtes dont je parlois tout-à-l'heure. L'effroi n'a peut-être jamais été peint aussi fortement sur le visage de personne ; & il est difficile de concevoir l'extravagante joie qui succéda à sa profonde douleur, quand nous l'eûmes délié, & que nous lui eûmes dit qu'il pouvoit retourner dans l'Isle. Il nous prouva qu'il avoit de la reconnoissance, car il nous apporta par la suite des provisions pour lesquelles il ne voulut rien recevoir, & il nous rendit d'autres services.

du cœur de tous les hommes, & cette généro-
1779. fité, à l'égard d'un ennemi qui ne fait point de
Février. réfiftance, laquelle eft, en d'autres occafions, le caractere diftinctif des braves gens, deviennent une foible barriere contre l'exercice de la violence, lorfqu'ils font oppofés aux defirs qu'ont les équipages, de montrer leur indépendance & leur pouvoir.

J'ai déjà dit qu'on avoit ordonné de brûler feulement un petit nombre de cabanes éparfes, qui offroient un rempart aux Naturels. Nous fûmes donc très-furpris de voir le village entier en feu; & avant qu'un canot envoyé pour arrêter les progrès de l'incendie, pût arriver à la côte, la flamme dévoroit les maifons de nos fideles amis les Prêtres. J'étois malade ce jour-là, & je ne puis affez déplorer ce contre-temps qui me contraignit de demeurer à bord. Les Prêtres avoient été fous ma protection, & les Officiers qui fe trouvoient de fervice ayant par malheur été rarement aux environs du *Morai*, ne connoiffoient pas beaucoup la pofition des cabanes de ce diftrict. Si j'avois été à terre, il eft probable que je ferois parvenu à garantir de ce malheur la Communauté des Prêtres.

Nos gens tirerent fur plufieurs des Naturels qui effayoient de fe fauver du milieu des flam-

tant sur mes promesses & sur les assurances postérieures des habitans de l'Isle qui nous avoient apporté quelques-unes des choses que nous redemandions, ils n'avoient pas transporté leurs richesses dans l'intérieur du pays, ainsi que les autres Insulaires; qu'ils avoient mis dans une maison voisine du Morai, ce qu'ils possédoient de précieux, & ce que nous leur avions donné, & que tout avoit été la proie des flammes.

1779. Février.

En montant à bord, il apperçut les têtes de ses compatriotes exposées sur le pont; elles lui causerent une émotion très-douloureuse, & il nous pria avec instance de les jetter à la mer. Le Capitaine Clerke le satisfit au même moment.

Le détachement chargé de remplir les futailles revint le soir aux vaisseaux; il n'avoit pas été interrompu dans son travail. La nuit fut très-désagréable pour nous; les cris & les lamentations qu'on entendoit sur la côte redoublerent; l'espoir de n'être plus contraint d'employer la violence & la rigueur fut notre seule consolation.

Ce qui est singulier, au milieu de tous ces troubles, les femmes de l'Isle qui se trouvoient à bord ne demanderent jamais à s'en aller, & elles ne témoignerent pas la plus légere inquiétude pour elles-mêmes ou pour leurs amis. Nous les jugeâmes très-insensibles à ce qui se passoit,

& quelques-unes d'entr'elles, placées sur le pont lorsque l'incendie consumoit la Bourgade, parurent admirer ce spectacle, & elles s'écrierent souvent *mai-tai*, c'est-à-dire *très-beau*.

1779. Février.

18. Koah vint aux vaisseaux le lendemain au matin selon son usage : comme rien ne nous obligeoit plus à avoir de la modération à son égard, on me permit de le traiter comme je voudrois. Lorsqu'il fut aux flancs de la *Résolution*, qu'il eut entonné sa chanson & qu'il m'eut offert un cochon & des bananes, je lui ordonnai de se retirer, & je l'avertis de ne plus se montrer sans les restes du Capitaine Cook; je lui dis qu'il pourroit bien payer de sa tête les mensonges & les fourberies dont il s'étoit rendu coupable envers nous. Il ne parut pas trop mortifié de cet accueil : il retourna sur-le-champ à terre, & il se joignit à une troupe de ses compatriotes qui jetterent des pierres à un détachement chargé de remplir les futailles. Nous trouvâmes, à l'entrée de la caverne, le corps du jeune homme qui avoit été tué la veille; & quelques personnes de notre équipage allerent le couvrir d'une natte. Des gens du pays ne tarderent pas à l'emporter sur leurs épaules, & ils chanterent une chanson plaintive durant leur marche.

Les Insulaires convaincus enfin, que si nous avions

avions jusqu'ici souffert leurs insultes, ce n'étoit pas par foiblesse, cesserent de nous inquiéter. Un chef, nommé Eappo, qui nous avoit fait peu de visites, mais que nous connoissions pour un personnage de la premiere importance, vint le soir nous demander la paix de la part de Terreeoboo, & il nous apporta des présens : nous reçûmes ses présens & nous lui répondîmes, comme nous l'avions déjà fait tant de fois, qu'il n'obtiendroit la paix qu'après nous avoir rendu les restes du Capitaine Cook. Il nous dit que la chair de nos soldats de Marine & les os de la poitrine & de l'estomac avoient été brûlés, mais que ceux des bras, des mains, des jambes & des cuisses avoient été partagés entre les chefs inférieurs : qu'on avoit disposé autrement du corps du Capitaine Cook; qu'on avoit donné la tête à un grand chef appellé Kahoo-opeou ; la chair à Mahia-mahia ; & les cuisses, les jambes & les bras à Terreeoboo. Dès que le crépuscule eut cessé, plusieurs Naturels arriverent avec des racines & d'autres végétaux, & Kaireekeea nous fit aussi deux présens considérables de la même espece.

1779. Février.

Des messages qui eurent lieu entre le Capitaine Clerke & Terreeoboo, employerent la plus grande partie du 19. Eappo nous pressoit vivement d'envoyer à terre un de nos Officiers, & il offrit de

19.

1779. Février.

demeurer en ôtage fur nos vaiffeaux. Nous ne crûmes pas devoir foufcrire à fa demande, & il nous quitta avec la promeffe de nous rapporter les offemens le lendemain. Le détachement qui rempliffoit les bariques dans l'Ifle, ne rencontra point d'obftacles de la part des Naturels. Malgré notre réferve, ceux-ci revinrent aux vaiffeaux, fans montrer le moins du monde de la défiance ou de la crainte.

20.

Nous eûmes la fatisfaction de voir le 20, dès le grand matin, le mât d'artimon de la *Réfolution* rétabli : cette opération fut difficile & un peu dangereufe ; nos cordages étoient fi pourris que l'appareil rompit plufieurs fois.

Entre 10 & 11 heures, une multitude d'Infulaires defcendit la colline qui domine la greve ; ils formoient une efpece de proceffion ; ils portoient une canne ou deux de fucre fur leurs épaules, & ils avoient dans leurs mains du fruit à pain, du taro & des bananes ; ils étoient précédés de deux tambours, qui, arrivés au bord de la mer, s'affirent au pied du pavillon blanc & fe mirent à frapper fur leurs inftrumens. Leurs compatriotes qui les fuivoient à la file, s'avancerent l'un après l'autre, & après avoir dépofé les préfens qu'ils apportoient, ils fe retirerent dans le même ordre. Nous ne tardâmes pas à appercevoir Eappo

revêtu d'un long manteau de plumes : il tenoit quelque chose avec beaucoup de soin, & s'étant placé sur un rocher, il nous fit signe de lui envoyer un canot.

1779. Février.

Le Capitaine Clerke pensa qu'Eappo nous apportoit les restes de M. Cook, & sa conjecture se trouva bien fondée : il prit la pinnace, il alla lui-même les recevoir, & il m'ordonna de le suivre avec la chaloupe. Lorsque nous fûmes au rivage, Eappo entra dans la pinnace, & il remit les restes de M. Cook enveloppés dans une quantité considérable d'une très-belle étoffe neuve, & couverts d'un manteau semé de plumes noires & blanches. Il s'embarqua avec nous, mais nous ne pûmes le déterminer à monter à bord de la *Résolution ;* il est vraisemblable qu'il ne voulut pas par décence assister à l'ouverture du paquet. Nous y trouvâmes les mains de M. Cook bien entieres ; nous les reconnûmes aisément à une large cicatrice qui séparoit le pouce de l'avant-doigt : nous y trouvâmes de plus l'os du métacarpe, & la tête dépouillée de la chair ; (la chevelure avoit été coupée, & elle étoit séparée du crâne & jointe aux oreilles) les os de la face manquoient ; nous y trouvâmes aussi ceux des deux bras auxquels pendoit la peau des avant-bras ; les os des jambes & des cuisses réunis, mais sans pied. Les liga-

mens des jointures étoient en bon état : le tout

1779. sembloit avoir été au feu, si j'en excepte les

Février. mains qui conservoient leur chair, mais qui étoient découpées en plusieurs endroits & remplies de sel, selon toute apparence, afin qu'elles se gardassent plus long-tems. La partie du derriere de la chevelure offroit une estafilade, mais on ne voyoit point de fracture au crâne. Eappo nous dit que quelques-uns des Chefs s'étoient emparés de la mandibule inférieure & des pieds, & que Terreeoboo mettoit en usage tous ses moyens pour les ravoir.

21. Eappo & le fils du Roi vinrent à bord le 21 au matin : ils apporterent le reste des ossemens du Capitaine Cook; les deux canons de son fusil, ses souliers, & quelques autres choses. Eappo s'efforça de nous prouver que Terreeoboo, Maihamaiha, & lui-même, desiroient très-sincérement la paix; qu'ils nous avoient donné la preuve la plus décisive de leurs intentions pacifiques, & que d'autres Chefs, dont plusieurs étoient encore nos ennemis, les avoient empêché de nous les donner plutôt. Il montra le plus grand chagrin sur la mort de six Chefs que nous avions tués, quelques-uns desquels étoient nos meilleurs amis, à ce qu'il nous assura. Il nous protesta que la chaloupe de la *Découverte* avoit été emme-

née par les gens de Pareea, vraiſemblablement afin de ſe venger du coup qu'il avoit reçu, & qu'elle avoit été miſe en pieces le lendemain. Il ajouta que les bras des ſoldats de marine, dont nous voulions auſſi exiger la reſtitution, avoient été emportés ar le bas-peuple, & qu'il étoit impoſſible de les retrouver; qu'on n'avoit conſervé que les oſſemens du Capitaine Cook, parce qu'ils devoient tomber en partage à Terreeoboo & aux Erees.

Il ne nous reſtoit plus qu'à procéder aux funérailles de notre illuſtre & malheureux Commandant. Nous renvoyâmes Eappo, en lui enjoignant de mettre le *taboo* ſur toute la baie; & les oſſemens de M. Cook ayant été dépoſés l'après-midi dans une biere, on les jetta à la mer avec l'appareil accoutumé. Les Lecteurs imagineront, s'ils le peuvent, quelle fut notre douleur durant cette triſte cérémonie. Ceux qui y aſſiſterent, ſavent qu'il m'eſt impoſſible de l'exprimer.

22. Nous n'apperçûmes pas une pirogue dans la baie, durant la matinée du 22; le *taboo* qu'Eappo y avoit mis la veille, à notre inſtigation, n'avoit pas encore été révoqué. Nous l'aſſurâmes que nous étions complétement ſatisfaits, & que le ſouvenir de ce qui s'étoit paſſé avoit été enſeveli dans le cercueil d'*Orono*. Nous le priâmes en-

1779. Février.

suite d'ôter le *taboo*, & de publier que les Insulaires pouvoient, selon leur usage, nous apporter des provisions. Les vaisseaux furent bientôt environnés d'embarcations du pays ; la plupart des Chefs se rendirent sur notre bord ; ils témoignerent un vif chagrin sur la mésintelligence survenue entre nous, & une grande joie de ce que nous étions réconciliés. Plusieurs de nos Amis, qui ne vinrent pas nous voir, nous envoyerent de gros cochons & des provisions. Le perfide Koah eut encore la hardiesse de revenir, mais nous ne voulûmes pas le recevoir.

Comme nous étions prêts à remettre en mer, le Capitaine Clerke convaincu que si la nouvelle de nos violences à *Owhyhee* arrivoit avant nos vaisseaux aux Isles situées sous le vent, il en résulteroit des effets fâcheux pour nous, donna ordre de démarrer. Nous renvoyâmes tous les Insulaires vers les huit heures du soir, & Eappo & le fidele Kaireakeea nous firent de tendres adieux. Nous appareillâmes immédiatement après, & nous sortîmes de la baie. Les Naturels bordoient en foule le rivage, & à mesure que nous passâmes devant eux, ils reçurent nos derniers adieux, avec toutes les marques possibles d'affection & de bienveillance.

Fin du Tome troisieme.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

SUITE DU LIVRE III.

LIVRE IV.

LIVRE V.

Récit de nos Opérations aux Iſles Sandwich *par le Capitaine King.*

Fin de la Table des Chapitres.

